

JIMMY GUIEU

HORS SÉRIE

E.B.E.

(EXTRATERRESTRIAL BIOLOGICAL ENTITY)



Alerte rouge

VAUGIEARD

E.B.E.
Alerte Rouge

Jimmy GUIEU

JE DEDIE CE LIVRE A:

John LEAR, pilote émérite qui effectua maintes missions de transport pour le compte de la CIA... et qui s'en est sorti... pour formuler ses fracassantes déclarations que le système en général, les chefs d'Etat et les médias ne pourront plus étouffer encore longtemps.

Milton WILLIAM COOPER et BILL ENGLISH, ex-membres des SR de l'US Navy, qui eurent à connaître « l'horrible vérité », risquent encore leur vie pour l'avoir eux aussi révélée en détail.

Jean-François (« John ») GILLE, le meilleur informateur qu'aient jamais eu les ufologues français au USA. Bien peu ont eu le courage de répercuter ses enquêtes, traductions et informations recueillies au Nouveau-Mexique, à Dulce et Albuquerque notamment. *Contre vents et marée, tu as fait un travail exemplaire, malgré les censeurs et les Jean-Fesse méritant cet adage: « Margaritas ante porcos »!*

George CLINTON ANDREWS, Linda MOLTON-HOWE, Thomas Adams, qui, par leurs recherches, leurs prises de position courageuses et leur ténacité, méritent notre gratitude.

Lucien COMETTA, pour son aide précieuse, son dévouement et ses recherches « à l'autre bout du monde ».

Silvio USAÏ, illustrateur de talent mais aussi auteur-compositeur-interprète, à qui l'on doit EBE, cette magnifique chanson, cet appel aux hommes qui savent « ouvrir les yeux et attendent le retour des Dieux »...

IN MEMORIAM

A Jean-Louis FOREST, cofondateur de l'IMSA, ufologue de la première heure. *Chercheur infatigable, tu as su te battre pour défendre la vérité, toi qui attendais si impatiemment la publication de ce livre que tu ne liras pas. Je te le dédie tout particulièrement. Et que la Lumière te guide vers le Sanctum Céleste.*

A tous, ma fraternelle amitié et ma reconnaissance pour leur exceptionnelle contribution à la cause de l'ufologie *qui est aussi celle de l'espèce humaine...*

J. G.

CHAPITRE PREMIER

« *Credo quia absurdum* »

(*Je le crois parce que c'est absurde*).

Tertulien *De Carne Christi*
attribué à saint Augustin

15 juin 1965 – Nouveau-Mexique, USA

Au volant de son break Wagoneer soigneusement entretenu – acquis d'ailleurs un an plus tôt seulement –, Jos Buckley, la trentaine, les yeux protégés par ses Sunbeam, chemise Lacoste blanche et pantalon de gabardine bleu pétrole, fredonnait en conduisant. A ses côtés, Rhonda, son épouse à la chevelure auburn, en bermuda bariolé et tunique courte canari, consultait sur ses genoux la *Rand McNally*¹ de l'Etat du Nouveau-Mexique.

A l'arrière, tête contre tête, penchées sur les épaules de leurs parents, Linda, six ans, et sa sœur Victoria, de deux ans sont aînées, suivaient des yeux l'index de leur mère se promenant sur le tracé vert de l'Interstate 25.

- Pousse-toi, tu me tiens chaud !

- Laisse-moi, Vicky, je veux voir la carte ! protesta Linda.

- A quoi ça sert ? Tu sais pas lire la carte !

- Si je sais ! s'indigna, outrée, la cadette.

Elle avisa, au-dessus de l'autoroute, un grand panneau indicateur vert annonçant, sur la voie de gauche : Albuquerque et, sur celle de droite : Santa Fe. Et de lire, en détachant soigneusement les syllabes :

- Al-bu-quer-que ! Tu vois, que je sais ! Tiens, regarde le tableau à droite de la route (elle se mit à ânonner la légende d'une affiche colorée montrant un oiseau assez comique). Le cou... reur... des... rou... tes.

L'aînée, Victoria, haussa les épaules deux ou trois fois, soupirant de commisération :

- Peuh ! C'est pas un tableau, c'est une affiche : une poule qui galope, avec plein de Rimmel bleu sur les yeux !

Jos Buckley, leur père, rit de bon cœur et se fit doctoral :

- Ce n'est pas une poule et cette coloration bleue n'est pas du Rimmel ! C'est l'oiseau du Nouveau-Mexique², un oiseau coureur au long bec, avec sa huppe, une longue queue, dont l'apparence drolatique l'a fait surnommer le « Clown de l'Ouest ». Mais les enfants du monde entier le connaissent mieux sous sa caricature des dessins animés : *Woody Woodpecker*...

- Oh ! Oui ! firent-elles en chœur, reconnaissant ainsi le petit personnage turbulent et truculent, avant de chanter à l'unisson la chanson du générique : *Ah-ah-ah-ah ! Ah-ah-ah-ah ! It's the Woody Woodpecker song !*

- Voilà, vous vous souvenez même de la chanson ! Ce coucou terrestre est aussi appelé le « coureur des routes » et cette affiche montre sa photographie en souhaitant la bienvenue aux touristes.

- Et il mange quoi, papa, ce « clown » ?

- Des insectes, des lézards, des mille-pattes mais également des souris et des serpents.

- Ca court vite, pourtant, les lézards...

- Cet oiseau court encore plus vite, avec des pointes pouvant dépasser trente kilomètres à l'heure.

Victoria pouffa et se moqua de sa petite sœur :

- Si tu galopais aussi vite, tu ne serais pas la lanterne rouge, quand on fait la course !

L'air pincé, la cadette répliqua du tac au tac :

- Si tu savais mieux tes leçons, tu aurais de meilleures notes !

La mère se retourna en soupirant :

- Dieu du ciel ! C'est bientôt fini, oui ? Je ne veux plus vous entendre vous chamailler !

Les deux gamines firent la moue, se tirèrent la langue, s'adossant chacune dans un coin de la banquette arrière, boudeuses, tandis que le break franchissait l'arche vertigineuse du pont qui enjambait le Rio Grande.

¹ Nous dirions en France : la « Michelin ».

² Aux USA, chaque Etat possède son *State bird*, son « Oiseau d'Etat ». Celui du Nouveau-Mexique est le geococcyx ou coucou terrestre, immortalisé par le fameux pivert rigolard des dessins animés *Woody Woodpecker*, de Walter Lantz (*Universal Pictures*).

La piste de Santa Fe ! Un nom tout naturellement venu à la mémoire de Jos ; foisonnement de souvenirs à la fois familiaux et historiques liés à son aïeul, Mortimer H. Buckley, tout comme lui et Rhonda de confession mormone, celle de l'Eglise de Jésus-Christ des Saints des Derniers Jours³. Fuyant les persécutions du Missouri, au siècle dernier, Mortimer, son épouse Abigail et leurs trois enfants en bas âge partirent avec les longs convois de pionniers, formés de centaines de chariots tirés par des bœufs et des chevaux. Sous la conduite de l'apôtre Brigham Young (Successeur de Joseph Smith à la tête de l'Eglise), ils s'exilèrent vers l'ouest, vers l'Utah et le Grand Lac Salé qui allaient devenir la Terre promise pour ces réprouvés chassés par l'intolérance.

Durant l'exode, Abigail et ses enfants périrent noyés, leur chariot ayant basculé dans la Platte River. Accablé par ce funeste coup du sort, Mortimer quitta la Compagnie de Brigham Young et des pionniers pour s'enrôler, avec leur bénédiction, dans les rangs du célèbre Bataillon Mormon. Il le rejoignit à Santa Fe, le 10 octobre 1846, pour faire route vers la Californie sous le commandement du lieutenant-colonel Saint-George Cooke.

Un bataillon illustre, exemplaire de courage et de ténacité. Parti le 23 août 1846 de Fort Leavenworth, bastion édifié au Kansas pour protéger les voyageurs sur la piste de Santa Fe, il parvint le 29 janvier 1847 à San Diego, sur les rivages du Pacifique, après avoir parcouru trois mille deux cents kilomètres ! « C'est en vain que l'on fouillera l'Histoire pour y trouver une marche d'infanterie comparable », devait pertinemment déclarer le lieutenant-colonel Cooke au terme de cet extraordinaire périple.

Santa Fe, c'était aussi, parallèlement à la piste, l'étirement de l'une des grandes voies de chemins de fer transcontinentales des Etats-Unis, celle qui, depuis 1881, reliait Kansas City à Los Angeles et San Francisco, la célèbre Atchinson, Topeka and Santa Fe Railroad.

A la sortie nord d'Albuquerque, Rhonda, jouant les navigateurs, tapota la carte de son index :

- Tu as réfléchi à l'itinéraire, Jos ? La distance est pratiquement la même pour atteindre notre destination. Mais par l'est, l'autoroute de Santa Fe risque d'être encombrée.

- Tu as raison, Rhonda. Nous quitterons l'autoroute à Bernalillo et prendrons la 44 qui traverse les réserves indiennes des Jemez et des Zia.

- On ira les voir, les Indiens, papa ?

- Pas ceux-là, Linda. Près de l'endroit où nous allons camper, se trouve la réserve des Apaches Jicarilla. Nous leur rendrons visite un jour prochain, en allant faire une balade...

- Y a la mer, au camping ?

- Non, sourit Jos, mais il y a le Rio Gallina, une rivière qui se jette dans le Rio Chama et traverse la forêt nationale de Santa Fe.

- Ca veut dire quoi, le Rio Gallina ?

- La rivière des Poules.

- Y a des poules dans l'eau, avec les poissons ?

- Non, Linda. Pas dans l'eau mais sur l'eau. Ce sont en fait des *gallinas de agua* ou poules d'eau à bec et front rouge, avec une queue blanche et noire, et qui pondent des œufs beiges tachetés de brun roux. Nous en verrons sûrement et je vous montrerai leurs nids, ou bien les plates-formes qu'elles construisent avec des plantes aquatiques séchées, au bord de l'eau.

La petite Linda et son aînée songeaient aux superbes vacances qu'elles allaient vivre avec un papa aussi savant, qui connaissait tous les oiseaux, tous les papillons, tous les animaux. Enfin, presque tous !

Ce fut vers la fin de la matinée que la famille Buckley, dépassant le dernier village – Llaves – s'engagea sur un chemin forestier pour stopper enfin dans une clairière mourant en pente douce vers le Rio Gallina.

Avec des cris de joie – tant pis s'il n'y avait pas la mer ! –, les deux gamines coururent vers la berge (mettant en fuite un raton-laveur moustachu), mais leur mère les interpella :

- Linda ! Vicky ! Pas si vite. Vous aurez tout le temps de vous baigner et de vous amuser, cet après-midi. Il est tard et vous allez nous aider à sortir le matériel de camping. D'accord ?

Les fillettes répondirent par un « oui » soupiré qui manquait d'enthousiasme, mais l'enfance est ainsi faite qu'au bout d'un moment, trimpler les chaises pliantes, les ustensiles en plastique (assiettes, gobelets), les plats et marmites en alu, enfin, déballer le *teepee* – la petite tente indienne conique destinée aux enfants – fut pour elles comme un jeu. Et il fallut même

³ Fondée en 1830 par le prophète Joseph Smith, persécuté, lynché dans la prison de Carthage (Missouri) avec son frère Hyrum et leur ami John Taylor, le 27 juin 1844, par la populace hostile à cette religion nouvelle. Sur le corps du frère Taylor, l'une des balles mortelles avait arrêté sa montre à 5 heures, 21 minutes, 26 secondes.

tempérer leur ardeur lorsqu'elles décrétèrent vouloir déballer et monter aussi la grande tente des parents !

Rhonda avait dressé le pare-vent autour du réchaud à gaz et dans la poêle commençaient à griller des saucisses.

Du haut de ses huit ans, Victoria, attentive aux gestes de sa mère, remarqua :

- Les Indiens, eux, ils enfilaient les hot dogs sur un bout de bois et les faisaient griller dans les flammes...

- Je ne suis pas sûre que les Indiens aient fabriqué des hot dogs, Vicky, mais ce dont je suis sûre, en revanche, c'est qu'il est formellement interdit de faire du feu en forêt !

- Et le réchaud à gaz, c'est pas du feu ? s'étonna Linda.

- Si, mais... Oh ! Ecoutez, les enfants, nous parlerons des Indiens une autre fois, OK ? bougonna Rhonda avec une certaine mauvaise foi pour éviter de répondre à la question embarrassante. Tenez, allez plutôt déployer le tapis sur lequel nous allons pique-niquer.

Jos, lui, achevait d'étaler dans l'herbe les piquets, filins, maillets qui allaient lui permettre de dresser la grande tente, non sans songer que ce cours d'eau, riche en brochets, promettait de fabuleuses parties de pêche propres à épater les amis !

Tout s'annonçait donc, en ce lieu paisible, comme propice à passer d'excellentes vacances familiales.

Et tout, en effet, se passerait bien. A un petit détail près qui ne prendrait ses véritables dimensions que plus tard. Beaucoup plus tard...

- Non ! Vous ne vous baignerez pas maintenant, juste après le repas ! Vous allez faire une petite sieste ; nous sommes partis tôt, ce matin, d'Alamogordo et ce repos ne sera pas superflu. Gonflez vos matelas pneumatiques – vous savez le faire – et allongez-vous. A quatre heures, promis, papa nous montrera un endroit où vous aurez pied et où le courant est faible...

Les parents ont parfois de ces idées ! maugrèrent mentalement les gamines. Où était le gonfleur ? Perdu ? Oublié ? Non, elles le trouvèrent derrière une caisse de boîtes de conserve restées à l'arrière du break et se mirent en devoir de gonfler les deux matelas pneumatiques. Amusant, finalement, mais contraignant : si l'on introduisait pas convenablement l'embout de plastique du gonfleur dans l'orifice de réception, à l'un des angles inférieurs du matelas, l'air déjà accumulé expulsait l'embout avec un bruit comique qui les faisait rire. Elles devaient alors pincer vivement l'orifice pour remettre en place le cône plastique et appuyer de nouveau avec le pied sur le gonfleur en caoutchouc.

Contentes de leur travail, les fillettes s'allongèrent enfin et parvinrent à s'endormir, bercées par les chants d'oiseaux et le froufrou du vol lourd de quelques scarabées venus voler autour du campement.

Une salamandre géante – le ménopome, à tête aplatie, les membres courts, la queue garnie d'une crête – traversa en toute hâte pour aller plonger dans la rivière. Un « monstre » inoffensif, long de soixante-dix centimètres, qui eût pourtant terrorisé les gamines si elles l'avaient vu passer si près d'elles !

Ce ne fut pas avant cinq heures vingt de l'après-midi que Rhonda ouvrit les yeux et s'étira. Jos, à ses côtés, en simple short, dormait encore. La jeune femme chassa de son léger corsage largement échancré une fourmi, se mit sur un coude et se pencha sur son époux. Elle effleura ses lèvres d'un baiser en portant ses regards vers le *teepee*, à moins de cinq mètres, et les matelas – vides – de leurs filles.

Jos s'éveilla à son tour et voulut refermer ses bras autour des épaules de sa femme mais celle-ci venait brusquement de s'asseoir, puis de se mettre à genoux, regardant alentour, inquiète, en appelant :

- Linda ! Vicky ! Où êtes-vous ?

Jos Buckley consulta son bracelet-montre et s'étonna :

- Nous nous sommes allongés vers deux heures et il est maintenant cinq heures passées ! Tu connais les enfants, chérie : cette première journée de camping les aura excités. Se réveillant plus tôt que nous, elles n'auront pas pu résister à l'envie de se promener dans la forêt.

Ils appelèrent, longuement, arpentant la clairière, puis la berge du Rio, à la recherche de traces de pas. En vain. Les deux gamines – constatation plutôt rassurante – ne s'étaient pas approchées de l'eau : aucune empreinte de semelles n'était visible dans le sable gris.

De plus en plus soucieux, les Buckley s'engagèrent sur le chemin par lequel ils étaient arrivés puis bifurquèrent dans un sentier, à droite. De nouveau, régulièrement, Jos ou Rhonda

appelaient leurs filles, sans recevoir aucun écho. Les larmes aux yeux, la jeune femme murmura d'une voix rauques :

- Et si... Si on les avait enlevées ?

- Qui aurait pu les enlever et pourquoi ? Tu sais bien que si j'ai une bonne situation, nous ne sommes pas riches pour autant !

- Voyons, Jos, réfléchis ! Tu travailles à la base de lancement de fusée de White Sands ! Tu es un *rocketeer*⁴ spécialiste des propergols. Et les Russes...

Il la prit dans ses bras, essaya de la calmer, sentant venir, à son timbre de voix, la crise de larmes ou la crise de nerfs.

- Les Popov ? Et que feraient-ils d'un ingénieur chimiste qui, en fait, ne détient aucun sec...

Il laissa sa phrase en suspens et tressaillit imperceptiblement en apercevant, à travers les genévriers, sur la droite, une tache claire. Son tressaillement avait fait sursauter son épouse qui promena des regards égarés, follement anxieuse :

- Que... Que se passe-t-il, Jos ?

- Rien... J'ai vu quelque chose, derrière ce buisson...

En hâte, s'égratignant aux épines des genévriers, ils contournèrent les buissons et se mirent à courir en reconnaissant, derrière un gros cèdre rouge, les jambes, le short jaune et les sandales blanches de Victoria... Appréhendant de découvrir une scène d'horreur, Rhonda jeta un cri pathétique, se voyant hurler de souffrance devant l'atroce spectacle du corps pantelant d'une enfant mutilée, baignant dans son sang, victime peut-être d'un sadique, d'un fou !

- Vicky !... Vicky !...

La mère s'était précipitée... La fillette dormait d'un profond sommeil, avec une respiration régulière, sans porter la moindre trace de sévices ! Elle la secoua, la rudoya presque et la gamine finit par ouvrir les yeux, étonnée

- Vicky ! Où est Linda, ma chérie ?

L'enfant regarda autour d'elle, sembla découvrir la forêt touffue puis remua la tête, sans comprendre :

- Elle... Je ne sais pas, maman. On s'était couchées. On dormait sur les matelas gonflés... Et qu'est-ce que je fais là, dans les bois, toute seule ?

- Il a bien fallu que tu quittes le campement, que tu marches avec ta sœur pour... que nous te retrouvions endormie au pied de cet arbre, objecta le père. Essaie de te souvenir, chérie. Où est allée ta petite sœur ?

Désespérée, la gamine se remit sur pied, incapable de renseigner ses parents. Ces derniers, de plus en plus alarmés, entraînent Vicky et repartirent dans la forêt, appelant sans trêve la petite disparue. Puis ils la virent, trotinant dans le sentier, chantonnant avec insouciance. Elle s'arrêta net en découvrant ses parents et sa sœur aînée qui venaient à sa rencontre et maintenant couraient vers elle, la plaquaient contre leur poitrine, l'étreignaient.

- Pourquoi tu pleures, maman ?

Rhonda se mordilla les lèvres et ne put contenir plus longtemps sa colère libératrice après cette heure d'angoisse à la chercher, imaginant le pire :

- Petite peste ! Où étais-tu passée ? Tu nous as fait une peur affreuse ! Nous te cherchons depuis plus d'une heure, et tu... tu arrives en sautillant, tranquille, sans même avoir entendu nos appels !

La jeune femme fondit en larmes, le front sur l'épaule de Jos qui la consola en caressant ses cheveux, fort ému lui aussi.

- Bon, nous allons retourner au camp et Linda va nous raconter tout ce qui s'est passé.

Mais ni sa sœur aînée, ni elle-même ne se souvenaient de rien. Leur dernier souvenir s'arrêtait au moment où toutes deux s'allongeaient sur les matelas pneumatiques pour s'endormir peu après... Les deux sœurs ne montraient aucune trace suspecte, aucune trace de violence. A l'évidence, l'hypothèse du rapt par un détraqué était à exclure. Seule Linda portait, au mollet droit, un peu à gauche sous le genou, une légère rougeur, comme aurait pu en laisser une piqûre d'insecte. Linda n'avait, là non plus, aucun souvenir d'avoir été piquée. Non, en touchant cette trace de piqûre, cela ne lui faisait pas mal.

Le lendemain matin, son mollet avait doublé de volume ! Mais il conservait, paradoxalement, un aspect sain et ne causait aucune douleur à l'enfant. A la palpation, rien de particulier. Pas de température. Linda se portait comme un charme. Par mesure de prudence, Jos et Rhonda la conduisirent au village de Llaves, à une douzaine de kilomètres, mais le plus proche médecin habitait à Gallina, à quarante kilomètres vers le sud !

⁴ De rocket, surnom (éphémère) donné dans les années 50 aux techniciens des fusées.

Ils s'y rendirent... Le Dr Muscarella, la soixantaine, le visage ridé, cuivré, les cheveux grisonnants, portant lunettes et fumant la pipe, examina la gamine, palpa doucement son mollet enflé, s'étonna de l'absence de douleur puis la fit rire avec son accent espagnol prononcé :

- Tou n'as rien dou tout, *una picadura de insecto*, ma pa dangerousa, *pequeña*.

- Vous... Vous en êtes sûr ?

- *Si, yo* souis sour, *señora!* rit-il. J'ai exercé *treinta...* trente ans la *medicina* à El Paso, c'est *porque yo* parle pas très bien *l'americano, pero...* mais soyez tranquilles... La *pinà* n'a rien de grave sinon, elle *tener la fiebre...* elle aurait de la fièvre.

Le brave homme, d'ascendance hispanique, proche de prendre sa retraite, s'était installé dans cette petite ville du Nouveau-Mexique où vivait sa fille. Une fille qui avait deux garçons turbulents, toujours pleins de bosses et d'égratignures et lui, le grand-père, les soignait pour tous leurs bobos. Il ne fallait pas s'en faire, la *pequeña* n'aurait pas de séquelles. Il faudrait simplement lui appliquer localement une pommade, facile à trouver à la pharmacie de la rue principale. Et au bout de quelques jours, tout sera *acabado* (fini), *curado* (guéri).

Linda eut droit à une bise du sympathique médecin de campagne et s'en alla en trotinant, comme si de rien n'était, suivant ou précédant ses parents en direction de la pharmacie.

Au bout d'une semaine, la trace de piqûre devint mieux visible et un petit point sombre apparut. Rhonda, découvrant cette anomalie alors que ses filles venaient de se baigner, appela son époux et tous deux examinèrent le mollet de Linda. Le père, avec une aiguille passée à la flamme, débrida le minuscule orifice préalablement badigeonné d'alcool.

A l'aide d'une pince brucelles prélevée dans la mallette pharmaceutique, il parvint à saisir l'écharde qu'il retira... qu'il retira lentement, de plus en plus surpris puis ahuri en découvrant que cette « épine » mesurait pour le moins une huitaine de centimètres de longueur ! De couleur brune, parfaitement lisse, de section triangulaire mais aux arêtes arrondies, polies, elle semblait être en bois comme toute épine qui se respecte. Rhonda la lava dans le rio et l'entoura d'une gaze pour la placer dans la mallette pharmaceutique. En cas de besoin, elle pourrait ainsi la faire analyser, ou examiner par un botaniste du Muséum d'Histoire Naturelle d'Albuquerque, sur le chemin du retour.

Le lendemain, le mollet de la petite Linda avait désenflé sans jamais lui avoir causé la moindre douleur. Aucune fièvre non plus : le médecin du village ne s'était pas trompé, avec son diagnostic rassurant. Pour Linda, les vacances se poursuivirent dans la joie et la détente, hormis quelques chamailleries innocentes avec Vicky, son aînée, qu'en fait elle adorait et qui le lui rendait bien.

Cette nuit-là, pourtant sous le *teepee* qu'elle partageait avec sa grande sœur, Linda eut un sommeil agité ; à plusieurs reprises, elle gémit, se tortilla sur le matelas pneumatique. Elle poussa un cri assourdi, portant ses petites mains vers son ventre en geignant, puis elle s'apaisa, s'endormit.

Vicky, elle, passa une excellente nuit...

L'incident – inexplicable – s'effaça tout aussi inexplicablement de la mémoire de l'enfant, de sa sœur, de leurs parents. A la fin des vacances, avant de quitter ce site enchanteur, dominé par le massif élevé de la Mesa Alta, Rhonda jeta purement et simplement cette singulière épine dont on n'avait que faire parmi les produits d'urgence et petits instruments de secourisme rangés dans la mallette pharmaceutique.

Et la disparition de la tige insolite acheva de brouiller, puis d'occulter les souvenirs. Lesquels ne resurgiraient que plus tard. Beaucoup plus tard...

16 juin 1965 – Abidjan, Côte-d'Ivoire, Afrique

La famille Dao possédait une spacieuse villa entourée de cocotiers, de manguiers et de fromagers, ces énormes arbres au tronc massif, ravinés de creux verticaux, en bordure de la lagune Ebrié, un lieu idyllique baptisé La Riviera ; idyllique parce que encore sauvage, épargné par l'urbanisation – en cet an de grâce 1965 ! – bien que voisin de Cocody. Le célèbre Cocody, quartier résidentiel par excellence d'Abidjan, qui au fil des années recevrait le surnom de Manhattan de la Côte-d'Ivoire.

D'ethnie baoulé, les Dao étaient un couple aisé, cultivé ; lui, Kadia, ingénieur des Eaux et Forêts, elle – Micheline –, externe de l'hôpital de Treicheville, achevait sa médecine. Africains modernes, heureux, sans histoires, ils étaient les parents d'une adorable gamine de six ans, Thérèse, qui faisait volontiers enrager Afiba, sa grand-mère maternelle. Ce jeudi-là, la petite

Thérèse levait sur sa mamie des yeux angéliques, l'écoutant sagement lui faire ces recommandations, en français mais avec le débit rapide propre à l'idiome baoulé :

- Tu restes à jouer dans le parc et tu ne t'éloignes pas de la villa. Surtout, ne cours pas vers la lagune, ma chérie. C'est promis ?

Thérèse inclina deux ou trois fois sa tête aux courts cheveux crépus et partit en sautillant à cloche-pied, tenant sa poupée par le bras et la ballottant en tous sens.

- Et tu reviendras à la maison pour goûter ! cria la vieille femme, sans trop entretenir d'illusion sur l'obéissance de sa petite-fille qui, bien souvent, n'en faisait qu'à sa tête.

La lagune, avec ses crocodiles, était à l'évidence plus dangereuse que la forêt, simplement séparée du jardin – appelé parc en raison de sa superficie et de sa luxuriance – par une maigre clôture de fil de fer galvanisé tendu entre des piquets. Ces derniers, naturellement, n'offraient aucun obstacle aux singes et aux agoutis ! Ces gros rongeurs (ils peuvent dépasser 40 cm) ne sont pas exclusivement les hôtes de la jungle guyanaise et amazonienne ; ils sont aussi fort répandus dans l'Ouest africain. Leur viande blanche n'est pas moins savoureuse que celle du lapin, à la condition de la préparer fraîche et non pas faisandée, selon une recette indigène.

D'ordinaire, Thérèse, au retour de ses promenades – ou escapades, c'était selon ! –, passait rarement par l'entrée principale du perron et de la véranda. Elle empruntait volontiers la porte arrière de l'office ; cela lui évitait de faire le tour de la villa mais lui permettait aussi, parfois, de surgir en cachette derrière sa grand-mère en poussant un cri strident qui faisait sursauter la vieille femme. Ou bien celle-ci feignait-elle une frayeur qu'elle n'éprouvait pas, entrant dans le jeu de la petite fille espiègle qui ensuite lui sautait au cou.

Ce jour-là, cependant, rien de semblable ne s'était produit. Vers dix-sept heures, Afiba se rendit à la cuisine et interrogea le boy préparant le repas du soir : non, la fillette n'était pas encore venue chercher son goûter.

Le boy « jardinier » et le boy « de ménage » (la domesticité ivoirienne comporte cinq catégories) n'avaient pas davantage aperçu l'enfant.

- Va au fond du parc, ordonna-t-elle au jardinier. Toi qui as une voix forte, elle t'entendra. Thérèse a dû s'aventurer un peu dans la forêt... malgré sa promesse.

- Oui, madame. Je te la ramène bientôt...

Un « madame » respectueux que ne contredisait pas, en Afrique, le tutoiement fraternel à l'usage fort répandu.

Il s'éloigna, passa sous la clôture, appelant d'une voix de stentor qui effaroucha les magots, les mangabeys à longue queue, à ventre doré, une touffe de poils sur la tête et autres singes jacassant dans les branches des fromagers et des manguiers. Sans résultat.

D'autres boys se mirent à sa recherche, s'époumonant à lancer son nom, le boy cuisinier tapant avec une louche sur le fond d'une marmite ; en pure perte.

L'ingénieur Kadia Dao et son épouse Micheline, rentrant peu après dix-huit heures, trouvèrent la maisonnée en pleine effervescence. Thérèse n'était toujours pas revenue ! Son père klaxonna, klaxonna, klaxonna au risque de vider les batteries de sa voiture, une Versailles rutilante, puis il abandonna, inquiet, se dirigeant à grandes enjambées vers le perron pour aller téléphoner à la police.

Nul ne s'expliqua jamais comment la petite Thérèse avait pu revenir en chantonnant, insouciant, quelques minutes après l'arrivée de ses parents, sans avoir réagi aux appels et aux cris des boys partis à sa recherche. Elle n'avait rien entendu... Mais en revanche, elle entendit fort bien la fureur de son père, les reproches véhéments de sa mère après que celle-ci, rongée par l'angoisse, l'eût prise dans ses bras pour la serrer contre elle.

Ce soir-là, la gamine irait se coucher sans manger ! Après que sa mère l'eut baignée.

- Tu t'es égratignée le mollet. Je vais te passer un peu d'alcool...

« Ca va piquer » se dit Thérèse, sans oser exprimer ses craintes à haute voix, pour ne pas aggraver son cas.

Micheline désinfecta l'égratignure et se rendit compte qu'il s'agissait plutôt d'une piqûre. A l'aide d'une aiguille flambée et passée à l'alcool, elle débrida le petit orifice, malgré les protestations de l'enfant qui prétendait ne s'être piquée à aucun buisson.

- Et ça, ce n'est pas une écharde ? ironisa la jeune femme en malaxant les chairs pour faire émerger ce corps étranger qu'elle saisit avec une pince.

Une bien curieuse écharde, longue d'au moins une huitaine de centimètres, brune comme la peau de la gamine ; une tigelle fine, de section triangulaire, aux arêtes arrondies, lisses, qui aurait dû tout de même faire souffrir l'enfant, en s'enfonçant verticalement dans son mollet. Paradoxalement, cela n'avait pas été le cas.

- Tu n'as vraiment rien senti, quand cette... chose t'a piquée ?

- Rien, maman... Mais maintenant, ce que tu as mis sur le coton, ça pique...

La jeune mère jeta l'écharde mystérieuse dans la poubelle de la salle de bains et brandit un index menaçant à l'adresse de sa fille :

- C'est ton derrière qui te « piquera » bien davantage si tu désobéis une fois encore pour t'éloigner dans la forêt ! Allez, va te coucher, maintenant ! Maman et papa sont très fâchés d'avoir une petite fille aussi désobéissante et imprudente ! Et si au lieu d'une écharde, c'était un *boomslang*⁵ qui t'avait piquée ?

Micheline serra convulsivement son enfant contre elle, s'imaginant brisée de douleur devant son corps sans vie, tel qu'il aurait pu être découvert par les boys dans la forêt...

La petite Thérèse pleurnicha un peu mais elle finit par s'endormir, d'un sommeil agité, criant parfois un « Non ! » effrayé qui réveilla sa mère. Accourue, celle-ci la trouva les yeux clos, mais vivant un cauchemar angoissant. Elle crispait ses petites mains sur son sexe... Interrogée le lendemain, elle n'avait conservé aucun souvenir de ce cauchemar...

27 mai 1985 – El Portal, Californie

A deux cent trente kilomètres environ au sud-sud-est de San Francisco et à un peu plus de quatre cents kilomètres au nord de Los Angeles, la petite ville d'El Portal, sur la route 140, constituait un passage obligé pour accéder au fameux Yosemite National Park. Sur les flancs ouest de la Sierra Nevada, il comptait d'admirables chutes (les cascades à rebonds de Sentinel Meadow sont les plus belles), des pics, des dômes rocheux, sans compter les séquoias, géants du règne végétal pouvant atteindre près des dix mètres de diamètre et cent quarante mètres de haut ! La multitude de fleurs sauvages, les écureuils, renards, cerfs et ours noirs, outre les variétés de fossiles, en faisaient un paradis attirant par millions les touristes du monde entier.

Lesquels touristes, à l'aller comme au retour, pouvaient trouver intéressant de faire une visite au *Yosemite Antiquarian's Shop*, tenu par une jeune femme blonde, svelte et ravissante : Linda Buckley... Que de fois, en se promenant dans l'immense forêt, n'avait-elle pas songé à la singulière aventure survenue dans une autre forêt – celle de Santa Fe, au Nouveau-Mexique – où elle avait campé avec sa sœur Victoria et leurs parents, l'été de 1965...

Mais tout cela était loin. En 1985, sa boutique-galerie d'art assurait un chiffre d'affaires plus que respectable et l'antiquaire s'en montrait enchanté. Des rumeurs, néanmoins, circulaient au village : une ombre ternissait sa vie depuis 1981. Alors âgée de vingt-deux ans, son mari aurait trouvé la mort dans un accident de la route survenu à Palmyra, dans l'Etat de New York, la laissant veuve, enceinte de six mois ! Un mari que les voisins ne se souvenaient pas d'avoir jamais vu : représentant d'une firme de composants électroniques, il arrivait parfois le soir et repartait le lendemain, toujours pressé, menant une vie de fou, ce dont Linda s'était souvent plainte.

Prénommé Jeffrey, le bébé qu'elle mit au monde à la fin de 1981, pour ajouter au malheur de la jeune veuve, se révéla être, disait-on, un handicapé mental exigeant une surveillance constante ! *El Portal News*, le modeste quotidien local, avait consacré un article à cette infortunée mais courageuse antiquaire nouvellement installée dans les faubourgs de la ville. Son veuvage, cet enfant cloîtré dans l'appartement au premier étage – juste au-dessus de la boutique et, sur l'arrière, dominant un jardin – avaient suscité un élan de sympathie chez nombre de personnes du voisinage.

Parmi ceux qui lui avaient rendu visite figurait Mrs Edna O'Keefe, une charmante vieille dame, qui s'était offerte spontanément de la seconder, de garder le magasin pour lui permettre d'aller faire des courses ou encore de surveiller l'enfant en cas de besoin.

A peu de choses près, c'est ce que tous ces braves gens du faubourg lui avaient proposé, chacun lui apportant une bouffée de chaleur humaine, de charité de cœur, sans se soucier de savoir si elle appartenait au catholicisme, au protestantisme ou au judaïsme. Nul n'aurait songé qu'elle pouvait être de confession mormone, religion qu'au siècle dernier, les bigots fanatiques avaient persécutée, tout comme l'Eglise Catholique Apostolique et Romaine, au cours des siècles passés, avait persécuté les Juifs.

⁵ Surnom du serpent *dispholidus typus*, répandu en Afrique tropicale et méridionale ; un mètre vingt à un mètre quatre-vingts, de mœurs arboricoles, chassant les lézards et les oiseaux ; sa morsure est très dangereuse, même pour l'homme.

Dès l'*Halloween Day* (veille de la Toussaint) et pour les fêtes de fin d'année, ces voisins apportaient des bonbons, des friandises à l'enfant que la mère ne montrait pas. Elle n'aurait pas supporté de voir, dans les yeux de ces personnes pourtant bien intentionnées, s'allumer une faible lueur de tristesse, de pitié, de compassion.

Maintenant âgé de trois ans et demi, le petit Jeffrey menait toujours une existence recluse dans sa chambre au premier étage, entouré de soins et d'amour par une cousine de Salt Lake City, de confession mormone tout comme la plupart des Buckley depuis les révélations faites au premier prophète, Joseph Smith, en 1830. Approchant de la cinquantaine, la cousine Ruth se consacrait entièrement à l'enfant handicapé, permettant ainsi à Linda de s'occuper activement de son fructueux commerce d'antiquités.

Ce 27 mai 1985, Linda frémissait d'impatience et d'exaltation : Edna O'Keefe, la vieille dame qui avait été sa voisine serviable avant d'aller s'installer à Wawona, une agglomération de faible importance à une trentaine de kilomètres d'El Portal, venait de lui téléphoner. De sa voix chevrotante, elle lui avait annoncé son intention de lui vendre, enfin, la toile que l'antiquaire brigait depuis longtemps : une œuvre inconnue à ce jour de Sikwayi, nom indien de George Gist (1770-1843), fils d'un commerçant anglais et d'une Indienne cherokee.

Trappeur, puis orfèvre et peintre de talent, ce métis avait servi dans l'armée américaine lors de la *Creek War* (Guerre des Indiens creeks, 1813-1814) et apporté une extraordinaire contribution au développement de la nation à laquelle avait appartenu sa mère : ses demi-frères indiens lui devaient en effet un alphabet et une écriture adaptée de l'anglais, du grec et de l'hébreu, toujours en usage chez les Cherokee.

Appelé Sequoyah par altération de son patronyme indien Sikwayi, son surnom servit à baptiser les séquoias, ces arbres géants des territoires de l'Ouest. De plus, en reconnaissance de sa contribution au développement – par ricochet – de l'Oklahoma, le gouvernement américain devait faire figurer sa statue parmi celles du *Statuary Hall* du Capitole, à Washington. En conséquence, acquérir une œuvre inconnue de ce personnage historique – même à un prix élevé – constituait à coup sûr un excellent placement. Quel amateur fortuné hésiterait à enrichir sa collection d'une toile de Sikwayi-Sequoyah ?

Impatiente, la blonde antiquaire ferma le magasin-galerie à cinq heures trente et prit aussitôt la route à destination de Wawona où Edna O'Keefe, la vieille dame, l'avait invitée à dîner pour conclure l'affaire...

De retour à El Portal vers neuf heures du soir, Linda, une torche électrique à la main, passa par le magasin, la porte du couloir menant au grand hall ayant une fâcheuse tendance à grincer fortement. « Demain, se disait l'antiquaire avec détermination, il faut absolument que je pense à huiler les gonds ! » Elle fut surprise de découvrir, au milieu de la boutique, un gros sac en toile chargé de bibelots précieux, d'objets de valeur tout simplement volés dans les vitrines ou sur les étagères !

« Demain, j'achèterai une arme ! se promit-elle également. Le chien pourrait être empoisonné et nous serions sans défense ! » Pétrie d'angoisse, le plus silencieusement possible – « Les voleurs sont sûrement encore dans la maison puisque leur butin est là » songeait-elle tout en marchant –, elle poussa la porte latérale donnant sur le couloir et, torche éteinte, prêta l'oreille : silence total. Elle avança à tâtons et la fenêtre à barreaux du hall spacieux dissipa un peu l'obscurité. Linda alluma la torche ; ses yeux s'agrandirent et elle poussa un cri d'horreur : sur le carrelage, à la verticale du balcon de bois, gisaient deux hommes, en jeans et débardeur, d'une propreté douteuse, baignant dans une flaque de sang étalée autour de leur tête !

- Ruth ! Jeffrey ! hurla la jeune femme en gravissant quatre à quatre les marches de bois pour enfin se ruer dans la chambre de l'enfant.

Là, elle resta sur le seuil après avoir éclairé, hurlant puis vomissant à l'abominable spectacle de la cousine Ruth, en longue chemise de nuit rose, en tissu satiné, le tronc séparé du bassin, cisailée en deux comme par un sabre de titan ! L'horrible plaie, bordée de noir, laissait s'échapper une partie des viscères !

Le lit du gamin était vide !

- Jeffrey !... Jeffrey ! hoquetait la malheureuse, désespérée.

Elle courut vers la fenêtre ouverte donnant sur le jardin :

- Blacky !... Blacky !...

Le gros chien-loup ne répondait plus : toujours attaché par une longue chaîne à la niche, il était couché sur le flanc, lui aussi coupé en deux !

Brisée de chagrin, hébétée, Linda tressaillit :

- Ma... maaannn.. Ma... maaan !...

La petite voix, entrecoupée de pleurs, détachait les syllabes de façon inhabituelle. Bouleversée, Linda courut vers l'escalier, gagna le jardin, la niche du chien où l'enfant s'était réfugié, pour échapper à... aux auteurs de l'hécatombe sanglante !

Le drame ne fut jamais expliqué, les policiers ayant facilement identifié les deux cambrioleurs mais ne pouvant résoudre deux éléments de l'énigme :

1) – Qui avait pu (et avec quel instrument) trancher en deux le corps de la victime et celui du chien ?

2) – Dans les yeux de celle-ci et dans ceux de l'un des malandrins, l'on avait noté une expression de terreur indicible.

Et la cause de cette épouvante avait fait basculer par-dessus le balcon les cambrioleurs venus s'écraser sur le carrelage...

Bien qu'affichant elle aussi une complète incompréhension du drame, Linda, en revanche, savait.

Elle savait qu'il lui fallait fuir, dans les plus brefs délais et elle appela sa sœur Vicky, médecin à Bethpage, à Long Island, à l'autre « bout » des Etats-Unis, sur la côte Est...

10 août 1987 – Lac Wirrida, Australie

Un coin oublié de Dieu, ce lac d'eau saumâtre en forme de virgule au sud de la bourgade de Wirrida, dernier bastion de la civilisation à l'ouest duquel s'étendait le Grand Désert de Victoria. Il eût fallu parcourir plus de cinq cents kilomètres vers l'ouest pour aboutir à une région de verdure, réserve naturelle de la flore et de la faune.

Le village de Wirrida n'était qu'à une quarantaine de kilomètres à l'ouest de la Stuart Highway, l'autoroute reliant Port Augusta (enclavé au sud, dans le golfe de Spencer) à Darwin, port des territoires du Nord australien, soit à près de trois mille kilomètres de distance !

Il faisait assurément moins chaud sur les bords de la mer de Timor, mais que serait-il aller fiche là-bas ? ruminait Lonesome Jackson (Jackson le Solitaire), en mastiquant laborieusement sa bouchée de corned-beef, plus tendre que le biscuit salé sur lequel il risquait à tout moment de se casser une dent ! Du moins l'une de celles qui lui restaient ! Jackson n'était plus très jeune – cinquante-deux ans révolus – mais il en paraissait dix de plus avec son cuir tanné par le soleil, sa barbe de vagabond, plus noire que sa tignasse hirsute, sous son vieux feutre élimé qui cachait un début de calvitie. Un personnage haut en couleur, dégingandé, baroudeur (aussi sympathique et non conformiste qu'un Paul Logan dans *Crocodile Dundee*), semblant tout droit échappé d'un western de l'entre-deux-guerres. A la différence près qu'il ne possédait pas de cheval mais une Range Rover datant de 1971 ; un 4X4 rafistolé, cabossé, devant assurément à un miracle de pouvoir encore rouler sur les pistes – et aussi là où nulle piste n'existait – dans cet enfer de sable et de caillasse cuit et recuit par le soleil.

Moins de trois cents dollars australiens⁶... Maigre recette pour un mois d'un labeur inhumain dans ce désert de Victoria, à gratter la rocaïlle, les falaises, les anfractuosités. Un résultat misérable ! Les champs d'opales sont extrêmement nombreux, en Australie méridionale et le plus célèbre, Coober Pedy, à quatre-vingts kilomètres au nord de Wirrida, reçut même le nom de Capitale Planétaire de l'Opale, avec seulement quelques bâtiments en surface. D'où le surnom de « Terrier de l'Homme blanc » que lui donnaient les aborigènes. La cité proprement dite – comptant environ quatre mille âmes – regroupe des « maisons » souterraines creusées par les prospecteurs dans les anciennes mines au petit bonheur la chance, pour s'abriter de l'accablante chaleur et pour, ceci n'empêchant pas cela, trouver peut-être sous la pioche une opale de prix.

Une cité de pionniers au début, où chacun faisait plutôt bon ménage avec ses voisins, même si ceux-ci, par inadvertance, débarquaient parfois dans la cuisine ou la chambre après un dernier coup de pioche crevant la paroi qui servait de mur ! On se faisait des excuses, on se pardonnait, on buvait un verre, on rebouchait et nul n'en parlait plus !

Aujourd'hui, le « Terrier de l'Homme blanc » a tout de même évolué ; dans les entrailles de la terre, alternant avec des logements et résidences confortables profondément enfouis, l'on rencontre des boutiques, un shopping-center et même une galerie d'art ! Sans compter les magasins où les touristes peuvent acheter quantité de souvenirs, de bijoux et (pourquoi pas, s'ils sont fortunés) de merveilleuses opales noires, avant d'aller déguster un *drink* au bistrot du coin. Un coin de rues ou d'allées, certes, mais souterraines, s'entend !

⁶ 1 dollar australien = 5 francs (en 1989).

Naguère, quand l'on n'avait plus d'alcool à boire, on se rendait à la pompe. Une antique pompe à bras, comme on en trouvait, jadis, dans les fermes et chez les garagistes, avant l'existence des stations-service ; à la différence près qu'à Coober Pedy, cette pompe ne débitait pas de l'essence mais de l'eau, que tout un chacun pouvait obtenir moyennant des espèces sonnantes et trébuchantes ! Car l'eau a toujours été rare, dans cette région aride. Et les opales renfermant entre trois et vingt pour cent d'eau, l'on peut avancer, en exagérant à peine, que l'eau du désert s'est concentrée dans ces pierres fines !

C'est du moins ce que se disait Lonesome Jackson qui, trop épris de liberté, n'aurait pour rien au monde quitté sa solitude pour aller gratter dans les mines « officielles » à Coober Pedy, Andamooka ou ailleurs. Il préférait sa vie sauvage, fruste, sa pioche et sa pelle, ses grattoirs, ses brosses et sa vieille pipe, changeant de couverture quand elle ressemblait à un filet de pêche, n'allant au village le plus proche que pour acheter une bouteille de gaz pour son réchaud, de l'eau, quelques vivres et renouveler sa provision de bière pour la soif... et pour les nuits de cafard où l'on regrette un peu (rarement « beaucoup ») sa solitude.

De fait, quelle femme aurait pu consentir à partager cette existence précaire, faite d'inconfort permanent et de privations ? Acceptant de séjourner seulement quelques semaines par an dans le modeste studio qu'il possédait à Alice Springs, beaucoup plus au nord ? Un pied à terre, au demeurant, fort peu reluisant ! Lonesome Jackson sourit, à ce moment de sa rêverie. Il but une gorgée de bière, alluma sa pipe et reprit le cours de ses pensées...

Oui, quelle femme saine de corps et d'esprit aurait-elle pu se satisfaire d'une vie de nomade, ruisselant de chaleur ou étouffant dans le vent chargé de sable, de poussière, ne pouvant ne pouvant se baigner qu'une ou deux fois par mois, à Wirrida, ou à Long Creek, à condition d'emprunter la piste cahoteuse et faire tout exprès plus de trente kilomètres vers le nord ?

Ariellah, peut-être ?

Ariellah Greenstein, une solitaire comme lui, mais *devilish pretty* (diablement jolie) et suffisamment fofolle pour s'être mis en tête de prospecter le *no man's land* désertique, le plus désolé qui soit, vers le sud, sur les bords du lac – saumâtre – Everard, là où lui-même s'était un jour aventuré, la découvrant sans connaissance, à demi morte de soif, la cheville foulée !

Lonesome Jackson l'avait ranimée, soignée, sauvée...

C'était il y avait longtemps : en 1965 sans doute. Il comptait alors lui-même à peine une trentaine d'années et elle, un peu moins. Une Israélienne (naturalisée Américaine) d'une étrange beauté. Elle parlait un anglais correct mais avec un accent rauque qui n'était pas le moindre de ses charmes. Une fille solide, courageuse, mi-exploratrice, mi-prospectrice, mi-écrivain, mi-journaliste, mi- il ne savait quoi encore. Elle avait passé plusieurs mois avec lui ; ils s'étaient tous deux passionnément aimés, sans entretenir l'un l'autre d'illusion quant à l'éternité de leur amour, rendant grâce au Ciel, simplement, de leur donner ce bonheur d'être ensemble un jour, une semaine, un mois... Davantage, si Dieu voulait...

Ariellah devait rester près de trois mois à ses côtés, à parcourir le désert, à fouiller, creuser les collines stériles, les rochers, récoltant ici et là quelques opales...

- Je te laisserai celles que j'aurais trouvées, lorsque je partirai...

A quoi bon, dans ce cas, affronter tant de difficultés, de souffrances même, dans ce désert inhumain si, en définitive, sa récolte péniblement acquise ne l'intéressait pas ? Aimait-elle le risque pour le risque, l'aventure pour l'aventure ? Mais que savait-il d'elle ? Rien, ou presque. Peut-être était-elle riche, là-bas, très loin, en Amérique ou sur le vieux continent, au pays du peuple hébreu, celui de ses pères ?

Par un accord tacite, Lonesome Jackson acceptait la perspective du départ de cette femme qu'il chérissait, la laissant libre de ses décisions, l'aimant pour elle-même et non pas seulement pour la joie, le bonheur qu'il retirait de sa présence, de leurs étreintes... Elle avait bien le droit de sillonner le désert, ou les territoires un peu moins inhospitaliers, à l'instar des dingos, ces chiens sauvages qui courent à travers les grands espaces... Elle aimait errer d'un coin du monde à l'autre. En cela elle avait une âme de vraie journaliste.

Ils rêvaient souvent, le soir, dans les bras l'un de l'autre, adossés à un rocher, localisant les constellations, ou faisant un vœu lorsque scintillait une étoile filante, un bolide étincelant. Le jour, parfois, avec un grondement assourdissant, filait vers l'ouest l'un des missiles tirés depuis Woomera, plus de deux cents kilomètres à l'est de leur campement, la base expérimentale anglo-australienne établie en 1947 dans une réserve d'aborigènes.

Une nuit, alors qu'Ariellah dormait profondément, Lonesome Jackson avait sorti de sa cachette une opale qui, une fois taillée, répandrait un flamboiement de couleurs ; la plus belle opale noire qu'il eût jamais trouvée et qu'il avait glissée au fond d'une des multiples poches du robuste sac en cuir de la jeune femme. De la sorte, lorsqu'elle partirait, lui laissant ses propres

opales, l'Américaine ne se douterait pas qu'à son tour, Jack, ainsi qu'elle l'appelait, lui aurait offert cette magnifique pierre ; la gemme précieuse l'aiderait à se souvenir de lui, quand elle serait loin, peut-être en Israël, aux Etats-Unis, ou ailleurs.

Cette nuit-là, avant de s'endormir, il avait longuement admiré le beau visage de cette fille venue des sables de la Judée ; c'était en effet une *sabra*, native d'un village du Néguev dont il avait oublié le nom, difficile à prononcer. Une heure plus tôt, elle s'était donnée à lui avec une fougue, une passion inégalées.

Quand Jack s'était réveillé, aux premiers rayons du soleil, il était redevenu Lonesome Jackson, Jackson le Solitaire. Ariellah était partie, laissant sur le sable, près de son visage, une petite pyramide d'opales *boulder* (c'est-à-dire enchâssées dans leur gangue ferrugineuse) comme elle le lui avait promis, marchant vers son destin sans se douter qu'elle emportait le plus beau spécimen que l'homme de son cœur ait découvert, jadis, et conservé. Il eût été bien incapable, alors, de dire pourquoi ce joyau n'avait jamais quitté le double fond de sa sacoche. Peut-être avait-il attendu l'improbable rencontre de la femme idéale à laquelle il l'offrirait ?

- Si on quittait ce « coin abandonné de Dieu » ? avait-il un jour proposé à Ariellah, créant cette expression appliquée plus tard à presque tous les endroits laborieusement prospectés. On pourrait trouver un job, tous les deux, chez un éleveur de moutons et on se marierait, on fonderait une famille. Si tu en as marre du désert, on pourrait tout aussi bien descendre vers le sud, vers Port Augusta, vers Adélaïde ou aller plus loin, vers l'est, jusqu'à Sydney, ou Brisbane, ou encore chez moi, à Alice Springs, j'y ai un petit pied-à-terre... Ou n'importe où, là où tu voudras...

Je n'ai pas toujours été un sauvage, tu sais ? J'ai même envisagé, un temps, de devenir journaliste, comme toi ; ou d'écrire des bouquins, des aventures valorisant le courage, la ténacité de l'homme face à l'adversité, à la nature hostile... ou face à d'autres hommes. Je crois que je pourrai écrire des romans du genre de ceux de Jack London ou de Mayne Reid, d'Edgar Wallace, ou de Fenimore Cooper, que je lisais dans ma jeunesse. Tu connais ces auteurs ?

Elle l'avait dévisagé, se noyant dans le bleu de ses yeux clairs, avait admiré son visage viril, bronzé, cette petite cicatrice sur sa joue droite. Serrant ses doigts dans les siens, l'Américaine avait appuyé son front sur son épaule en murmurant :

- Non, Jack, je n'ai pas lu ces romanciers... Ne rêvons pas : tôt ou tard, il me faudra partir... seule. Non, ne me demande rien... Profitons du temps qui nous reste encore à passer ensemble, ensuite... Que Dieu te garde et puisse-t-Il te faire oublier mon bref passage dans ta vie. Mais cette vie d'aventurier, tu ne pourras pas la mener toujours. Le désert, en Australie ou partout ailleurs dans le monde, n'est pas fait pour l'homme ; du moins, pas pour qu'il y vive en permanence. Si tu as envie d'écrire, et tu en as les capacités intellectuelles, quitte ces contrées déshéritées. Gagne la civilisation, mets noir sur blanc les captivantes histoires que tu m'as contées, sous les étoiles... Et merci, *Goï o' my heart*⁷ d'avoir eu le courage de me proposer de devenir ta femme.

Elle avait eu une imperceptible hésitation avant de confesser :

- En d'autres circonstances, j'aurais dit oui, sans réserve, si j'avais pu disposer de... moi-même...

Lonesome Jackson ressassait tous ces vieux souvenirs, renonçant à s'expliquer le comportement plutôt déroutant de la belle Américaine. Il sembla chasser une mouche d'une main molle, acheva sa boîte de bière et s'allongea sur son matelas de mousse plastique bon marché... Un truc qui n'existait pas ; ou du moins qui n'avait pas encore atteint les bourgades reculées de ce secteur australien, du temps où il avait rencontré Ariellah, en juin 1965.

C'était loin... Si loin...

Il grimaça, tâta l'intérieur de sa gencive gauche avec le bout de sa langue : toujours ce chicot qui le tracassait de temps à autre. La racine, encore vivante, le faisait parfois souffrir. Il lui faudrait bien se résoudre un jour à gagner Coober Pedy ; mais y avait-il seulement un dentiste, dans ce foutu bled de mabouls comme lui passant leur vie à gratter, gratter, gratter ici et là ? Peut-être lui faudrait-il descendre vers le sud-sud-est, jusqu'à Woomera ? Trois cent cinquante bons kilomètres, dix heures de route aller-retour, avec son 4X4 qui risquait aussi de rendre l'âme !

Lonesome Jackson se racla la gorge, se massa un instant la mâchoire douloureuse et s'allongea sur le côté droit, la Winchester à portée de main. En Australie, les aborigènes sont paisibles, mais à l'instar des autres continents, on y rencontre une espèce détestable, tout

⁷ *Goï de mon cœur*. Expression forgée à partir du titre de la chanson *Peg o' my heart*, célèbre aux USA, dans les années 40 et en Europe après la Libération. *Goï*, en hébreu, désigne un non-juif (pluriel : *Goïm*).

comme en Amérique, au temps de la conquête de l'Ouest : des brigands ! Des hors-la-loi que l'on retrouve sous toutes les latitudes, et qui, errant peut-être dans ces régions désolées, n'hésiteraient pas à l'assassiner pour lui voler son trésor d'opales... s'élevant, ce mois-ci, à trois cents malheureux dollars australiens ! Mais n'avait-on pas tué un couple de campeurs, dans la forêt de Mataranka, dans les territoires du Nord, pourtant infiniment moins sauvages que ne l'était ce désert ? L'on avait parlé de meurtres crapuleux perpétrés par deux jeunes drogués. Qui couraient encore !

Lonesome Jackson poussa un long soupir – sa drogue à lui, c'était une ou deux boîtes de bière South Australia par jour, rarement plus ! – et il ferma les yeux, en fronçant un peu les sourcils, taquiné par un élancement douloureux.

Saloperie de racine ! Aller consulter le dentiste... Non, d'abord aller au village de Wirrida... Téléphoner... Inutile de se taper cent bornes vers le nord s'il n'y avait pas de dentiste là-bas. Il appellerait alors Woomera et... Woomera... Et si un missile lui tombait sur la tête ? Ridicule ! Voilà belle lurette qu'on ne procédait plus à ce genre d'exercices à Woomera. Il faudrait attendre encore près de cinq ans, vers les années 1991-1992, pour que la base du Queensland (loin d'ici) devienne opérationnelle et lance alors des fusées porteuses de satellites... Mais qu'en avait-il à foutre des satellites, lui qui ne téléphonait pratiquement jamais et ne regardait pas la télé, à travers ces territoires désolés prospectés à longueur d'années ? Satellites... Mal aux dents... Opales... Fusées...

Le sommeil l'emporta, l'arracha à ses préoccupations confuses, telles qu'elles le sont souvent en période hypnagogique, cette transition entre l'état de veille et celui de l'endormissement...

Lonesome Jackson grogna dans son sommeil, puis il eut un sursaut en sentant qu'on secouait son épaule. Avec une rapidité extraordinaire, il roula vivement sur lui-même en s'emparant de sa carabine et stoppa son mouvement à plat ventre, l'index sur la détente, les yeux fixés sur les deux silhouettes en uniforme de la police du *Local Government*⁸ qui se détachaient nettement en plein soleil. Il abaissa son arme tandis que l'un des hommes, coiffé d'un chapeau de feutre relevé sur le côté, lui ordonnait en dégainant prestement son Smith & Wesson, modèle 27, calibre 357 Magnum :

- Lâchez votre arme, éloignez-vous-en, puis mettez-vous à genoux, les mains sur la nuque !

Le prospecteur cligna des yeux, incrédule, et cette fois, c'est lui qui apostropha le policier :

- Eh ! Peter MacGinnis, t'es loufe ou quoi ? Et toi, Eddy ? fit-il à l'adresse de son coéquipier, pourquoi tu me regardes comme si tu me voyais pour la première fois ?

Les deux policiers échangèrent un très bref coup d'œil et reportèrent aussitôt leur attention sur Jackson. Le premier à avoir parlé renvoya :

- Dites donc, l'ami, est-ce que nous sommes censés nous connaître ?

Le prospecteur secoua la tête, leva les yeux au ciel et soupira :

- A quoi on joue ? Ca fait bien dix ans qu'on se connaît, Mac, et toi un peu plus, Eddy Lunan. Bon, assez rigolé, grogna-t-il en ôtant ses mains de derrière la nuque.

- J'ai dit les mains sur la nuque ! Où gardez-vous vos papiers ? Mon collègue ira les prendre, pour vous éviter de faire un... faux mouvement qui pourrait vous être fatal. Jackson n'est pas avec vous ? Il est peut-être allé se promener, ou boire un coup, au bistrot du coin, ou bien chasser le merle en vous confiant la surveillance de son 4X4 ?

Lonesome Jackson se dit que les deux hommes devaient avoir, malgré leur chapeau, reçu un rude coup de soleil ou avoir éclusé une phénoménale quantité d'alcool pour ne plus le reconnaître ! Pourtant, ils paraissaient à jeun et solides sur leurs jambes.

- Bon, capitula-t-il momentanément devant ce mystère insondable. Mes papiers sont dans la boîte à gants, MacGinnis.

Ce dernier alla fouiller sous le tableau de bord et revint avec une carte d'identité plutôt défraîchie. Il la tendit, ouverte, au prospecteur et ricana :

- C'est sans doute vous, sur cette photo ?

- Evidemment, c'est moi, avec trois années de moins. Merde, c'est pas vrai, Peter ? Ca commence à bien faire !

L'autre jeta un coup d'œil sur la photo un peu écornée et hocha la tête :

- C'est bien la carte d'identité et la photo de Philip Jackson, surnommé Lonesome Jackson, y a pas de doute. Un air de famille, aussi : on pourrait croire que vous êtes son fils... S'il en avait un.

- Evidemment, qu'il y a un air de famille, Eddy !

⁸ Nom des municipalités responsables de la sécurité dans leur territoire.

- Attendez ! Ne bougez pas ! conseilla le policier en retirant de sa poche pectorale un étui à peigne en cuir au dos duquel adhérait une petite glace. Regardez-vous là-dedans...

Lonesome Jackson resoupira et obéit, abaissa ses yeux sur le petit miroir rectangulaire, notant machinalement que ce peigne à l'étui avec miroir était un cadeau publicitaire portant la marque de la poudre à laver Bushland, puis il sentit sa gorge se dessécher : le miroir lui renvoyait l'image d'un Philip Jackson tel qu'il était en 1965, vers la trentaine et non pas à celui qui était le sien (cinquante-deux ans) en 1987 !

- Non !... Non !... murmura-t-il d'une voix altérée par l'incompréhension la plus totale.

Il sursauta quand Edward Lunan appuya sur sa tempe le canon de son revolver :

- Tu as raison ! Jackson le Solitaire et moi on s'est connu y a plus de quatorze ans, quand j'ai été nommé à la brigade d'intervention routière, sur l'autoroute Stuart. On se voyait pas souvent, mais on s'aimait bien. Et ça me ferait vraiment quelque chose d'apprendre que tu l'as buté, jeunot ! Oh ! Rassure-toi, je te flinguerai pas, c'est défendu par la loi, mais comme tu aurais tenté de t'enfuir, je te flanquerais une déroutée dont tu te souviendras jusqu'à ton dernier jour !

Lonesome Jackson déglutit, épouvanté par cette méprise, épouvanté par la transformation, le rajeunissement inexplicable de ses traits et sa voix se cassa :

- Ecoutez... Ecoutez, je... Je ne comprends rien à tout ça ! Je suis Philip Jackson, dit Lonesome Jackson ! J'ai cinquante-deux ans et je... Ce visage-là, dans le miroir, c'est le mien, quand j'avais dans les trente ans ! Je... Je ne comprends pas !

Il se regarda mieux encore dans le petit miroir et vit que ses cheveux étaient redevenus bruns et... et qu'il possédait toutes ses dents ! Alors que la veille, l'un de ses chicots lui faisait mal !

- Debout ! ordonna Peter MacGinnis. Les mains dans le dos...

Il s'exécuta, comme dans un rêve ou plutôt un cauchemar, et les bracelets d'acier se refermèrent sur ses poignets. Une idée saugrenue lui traversa l'esprit :

- Pourquoi êtes-vous ici, beaucoup trop loin de l'autoroute pour que vous...

- Voilà huit jours que nous patrouillons dans un rayon de trente kilomètres autour du lac Wirrida. Deux témoins différents, en deux endroits également différents, ont vu, disent-ils, un avion en flammes piquer du nez dans ce secteur. Tu as vu quelque chose ?

Jackson haussa les épaules :

- Ça fait un mois que je n'ai pas bougé – ou pas trop bougé – de ce coin-là. Si un zinc en flammes s'était crashé pas loin, je l'aurais entendu ou vu passer. Huit jours, ça fait environ vers le 1^{er} ou le 2 août et je...

Les deux hommes s'entre-regardèrent et MacGinnis l'interrompit :

- Vous avez l'air de croire que nous sommes le... 10 ou le 11 août ? Pourquoi cette comédie ?

Jackson, le jeune Philip Jackson, regarda alternativement les policiers :

- Mais... Hier, c'était le 10 août. Il est logique que le lendemain du 10 soit le 11 !

Edward Lunan rumina en secouant la tête :

- Hier, c'était le 17 août 1987 et pas le 10 !

De nouveau, Jackson eut des difficultés à déglutir et il répéta, bêtement :

- Pas le 10... Pas le 10... Alors, j'ai dormi huit jours... et rajeuni de... d'au moins vingt-cinq ans ? C'est dingue !...

Tout autant que cette information laconique parue le lendemain dans les colonnes du quotidien *The Chronicle* :

Enigme sur la Stuart Highway

Au sud de Coober Pedy, en bordure de l'autoroute Stuart, des touristes ont découvert deux policiers inanimés, sans trace de blessure, ni d'agression. L'on se perd en conjectures sur l'étrange malaise de ces hommes qui, après avoir repris connaissance, ont été gardés en observation à l'hôpital de Woomera. Ils semblent souffrir d'une amnésie partielle qui occulte leurs souvenirs récents...

Lonesome Jackson, lui non plus, ne s'expliquait pas très bien pourquoi, un matin – le 17 août 1987 exactement – il avait eu une sorte d'éblouissement, au moment où ses amis policiers (ne le reconnaissant plus après son extraordinaire rajeunissement) lui passaient les menottes. Reprenant ses sens, le jeune prospecteur s'était retrouvé seul, débarrassé des menottes, libre ! Aussitôt, il avait fui comme un malfaiteur, embarquant son maigre matériel dans le vieux Range Rover, découvrant sur le siège un gros sac de cuir rempli d'opales taillées ! Un

véritable feu d'artifice polychrome représentant, au pifomètre, des centaines de milliers de dollars et peut-être davantage !

A qui devait-il ce fastueux cadeau, lequel lui rappelait celui que lui avait laissé Ariellah, la nuit de son départ, vingt-cinq années auparavant ? Aujourd'hui, toutefois, ce gros sac d'opales, bien plus volumineux, renfermait uniquement des gemmes de toute beauté : noires, « arlequin » aux irisations en damier, « pointe de feu » aux couleurs scintillantes à dominante rouge, et même des « doublets » naturels de Lightning Ridge, site réputé, à six cents kilomètres au sud-ouest de Brisbane ! Ce lot impressionnant atteignait probablement cent fois – ou bien davantage – la valeur des pierres dont il avait hérité en 1965. Une fortune !

Un don royal, mais anonyme... Bouleversé, il démarra, fonçant vers l'autoroute et Alice Springs ! Ras le bol du désert, des privations, de cette vie d'aventurier à l'avenir problématique. Rajeuni de vingt-cinq ans (mais à quel sortilège devait-il ce prodige ?), une tout autre existence se présentait à lui ! Il allait écrire, se lancer dans le journalisme *free-lance*, pondre des romans d'aventures ou de science-fiction. Mais amasser d'abord une énorme documentation sur quantité de domaines...

Ce volumineux sac d'opales – merci, mon Dieu, ou qui que soit l'auteur de ce don ! – lui permettrait de voir venir, de donner à sa vie une orientation nouvelle. Peut-être inimaginable aujourd'hui...

CHAPITRE II

« *Cet épineux fardeau qu'on nomme vérité.* »

Agrippa d'Aubigné

14 mars 1989, dix-huit heures, Newton (Boston) Massachusetts, USA

Mary Holbrook, une plantureuse fille rousse de seize printemps, en survêtement molletonné, serviette éponge au cou et bonnet de laine, faisait son jogging. Même à une semaine du printemps, la température, en fin de journée, descendait au voisinage de zéro. Mary, avec ses cinq ou six kilos à perdre, eût bien aimé pouvoir courir ainsi chaque soir, par les chemins et les sentiers de Hammond Pond Park et le long de l'étang.

Un souhait difficilement réalisable : ses cours, ses leçons (dont les professeurs du Boston College n'étaient pas avares !) ne le lui auraient pas permis. Elle habitait Newton, l'une des nombreuses villes satellites à l'ouest de Boston, séparée de Brooklyn (autre ville satellite) par la grande Boylston Street ; en fait, une véritable autoroute conduisant, plus à l'ouest, à la circumferential highway. Cette rocade effectue le tour complet de la mégapole bostonienne, capitale tentaculaire du Commonwealth du Massachusetts mais, en plus, capitale des six Etats du nord et que les Américains appellent la Nouvelle-Angleterre.

En bordure du Hammond Pond Park, près de l'étang, Mary Holbrook fit une petite halte pour récupérer, rejetant à chaque expiration un peu de vapeur. Devant elle, au-delà de la Boylston Street, elle apercevait (sur le territoire de Brooklyn) le cimetière Holyhood et, plus à l'est, les bâtiments de Pine Manor Junior College à l'architecture un peu sévère mais cossue. Les professeurs de cet établissement, eux, ne distribuaient pas les leçons avec la même largesse que leurs collègues du Boston College ! Elle avait pu en juger en discutant de ce grave problème avec des élèves.

Ses cogitations tournèrent court : à une quinzaine de mètres, au débouché d'un sentier du parc, arrivait Sandy Rowland, une fille de son âge qu'elle connaissait fort bien. Quel soulagement de la retrouver ainsi, en bonne santé, après une disparition mystérieuse de quarante-huit heures ! Dans son journal intime, Mary, la veille, avait écrit ces mots angoissés : *Sandy, mon amie de toujours, n'a pas assisté aux cours, aujourd'hui. Ce soir, elle n'est pas chez elle (ses parents absents jusqu'à la mi-juin). Mon Dieu, faites qu'il ne lui soit rien arrivé !* - Sandy !... Eh ! Sandy !

L'interpellée tourna la tête, avec une lenteur excessive. Ses yeux, d'ordinaires rieurs, pétillant d'intelligence, étaient ternes, inexpressifs et son beau visage présentait une pâleur anormale. L'adolescente, en collants de laine blancs, portait une robe de velours châtaigne et une élégante veste ouatinée mastic. Autour de son cou, un collier d'or, avec un pendentif rectangulaire également en or où de petits rubis dessinaient un cœur. Ses longs cheveux blonds pendaient sur ses joues, emmêlés. Cet air absent, cet aspect négligé, surprirent fortement Mary qui courut vers son amie :

- Tu es saine et sauve ! Mais enfin, qu'est-ce qui t'est arrivé ?

La jeune fille la regarda, donna l'impression de faire un effort de mémoire et prononça d'une voix monocorde :

- Je m'appelle Sandy Rowland, j'habite Newton, 8 Dunster Street. Je m'appelle Sandy Row...

Mary, médusée, lui prit le bras, la secoua sans brutalité :

- Hé ! Tu... On dirait que tu dors debout, comme une somnambule... Où étais-tu passée depuis deux jours ? Le prof a téléphoné chez toi : personne, puisque tes parents sont à l'étranger. Tu... Tu es malade ? Sandy ? Réponds-moi !

Une vague lueur de lucidité s'alluma enfin dans le regard éteint de l'adolescente qui parut reconnaître son amie. Elle ébaucha un pâle sourire puis, lentement, regarda autour d'elle, levant les yeux vers la cime des arbres, avant de revenir à sa camarade de classe, pour articuler :

- C'est le parc de l'étang ?...

- Ben, oui, c'est pas la forêt de l'Amazone ! Mais qu'est-ce que tu as ? Tu es toute drôle... Viens, on va chez moi, tu me raconteras ce...

- Non, répondit-elle doucement, l'air grave cette fois. L'étang n'est pas loin, sans doute. Il faut que j'aille me... laver.

Mary haussa comiquement les sourcils :

- Te laver... dans l'étang ? Avec ce froid ? Allez, viens, je te raccompagne.

Soucieuse, la jeune fille se demanda si sa copine ne s'était pas droguée. D'autorité, elle la prit par le bras et l'entraîna. Dix minutes plus tard, au bas de Chesnut Hill, elles atteignaient Dunster Street bordée de maisons individuelles, entourées de *green* jaunis par l'hiver avec chacune, à droite ou à gauche, un *drive*, la courte piste d'accès au garage.

- Tu as tes clés ?

Sandy mit un moment à réaliser puis elle fouilla sa poche, y trouva un petit trousseau, se trompa de clé, ne parvenant pas à ouvrir. Ce que voyant, Mary lui prit des mains le trousseau, ouvrit sans difficulté et fit entrer sa camarade décidément bien bizarre avant de refermer la porte.

- Euh... Mary, quel jour nous sommes ?

- Mardi 14... Tu ne le savais pas ?

Sandy secoua la tête puis sembla graduellement réaliser et commença à s'inquiéter :

- Je... Cela fait deux jours que je suis... absente ?

- Oui et toute la classe se demandait où tu étais passée. Finalement, nous avons cru que, sans rien dire à personne, tu avais rejoint tes parents en Nouvelle-Zélande. Ils sont toujours là-bas, en mission pour l'UNESCO ?

- Oui, jusqu'en juin... Bon, je... Je vais me doucher... Mais j'ai très soif.

A la cuisine, elles prirent deux boîtes de Light Coke dans le réfrigérateur. Sandy en but une d'un trait et en décapsula une seconde tandis que sa camarade se désaltérait à petites gorgées, de plus en plus étonnée du comportement de son amie.

- Je vais me laver...

Elle avait répété cette phrase (pour la troisième ou quatrième fois) avec une expression de dégoût.

- Ta robe a sans doute besoin d'être repassée et tes cheveux mériteraient un coup de peigne, mais tu n'es pas d'une saleté repoussante ! On va s'asseoir d'abord, dans le living et tu me raconteras...

Sandy eut un bref mouvement d'impatience, puis :

- Non, accompagne-moi dans la salle de bains et nous bavarderons pendant que je me...

Très curieusement, la blonde étudiante eut une nouvelle grimace d'écœurement et, cette fois, ce fut d'un pas plus ferme qu'elle marcha vers l'extrémité du hall et la salle de bains. Mary la suivit. Au collège, après les séances de sport, les filles se douchaient en commun, sans complexes, avant d'envahir les vestiaires pour se rhabiller, en plaisantant parfois de manière assez grivoise ! Pour autant que la prof de gym ne soit pas dans les parages !

Mary Holbrook s'assit sur un tabouret de bain couvert de tissu éponge rose tandis que son amie ôta sa robe, la suspendait à une patère derrière la porte, cambrant sa taille fine, son corps svelte, avec ses petits seins pommelés et un slip de coton blanc... qui fit pousser une exclamation d'incrédulité à Mary :

- Sandy ! Tu as vu comment tu as mis ton slip ? Non seulement tu l'as enfilé à l'envers mais le devant, avec cette bande de dentelle incrustée en diagonale, est derrière, en travers de tes fesses ! C'est pas croyable ! On ne peut pas commettre ce genre d'erreur !

L'air toujours un peu absent, la jeune fille blonde retira son slip, l'inspecta avec une attention inattendue et dut se rendre à l'évidence, mais cette bévue – effectivement impensable – ne parut pas l'affecter. Elle sembla découvrir le collier à son cou, s'en débarrassa et le confia à sa camarade :

- Ce n'est pas à moi.

- En effet, je ne t'avais jamais vu avec ce bijou. Tu l'as peut-être emprunté à ta mère ?

- Non, je ne l'ai jamais vu, fit-elle avec indifférence.

La rousse rondelette fronça les sourcils puis examina avec soin le pendentif doté, sur un côté, de minuscules charnières. Elle parvint à l'ouvrir, roula des yeux incrédules puis éclata de rire en montrant, dans le tout petit cadre, la photo d'un gamin d'une huitaine d'années, souriant... et du plus beau noir ! Un garçonnet à l'air espiègle, intelligent.

- Sandy, tu es sûre, par exemple, de ne pas avoir trouvé ce collier par terre et de l'avoir ensuite mis à ton cou ?

- Tout à fait sûre et tu vois bien qu'il n'est pas à moi. C'est peut-être la maman de ce gamin qui l'aura perdu. Excuse-moi, je n'ai pas l'esprit clair... c'est drôle comme sensation...

- Attends. On peut retirer la photo par la fente du cadre...

Mary dégagea le cliché et lut, au verso :

- D. Touré, Abidjan, 22.60.35. Abidjan ? Mais c'est en Afrique ! Et ce numéro – il ne correspond pas à une date de naissance – doit être celui des parents du gamin. Ce n'est pas un petit Américain mais un Africain.

La jeune fille blonde, fugitivement, eut une moue intriguée, puis vaguement contrariée, songeuse pour murmurer :

- Une Africaine ?... Oui, peut-être...

- Tu parais chercher dans ta mémoire... Tu connaîtrais la mère de cet enfant ? Tu n'es pourtant jamais allée en Afrique.

Perplexe, Sandy secoua négativement la tête, lentement, puis elle enjamba le rebord de la baignoire, fit coulisser la paroi translucide et actionna la douche.

Mary suivait les mouvements de sa silhouette, s'exposant au jet qui crépitait puis elle se mordilla les lèvres, pensive, en constatant que son amie se frictionnait très énergiquement l'entrejambe ; elle ne put réprimer un sursaut lorsque, malgré le bruit de l'eau, elle perçut un sanglot ! Prise d'un affreux soupçon, Mary souleva le rabat de la corbeille à linge où Sandy avait déposé son slip et s'en empara, l'inspecta à son tour. Ne découvrant aucune tache suspecte, elle le remit dans le bac. Décœurée, elle laissa errer ses regards sur les murs aux carreaux de faïence pastel, sur le double lavabo, sur l'étagère en épais verre martelé où s'alignaient des produits de beauté. Mary déboucha successivement deux élégants flacons de parfum, *Robe d'un soir* et *Ma Griffes*, de Carven, apprécia et les remit à côté de *Vétiver dry*, la ligne masculine de la même grande marque française.

Son amie se sécha avec une ample serviette éponge, s'attardant plus qu'il ne fallait sur son pubis au fin duvet blond, avant de faire glisser la paroi mobile en plastique translucide au cadre d'aluminium.

Dans sa chambre, suivie par sa camarade, Sandy enfila un slip (correctement cette fois) et un jean avec, par-dessus, une chemisette dont elle ne ferma qu'un bouton sur ses petits seins.

- Maintenant, tu viens t'asseoir et nous parlons.

Mary l'entraîna dans le living, la fit s'installer sur le divan moelleux et prit, pour elle, l'une des chaises disposées autour de la grande table pour la placer face à sa camarade.

- Bon. J'attends tes explications sur ton escapade et... sur la raison pour laquelle tu paraissais écoeurée, dégoûtée et pressée de te laver, c'est le mot que tu as employé. Nous sommes des copines d'enfance, n'est-ce pas, et on s'est toujours tout dit ? Alors, on va continuer comme ça. Je t'écoute.

Légalement hébétée, Sandy se massa le front, semblant éprouver des difficultés à rassembler ses souvenirs :

- Je ne sais pas ce qui s'est passé, je t'assure. Où suis-je allée durant ces deux jours ? Où ai-je mangé, où ai-je dormi ?

- Et avec qui ?

La question, crûment posée, la fit tiquer :

- Mais avec personne ! Que vas-tu imaginer là ?

- Ecoute, ma Sandy, nous sommes comme deux sœurs, OK ? Si tu as eu une expérience sexuelle avec un garçon, c'est pas la fin du monde. Tôt ou tard, cela m'arrivera à moi aus...

- Tu m'agaces, à la fin ! Je sais que ce ne serait pas la fin du monde, mais là, tu as ma parole : je suis vierge...

Elle se troubla un peu et confessa :

- J'ai... J'ai examiné mon slip, tout à l'heure en l'ôtant : il ne porte aucune trace de sang !

Mary Holbrook fronça les sourcils :

- Ca, j'ai remarqué ! Mais tu as besoin de... vérifier pour savoir si tu es pucelle ou non ? Tu ne trouves pas que ça cache quelque chose de... disons d'inhabituel ?

Gênée, la jeune fille blonde haussa les épaules :

- Tu es bien la fille d'un psychiatre, avec tes obsessions à la manière de pépé Freud qui, lui, ne pensait qu'à « ça » !

Mary Holbrook haussa les épaules :

- D'abord, mon père est jungien et non pas freudien ! Pour autant qu'une fille de notre âge puisse l'être, je suis normale et je ne fais pas de fixation sur les choses du sexe.

Elle consulta sa montre-bracelet :

- Je t'invite à dîner. Ma mère a fait une tarte à la rhubarbe fa-bu-leu-se, pour le dessert ! Allez, viens..

Sandy tergiversa, contrariée :

- Si tes parents me demandent où j'étais passée ?

- Tu ne vas pas rester seule après ces deux jours de... vadrouille je ne sais où ? Prends ta veste, on y va. Tu diras que tu étais chez ta cousine de Forest Hill.

Elle finit par accepter, se disant que cette corvée ne serait tout de même pas si terrible. Les Holbrook l'avaient connue enfant et bien souvent, elle avait déjeuné ou goûté chez eux ; Mary venait pareillement chez elle. Le Dr Edwin Holbrook avait rapidement sympathisé avec son père et les deux familles étaient même parties ensemble en vacances, deux années plus tôt.

Rien de répugnant ni d'écœurant à aller chez son amie... Répugnant ?... Ecœurant ?...

Quelque chose de répugnant l'avait souillée, elle ne savait ni comment, ni qui, ni pourquoi. Au tréfonds d'elle-même subsistait une sensation de dégoût qui la révoltait. Une idée fixe ? Née d'une hallucination, peut-être ? Était-elle en train de devenir folle ? Elle ne reconnaissait pas le petit garçon noir du médaillon ; mais qui était la jeune et belle femme de couleur dont l'image évanescence surnageait parfois dans sa mémoire ?

Ses yeux s'agrandirent machinalement, comme sous l'effet d'une vision horrifiante puis elle les ferma, respira lentement pour comprimer les battements de son cœur, soulagée de voir que son amie, marchant vers la porte, n'avait pas assisté à cette étrange réaction...

Le soir, avant de se coucher, Mary écrivit dans son journal intime, à la date du mardi 14 mars 1989 :

En faisant mon jogging dans le parc, j'ai retrouvé Sandy, disparue le 12 ! Je l'ai reconduite chez elle, semblant écoeuvée, voulant se laver (même dans l'étang, à près de zéro degré !). En se déshabillant, j'ai vu que Sandy avait enfilé son slip à l'envers, devant derrière ! Impossible, chez une femme normale ! Pourvu qu'en l'absence de ses parents, elle n'ait pas commencé à se droguer ! Pourtant, pas remarqué de traces de piqûres sur elle. Elle affirme n'avoir pas fait de bêtise avec un garçon ! Ôtant son slip, Sandy a « vérifié » qu'il ne portait aucune trace de sang, afin de s'assurer de sa virginité : aberrant ! Elle ignore d'où vient le collier d'or qu'elle avait autour du cou (avec un pendentif cachant la photo d'un petit garçon noir) ; elle me l'a laissé.

L'a-t-elle trouvé ? Le lui a-t-on donné ? Mystère. Sandy m'inquiète.

Le 18 avril 1989, Sandy Rowland commença à manifester une certaine inquiétude puis se morigéna. Ses règles étaient en retard d'au moins une semaine. La belle affaire ! Ne lui était-il pas arrivé, deux ans plus tôt, d'accuser un retard d'une quinzaine ? Que craignait-elle, vierge et n'ayant jamais eu avec un garçon le moindre flirt un peu poussé ?

Le 25 avril, son inquiétude, d'abord vague, occupait désormais toutes ses pensées malgré les arguments apaisants de Mary Holbrook :

- Ecoute, soupira celle-ci à la sortie du collège, en voyant son amie fort soucieuse. Si tu ne m'as pas menti, si tu es vraiment pucelle, pourquoi te tourmenter de ce retard ? Il peut avoir plusieurs causes parfaitement naturelles mais qu'il convient de soigner. Tu peux avoir eu un choc émotif ; ça provoque parfois un dérèglement passager...

- Un choc d'une telle importance et que j'aurais oublié ?

- Oui, en quelque sorte refoulé dans ton subconscient parce que trop effrayant. C'est un refus d'y faire face. Le phénomène n'est pas rare. On peut alors l'aider à remonter au niveau du conscient par l'hypnose et...

- Je sais, tu vas encore me parler de ton paternel qui pratique aussi l'hypnose et pourrait m'aider ! Ma réponse est non.

Mary se força au calme mais ses narines palpitèrent et c'est en brandissant un index faussement menaçant qu'elle riposta :

- Je vais te dire une bonne chose, Sandy Rowland : va au drugstore du Shopping Center de Chesnut Hill et achète-toi un test de grossesse. Dès les premiers jours de retard des règles et si tu... (elle se reprit, un peu gênée) si le sujet est enceinte, le test d'urine réagit de façon positive.

- Merci, docteur, ironisa Sandy. Mais une fois encore, comment veux-tu que je sois enceinte puisque je n'ai jamais... été déflorée ?

- Le drugstore de Chesnut Hill est à cinq cents mètres à peine. En route, vilaine pécheresse ! rit-elle, sans trop de conviction.

Nantie d'une boîte de *G-Test Color* et sitôt rentrée à la maison familiale en compagnie de Mary, la jeune fille gagna la salle de bains et urina dans un récipient. Quelques gouttes suffirent pour préparer le test.

- Je peux entrer ?

La jeune fille ouvrit, anxieuse, sans quitter des yeux, sur le bord du lavabo, le tube en verre d'anticorps monoclonaux. Celui-ci, placé sur son support doté d'un miroir, ne tarderait pas à manifester sa réaction, grâce à l'un des anticorps marqué par une enzyme donnant une teinte colorée. Pour autant que le test soit positif.

Sept minutes d'attente. Sept siècles, pour l'intéressée, qui bientôt pâlit, puis rougit, et faillit perdre la respiration en découvrant, par reflet dans le miroir, au fond de la petite éprouvette, un anneau coloré rougeâtre : *test positif* ! Epouvantée, horrifiée, Sandy fondit en larmes :

- Ce n'est pas possible ! Je n'ai jamais fait l'amour ! Je suis vierge ! Le moindre examen médical le prouverait !

Son amie la prit dans ses bras, lui tapota l'épaule :

- C'est peut-être par là qu'il faudrait commencer, ma pauvre chérie. Veux-tu que j'en parle à mon père ?

- Non ! Je t'en supplie, ne dis rien ! Je... Je suis désemparée, traumatisée par cette chose... impensable, démente ! Je vais réfléchir... Je suis incapable de prendre une décision maintenant... Ecrire, téléphoner à mes parents, tout leur raconter, ma disparition deux jours durant, mon retour, sans souvenirs de ce que j'ai pu faire, et... et la constatation de mon état ? Ou bien me taire et... consulter un gynéco afin de subir une IVG ?

- J'espère que les vieilles barbes de la Cour Suprême qui veulent abroger la loi autorisant l'avortement ne triompheront pas ! La NOW et le WLDF⁹ sont décidés à se battre. Si tu as besoin d'argent, j'ai cent cinquante dollars de côté. Il faudrait, je pense, le double pour avorter.

La blonde Sandy, très émue, regarda son amie d'enfance :

- Tu es vraiment chic, Mary. Je verrai... Nous avons encore deux mois, pour prendre une décision. Et grâce à Dieu, mes parents sont à l'autre bout du monde !

Cette nuit-là, Sandy Rowland dormit fort mal, se réveillant en sursaut à deux reprises, terrorisée, sans savoir pourquoi. On se souvient d'un cauchemar ; or, là, seule subsistait cette rémanence de terreur larvée. Soudain, une curieuse vibration, aiguë et redescendant vers le grave troubla quelques secondes la quiétude de ce quartier résidentiel et, aussitôt, la jeune fille trouva le sommeil. Un sommeil des plus profonds. Et en s'éveillant le lendemain matin, d'humeur joyeuse, elle avait tout oublié de son extraordinaire situation !

Mary mit aussi longtemps avant de s'endormir, songeant aux épreuves que traversait son amie, se demandant si le « tiroir aux secrets » de son petit bureau était convenablement poussé, après qu'elle y eut caché le journal intime. Avant de se mettre au lit, elle avait confié à ce gros cahier vert ses confidences, ses alarmes quant au malheureux coup du sort qui frappait sa camarade de toujours... Subitement, une vibration aiguë, allant en diminuant vers le grave, l'étonna un court moment, juste avant qu'elle ne sombre dans un sommeil de plomb... Elle ne rouvrit les yeux qu'au matin, s'étira voluptueusement, heureuse... *totalemment amnésique de ce qui, la veille, l'angoissait autant que Sandy* ! Et chez les deux jeunes filles, tout au long du mois de mai, prévalut la même insouciance – on ne peut plus anormale ! – qui oblitéra complètement la préoccupation qu'aurait dû susciter, chez Sandy, l'absence de règles...

Vendredi 2 juin 1989, Newton, Massachusetts

Souffrant d'une crise de foie, Mary n'était pas allée au collège ce matin et, la mine chiffonnée, elle passait des heures devant la télévision, en l'absence de ses parents qui, assistant à un colloque médical à New York, ne seraient de retour que vers vingt-trois heures. Sans entrain, la jeune fille sortit du congélateur deux parts de poisson pané en tranches, deux barquettes de myrtilles et cela suffirait amplement – le régime amaigrissant ! – pour le déjeuner qu'elle partagerait avec Sandy, sortant du collège à midi.

Vers onze heures trente, le téléphone arracha Mary à la télévision et elle baissa le son avec la télécommande avant de décrocher, pour aussitôt pousser un « waaahoooo » de joie :

- Tim ! D'où tu me téléphones ?

- De chez moi, à Bessemer, Alabama. J'avais envie d'entendre ta voix.

- Comme tu es gentil ! Alors, Tim, tu comptes toujours venir passer un mois de vacances à Newton ?

- Sûr, Mary. Mon frère aîné et ma belle-sœur m'ont confirmé hier leur invitation, c'est pour ça que je t'appelle.

⁹ NOW : *National Organisation of Women*, la plus importante organisation féministe aux USA ; le WLDF : *Women's Legal Defense Fund*, organisation similaire luttant pour le maintien de la Loi de 1973 sur la liberté de l'avortement.

- C'est super, Tim chéri... (Elle se mordilla les lèvres, un peu inquiète). Dis, rien n'est changé, hein ?

Rire juvénile, puis :

- Rien n'est changé, Mary... A moins que tu n'aies un autre boy-friend !

- Oh non ! Je... Je pense sans cesse à toi, tu sais... Que je suis contente, Tim ! Tu devrais m'appeler plus souvent...

- Je le ferai, promis, petite Mary, mais je dois couper. Je t'embrasse...

- Moi aussi, Tim, je t'embrasse très très fort... A bientôt...

Elle reposa sa nuque sur le dossier du fauteuil, rêvant à ce flirt ébauché le *Shrove Tuesday* (Mardi gras), puis elle se leva, rieuse, gagna sa chambre en fredonnant. Là, elle retira complètement le tiroir supérieur droit de son bureau, glissa le bras et fouilla la cache, tout au fond. Elle en sortit son journal intime, le déposa sur le sous-main. Voilà des mois qu'elle n'avait plus éprouvé le besoin de confier ses pensées secrètes à ce gros cahier vert. Probablement depuis la fin février où, à une surprise-party, elle avait rencontré Tim, qui venait de lui téléphoner, ravivant ce souvenir tendre... Tim, ce garçon séduisant, presque un homme avec ses dix-neuf ans (ou dix-huit : il avait pu lui mentir sur son âge !); qui malheureusement habitait l'Alabama. Pas la porte à côté ! Ils s'étaient promis de se revoir pour les vacances d'été...

L'adolescente feuilleta distraitement son journal, relut ce qu'elle avait écrit sur sa rencontre avec Tim, le 7 février, puis elle constata que les pages suivantes du cahier comportaient des notes oubliées. Les relisant, elle eut soudain l'impression de sombrer dans un cauchemar : Sandy, disparue le 12 mars ? Reparue le 14, dans le Hammond Pond Park... Sandy, amnésique, ayant tout oublié de cette absence de quarante-huit heures qui coïncidait avec le départ de ses parents pour la Nouvelle-Zélande... Sandy qui lui aurait donné un collier dont le pendentif recelait la photo d'un petit garçon de couleur, à charge pour elle, Mary, de confier le bijou à la police comme objet trouvé ?

Mais quel collier, grand Dieu ?

Sandy qui, éprouvant une inexplicable répulsion, avait pris en rentrant une douche et, bizarrement, s'était assurée de l'intégrité de son hymen !... Sandy enfin qui, le 25 avril, s'était soumise à un test de grossesse : Positif ! Elle était vierge mais bel et bien enceinte ! Dément ! Et elle, Mary Holbrook, avait écrit tout cela – sa propre écriture ne pouvait la tromper – sans en avoir conservé la moindre souvenance ? C'était impensable ! Et tout à l'heure, en arrivant pour déjeuner, comment réagirait sa copine en lisant ces confidences ahurissantes ?

Mary dut déjeuner seule : Sandy ne vint pas partager son repas, comme prévu. Téléphoner au collègue. Non, elle avait manqué les cours, aujourd'hui. On ne l'avait pas vue. S'agissait-il d'une nouvelle disparition énigmatique, trois mois après la première ?

L'étudiante sentit sa raison vaciller...

Vers onze heures du soir, Mary, en pyjama dans sa chambre, relisait pour la énième fois ces lignes incroyables (et oubliées !) qu'elle avait pourtant écrites le 25 avril, à propos de son amie Sandy Rowland.

La jeune fille sursauta violemment quand le carillon de la porte d'entrée se fit entendre. Par la fenêtre, elle vit dans l'allée la Lincoln Continental Connie phares allumés : ses parents étaient de retour. Elle descendit les marches en courant, tracassée, tenant son journal intime contre sa poitrine et alla ouvrir. Son visage défait ne put échapper à sa mère, lorsqu'elle l'embrassa.

Betty Holbrook, les cheveux châtons, les yeux gris-bleu, dans la beauté épanouie de ses trente-huit ans, s'alarma :

- Les médicaments n'ont pas calmé ta crise de foie ?

La jeune femme avait jeté un coup d'œil fugace au cahier vert, qu'elle n'était pas censée connaître, mais qu'elle avait découvert quatre mois plus tôt, dans sa cache, sous le tiroir supérieur du bureau de sa fille ; un tiroir qui ce jour-là fermait mal, repoussé trop hâtivement par Mary et resté entrouvert. Madame Holbrook, amusée et nullement fâchée, avait parcouru ces confidences d'adolescente, ce flirt avec Tim, un garçon de l'Alabama, avant de remettre en place ce « document secret ».

Voyant Betty prendre leur fille par les épaules, puis la serrer contre elle avant de grimper vers sa chambre, le docteur Holbrook lança, sur le ton de la plaisanterie :

- Quand vous aurez fini vos cachotteries, je mangerai volontiers des œufs brouillés !

Il les mangea, mais avec beaucoup moins d'appétit, en raison du caractère ahurissant de ce que son épouse devait lui apprendre. Le contenu du journal intime de leur fille et ce

mystérieux collier d'or, enfin retrouvé (coincé au fond de la cache du petit bureau), allaient contribuer à dévoiler, plus tard, une fantastique machination aux prolongements terrifiants !

Ce même vendredi 2 juin, mais à dix-sept heures, heure locale, à Abidjan, Côte-d'Ivoire

Face au collège Jean-Mermoz de Cocody, le quartier résidentiel de la capitale ivoirienne, se trouvait la *Librairie Papeterie Aquarius*, spécialisée dans les ouvrages ésotériques ; ceux-ci intéressaient davantage les parents d'élèves que leur progéniture, surtout attirée par les crayons, les gommes, règles, rapporteurs, cahiers et autres fournitures scolaires, tout autant que par les bonbons et les chewing-gums !

Comme partout ailleurs de par le monde, aux abords des établissements d'enseignement, l'entrée et la sortie des classes, au collège Jean-Mermoz, créaient une sympathique animation, faites de cris, des plus jeunes, de rires et de bousculades, certains se ruant vers la marchande de nems ou le vendeur de glace pilée aromatisée de divers sirops, installés tous deux devant la librairie. Cette effervescence était cependant tempérée par les parents venus la plupart en voiture chercher leurs enfants.

Après dix-sept heures, le remue-ménage s'était estompé, les voitures ayant repris chacune le chemin du logis, soit pilotées par le chauffeur de la famille, soit par la mère ou le père de l'élève. Des boys venaient aussi chercher les enfants de leurs maîtres qui, résidant dans le voisinage, les laissaient s'y rendre à pied.

La vendeuse de la librairie *Aquarius*, chargée plus particulièrement du département scolaire et papeterie, jeta machinalement un coup d'œil vers l'entrée principale du collège au mur rose pâle. Elle s'étonna de voir un gamin d'une huitaine d'années, son cartable posé contre le mur, regardant à gauche et à droite sur la grande avenue Jean-Mermoz et commençant à manifester de l'inquiétude.

La jeune Ivoirienne appela le libraire, Achi Koman, qui la rejoignit devant la porte vitrée. La quarantaine, visage rond, l'air jovial, passionné d'ésotérisme, capable de deviser en savoir et connaissance avec ses clients qui la plupart devenaient ses amis, Achi Koman fronça légèrement les sourcils en reconnaissant le collégien resté seul, livré à lui-même :

- Mais, c'est le petit Doffou Touré ! Sa mère vient le prendre presque chaque jour en voiture ou alors, elle envoie son boy, en cas d'empêchement. Va le chercher, il a l'air d'être au bord des larmes !

L'employée obéit et ramena bientôt l'enfant qui, effectivement, pinçait les lèvres, angoissé de n'avoir pas trouvé sa mère, Thérèse Touré, à la sortie du collège.

Achi Koman caressa la chevelure courte et crépue du garçonnet et lui sourit gentiment :

- T'en fais pas, Doffou, tu vas attendre ta maman ici. Elle a dû avoir un imprévu qui l'aura retardée. Tu sais que nous sommes de vieux amis, elle et moi ? Certes, ta maman est plus jeune que moi, mais elle fut l'une de mes premières clientes quand j'ai ouvert la librairie, il y a plus de douze ans. Elle n'était pas encore mariée.

Il s'interrompit, s'adressa à l'employée :

- Va préparer du thé et des biscuits. Notre jeune ami Doffou doit avoir une petite faim, non ?

Le gosse, un peu rassuré, opina et le libraire ajouta à l'intention de la jeune femme :

- Tu appelleras aussi la maison de madame Touré pour dire que Doffou est là.

Il posa la main sur l'épaule de l'écolier, l'accompagna vers le fond de la librairie, le fit s'asseoir et s'installa près de lui, toujours souriant :

- Je te disais que ta maman devait avoir dix-huit ans lorsqu'elle est entrée ici pour la première fois. Elle s'appelait alors Thérèse Dao. Une jeune fille d'une rare intelligence, passionnée d'ésotérisme, d'occultisme, de choses mystérieuses, d'OVNI, que sais-je encore ? Un jour, elle est venue avec un de ses amis, Robert Touré, qui devait devenir un brillant homme d'affaires... et aussi ton papa puisque Thérèse et lui se sont mariés et m'ont invité à leur mariage.

L'employée revint avec une théière, des tasses, une assiette de biscuits. Elle posa le plateau, jeta un regard embarrassé à son patron et lui fit un léger signe de tête, souhaitant lui parler hors de la présence du petit Doffou. Achi Koman comprit parfaitement la signification de ce manège, servit le thé au gamin, l'invita à puiser dans l'assiette de biscuits et s'absenta pour un court moment. Une fois dans le bureau, au premier étage de la librairie, l'employée baissa la voix :

- La maman du petit n'est pas là ; le boy ignore où elle est allée, en partant ce matin avec Doffou pour l'accompagner à l'école. Elle aurait dû, normalement, venir le récupérer ce soir à

la sortie. Monsieur Touré, lui, est en voyage d'affaires à l'étranger, en France, depuis une quinzaine de jours. Il doit rentrer seulement la semaine prochaine.

Soucieux, Achi Koman se massa le front, dans un geste machinal, puis il soupira :

- Je vais raccompagner Doffou chez lui et je verrai sur place s'il y a lieu d'appeler quelqu'un de la famille. En roulant, Thérèse a peut-être eu un malaise... Elle attend un bébé. Mais si elle avait eu un accident de voiture, la police aurait appelé chez elle... Je ne comprends pas...

L'on ne devait retrouver la belle Thérèse que le lendemain soir, hébétée, errant dans la forêt, à l'est du luxueux quartier de La Riviera. Les propriétaires d'une villa cossue, intrigués par son air hagard, l'avaient invitée à venir se reposer, boire un verre, pensant qu'elle pouvait souffrir d'une forte migraine. Ils n'avaient pu se douter de sa grossesse, non encore visible à trois mois de gestation.

Elle débitait simplement son prénom, son nom, paraissait un peu inquiète de constater qu'il faisait nuit et que son fils avait dû l'attendre, tout à l'heure, à la sortie du collège. Comment était-elle arrivée là, dans les faubourgs de La Riviera, venant de la forêt ? Qu'y avait-elle fait ? Elle ne savait pas. Mais elle réalisait avec angoisse que ce qui s'était produit trois mois plus tôt venait de recommencer !

Il lui fallait rentrer chez elle, appeler un taxi... Sa voiture ? Elle ignorait où elle l'avait laissée. Dans la forêt, sans doute ? Auquel cas, elle était allée s'y promener ? Non... Aucun souvenir d'une promenade. Pourquoi serait-elle aller se promener un vendredi ?... Quoi ? On n'était pas le vendredi 2 juin mais le samedi 3 ?

Elle avait donc disparu vingt-quatre heures durant et raté le rendez-vous du 2, à quinze heures, avec son gynécologue ? Ceci n'était pas très important puisqu'elle n'était enceinte que de trois mois. Ce retard de vingt-quatre heures n'aurait pas de conséquence fâcheuse ; elle verrait le médecin lundi. Mais son fils ? La veille, qui était allé le chercher à la sortie du collège ? Ses boys, affolés par l'absence prolongée de la patronne, avaient dû alerter la police... !

Il lui fallait rentrer sans retard... Et se doucher ! Se laver ! Se débarrasser de... Elle ne savait pas de quoi, mais elle se sentait souillée. Tout comme la première fois, le 12 mars !

La Riviera ! Quelle curieuse coïncidence ! En 1965, alors qu'elle était une enfant de six ans, ses parents habitaient justement ce quartier... Du moins la zone côtière, en ce temps-là pratiquement déserte. Proche de la lagune Ebrié, ils possédaient une grande villa – sans doute la toute première du secteur, à l'époque – dont le vaste jardin communiquant avec la forêt.

Les souvenirs lointains refluèrent progressivement à sa mémoire. Sa grand-mère maternelle – mémé Afiba – lui recommandait sempiternellement de ne pas s'éloigner, de ne pas s'éloigner, de ne pas aller jouer au bord de la lagune, ni de s'aventurer dans les bois. Et elle, la petite Thérèse, espiègle en diable, n'en avait cure et partait, insouciante. Néanmoins, elle ne rentrait jamais tard, afin d'éviter les remontrances de sa grand-mère ou de ses parents...

Sauf un jour de juin 1965... il y avait vingt-quatre ans : la gamine, désobéissante, s'était aventurée dans cette même forêt de La Riviera ! A la fin du jour, les boys l'avaient cherchée partout, de même que ses parents, fous d'anxiété... Et la petite Thérèse s'en était revenue, tenant sa poupée, sautillant, sans inquiétude, pour se faire copieusement gronder, sévèrement tancer après son escapade. Ce soir-là, elle était allée se coucher sans manger, juste après le bain que sa mère lui avait donné, en constatant alors que son mollet, enflé, portait la trace d'une piqûre. Rien de grave. Le soir même, ses parents avaient pu, avec une pince à épiler, retirer de son mollet une longue, une très longue épine, bizarre, bien polie, aussi brune que sa peau d'adorable petite africaine.

Bizarre, aussi, qu'elle ait été incapable de dire ce qu'elle avait fait dans la forêt, tout cet après-midi-là, oubliant l'heure et revenant à la nuit tombée. Et vingt-quatre ans plus tard, tout aussi bizarrement, c'était dans cette même forêt qu'on l'avait retrouvée, errant, l'air hagard, ne se souvenant de rien de ce qui avait pu se passer depuis la veille...

Ceci était d'autant plus étrange que, trois mois plus tôt, déjà, la jeune femme avait inexplicablement disparu d'Abidjan pendant vingt-quatre heures et qu'elle avait été – tout comme ce soir – incapable d'expliquer où elle était allée, ce qu'elle avait fait ! Une chance que Robert, son époux, ait eu une entière confiance en elle et admis, avec le médecin de famille, sa brusque amnésie partielle couvrant ce laps de temps. Malgré les recherches de la police durant sa disparition, aucun indice n'avait pu éclaircir ce mystère... et l'on avait jamais retrouvé son collier d'or au médaillon renfermant la photo de son fils Doffou...

11 juin 1989 – Comté de Rio Arriba, Nouveau-Mexique

A deux cent quatre-vingts kilomètres au nord d'Albuquerque, à cheval sur la *State line* séparant le Nouveau-Mexique du Colorado et à huit kilomètres de la petite ville de Dulce (à peine mille huit cents âmes), le ranch du professeur Lionel Denmsmore étirait son territoire le long de la Navajo River : vingt-cinq kilomètres d'est en ouest et dix kilomètres du nord au sud, au cœur de la réserve des Indiens apaches Jicarilla. Vers le nord se dressaient les vertes collines d'Archuleta (plantées de pins et de genévriers) que dominait l'Archuleta Mesa, un plateau surélevé aux falaises ocre-bistre. Une route militaire ceinturait ce massif, interdite à toute circulation.

Les très rares voisins – le plus proche habitait à sept kilomètres – ignoraient pourquoi seul Denmsmore bénéficiait d'une dérogation l'autorisant à emprunter cette voie. Cet universitaire éminent devait à l'évidence jouir de puissants appuis. Il n'était pas rare, d'ailleurs, qu'un VIP, amené par un hélicoptère de l'Air Force, vînt faire un court séjour dans la vaste demeure héritée d'un Denmsmore du XVIII^e siècle, éleveur de chevaux, un peu trafiquant d'armes et d'« eau de feu », qui (selon les mauvaises langues ou les jaloux !) aurait fricoté avec les pillards apaches !

Une splendide propriété, ce ranch ; un grand « U » entourés de pins, de maintes variétés de cactus : agaves, figuiers de Barbarie, *devils fingers* ou doigts du diable, sorte de « pieuvre » verte aux « tentacules » quadridactylés, avec de petites fleurs violettes, une espèce aussi douloureuse à effleurer que les précédentes ! Sur la façade à colonnades – rajoutées au XIX^e siècle pour faire « colonial » et victorien – des parterres de fleurs. Un chemin de gravillons rosés conduisait à la piscine.

Un havre de paix que ne quittait plus guère le professeur Denmsmore, titulaire d'une chaire à l'Université du Nouveau-Mexique où il avait enseigné la biologie moléculaire, la biochimie et la génétique. Une université réputée dont on fêterait cette année le centenaire.

Malheureusement, ce scientifique de top-niveau, auteur de travaux de pointe sur le clonage accéléré chez les mammifères (ses pairs voyaient en lui un génie parfaitement nobélisable) avait été cruellement atteint par la maladie : l'évolution sournoise d'une sclérose en plaques le clouait sur un fauteuil roulant, ne lui laissant plus que l'usage du bras droit et partiellement celui du gauche. Cette terrible affection l'avait frappé trois ans plus tôt, à l'âge de cinquante-sept ans, faisant de lui – si actif, si dynamique jusque-là – un handicapé, à l'instar du célèbre astrophysicien et cosmologue Stephen Hawking¹⁰, qu'il regrettait de n'avoir jamais rencontré.

Lionel Denmsmore, en fait, était un être secret : peu d'hommes pouvaient se targuer de le bien connaître et moins encore d'avoir été invités en son ranch, où il se terrait avec Anna, son épouse beaucoup plus jeune que lui. Celle-ci, effectivement, belle métisse « Coyote »¹¹, n'avait pas encore fêté ses trente-cinq ans. Il ne se montrait que fort rarement avec elle. La plupart du temps, le savant sortait escorté de trois hommes d'une stricte élégance, invariablement vêtus de sombre, coiffés d'un feutre classique un peu rabattu sur les yeux. Leur âge variait de trente à quarante ans. Le plus âgé d'entre eux – Frank Rooney – passait pour être le médecin personnel du biologiste, mais on l'avait vu plusieurs fois piloter un hélicoptère et, même, être respectueusement salué, au garde-à-vous, par un colonel de l'Air Force ! Les deux autres collaborateurs de l'infirme possédaient un statut assez flou : Ralf Hunt celui de secrétaire particulier, Harris DiMattia celui de chauffeur.

Un chauffeur stylé, conduisant avec maîtrise un puissant 4X4 Dodge Ramcharger (aux glaces opaques teintées bronze) dont le moteur, gonflé, rendait possibles des vitesses de pointe excédant les cent quatre-vingt-dix kilomètres/heure. Son toit avait été bizarrement surélevé d'une bonne trentaine de centimètres. Sur le plateau arrière, un plan mobile, inclinable par des vérins, doté de rails articulés, pouvait s'étirer jusqu'au sol et servir de rampe d'accès au très robuste fauteuil roulant, un 924 d'*Everest Engining*, la firme californienne de Camarillo, spécialisée dans ce genre de matériel. Ce modèle ne pesait pas moins de cent huit kilos, une part notable de ce poids étant imputable aux batteries de quatre-vingts ampères alimentant un moteur de cent cinquante watts.

Pourquoi le toit du véhicule avait-il été rehaussé sur toute sa longueur, jusques et y compris au-dessus de la cabine ? Pourquoi ce Ramcharger pesait-il nettement plus que sa version courante ? Pourquoi, aussi, son hayon était-il si épais ? Bien d'autres questions auraient pu être

¹⁰ Auteur du remarquable ouvrage traduit chez Flammarion, Paris : *Une brève histoire du Temps, du Big Bang aux trous noirs*.

¹¹ Se dit, aux USA, d'une personne de sang indien et hispano-américain. Ce terme, un peu surprenant pour des Européens, n'est en rien insultant.

posées par les curieux. Il est vrai que ceux-ci, dans ce secteur aride – privé et surveillé –, n'encombraient assurément pas la circulation !

Présentement, le hayon soulevé, la rampe d'accès touchant le sol, les trois hommes en costume sombre attendaient patiemment de part et d'autre du plan incliné. Du garage leur parvenait le bruit sourd, familier, du moteur électrique du fauteuil roulant.

Les cheveux grisonnants, une forte moustache, un visage fermé, voire sévère, le professeur Denmsmore parut, pilotant son siège mobile en actionnant le bloc de commandes disposé sur l'accoudoir, juste au-dessus du phare droit. Anna, à la chaude carnation d'Espagnole mâtinée d'Indienne, avec sa longue chevelure aile de corbeau à reflets bleutés, arborait une robe d'été blanc cassé au décolleté discret. Elle marchait la main simplement posée sur l'une des poignées du dossier. Son époux portait un costume gris perle, une chemise saumon et une cravate grise à rayures bordeaux ; une harmonie de coloris due au bon goût de madame Denmsmore.

Celle-ci voulut s'assurer que la large ceinture, partie intégrante du fauteuil, était correctement fixée pour maintenir convenablement la taille de l'infirmes mais ce dernier, avec un mouvement d'humeur, repoussa sa main :

- Laisse, Anna ! J'ai vérifié moi-même...

- Excuse-moi, chéri, répondit-elle d'une voix basse, avec douceur. Je ne pensais pas que cela t'importunerait...

Tension... Lassitude rentrée, réciproque et difficilement contenue. Masque trompeur – à peine ! – que l'on se compose à l'endroit des tiers, des étrangers... Etranger que l'on devient soi-même, peu à peu, vis-à-vis de l'autre, que l'on aspire à fuir (sans se l'avouer) en feignant toutefois la sollicitude. Jeu des apparences, où l'on est content lorsque l'on peut rester seul quelques heures, voire un jour ou deux, sans duperie, sans obligation de sourire à l'infortuné handicapé. Un homme qu'Anna avait aimé, certes, mais lui, aigri par la cruelle iniquité de son état, se comportait parfois comme si l'autre – si belle, si jeune, en si bonne forme physique – était responsable de sa maladie incurable ! Et de se montrer injuste lui-même, de l'humilier par des réactions rudes, voire brutales et partant abusives, imméritées, agrandissant ainsi, graduellement, le fossé devenu inévitable entre deux êtres condamnés tôt ou tard à se déchirer...

A l'approche du couple, les trois hommes au costume sombre, à la cravate noire, ôtèrent leur feutre et s'en recoiffèrent avec un geste mécanique. Nul n'aurait pu dire qui, des trois, était le médecin, le secrétaire ou le chauffeur ! Même déférence à l'égard de l'illustre savant, même allure sportive, même « classe », même impassibilité respectueuse. Sauf pour l'un d'eux, le docteur Frank Rooney : passant derrière le handicapé pour s'emparer de l'autre poignée afin de guider les roues sur les rails du plan incliné, il nuança la froideur de son regard d'une discrète lueur d'intérêt en effleurant des yeux la belle Anna, qui demeura indifférente.

Le docteur Rooney remercia la jeune femme d'un signe de tête lorsqu'elle s'écarta pour lui laisser pousser le lourd fauteuil, bien que ce dernier eût pu effectuer tout seul la manœuvre ; la puissance de son moteur le lui aurait permis. Le médecin l'accompagna le long de la rampe jusque sur le plateau arrière, l'arrimant grâce à des courroies contre la paroi latérale et près du dossier de la banquette. Des crochets gainés de caoutchouc, fixés aux rails, furent rabaisés, emprisonnant la jante des grandes roues avant, afin d'en assurer une meilleure stabilité.

A l'opposé, à gauche, un curieux cylindre de métal d'environ quatre-vingt centimètres de diamètre, vertical, touchait le dossier de la seconde banquette ; un cylindre d'acier qui s'élevait jusqu'au plafond et s'encastrait semblait-il dans le toit surélevé.

- Bonne promenade, Lionel...

- Merci, Anna...

Banalités en phrases courtes, prononcées par habitude, l'esprit ailleurs, pour dire quelque chose en fonction du moment.

Harris DiMattia se mit au volant avec, à sa droite, le secrétaire Ralph Hunt. Le docteur Rooney, lui, s'installa sur la seconde banquette, au niveau de l'infirmes placé juste derrière lui.

Le chauffeur tourna la clé de contact ; le moteur vrombit à la première sollicitation. Sur le tableau de bord, plus complexe que ne l'était celui du modèle standard, des clignotants s'allumèrent, ainsi que l'écran d'un petit téléviseur. Harris pressa un bouton : avec un ronronnement feutré, le hayon, fort épais, se rabaisa, s'encastra avec un double déclic. Ralph Hunt enfonça un contacteur et l'écran d'un mini-ordinateur s'éclaira, faible lueur d'un vert émeraude, sur lequel des chiffres et des symboles défilèrent, attentivement suivis par le secrétaire. Le petit téléviseur, lui, se bornait à scintiller faiblement.

- Quelle direction dois-je prendre, professeur ?

- Celle du Pueblo, Harris.

Car le célèbre biologiste avait pour violon d'Ingres l'archéologie (théorique, son état ne lui autorisant plus la moindre fouille, naturellement) et l'ethnographie, l'anthropologie culturelle des nations indiennes. Il s'intéressait en particulier aux ethnies Apaches Jicarilla, Chiricahua, Mescalero notamment – toujours vivaces – issues des envahisseurs Athapascan venus du nord-ouest : Alaska, Yukon, Ouest canadien principalement.

Dans un passé beaucoup plus reculé (moins 20 000 - 30 000 ans), l'homme occupait déjà ce territoire. Avant les atteintes de son infirmité, Dennsmore avait recueilli des pointes de flèches lancéolées, longues de cinq ou six centimètres, avec un décrochement latéral près de la base, caractéristique typique de l'industrie lithique du Nouveau-Mexique. Il avait également procédé à des fouilles dans la Sandia Cave, une caverne à une quinzaine de kilomètres au nord-est d'Albuquerque, recelant aussi des ossements de mammoth, de mastodonte, de cheval, de bison et même de chameau. Un autre site intéressant existait non loin du mont Archuleta, vers les limites septentrionales du ranch ; d'importants vestiges Pueblo subsistaient près de Seguro Canyon.

Le Ramcharger prit cette direction, roulant sur la piste de terre qui grimpait rapidement. Il s'engagea sur la route militaire, négligeant l'injonction du grand panneau blanc : *No trespassing ! Extension of Military Territory controled by Kirtland AFB/Albuquerque. Mines field. Danger ! You are making yourself liable to prosecution by Military Authorities...* (Défense de passer. Extension du territoire militaire contrôlé par la Base des Forces aériennes de Kirtland/Albuquerque. Champ de mines. Danger. Vous vous exposez aux poursuites des autorités militaires.)

Le 4X4 aborda une corniche quasi horizontale qui épousait une courbe de la montagne, dessinant un arc de cercle, avant de s'élever à nouveau. C'est à ce moment-là qu'un tir d'enfer se déchaîna, venant de la falaise opposée ! Le tir d'une mitrailleuse lourde dont le chapelet de balles laissa de petits impacts sur le pare-brise et les glaces latérales teintées couleur bronze, sans parvenir à traverser leur verre blindé ! Sur les portières, les projectiles n'eurent pas plus de succès que sur le blindage de la carrosserie ! Rooney, avec une rapidité surprenante, avait plongé la main sous la banquette et ramené un gros pistolet « rafaleur » Ingram M 11, de calibre 380 ; arme redoutable, au chargeur de trente-deux cartouches, à la fois stable et précis dans le tir par rafales.

La réaction de Harris DiMattia, le chauffeur, avait été tout aussi immédiate. Le véhicule avait bondi en avant, grimpé le long de la route militaire tandis que, à ses côtés, le secrétaire Ralph Hunt pianotait fébrilement sur le clavier de l'ordinateur de bord. Non moins rapidement, un ronronnement se fit entendre. En synchronisme, des volets s'ouvrirent de chaque côté du toit surélevé cependant que le mystérieux cylindre de métal émergeait au-dessus du véhicule, sa partie supérieure s'écartant en quatre éléments, telle une fleur déployant sa corolle.

De l'intérieur du cylindre s'éleva à son tour une sorte de modèle réduit de *Katiouchka* ou « Orgues de Staline », surmontées d'une antenne radar. En moins d'une seconde, les détecteurs infrarouges et les détecteurs radar repérèrent l'assaillant. Aussitôt, les séries juxtaposées de tubes lance-roquettes entrèrent en action : *tchiou... tchiou... tchiou*. L'automitrailleuse, sans marque ni insigne militaire, tapie dans un décrochement sur l'autre flanc de la gorge escarpée, reçut de plein fouet la volée de missiles ! Elle explosa, sa tourelle NBC (nucléaire, bactériologique, chimique) soufflée latéralement et sa carcasse démantelée basculant dans le précipice !

- Tout va bien, professeur ?

- Oui, merci, Frank.

Et de fait, le biochimiste infirme ne semblait pas avoir été sérieusement impressionné par cet attentat, confiant qu'il était sans doute en l'efficacité des multiples gadgets équipant le Ramcharger... Et en celle de ses étonnants assistants, lesquels, médecin, secrétaire et chauffeur, s'apparentaient davantage à des gardes du corps ! Il n'avait même pas été nécessaire de commander l'ouverture du hayon dans l'épaisseur (anormale) duquel se dissimulaient des mitrailleuses capables de balayer cent quatre-vingts degrés à l'horizontale et quatre-vingt-dix degrés à la verticale !

Le chauffeur leva les yeux sur le rétroviseur, pour interroger le paralytique :

- Nous continuons vers le Pueblo, professeur ?

- Non. Nous...

Il s'interrompit, ébaucha bizarrement un geste de la main réclamant le silence. Le biologiste parut en effet écouter puis, les masséters contractés par la colère, il opina, comme à un interlocuteur imaginaire et grinça entre ses dents :

- C'est ça : des représailles ! Des représailles !

Le professeur Dennsmore demeura silencieux un court moment et, cette fois, ce fut bien au chauffeur qu'il s'adressa :

- Amenez-moi sur la *mesa*, Harris, sans perte de temps.

DiMattia obtempéra, gravissant la route militaire après un furtif coup d'œil à l'écran du téléviseur qui, maintenant, montrait une vue panoramique de la gorge profonde au flanc de laquelle s'étirait la route. Les détecteurs, disséminés dans la montagne et couplés à des caméras à objectif à focale variable, ne décelaient aucune autre menace.

Le 4X4 parvint enfin sur la *mesa*, le long plateau oblong, désertique, caillouteux, qui s'étendait du nord au sud, dominant la région verdoyante des collines. Le Dodge stoppa à l'amorce d'une dépression artificielle à laquelle l'on accédait par une route plus large que celle qui les avait conduits en ce lieu désolé. A l'extrémité de cette imposante tranchée, en cul-de-sac, de cent mètres sur cinquante environ, aucune ouverture : une paroi de roc nue.

Le hayon du véhicule fut soulevé, et le fauteuil roulant, libéré de son arrimage, précautionneusement guidé par Frank Rooney, arriva sur le sol, s'engagea sur la déclivité en pente douce, en sa partie centrale aplanie artificiellement, bitumée, comme une autoroute. Le professeur Dennsmore s'arrêta une seconde, fit accomplir un quart de tour à son siège mobile pour ordonner à ses hommes :

- Vous pouvez retourner au ranch. Je serai absent, probablement pendant quarante-huit heures. Merci.

Il remit le fauteuil roulant dans la bonne direction et relança le moteur, dévalant doucement la voie tracée au milieu de la route. Sur celle-ci, large, encaissée entre les parois abruptes, hautes d'une centaine de mètres, l'infirmier sur sa machine ressemblait à un insecte dérisoire, minuscule, vulnérable dans ce site déroutant chauffé par un implacable soleil.

Et tel un insecte stupide stoppé par un obstacle dont il ne peut comprendre la nature, Dennsmore, sur le bas de la déclivité, s'arrêta devant le haut mur de rocher où nulle faille n'était visible. Aucune trace de porte, de panneau, de brèche ou cavité quelconque... Et pourtant, une ouverture triangulaire de trois mètres de côté apparut lentement, dessinant un étrange miroitement, comme la bouche d'accès à un tunnel qui se serait enfoncé dans une masse de mercure !...

Le Dodge ayant réintégré le spacieux garage, sur l'arrière du ranch, la porte à bascule se referma sur les trois hommes revenus seuls du lieu mystérieux où ils avaient laissé le professeur Dennsmore. Ils enfilèrent une salopette de mécanicien et procédèrent à l'inspection méticuleuse du véhicule, démontant l'une après l'autre les glaces teintées et le pare-brise, éraflés par les balles, les remplaçant avec autant d'aisance qu'auraient pu le faire des professionnels d'un garage spécialisé. Les portières, accusant à peine les impacts des projectiles, subirent un examen des plus attentifs. Une seule fut remplacée ; les impacts sur les autres, moins visibles dans le blindage, furent simplement repeints.

- Du travail de pro, apprécia DiMattia, le chauffeur.

- Comme celui des types qui nous ont attaqués, sur la corniche, fit Ralph Hunt, le secrétaire (aussi habile que le « médecin » pour procéder à ce genre de réparations très particulières !). Le boss n'a pas eu tort de faire ajouter tous ces gadgets défensifs-offensifs à ce Dodge, blindé comme un char d'assaut !

Ils se débarrassèrent de leurs bleus de travail, rangèrent les gants dans les casiers, au-dessus du long établi surmonté d'un râtelier d'outils les plus divers et quittèrent le garage. Dehors, alors qu'ils se dirigeaient vers l'aile ouest du ranch qui leur était réservée, ils virent s'approcher l'épouse de leur maître. Celle-ci marchait d'un pas pressé et affichait une mine soucieuse. Elle s'adressa à Rooney :

- Docteur, mon mari vient de m'appeler, pour m'informer qu'il ne rentrerait pas avant deux jours.

Elle regarda tour à tour les trois hommes et questionna, toujours à l'adresse du médecin :

- J'étais à la piscine, une dizaine de minutes après votre départ et j'ai entendu des rafales d'armes automatiques. Vous êtes sûrement au courant ?

- Oui, madame Dennsmore. Nous les avons entendues, nous aussi. Un exercice, sans doute. Ce n'est pas exceptionnel, sur un terrain militaire.

- KMYK¹² n'en a rien dit et pas davantage Canal 12¹³. Les gens du laboratoire n'étaient pas inquiets ?

Rooney mentit avec aplomb :

- Pas le moins du monde, madame. Nous avons bavardé une minute avec eux, pendant que le professeur s'éloignait, accompagné des officiers venus l'accueillir. Tout paraissait normal, paisible.

Son sourire s'accroît, cordial mais teinté de respect et cela contribua à apaiser les craintes de la jeune femme. La présence de ces trois hommes, tout dévoués à son mari, la reconfortait. Au surplus, le médecin avait ordre d'occuper l'une des chambres d'ami, lors des rares absences du biologiste, pour veiller à la sécurité de son épouse.

Vers vingt-trois heures, ce n'était certes plus l'accablante chaleur caniculaire, mais la température se maintenait à près de vingt degrés Celsius et Anna crawlait avec volupté dans l'eau encore tiède de la piscine. La lune, à son dernier quartier, éclairait le ranch, suffisamment pour projeter l'ombre de l'aile droite sur une partie de la piscine, coupant avec netteté le « sillage » lumineux de l'astre des nuits dans l'eau agitée de clapotis.

Rosa, la bonne mexicaine, apporta un plateau, se baissa pour le déposer sur le bord de la piscine :

- *El vuestro café, señora.* (Voici votre café, madame.)

- *Gracias, Rosa. No Necesito más de usted. Buenas noches.* (Merci, Rosa. Je n'ai plus besoin de vous. Bonne nuit.)

- *Usted también, señora. Gracias...* (Vous aussi, madame. Merci.)

Anna but le café, se prélassa quelques minutes encore dans l'eau tiède puis se hissa en souplesse sur le bord de la piscine, nue, ses longs cheveux noirs collés à ses joues, tombant sur ses épaules et ses seins perlés d'eau. Elle passa son peignoir éponge, gagna la salle de bains, se doucha, se frictionna le corps avec son parfum préféré... et alla silencieusement rejoindre le docteur Frank Rooney dans sa chambre...

La « Coyote » se débarassa du peignoir et apparut dans son émouvante nudité, cependant que Frank, tout aussi nu qu'elle, abandonnait la lecture d'un roman SF de Teddy Cowen pour se lever, la serrer dans ses bras, l'embrasser tendrement en pétrissant ce corps bronzé qui frissonnait d'un plaisir anticipé... Ils basculèrent sur le lit, roulèrent l'un sur l'autre en riant ; la jeune femme, avec des gestes fébriles, mit un terme aux préliminaires et chevaucha son amant, se livrant à lui avec des ruades, des gémissements et des râles, libérant sa libido refoulée depuis trop longtemps... Plus d'une quinzaine ! D'ordinaire, il lui fallait en effet épier son mari, bien s'assurer que, tel soir, il prenait des somnifères, attendre, refréner son impatience pour enfin, discrètement, aller s'offrir, frémissante, au fougueux docteur Rooney.

Ils explosèrent à l'unisson, mêlant leurs halètements et leurs cris pour sombrer ensuite, délicieusement, dans la petite mort qui les laissa anéantis durant plusieurs minutes. Reprenant son souffle, émergeant de ce fulgurant orgasme, Anna nicha sa nuque au creux de l'épaule de son partenaire qui la prit tout contre lui.

- Deux jours, mon chéri ! Nous allons pouvoir nous aimer pendant deux jours !...

Elle exhala un long soupir et se mit sur un coude, admira les traits virils de Rooney, s'inquiétant :

- Maintenant que nous sommes seuls, *amor mio*, dis-moi ce qui s'est vraiment passé, cet après-midi, quand vous êtes allés vous promener, avec mon mari ?

Il se composa une mine surprise :

- Mais, je te l'ai dit, mon cœur. Ces tirs résultaient indiscutablement d'une séance d'entraînement des militaires qui contrôlent les abords de la *mesa*. Un laboratoire souterrain de cette importance nécessite une surveillance, une vigilance de tous les instants. Partant, ceux qui ont pour mission de le protéger se doivent de savoir se servir parfaitement de leur armement. Donc, ils s'entraînent.

- Bien mal ! renvoya-t-elle, en jouant négligemment avec les longs poils qui frisottaient sur la poitrine de Frank. Pendant le dîner, ce soir, je suis allée faire un tour au garage ; j'y ai découvert une portière du 4X4 éraflée des balles ! Toi, Ralph et Harris n'avez pas eu le temps de vous en débarrasser après l'avoir remplacée par une neuve !

Pourquoi tu me mens, *querido* ? Et pourquoi ce véhicule utilitaire est-il blindé ? Je m'en suis rendu compte, avec ces portières qui, sur un modèle standard, auraient dû être transpercées. Et

¹² La plus importante des deux stations radio d'Aztec, à 90 km environ à l'est de Dulce.

¹³ Ou KOBV, station TV de Farmington, affiliée au *Network* (réseau) de la NBC (environ 120 km à l'est de Dulce).

ne me dis pas que c'est par inadvertance que les sentinelles, vous prenant pour des assaillants, ont tiré sur vous !

Il taquina un instant l'aréole sombre de son sein gauche et se résolut à passer aux aveux... De la manière la plus vraisemblable possible !

- OK, *honey*, OK, je t'ai menti. Et c'est sur l'ordre formel de ton mari que j'ai arrangé la vérité. Le Ramcharger a été équipé d'un nouveau type de blindage mis au point par le département métallographie de l'usine-laboratoire. Lorsque nous sommes arrivés au sommet de la *mesa*, le professeur a été accueilli par des officiers. Il s'est éloigné avec eux tandis que Ralph, Harris et moi, à bord du Dodge, nous nous remettons à rouler, nous exposant avec confiance au tir d'une mitrailleuse lourde. Résultat concluant : le blindage a remarquablement tenu !

La jeune femme brune coula vers lui un regard dubitatif, nullement convaincue par son explication mais feignant de l'être, pour avouer :

- C'est inhumain mais, pendant quelques minutes, en entendant ces tirs éloignés, je me suis mise à agiter des pensées peu charitables... et si, victime d'un attentat, Lionel perdait la vie ? Certes, je le trompe avec toi, Frank, mais je le respecte profondément : il n'est pas responsable de son infirmité. C'est un homme bon, généreux et si, graduellement, il s'est aigri et me rudoie un peu, la faute en incombe à ce mal incurable qui le mine...

- Je comprends ce que tu éprouves, ma pauvre chérie. Moi aussi, j'ai le plus grand respect pour ton mari ; c'est un illustre savant ; je donnerai ma vie pour lui, puisque je suis à la fois son médecin et... l'un de ses gardes du corps. Et très sincèrement, même si nous éprouvons beaucoup de difficultés à nous aimer, dans de telles conditions, je souhaite qu'il vive le plus longtemps possible. Pour tout ce qu'il a apporté et apportera encore à la science du vivant.

Emue par ces paroles, la « Coyote » se serra davantage contre lui puis ses lèvres se promenèrent sur son torse puissant, dessinant une ligne de petits baisers vers sa toison pubienne sombre. Elle progressa davantage... et arracha bientôt à son partenaire des gémissements de plaisir...

A moins de dix kilomètres de là, dans les installations souterraines de la mystérieuse usine-laboratoire, le professeur Dennsmore, la gorge nouée par l'émotion, la vue brouillée, éteignit le téléviseur indiscret qui venait de lui permettre de percer le secret de son infortune.

Abandonner sa petite chambre, près du laboratoire de génétique ? Appeler DiMattia, son chauffeur et se faire conduire chez lui sans retard, pour surprendre et confondre les coupables ? Les tuer, comme il en avait eu la folle envie en voyant – et entendant – les joutes sexuelles de sa femme haletant et vibrant entre les bras de son amant ?

Non ! Ne rien précipiter...

Attendre... Attendre l'évolution de la situation...

Oh ! Il n'évoquait pas un seul instant sa propre situation, non. Il songeait plutôt à la conjoncture internationale, à tout ce qui allait se produire, peut-être plus tôt qu'on ne pouvait l'imaginer... Et dont il était l'un des rares personnages à connaître les prémices, lesquels, invariablement, déboucheraient sur un « futurible », un scénario potentiel du futur. Et celui-ci ne pouvait qu'être épouvantable...

CHAPITRE III

« Qui croit savoir est un sot. Mais qui nie sans savoir est un fou. Cherche la vérité, tu trouveras la Lumière. »

Vercors

12 juin, sept heures, Nevada, USA

Parti d'Edwards Air Force Base, en Californie, pour effectuer un vol destiné à tester de nouveaux équipements électroniques, le bombardier B-1B de la North American appartenant à la flotte d'intervention du SAC (Strategic Air Command), cinglait vers le nord-est en direction de Nellis Air Force Range (extension des sites de tests de la Nellis Air Force Base), Nevada. D'une taille inférieure d'un tiers au fameux B-52 mais d'une capacité d'emport presque deux fois supérieure, ce bombardier lourd capable d'emporter trente-huit bombes nucléaires B-83 ou B-61, ou encore cent quarante-deux bombes de 227 kilos ou trente-huit de 907 kilos, était également conçu pour transporter vingt-quatre missiles SRAM (Short Range Attack Missile) en soute et quatorze autres sous le fuselage. D'autres types de *cruise missile* pouvaient trouver place dans sa soute interne.

Un redoutable quadriréacteur pourvu d'un radar offensif multimode, Westinghouse APG-164 (assurant le suivi du terrain, la cartographie, l'identification des objectifs) outre une avionique défensive AN/ALQ 161 ; celle-ci comprenait un dispositif intégré de détection de radars et de brouilleurs à réponse pratiquement instantanée, cela dès le repérage des ondes électromagnétiques du faisceau adverse s'efforçant de le localiser !

En substance, un bombardier stratégique parmi les meilleurs du monde, doté d'un équipage de six hommes comprenant, pour ce vol spécial, deux ingénieurs électroniciens chargés de tester les perfectionnements tout récemment apportés au système de contre-mesures électroniques. Les radars de Nellis Air Force Range le détectèrent alors qu'il approchait de Groom Lake, zone désertique du Comté de Lincoln, proche de la pointe méridionale du Nevada. Sa signature radar s'évanouit... et lui avec !

Le B-1B du Strategic Air Command, avec six hommes à bord, ne fut pas retrouvé malgré les recherches entreprises très rapidement par des avions de chasse et une armada d'hélicoptères...

12 juin, huit heures, Colorado, USA

Le Boeing 737 San Francisco-New York enregistra les premières trépidations anormales au-dessus de Grand Junction. Le commandant de bord procéda aux vérifications d'usage, ne découvrit rien qui pût justifier ces vibrations et appela la tour de contrôle de Denver pour signaler l'anomalie avant l'escale.

A l'approche des Rocheuses, l'amplitude des trépidations prit des proportions tellement inquiétantes que les passagers se mirent à crier, à harceler les hôtesses qui eurent bien du mal à les apaiser. Pas pour longtemps : avec un fracas terrible, l'aile droite se détacha, entraînant la dépressurisation de la carlingue et, par la déchirure, l'expulsion dans le vide d'une quinzaine de passagers !

Le Boeing s'inclina à bâbord. Les trépidations augmentèrent ; l'aile gauche se détacha à son tour et l'appareil ainsi démantelé pirouetta sur lui-même en expulsant d'autres passagers, la plupart déjà tués par la décompression brusque. La carlingue folle et les deux ailes arrachées percutèrent les contreforts des *Rockies*, près de Somerset. Il n'y eut aucun survivant...

A seize heures, au Portugal, le Boeing 747 Rio de Janeiro-Copenhague explosait en vol au-dessus de Vila Franca de Xira, peu après son escale à Lisbonne. Aucun survivant parmi les quatre cent neuf passagers et membres d'équipage.

A vingt et une heures trente, en Inde, un DC 10 s'écrasait dans les monts Ajanta, entre Bombay et Nagpur. Nombre de victimes : trois cent quarante et une.

A vingt-trois heures trente, en Thaïlande cette fois, un Lockheed L-1011 en provenance du Japon, inexplicablement dévié de sa route, s'écrasait dans la jungle de Bukit Panjang, à quinze kilomètres au nord-ouest de l'aéroport international de Changi, à Singapour. Sur les trois cent quinze passagers, il y eut cette fois vingt-neuf rescapés...

Les médias se firent, évidemment, l'écho de ces catastrophes en chaîne et l'on reparla de série noire, de malchance, d'erreur humaine en matière de pilotage, de défaillance du matériel (Boeing avait eu déjà bon nombre d'accidents spectaculaires durant le premier semestre de l'année).

L'on évoqua aussi les attentats imputables aux terroristes arabes, aux fanatiques intégristes financés, téléguidés, principalement par la Lybie et l'Iran, lesquels en la matière détiennent un palmarès imbattable ! Mais en l'occurrence, les véritables coupables n'étaient-ils pas à rechercher ailleurs ? Peut-être en s'aidant de certaines hypothèses... trop hardies pour être admises par les médias ; trop folles pour les gens « sensés »...

Trop horribles pour ceux qui avaient quelques raisons des les envisager...

L'hypothèse de représailles dirigées uniquement contre des appareils américains était-elle recevable ?

Mais orchestrées, et exécutées par qui ?...

13 juin, quinze heures, New York

Une foule de lecteurs de tous âges et de toutes les couches de la société se pressaient cet après-midi-là dans la *Science Fiction Shop*, au 56 de la 8^e Avenue, non loin de Greenwich Village. Cette 8^e Avenue qui, s'étirant grosso modo du sud au nord à travers Manhattan, change de nom pour devenir Central Park West, le long de ce cœur vert de New York, enchâssé comme une émeraude rectangulaire dans la jungle des gratte-ciel...

Installé depuis moins de deux ans dans cette énorme cité américaine, Teddy Cowen, un jeune auteur plein de talent et de promesses, dédicaçait dans ce « temple de la science-fiction » son troisième roman : *L'entité noire d'Andamooka*, fort bien accueilli par la critique, à l'exception de Gay Seale.

Ce dernier, dans son compte rendu paru deux semaines plus tôt, avait vomi son fiel sur ce livre « participant de tous les genres – aventure, science-fiction, thriller, fantastique et puéril – avec un titre ronflant et aguicheur ! Andamooka ! Où ce jeune écrivain, depuis sa chambre de Manhattan, a-t-il pêché un nom pareil, digne des aventures infantiles nées de l'imagination débridée d'un Edgar Rice Burroughs ? »

Le reste était du même tonneau. En rationaliste « constipé du bulbe rachidien » (selon la plaisante formule du professeur Remy Chauvin), Gay Seale s'était déchaîné pour démolir ce roman, avec la plus parfaite mauvaise foi. Le critique laissait entendre que ce nouvel auteur écrivait ses romans dans son studio de Manhattan, au lieu d'imiter son idole Jack London et de rouler sa bosse. C'était vrai : Teddy avait écrit ses trois premiers ouvrages dans ce petit appartement qui dominait Central Park, à cinq blocks de l'American Museum of Natural History. Mais de là à insinuer qu'il n'était qu'un sédentaire, un écrivain « en chambre », le gros Seale se trompait. Teddy avait bourlingué en maints pays d'Asie, d'Océanie et longtemps vécu en Australie, où il avait vu le jour.

Et ce nom étrange, « Andamooka », figurant dans le titre de son dernier roman, n'était pas le moins du monde « infantile » : il s'agissait d'un fameux « champ d'opales », près du lac Torrens, en Australie méridionale. Un pays qu'il connaissait bien, qu'il aimait pour avoir justement, ici et là, creusé son sol, ses monts, ses déserts, à la recherche des opales, du temps où il ne possédait point de pseudonyme littéraire mais s'appelait de son vrai nom, Philip (Phil) Jackson, dit Lonesome Jackson ! Il avait alors plus de cinquante ans... et en paraissait aujourd'hui moins de trente !

Maintenant New-Yorkais d'adoption, écrivain à succès dès ses premiers livres, il avait opté pour le pseudonyme de Teddy Cowen. Les amères critiques de Gay Seale avaient été radicalement effacées par l'éclatant triomphe obtenu par l'Australien une semaine plus tôt devant les caméras de *60 minutes*, la fameuse émission de CBS sur *Channel 2*, le dimanche à dix-neuf heures. Le journaliste-animateur, visiblement, avait été captivé par le violon d'Ingres du romancier : l'étude des UFO's¹⁴, des Rencontres du III^e Type ; observations et récits bien réels malgré la conspiration du silence des autorités, quand elles ne se lançaient pas dans des campagnes de dénigrement à l'endroit des témoins ! Le romancier n'hésitait pas à aller enquêter, parfois fort loin, auprès d'une personne ayant vécu une expérience extraordinaire ; et il utilisait volontiers les informations recueillies pour les insérer dans la trame romanesque de ses livres, leur donnant dès lors un ton de crédibilité qui ajoutait au caractère attachant de l'intrigue.

La station de télévision CBS, outre une avalanche d'appels téléphoniques, avait reçu un monceau de lettres, rassemblées dans des sacs postaux acheminés le surlendemain chez l'écrivain. Ce dernier, surchargé de travail, n'avait d'ailleurs pu prendre connaissance que d'un dixième à peine de cette volumineuse correspondance !

Vers trois heures et demie de l'après-midi, un « creux » se produisit à la librairie. La dernière personne à déposer sur la table de l'écrivain l'un de ses romans à dédicacer fut une jeune et très belle femme blonde, à l'élégante robe légère, pastel, qui se présenta avec un sourire amusé :

- Excusez-moi de troubler votre rêverie – je vous observais depuis deux minutes, après le départ du lecteur qui me précédait – et ne m'en veuillez pas d'avoir été indiscreète.

- Vous ne l'étiez pas et c'est vrai, je ressassais certains souvenirs.

- Mon nom est Linda Buckley, antiquaire de profession mais *aficionados* de la science-fiction, du fantastique et des OVNI. Suite à votre participation à l'émission *60 minutes*, je vous ai écrit à CBS. Sans doute n'avez-vous pas eu le temps de me répondre ?

- Votre lettre doit figurer parmi les centaines d'autres – ou davantage ! – que CBS m'a fait parvenir dans trois sacs postaux. C'est à peine si j'ai pu en décacheter une cinquantaine. Mais je fouillerai dans le tas afin d'extraire votre courrier auquel je répondrai par priorité !

- Gagnons du temps, fit-elle. Ma première question était, concernant les OVNI : y croyez-vous ?

- Non, rit-il, mais je sais qu'ils existent. Asseyez-vous donc, madame Buckley, puisqu'une accalmie nous permet de bavarder un peu.

Elle prit place sur la chaise à gauche de la table où l'écrivain était installé et enchaîna :

- Je vais tout de même me hâter de vous dire... certaines choses, avant la reprise du défilé de vos admirateurs.

Il lui offrit une cigarette qu'elle refusa gentiment :

- Non, merci, monsieur Cowen. Mes parents, de confession mormone, m'ont servi d'exemple : je ne fume pas et ne bois pas d'alcool. Dans votre livre, *L'Entité noire d'Andamooka*, vous imaginez que des extraterrestres nous observent et que certains doivent même se cacher parmi nous. Vous l'avez même déclaré la semaine dernière sur CBS.

- Oui, j'ai bien écrit cela et c'est ce que j'ai dit à la télévision.

La jeune et belle antiquaire blonde s'enhardit :

- Est-ce seulement le fruit de votre imagination ou bien y-a-t-il un fond de vérité ?

La question parut amuser l'écrivain, auquel l'on avait dû la poser plus d'une fois. Il répondit de bonne grâce :

- Vous savez, pour écrire des romans de science-fiction, il faut avoir acquis un nombre impressionnant de connaissances scientifiques, fût-ce simplement au plan de la vulgarisation. Pour y inclure des éléments captivants, attachants... et crédibles liés aux OVNI et aux extraterrestres, il faut avoir aussi accumulé une masse d'informations, fait soi-même des recherches ufologiques, interrogé des témoins d'observations rapprochées ou ayant vécu une Rencontre du III^e type.

Mais vous, Linda, entrez-vous dans l'une ou l'autre de ces catégories ?

Plongeant ses yeux dans les siens, sans ciller, elle inclina doucement la tête :

- Oui, j'entre bien dans... l'une de ces catégories. Et je suis prête à vous apporter mon témoignage... pour autant que vous m'accordiez votre confiance, Teddy.

- Je vous l'accorde, Linda. Vous n'avez pas du tout l'air d'être une farfelue, ni une mystique se croyant investie d'une mission messianique... Et en disant cela, je ne fais aucune référence à

¹⁴ *Unidentified Flying Objects* = OVNI. Le sigle américain a donné ufologue, pour désigner celui qui étudie ce sujet.

Joseph Smith, le prophète de l'Eglise de Jésus-Christ des Saints des Derniers Jours... dont vous m'avez dit que vos parents étaient...

- Sont des adeptes, corrigea-t-elle en souriant. Mes parents, grâce à Dieu, sont en parfaite santé et vivent dans la petite ville de Palmyra, au sud du lac Ontario et au nord-ouest de l'Etat de New York, près de la colline de Cumorah...

- Haut lieu par excellence des Mormons puisque c'est là que... « l'Ange » Moroni apporta à Joseph Smith les plaques d'or gravées¹⁵, fondement de cette religion révélée au siècle dernier. Je n'appartiens pas à cette confession mais je connais assez bien l'historique des... « contacts » que le jeune Joseph eut à diverses reprises avec ce fantastique personnage qu'aujourd'hui nous appellerions sûrement un « extraterrestre »... De même pourrions-nous appeler Joseph Smith un contacté. Naturellement, cette interprétation néo-ésotérique des révélations apportées par « l'Ange » Moroni à Joseph Smith ne sont absolument pas partagées par son Eglise, au demeurant fort respectable dans son essence et son enseignement. Et j'espère, ainsi, ne pas avoir choqué vos convictions religieuses, Linda ; ce n'était pas là mon intention

Elle lui sourit avec chaleur :

- Cela ne me choque pas du tout, Teddy.

Elle baissa la voix, se hâta de lui donner sa carte de visite à l'approche de plusieurs lecteurs :

- Vous allez être de nouveau accaparé par vos admirateurs. Voulez-vous me téléphoner ? J'aimerais qu'on se rencontre. J'aurais beaucoup de choses... étonnantes à vous dire, que je n'ai pu confier à ma missive. Je vis à Long Island, en sa partie centrale, dans la nature, à une soixantaine de miles¹⁶ de Manhattan. OK ?

- Il lui serra la main, manifestement heureux de cette rencontre :

- Promis, Linda. Je vous appelle bientôt...

Quand elle fit demi-tour, Linda Buckley faillit heurter un homme guère plus âgé qu'elle – trente-cinq ans peut-être –, grand, blond, sympathique. Ils se regardèrent tous deux avec un léger froncement de sourcils, partageant à l'évidence l'impression de s'être déjà rencontrés. L'homme, très cool, n'eut qu'une brève hésitation pour lui adresser la parole :

- Vous voulez bien patienter deux minutes ? Quand j'aurais eu ma dédicace, nous pourrions aller prendre un verre ?

Des yeux gris-bleu pétillant de malice, l'allure sportive et décontractée d'un homme bien dans sa peau.

Linda Buckley eut un bref soupir :

- Cela m'aurait fait plaisir, mais je dois impérativement rentrer chez moi, à Long Island. Mon fils m'attend et je n'aime pas le laisser seul trop longtemps.

Il lui tendit sa carte, souriant :

- Je comprends. A bientôt, peut-être...

Elle fit oui, de la tête, comme à regret, glissa la carte de visite dans la poche de sa robe légère et la rata sans s'en rendre compte ! De la même façon, sans le vouloir, l'inconnu poussa le bristol avec son pied sous la table de l'écrivain auquel il présentait son dernier roman ouvert à la page de garde en déclinant son nom :

- Kenneth Fisher... Un inconditionnel de Teddy Cowen !

- Vous avez bien raison ! rit l'auteur en rédigeant la dédicace.

La « corrida » avait repris, les lecteurs se succédant presque sans discontinuer. La rançon du succès ; ceci ne l'empêchait point de songer aux révélations promises par cette jeune femme. Que lui apprendrait-elle, lorsqu'il serait en mesure de la revoir ? Bientôt, l'espérait-il.

La file de lecteurs attendant leur tour s'allongeait et il sourit à une grande et superbe jeune femme noire, élégante, moulée dans une robe légère blanc cassé, fort échantonnée. Beauté d'un spécimen propre à couper le souffle à l'écrivain, sensible à la classe, aux rondeurs émouvantes que cette lectrice offrait à ses regards, semblait-il, en toute innocence. Très grande, elle lui rappelait Grace Jones, la chanteuse, comédienne et top-model, vedette féminine de *Conan le Barbare*.

- Puis-je avoir une dédicace, monsieur Cowen ?

- Non... Pas avant que vous ne m'avez dit votre prénom et donné votre numéro de téléphone ! plaisanta-t-il à mi-voix, pour elle seule.

¹⁵ Plaques d'or gravées que Joseph Smith montra à huit témoins qui devinrent ainsi les pionniers et apôtres de l'Eglise mormone. (Cf. « *L'Eglise rétablie* » de William Edwin Berrett, excellent ouvrage historique édité par l'« Eglise de Jésus-Christ des Saints des derniers jours », 77200 Torcy, France.)

¹⁶ 100 km environ.

L'inconnue se pencha davantage, confidentielle :

- C'est moi qui vous appellerai peut-être un jour, si mes angoisses métaphysiques dégénèrent en insomnie. Mon prénom est Maura – Kimball pour le patronyme – et je ne figure pas dans l'annuaire !...

Devinant la fascination qu'exerçaient sur lui ses seins libres sous le léger tissu de sa robe, elle confia, dans un murmure :

- En modifiant de quelques degrés angulaires votre axe visuel vers le point zénithal de ma personne, vous constaterez que lui non plus ne manque pas d'intérêt...

Sans se démonter, conquis par l'humour et la culture de la jeune femme de couleur, il obéit, admira son visage et lui renvoya son sourire :

- Touché. Merci d'être si belle, si cultivée et si spirituelle...

Tandis qu'elle s'éloignait, flattée, il la suivit des yeux, réduisant cette fois très sensiblement en déclinaison l'axe de son regard ; il se mit alors à songer au symbole de l'infini, sa fabuleuse chute de reins dessinant un « huit » horizontal au gré de sa démarche avec, peut-être, un soupçon de mécanique quantique dont le symbole est une double ondulation !

- Je m'appelle David Larabee, monsieur, et j'ai dévoré votre livre ! Il paraît quand le prochain ?

Une frimousse intelligente, des yeux noirs profondément enfoncés dans les orbites, tout sourire, douze ans au plus. Ce jeune lecteur, pour la seconde fois, venait de répéter ses nom et prénom en donnant au romancier très entouré son livre ouvert à la page de titre.

- Content de te connaître, Dave, fit le « jeune » Australien en rédigeant à son intention une dédicace des plus sympathiques.

L'enfant en lut le libellé, accentua son sourire et tendit à l'écrivain une enveloppe :

- Ma tante n'a pas pu venir – elle aussi, dévore vos bouquins – et elle m'a chargé de vous remettre cette lettre. Ce n'est pas pressé ; vous la lirez en sortant de la librairie, ce soir. Il paraît que vous êtes voisins. C'est une drôle de coïncidence, non ?

Les autres lecteurs, livre à la main, attendaient leur tour et Teddy Cowen, ex-Lonesome Jackson, passé sans transition du seuil de la vieillesse à la force de l'âge – Dieu seul savait comment ! –, remercia l'enfant, glissa l'enveloppe dans la poche intérieure de son veston et reprit ses dédicaces.

Ce ne fut pas avant dix-huit heures trente que l'auteur put trouver un moment pour prendre connaissance de cette missive qui l'intriguait.

Un texte des plus laconiques :

Goï o' my heart ! Tu me manques. Téléphone-moi après-demain soir (15 juin) vers six heures au 741-0270. Ariellah.

Un coup au cœur ! Un tourbillon d'images de sa jeunesse « d'antan » !

Phil Jackson, ému, relut plusieurs fois ce message et en particulier la signature. Il n'avait connu qu'une seule Ariellah dans sa vie, voici plus de vingt-cinq ans de cela !

Une bouffée de tendresse, de souvenirs émouvants l'envahit, tempérée cependant par une anxiété larvée : ils s'étaient aimés, bien sûr, en 1965, aux portes du Grand Désert de Victoria, en Australie. Elle avait alors dans les vingt-huit ans et lui deux de plus. Mais aujourd'hui ?...

Aujourd'hui, en 1989, Ariellah avait donc franchi le cap de la cinquantaine. Et lui, inexplicablement, comme sous l'effet d'un coup de baguette magique, deux ans plus tôt, s'était réveillé un matin rajeuni d'une trentaine d'années !

Comment lui expliquerait-il cette métamorphose démente, impossible, « dingue » ? C'avait été d'ailleurs son premier mot en découvrant son nouveau visage, dans le petit miroir du policier Edward Lunan, en Australie !

Et elle, Ariellah, quinquagénaire – et tante du garçonnet David Larabee, comment réagirait-elle devant ce jeune homme... qui lui paraîtrait peut-être même plus jeune qu'elle ne l'avait connu en 1965, lorsqu'ils s'étaient aimés ?

Téléphone-moi après-demain...

Il n'y manquerait pas, bien sûr.

Et avec quelle appréhension formerait-il son numéro !

Cette lettre d'une revenante, ce fantôme chéri d'un passé révolu à jamais, le tourmentait...

En abandonnant la table, il découvrit une carte de visite et la ramassa :

Kenneth Fisher, électricien, 783 Lake Tappan Wayside, Old Tappan, New Jersey. Phone : 385-91-27.

Fisher ? Oui, il se souvenait d'avoir dédicacé un livre à ce lecteur, lequel avait échangé quelques mots avec la jolie blonde : Linda... Oui, Linda Buckley, de Long Island. Ils avaient d'ailleurs l'air de se connaître.

Lonesome Jackson, alias Teddy Cowen, mit la carte dans sa poche où elle rejoignit celle de Linda Buckley et n'y pensa plus, sollicité par son estomac qui criait famine !

14 juin – Nouveau-Mexique

A une vingtaine de kilomètres au sud-est de Dulce, entre la route 537 et le Cordova Canyon, Bradford (Brad) Corliss, un robuste éleveur de bétail, possédait un ranch en rien comparable à celui du professeur Dennsmore qui, lui, demeurait au nord de l'agglomération. Point d'élégante bâtisse à colonnades et piscine, ici. Non. Bien que vivant confortablement du commerce de ses bovins, Corliss, sa femme et leurs deux filles se contentaient d'une grande ferme (dominée par une antenne émettrice), avec une mare assez tendue où barbotaient des canards. Des corrals, des étables et des pâtures se répartissaient autour de la chaîne montagneuse voisine.

Ce matin-là, au volant de sa Jeep, Bradford Corliss inspectait ses troupeaux éparés vers l'est, ayant laissé à Miguel Mancaniello, l'un de ses vaqueros hispano-américains, le soin de sillonner le Nord et l'Ouest jusqu'à la route 64 et au John Mills Lake.

Le talkie-walkie accroché à la ceinture du conducteur crachota et l'éleveur s'en saisit, appuya sur le contacteur latéral en portant le combiné contre sa joue :

- Corliss, *over*...

- Miguel, *patrõn*. Venez vite ! conseilla-t-il d'un débit rapide. Je suis à l'*arroyo de Conejos*, près de la vieille cabane.

- *Qué passa, hombre ?*

- *Una desgracia, patrõn, una desgracia !* (un malheur, patron, un malheur !).

Connaissant la propension du *vaquero* à savourer plus qu'il n'eut fallu la dive tequila, l'éleveur le questionna sans détour :

- Miguel, tu es sûr de ne pas avoir trop éclusé, ce matin ?

- Pas si tôt, *patrõn*, pas si tôt ! Venez vite...

En moins d'un quart d'heure, la Jeep stoppait en dérapant, soulevant un nuage de terre près de la vieille cabane en planches, au bord de l'*arroyo de Conejos* où se trouvait déjà la Land Rover du ranch pilotée par Mancaniello. La quarantaine, trapu, chemise écossaise et jean élimé, un Stetson durci par la sueur, brunâtre, rejeté vers la nuque, le *vaquero* (il avait horreur qu'on l'appelât cow-boy, ce qui pourtant signifiait strictement la même chose !) écrasa sous sa botte un mégot et invita du geste son *patrõn* à le suivre.

Ils n'eurent pas à marcher longtemps et Corliss poussa une bordée de jurons en apercevant dans la pâture trois vaches et une génisse couchées sur le flanc, la panse gonflée, les jambes raides, anormalement écartées, une énorme plaie béante à la place des organes génitaux et de l'anus !

- Les sales fumiers d'enfoirés maudits ! Ils ont recommencé !

- Si, *patrõn*. Avant-hier, c'étaient les bêtes du *señor Ramirez*, près de Lumberton, aujourd'hui, c'est les vôtres ! Ca faisait des années que les salopards n'avaient plus touché aux troupeaux !

Bradford Corliss, un genou à terre, examinait l'une des vaches tuées, très proprement : les mamelles, la vulve et le rectum avaient été découpés avec une précision chirurgicale et pas une seule goutte de sang n'était visible, ni sur et autour du « champ opératoire », ni au sol.

- Regardez aussi leur tête, à ces pauvres bêtes...

L'une d'elles avait subi l'énucléation de l'œil gauche, l'ablation des lèvres supérieure et inférieure, de la langue et, là non plus, pas la moindre goutte de sang. La génisse présentait une tête « nue », parfaitement débarrassée de sa peau, de sa chair, même de ses gencives, les os et les cervicales « nettoyés » avec minutie, le tout ayant pris une coloration rosée ; sans trace de sang, comme toujours...¹⁷

- « Ils » lui ont fait la même chose qu'à Snippy, ce petit cheval Appaloosa palomino, découvert avec ce même type de mutilation, en 1967, dans la vallée de San Luis, à deux cents bornes dans le Colorado.

- C'est aussi ce que je me suis dit, *patrõn*, ragea le *vaquero*, attristé. Qu'est-ce qu'on va faire, si l'épidémie de massacres reprend, comme pendant la grande vague de 1973 à 1985¹⁸ ?

Les dents serrées, fulminant de colère, l'éleveur se redressa :

¹⁷ Authentique.

¹⁸ Massacre « mystérieux » qui coûta plus de 10 millions de dollars aux fermiers américains et 5 fois plus aux contribuables des Etats-Unis ! Et cet holocauste demeura – officiellement du moins – une énigme...

- On va s'organiser, Miguel. Je vais téléphoner à tous les ranchers de la réserve indienne puis à quelques gros éleveurs du comté du Rio Arriba. A leur tour, ils préveniront les autres. On s'est jamais baladé avec des ombrelles, mais je te fous mon billet qu'on va désormais sortir l'artillerie et on s'en servira, s'il le faut ! Quels que soient les coupables, sectes sataniques – comme l'ont prétendu certains – ou militaires de chez nous procédant à des expériences, ils vont déguster !

15 juin, dix-huit heures, New York

Phil Jackson, alias Teddy Cowen, passa ce jeudi à tourner chez lui comme un lion en cage, incapable de se concentrer sur la fin d'un article commandé par un grand magazine. L'image d'Ariellah – telle qu'elle était en 1965 – l'obsédait. Et cette aiguille des minutes qui n'en finissait pas de se rapprocher du douze pour marquer les dix-huit heures ! Sur son message laconique, Ariellah lui avait demandé de l'appeler à cette heure-là et il s'était imposé de ne pas tenter de la joindre plus tôt au téléphone.

A dix-huit heures moins une, n'y tenant plus, il posa sa main sur le combiné et s'apprêtait à pianoter le numéro sur le clavier lorsque la sonnerie retentit. Ne s'attendant pas à être appelé à cette heure précise, il envoya moralement au diable son correspondant, se nomma un peu sèchement... et resta bouche ouverte : son correspondant était une correspondante, à la voix chaude et grave, qui fredonnait les premières mesures de *Peg o' my heart* !

- Ariellah !

- Jack ! *Goï o' my heart* ! C'est toi qui devais m'appeler à six heures et je m'étais promis de ne pas tenter de te joindre avant l'heure... mais j'ai craqué à moins une !

- J'allais composer ton numéro quand... Je vais te chercher et nous allons dîner dans un restaurant de Broadway ?

- Non. Tu viens chez moi : je vous ai préparé un dîner... chinois comme tu n'en as sûrement jamais mangé ! Tu as mon adresse : 3107, 81^e rue ouest, dix-septième étage, appartement 1709. Les pièces en enfilade dominent la verdure de Central Park et, par sa fenêtre sud, ma chambre donne même sur le jardin du Hayden Planetarium, tu verras. Comment viens-tu : métro ou voiture ?

- Je viendrai en voiture...

- En ce cas, j'ai un double box au parking souterrain, niveau 3, travée 9, numéros 17-22 et 17-24. Le 17-24 sera ouvert. Tu verras...

Tu verras... Ariellah venait pour la seconde fois de répéter ces mots, la première à propos du living mais aussi de sa chambre...

Ils n'avaient pas de chambre, en Australie, mais un matelas de camping gonflable, disposé soit à même le sol du désert, soit à l'arrière du Range Rover. Et ils s'étaient follement aimés...

Ils avaient à peine plus d'un demi-siècle à eux deux !

Aujourd'hui, même avec les artifices d'un salon de beauté, Ariellah devait peu ou prou paraître son âge... Alors que lui, Teddy Cowen, ex-Lonesome Jackson, bénéficiant d'un inexplicable rajeunissement, accusait tout au plus la trentaine ! Et cette situation déroutante, sans précédent, l'angoissait...

CHAPITRE IV

« *Quelle dose de vérité supportez-vous ?* »

Nietzsche

Décontenancé.

Médusé.

Estomaqué.

Sidéré.

L'air d'un con !...

C'était assurément moins poétique, mais cette expression triviale domina chez Phil Jackson/Teddy Cowen lorsque, ayant appuyé sur le timbre au nom d'Ariellah Greenstein, la porte palière 'ouvrit. De stupeur, il lâcha le magnifique bouquet d'orchidées devant l'apparition de cette jeune femme aux longs cheveux d'ébène, aux grands yeux tout aussi sombres, au teint bronzé, d'une rare beauté.

Pouvait-il admettre le témoignage de sa vue ? Reconnaître pour vrai l'inimaginable ? L'impensable ?

Drapée dans une *cheongsam* (robe-tunique asiatique) en satin bleu pastel, brodée de dragons crachant le feu, fendue sur les côtés jusqu'à mi-cuisse, cette créature de rêve au décolleté vertigineux était indubitablement Ariellah !

La belle, la merveilleuse, l'éblouissante Ariellah inchangée ! A l'image même qui était la sienne ce jour lointain de 1965 où, sans surprise et d'un commun accord, mais non sans chagrin, elle l'avait quitté, en Australie, au seuil du Grand Désert de Victoria !

Autour de son cou, à une chaîne d'or à gros maillons rectangulaires de facture moderne, était suspendu un volumineux pendentif ovale à fond noir, seule couleur à même de révéler tous les feux d'une extraordinaire opale, noire à reflets irisés mariant le rouge orangé, le vert émeraude et le bleu cobalt. Une variété australienne particulièrement prisée des connaisseurs... fortunés !

Elle se blottit contre sa poitrine, rompant son attitude figée, chercha ses lèvres, l'étreignit de toutes ses forces, l'embrassant à en perdre le souffle. Puis elle le lâcha, ramassa le bouquet tombé à leurs pieds et entraîna son visiteur dans un living cossu moqueté de gris perle, au large divan de cuir fauve et fauteuils assortis. Une table basse à plateau de verre fumé, une baie vitrée ouvrant sur une terrasse, face à Central Park, des tableaux figuratifs, voire hyperréaliste, preuve de bon goût et, dans un angle, un téléviseur sur table roulante.

Un cadre luxueux auquel pourtant l'écrivain n'accorda qu'une attention distraite, fasciné par la jeune femme qu'il reprit dans ses bras :

- Tu... es... jeune ! Pareille à l'Ariellah..., mon Ariellah que j'ai connue en Australie, à Wirrida, ce coin oublié de Dieu... Co... Comment est-ce possible ?

Elle scruta son visage viril, sans la moindre ride, caressa de l'index la petite cicatrice sur sa joue droite et sourit, reprenant ses propres termes :

- Tu es... jeune ! Pareil à Lonesome Jackson, ... mon Jack connu en Australie, en ce coin oublié de Dieu ! Comment est-ce possible ? As-tu une réponse à ma question, reflet de la tienne ?

Il secoua la tête :

- Il y a un peu plus de deux ans, dans ce même coin perdu, sous un soleil de plomb, un matin, deux policiers m'ont réveillé, voulant m'embarquer, s'imaginant que j'avais assassiné leur copain Lonesome Jackson ; ils ne me reconnaissaient pas. Quiproquo, discussion – j'appris ainsi que j'avais dormi huit jours d'affilée ! – et je me suis réveillé avec l'aspect qui était le mien lorsque j'avais dans les trente ans ! Puis j'ai perdu conscience. Quand je suis revenu à moi, les flics n'étaient plus là.

Bouleversé, je plie bagage, abandonne la prospection des opales, regagne mon petit studio d'Alice Springs et je me mets à écrire des romans de science-fiction, des articles sur les OVNI, les observations et rencontres du III^e Type. Je trouve un éditeur, mes trois premiers livres se vendent bien, sont traduits dans de nombreux pays. Entre-temps, je passe le brevet de pilote d'hélicoptère, quitte l'Australie et m'installe à New York.

Pensive, la journaliste commenta :

- Aberrant, incroyable et cependant, à des variantes près, c'est la même expérience que j'ai vécue, à la cinquantaine passée, il y a un peu plus de deux ans ! Après huit jours de sommeil – ou de disparition – je me suis réveillée redevenue jeune... et pas désagréable à regarder, bien que j'aie failli m'évanouir de stupeur en me voyant dans un miroir ! Un tel changement ne va pas sans soulever un certain nombre de problèmes, d'ordre professionnel en premier lieu. J'écrivis donc une lettre aux agences de presse et grands journaux avec lesquels je travaillais en *free-lance*, annonçant que je souhaitais prendre une année sabbatique afin de rédiger un gros ouvrage documentaire. Une nièce journaliste me remplacerait, signerait de mon nom ses reportages – et pour cause ! – et je certifiais qu'elle donnerait toute satisfaction.

Je me rendis auprès des directeurs et rédacteurs en chef qui, d'emblée, trouvèrent à ladite nièce une ressemblance convaincante avec sa tante Ariellah Greenstein ! Mes oncle et tante de New York, eux, bien qu'estomaqués par cette métamorphose, gardèrent le secret. Mes parents – je te l'ai expliqué en Australie – ont péri dans un attentat palestinien, il y a bien longtemps ; quant à mes relations secondaires, un petit mot leur faisant savoir que je m'isolais pour écrire un gros bouquin, dans un chalet des Rocheuses, devait suffire à les tenir éloignés de cet appartement.

Mais pensons un peu à nous, fit-elle en mettant le bouquet d'orchidées dans un pique-fleur en cristal avant de déboucher une bouteille de champagne Taittinger Brut Millésimé 1982. Une question, d'abord : es-tu marié ?

- Non. Et toi, Ariellah ?

- Pas davantage...

Elle le regarda longuement, avec sur ses lèvres pulpeuses son adorable sourire et questionna :

- Tu m'aimes encore ? Même s'il y a eu des éclipses, dans ta vie, au cours desquelles tu m'as remplacée ?

- Je t'aime toujours, *honey* et je ne t'ai pas remplacée souvent ! Et toi ?

- Je t'ai toujours aimé, *Goï o' my heart*, même lorsque les circonstances ont voulu que j'aie une liaison avec d'autres hommes, au cours des vingt-cinq années écoulées. Vois-tu, Phil chéri, nous avons été un couple temporaire, éphémère mais décidé à ne pas mentir, à respecter une ligne de franchise de laquelle nous ne nous sommes jamais écartés. De la sorte, aujourd'hui, en nous retrouvant enfin, nous pouvons sans tricher porter un toast à notre amour. Il but comme elle quelques gorgées et, comme elle, il posa sa coupe sur la table basse. Ariellah lui prit les mains, plongea ses yeux noirs dans les siens :

- Tu as très faim ?

- Oui... De toi...

Elle rit, amusée :

- Quelle joie de retrouver intacts, après tant d'années, cette même complicité, ce même désir ! La jeune femme l'entraîna dans sa chambre, avec un immense lit bas, drap et couverture soigneusement roulés vers le bas. Prêt à l'emploi ! Phil Jackson dénoua la ceinture de la *cheongsam*, aida la journaliste à la remonter, à la faire passer par-dessus ses épaules et sa tête, pour apparaître intégralement nue, bronzée, avec ses seins en forme de pomme, à l'aréole sombre, et sa toison pubienne au triangle fourni.

Avec des gestes fébriles, Ariellah se mit en devoir de l'aider à se dépouiller de ses vêtements, de son slip... Opération moins facile en raison de son... émoi. « Emoi » qu'elle dut, en pouffant, dégager de l'élastique du slip auquel il faisait obstacle !

Le lit les accueillit, tous deux se couvrant de baisers, se pétrissant le corps puis se soudant l'un à l'autre. Ariellah noua ses jambes nerveuses autour des hanches de son amant retrouvé, gémit, hoqueta, râla sous ses ruades. Ces assauts l'emportaient lentement mais sûrement vers le point d'orgue où l'homme et la femme ne font plus qu'un, où l'indicible bonheur de l'un se fond dans celui de l'autre ; où l'alchimie de l'orgasme pleinement partagé fait naître l'illumination intérieure, la transmutation, le bouillonnement de l'or né de l'accord majeur élaboré par l'harmonie...

Ils restèrent soudés très longtemps, savourant les battements de leurs cœurs en contact, les frémissements de leurs sexes, la communion de leurs souffles qui s'apaisaient graduellement en synchronisme. Ariellah, les yeux noyés dans les siens, murmura, alanguie :

- C'était... merveilleux, Phil chéri...

Ils se désunirent, s'allongèrent, mais la jeune femme ne tarda pas à se blottir de nouveau dans les bras de son partenaire... qui, en riant, la força à se coucher sur le dos tandis qu'il se mettait sur un coude, voulant se repaître de sa beauté, admirer son corps sculptural, se pencher pour, du bout des lèvres, donner à ses seins de chastes petits baisers :

- Je t'aime comme au premier jour, *Sabra o' my heart!* Et je ne me lasse pas de contempler ta beauté, ta jeunesse, la douceur de ton épiderme, la fermeté de tes seins... Mais, toi, Amour, comment se fait-il que tu n'aies pas parue tellement surprise de me retrouver tel que j'étais il y a vingt-cinq ans, en Australie ?

Elle tendit le bras, ouvrit le tiroir de la petite table de chevet, en retira le dernier livre du romancier : *L'Entité noire d'Andamooka*, dont elle lui montra la dernière page de couverture :

- Ta photo couleur ne laisse aucun doute sur ta jeunesse ; de plus, en petits caractères, le célèbre photographe de Brisbane qui a pris ce cliché mentionne la date du *copyright* : 1987. Quand le même rajeunissement inexplicable s'est manifesté, après ma disparition durant une semaine, j'ai tout naturellement pensé à toi, me demandant quelle serait ta réaction en me découvrant avec l'aspect qui est le mien aujourd'hui. Je t'avais laissé dans le désert de Victoria en 1965 ; j'avais vécu ma vie, bourlinguant sur les cinq continents, effectuant des reportages, écrivant quelques scénarios de films, trouvant ici et là parfois un partenaire (elle pouffa) pour épancher ma libido, mais le quittant après un mois ou deux.

Et voici que, il y a trois mois, fortuitement, je suis tombée sur l'un de tes romans. Ta photo a été une révélation : cet auteur – Teddy Cowen – dont j'avais entendu parler ou lu des critiques sur ses romans, c'était donc toi ! Mais pareillement rajeuni. N'ayant jamais cru au hasard ni aux coïncidences, j'en conclus tout naturellement que ce qui nous était arrivé, séparément mais quasi simultanément, était voulu non par Dieu mais par je ne sais qui bénéficiant des mêmes pouvoirs thaumaturgiques !

Mon neveu David – ses parents vivent à New York, Park Avenue, non loin de la salle des ventes Christie's – est un fana de la science-fiction ; c'est en jetant un coup d'œil sur l'étagère de ses lectures que j'ai trouvé tes trois bouquins. Le jour de ta séance de dédicace, j'étais retenue en Californie du Nord, pour un reportage programmé depuis longtemps, au Mont Shasta. Impossible de me décommander. Je t'ai donc fait porter un mot par Dave, à la *Science Fiction Shop* où tu dédicais tes œuvres. Voilà. Tu sais tout. Et toi ?

- Moi ? rit-il. Je t'aime et...

Il se pencha sur son ventre, mordilla son pubis en grognant :

- ... et je vais te dévorer si nous ne passons pas à table !

Elle le repoussa de côté et se leva en riant :

- Le repas est prêt, Teddy, il faut juste mettre le couvert. En prévision de ta venue, et de ce qui vient de se passer, plaisanta-t-elle, j'ai donné quartier libre à Dora, la domestique. Une Portoricaine à la fois gentille, consciencieuse et bonne cuisinière. Tu la connaîtras demain.

Ils prirent une douche ; ensuite, la jeune femme offrit à l'Australien un kimono de satin noir décoré d'idéogrammes japonais, soigneusement plié, avec, au-dessus, une paire de mules :

- Pour le confort de « monsieur », s'il daigne revenir souvent...

Elle avait dit cela avec le sourire mais son regard exprimait une certaine gravité. Il prit ce cadeau, le posa sur le lit et enlaça la jeune femme, savourant la tiédeur de sa nudité sur la sienne :

- Je daignerai, chérie, mais la proposition que je t'ai faite, peu avant notre séparation, en Australie, tient toujours. Tu t'en souviens ?

- Parfaitement, *Goï o' my heart* : tu m'as demandé de devenir ta femme, mais c'était alors impossible et c'est le cœur brisé que j'ai dû refuser, te laissant une nuit dans le désert où nous avons vécu trois mois ensemble, trois mois de bonheur.

Elle caressa le lourd pendentif à la splendide opale noire aux reflets irisés suspendue à son cou :

- Ainsi que je te l'avais promis, je t'ai laissé ma récolte d'opales... pour trouver plus tard, au fond de mon sac, cette énorme opale précieuse que tu y avais cachée !

- Et le second sac ?

Elle fronça les sourcils, surprise :

- Comment le sais-tu ? C'est vrai, après mon sommeil d'une semaine, j'ai trouvé à mon chevet un volumineux sac d'opales taillées, presque aussi belles que celle que tu m'as offerte.

Ce fut à son tour de ciller dans une mimique d'incompréhension :

- Je parlais du gros sac d'opales que j'ai trouvé, moi, à mon réveil, après huit jours passés Dieu sait où !... Huit jours... Il est impensable que j'aie dormi aussi longtemps dans le désert, à l'ombre de mon 4X4, sans périr de soif !... Ainsi donc, toi aussi tu as vécu ce même épisode et reçu en cadeau anonyme un lot important d'opales ?

- Oui et j'ignore toujours à qui je dois ce présent... qui m'a permis d'acheter cet appartement au cœur de Manhattan, face à Central Park !... Un présent royal puisque la vente de ce lot d'opales atteignit environ un million cinq cent mille dollars !

- C'est ce que valait aussi le sac de gemmes découvert sous mon nez, à mon réveil, à peu près au même moment où tu trouvais le tien ! J'ai fait quelques bons placements et avec, de surcroît, mes droits d'auteurs, je vois l'avenir plutôt en rose ! Alors, amour, qu'attendons-nous pour nous marier ?

Elle se serra davantage contre lui, l'embrassa longuement :

- Dès cet instant, je me considère comme ta femme, Teddy, et je suis prête à venir vivre chez toi ou à t'accueillir ici, selon ce que tu décideras, mais... pour des raisons que je souhaiterais t'exposer plus tard seulement, je préférerais que nous nous mariions vers la fin de l'année. Tu y vois un inconvénient ?

- Aucun, chérie, puisque dès ce soir, nous ne nous quittons plus ! toutefois, s'il n'y a aucun inconvénient, il y a peut-être un problème pour m'installer chez toi : auras-tu la place pour accueillir un grand bureau, des centaines de bouquins, de dossiers suspendus ainsi qu'un poste de travail pour ordinateur où je fais mes traitements de texte ?

Elle lui prit la main, traversa l'appartement et à l'extrémité d'un hall de dégagement, elle ouvrit une porte sur une grande pièce vide, avec seulement un téléphone branché dans un angle :

- Ce sera suffisant ? Le maître pourra-t-il, à l'aise, pondre ici ses romans, ses articles ?

- Il le pourra très confortablement, Mrs Jackson ! agréa-t-il non sans songer, avec perplexité, que le conte de fées continuait !

Un conte de fées méthodique : vingt-cinq ans plus tôt, Ariellah le quitte en lui laissant sa récolte d'opales. Ce lot de pierres fines vendu, il confie le montant de la transaction à un agent en bourse qui fait fructifier son capital. Un quart de siècle s'écoule : il commence à en avoir assez de ce métier de prospecteur, ingrat et pénible. Ses rentes devraient lui permettre, à cinquante ans passés, sinon de « décrocher », du moins de soigner ses rhumatismes et ses dents en fort mauvais état !

Comme tous les soirs, il s'endort au bivouac, près du vieux 4X4. Deux copains flics le réveillent tôt le matin... Et c'est l'impossible, l'incroyable qui se manifeste : Lonesome Jackson, quinquagénaire, aux cheveux poivre et sel, au front dégarni, est inexplicablement redevenu l'homme jeune et vigoureux qu'il était vers trente ans ! Et il découvre qu'entre le moment où il s'est endormi et celui de son réveil, une semaine s'est écoulée ! Là, un trou supplémentaire dans ses souvenirs : une brève perte de conscience pendant laquelle les policiers sont repartis ! Il récupère son matériel, embarque le tout dans le 4X4... et découvre sur le siège avant un gros sac d'opales magnifiquement taillées, qu'il vendra près d'un million cinq cent mille dollars !

Il est riche... Et désormais en mesure d'accomplir ce rêve auquel souvent il a pensé puis rejeté comme inaccessible : devenir romancier...

Ouvrant un atlas australien et fermant les yeux, il avait piqué l'index n'importe où et constaté que son ongle désignait le petit port méridional de Cowell, dans le golfe de Spencer.

Cowell ?... La phonétique de ce nom ne lui convenait pas entièrement. Il avait remplacé les « l » par un « n » et obtenu Cowen, qu'il allait répéter à plusieurs reprises. Oui, à son goût, cela sonnait mieux.

Mais pourquoi « n » plutôt qu'une autre consonne ? Parce qu'un soir, rêvant avec Ariellah dans le désert, à contempler les étoiles, la jeune Américaine, parlant de la Kabbale, un domaine complexe qui la passionnait, lui appris que le « n » – le *noun* – placé à la fin d'un mot, en modifiait l'énergie ; plus exactement la structuration énergétique, selon le *Sepher Yetsira*, livre fondamental de la pensée analytique hébraïque. De valeur cinquante, le *noun* appartient au plan kabbalistique des réalisations, avec pour sens ontologique : le souffle, la vie. Sous quels meilleurs auspices aurait-il pu se forger un pseudonyme ?

C'était décidé : il serait Teddy Cowen, mais il n'écrirait pas des romans d'aventure, optant finalement pour la science-fiction.

C'est le succès. Merci, Bonne Fée ! Et sur d'autres plans, les miracles continuent : Ariellah, de son côté, devient riche et rajeunit ! Ariellah achète un somptueux appartement à Central Park, s'y installe, laisse une grande pièce vide, prête à l'accueillir, lui et son bureau, sa bibliothèque, lorsqu'une série de « hasards » les fait se retrouver, toujours épris l'un de l'autre, libres et sans contraintes, cette fois.

Oui, un beau conte de fées...

L'ennui, avec Phil Jackson/Teddy Cowen, c'est qu'il ne croyait pas aux contes de fées et pas davantage au hasard tout court et *a fortiori* aux séries de hasards !

Il se sentit secoué et entendit rire sa compagne qui le dévisageait :

- Eh ! Mon cœur, où étais-tu parti, sans crier gare ni écouter ce que je te disais ?

- Loin, Ariellah chérie. Fort loin dans l'espace et le temps, mais tu occupais pourtant toutes mes pensées ! J'ai pu me rendre compte ainsi que je n'ai jamais cessé de t'aimer...

Sur ce point, au moins, il était pleinement sincère...

Elle le taquina, faussement soupçonneuse :

- Tu ne me caches rien ?

L'Australien, gardant avec peine son sérieux, se recula, bras écartés, paumes ouvertes présentées en avant, aussi nu que l'était sa compagne :

- Parole, amour, je ne te cache rien, tu peux vérifier !

Ariellah pouffa de ses facéties ; ils se rendirent dans la chambre où elle revêtit sa *cheongsam* et lui le kimono reçu en cadeau de retrouvailles.

- J'ai suspendu ton costume dans l'armoire, fit-elle en ouvrant la porte du meuble.

Il alla prendre son briquet, son étui à cigarettes dans la poche de sa veste et un bristol tomba sur la moquette que la jeune femme ramassa pour le lui restituer.

Machinalement, il lut le libellé, à mi-voix :

- Kenneth Fisher, électronicien ? Ah oui, c'est un lecteur venu se faire dédicacer un bouquin. Un garçon charmant. J'ai bavardé avec lui cinq minutes, à la librairie ; il semblait en pincer pour une ravissante blonde qui, à regret, dut refuser son invitation à prendre un verre... Linda, j'ai oublié son nom, mais je dois avoir également sa carte dans ma poche.

Il la trouva sans peine et lut :

- Linda Buckley, antiquités, JH Payne's Mansion, Hill Way, Coram, Long Island. Une jeune femme fort sympathique, qui aurait fait une Rencontre du III^e Type souhaiterait m'en parler. Ca te ferait plaisir que nous allions passer un jour ou deux à Long Island, afin d'interroger cette Linda Buckley ?

- Non seulement cela me ferait plaisir mais je pourrai peut-être faire un très bon papier, avec son aventure. Pour autant qu'elle m'autorise à divulguer au moins une partie de son identité. Ce qui m'étonnerait ; les personnes ayant eu une expérience traumatisante dans ce domaine préfèrent souvent conserver l'anonymat.

- Ce sera probablement son cas, je le crains aussi. Nous lui téléphonerons pour prendre rendez-vous.

Il réfléchit un instant puis :

- La carte de visite au nom de Kenneth Fisher, ramassée sous la table, à la librairie où je dédicais mes romans, je me demande si ce n'est pas Linda qui l'aurait fait tomber, par inadvertance...

- Téléphone-lui donc, chéri, pendant que je mets le couvert...

Il chercha des yeux le téléphone et le trouva sur un petit guéridon, près du canapé en cuir fauve disposé dans le living à l'opposé de la table ovale garnie de six chaises.

L'Australien composa le numéro et mit le chorus, afin qu'Ariellah entende. Il ne tarda pas à obtenir la jeune femme qui se montra ravie de son appel, puis surprise et incrédule d'apprendre qu'il ait trouvé la carte effectivement perdue !

- C'est formidable, Teddy ! J'avais renoncé à chercher dans l'annuaire de l'Etat de New York, tant il y a de Fisher ! J'étais sincèrement navrée, contrariée de cette étourderie. Ce Kenneth

Fisher m'a paru tellement sympathique et... Cela vous amusera sans doute mais, lui et moi avons eu la même impression, très forte, de nous être déjà rencontrés.

- Je vous donne tout de suite ses coordonnées.

Dans l'écouteur lui parvint, un peu éloignée, une voix enfantine, curieusement haut perchée appelant « Ma... man »... « Ma... man », en détachant les syllabes.

Masquant à peine le combiné, la jeune femme répliqua avec une pointe d'agacement :

- Oui, Jeffrey ! Laisse parler maman, veux-tu ?

Elle enchaîna à l'intention de son correspondant :

- Excusez-moi, Teddy. Mon fils est parfois sans gêne ! Vous alliez me donner les coordonnées de monsieur Fisher...

Elle en prit note sur son agenda et remercia chaleureusement le romancier :

- C'est gentil à vous. Quand nous revoyons-nous ? Vous savez que j'ai des choses... intéressantes et surprenantes à vous dire. Vous pourriez venir passer un week-end, vers la fin du mois, avec votre épouse, bien entendu. La place ne manque pas dans mon cottage, derrière le magasin. Voulez-vous que nous prenions date ?

- Juste une petite minute, pour vérifier si ma... femme est libre dans une quinzaine... (Il lança) : Chérie, tu as un créneau, en fin de ce mois ?

Linda Buckley nous invite à Long Island.

Depuis la cuisine, sa compagne répondit :

- Attends, j'arrive tout de suite, chéri. Regarde mon calepin, près du téléphone.

Ariellah alla déposer au milieu de la table dressée un réchaud à alcool et vint ensuite s'asseoir sur les genoux de Teddy.

- Bonsoir, Linda ; c'est Ariellah à l'appareil. Ted m'a tellement dit du mal de vous que j'ai hâte de vous connaître ! Sauf contretemps de dernière minute, c'est OK, pour le samedi 1^{er} juillet ? Ou la veille, si vous préférez.

- J'en suis vraiment ravie, Ariellah. D'accord pour le 1^{er}. Si vous veniez vers les trois ou quatre heures, ce serait parfait.

- Nous y serons. Et si vous invitiez aussi Ken Fisher ?

Linda, après un instant de silence, répondit d'un ton enjoué :

- Au fait, pourquoi pas ? C'est une bonne idée, Ariellah.

Les deux jeunes femmes bavardèrent un court moment encore et raccrochèrent avec le sentiment d'être devenues des amies. L'écrivain s'étonna :

- Pourquoi avoir suggéré à Linda d'inviter Fisher ? Elle l'a entr'aperçu à peine une minute à la séance de dédicace ?

- Justement ! Ils brûlent d'envie de se revoir tout en ayant la sensation de s'être déjà fugitivement rencontrés. N'est-ce pas un excellent prétexte, pour Linda, de l'inviter à une soirée « avec des amis » ? Les apparences seront sauvées.

- Et entremetteuse, avec ça ! la taquina-t-il en la chassant de ses genoux avec une tape sur les fesses.

- Et brutal, avec ça ! paraphrasa-t-elle en contenant son envie de rire. Veux-tu allumer le réchaud, pendant que je vais chercher la « amrmitte mongole » qui attend sur le chauffe-plats ?

A l'issue de ce succulent repas, ils s'installèrent sur le canapé et savourèrent, dans un gobelet en porcelaine, de l'alcool de riz tiédi tout en suivant un bulletin d'informations à la télévision.

... Mutilations animales au Nouveau-Mexique : mécontents, les ranchers jurent d'appliquer la loi du talion et de tirer sans sommation sur les coupables surpris en flagrant délit...

Série noire : toujours aucune explication satisfaisante susceptible de rendre compte des multiples crashes d'avions, principalement des Boeings, survenus il y a trois jours en divers points du globe.

- Ah ! oui, Teddy, c'est curieux, tous ces avions qui dégringolent en l'espace de vingt-quatre heures ?

- Non, Ariellah, pas en vingt-quatre heures. Si tu consultes un planisphère avec les divisions verticales des fuseaux horaires, tu constateras que ces catastrophes se sont produites au même moment à travers le monde ! C'est le changement des fuseaux horaires qui donne l'illusion d'une série noire s'étalant sur toute une journée !

- Alors, c'est encore plus incroyable !

- Ce l'est d'autant plus, chérie, qu'aucun commentateur n'a fait ce rapprochement, comme si cela devait rester ignoré du public !

Tentative d'enlèvement d'une adolescente – Mary Holbrook, fille d'un médecin de Newton – dans un parc près de Boston, par trois hommes vêtus de noir...

Intriguée, Ariellah actionna le bloc de télécommande pour augmenter le son.

...jeune fille faisait du jogging dans le Hammond Pond Park, résumait le commentateur de la télévision, lorsque, vers six heures du soir, trois inconnus en costume sombre et feutre rabattu sur les yeux se jetèrent sur elle, s'efforçant de l'entraîner. L'arrivée inopinée d'un groupe d'étudiants du Pine Manor Junior College, se livrant eux aussi au jogging, sauva Mary Holbrook, ses agresseurs abandonnant leur projet criminel pour s'égailler dans le bois. Les recherches entreprises pour les retrouver sont demeurées vaines.

Notre page sportive débute avec les Tigers de Cincinnati qui...

Ariellah baissa le son, approuvé par l'écrivain qui se souciait autant des *Tigers* de Cincinnati que des *Skunks* (Putois) de Wichita, fussent-ils as du rugby, champions de la trottinette ou virtuoses du bilboquet !

- Cette agression est des plus bizarres, rumina-t-il, perplexe.

- Tu sais, tous les jours des femmes sont agressées, aux *States* comme en d'autres pays.

Il en convint, mais se promit d'amorcer une enquête auprès de cette jeune Bostonienne, de sa famille, de ses relations, ne pouvant se défaire d'un sentiment de malaise, comme à l'approche d'une menace insidieuse, encore informulée mais capable d'éclater dans toute son horreur.

Ne voulant pas alarmer – peut-être inutilement – sa compagne, il préféra garder ses craintes au fond de lui-même, essayant de chasser de son esprit ces étranges individus vêtus de sombre qui avaient tenté de kidnapper la fille d'un médecin de Boston. Plus exactement de Newton, l'une des nombreuses villes satellites de la capitale du Commonwealth du Massachusetts...

16 juin, dix heures, Washington, DC. La Maison-Blanche.

Après avoir franchi le contrôle de sécurité traditionnel au portail principal d'Executive Avenue, la luxueuse Pontiac Bonneville de Harold Blackwood stoppa avec un faible ronronnement à l'entrée de la Maison-Blanche.

La garde avait été doublée devant le haut portique ionique aux six colonnes immaculées qui s'élevaient jusqu'au toit terrasse du second étage. Sanglés dans leur uniforme, gants blancs, Colt 11,43 à la ceinture, et portant à l'épaule le bon vieux fusil d'assaut M16 (également sorti des usines Colt), les gardes ne jetèrent qu'un bref coup d'œil à la limousine, laissant à leur capitaine le soin d'aller aux nouvelles. Ce qu'il fit, saluant les passagers de la Pontiac : une splendide femme de couleur (ressemblant à Grace Jones) à l'élégant tailleur d'été bleu pastel et un vieillard. Le chauffeur en livrée alla ouvrir la portière arrière droite.

Seul l'homme âgé, de haute stature, les cheveux blancs, costume trois pièces beige, veston croisé, quitta le véhicule et tendit son laissez-passer à l'officier qui le connaissait pour l'avoir vu à plusieurs reprises rendre visite au Président des Etats-Unis ; ce faisant, le capitaine se pliait aux règles de sécurité renforcée. Le laxisme général de la vieille Europe, la veulerie de nombre de nations, ne faisaient-ils pas les beaux jours de la canaille terroriste, enturbannée ou pas ?

Cet homme, très droit, mince, au regard clair, portait allègrement ses soixante-douze ans. Mais il portait aussi – moins aisément sans doute – tous les secrets d'Etat auxquels sa charge l'avait directement ou indirectement mêlé. Car Harold Blackwood servait la nation américaine depuis bien longtemps. Vétéran de l'OSS (Office of Strategic Service, service de renseignement créé en 1941 lors de la Seconde Guerre mondiale), il avait pris la tête de la CIA qui lui avait succédé en 1947, pour en assurer la direction dix années durant. Par la suite, plus effacé, apparemment simple « conseiller technique », « Dear Harold » (ainsi surnommé par référence à Henry Kissinger ou « Dear Henry ») avait toujours été l'homme de confiance, l'éminence grise des Présidents qui s'étaient succédé à la Maison-Blanche.

Aussi connaissait-il fort bien le légendaire « bureau ovale » à la moquette beige aux fleurs bleues stylisées, aux fauteuils rouges et canapés blanc cassé, à la vieille horloge normande et aux baies donnant sur la pelouse avec ses jets d'eau. A diverses reprises, son assistante, la politologue Maura Kimball, l'avait accompagné dans le saint des saints, mais aujourd'hui, la très belle jeune femme demeurait sagement installée à l'arrière de la Pontiac. Le bras droit sur le dossier de la banquette, ses jambes au galbe parfait négligemment croisées, le menton sensiblement relevé dans une pose à la fois altière et naturelle, Maura Kimball offrait à l'officier de la sécurité un profil de déesse antique empreinte de mystère...

- Cher Harold !

Le Président Alan Nedwick, de dix ans son cadet, à la chevelure rousse comme des taches de son qui tavelaient son visage, s'était levé pour accueillir le visiteur ami avec une chaude poignée de main :

- Merci, Harold, d'être venu si vite...

Il abandonna son bureau et, avec son hôte, alla s'asseoir sur l'un des canapés, s'installant tous deux face à face :

- Un thé ? Un café ?

- C'est gentil à vous, Alan, mais j'en suis déjà à mon troisième café, ce matin !

Le Président poussa vers lui un coffret à cigares en cèdre massif avec, sur ses côtés, l'inscription Aldébaran :

- Dans ce cas, servez-vous, mon cher. Vous avez une mine splendide !

Verbiages...

Le Président tournait autour du pot pour retarder une information qu'il serait bien forcé, pourtant, de lui communiquer. L'ex-patron de la CIA feignit l'ignorance, puisa dans le coffret l'un des énormes cigares qu'en amateur avisé il fit légèrement craquer entre ses doigts, un peu au-dessus de la bande dorée marquée : Pleiades.

Par-dessus la petite table basse, ronde, laquée et sombre, Blackwood se pencha, donna du feu au Président, alluma rituellement son propre cigare et nota, incidemment :

- Vous faites des infidélités au Barbudo, Alan ? Il est vrai que ces cigares français valent les siens... En outre, les *Frenchies* sont tout de même nos amis...

Bref silence puis :

- La politesse voudrait que je vous retourne votre compliment avec quelque chose du genre : « Vous êtes en pleine forme, Président ! » Je ne le ferai pas. Nous nous connaissons trop et depuis trop longtemps pour échanger des propos de salon.

Et de têter consciencieusement son cigare, sans inhaler la fumée. Son hôte illustre opina, le visage grave, le front soudain creusé de rides :

- Vous êtes un vieux renard, Harold, et mon intention n'était pas de vous leurrer sur la gravité de la situation... que vous subodorez certainement, à la façon dont vous connaissez le dessous des cartes !

- D'autant, ironisa incidemment l'homme de la CIA, qu'il m'arrive de suivre les bulletins d'information à la télé et d'apprendre ainsi, par exemple, que les mutilations animales ont repris au Nouveau-Mexique et que les Boeings surtout et quelques autres modèles d'avions civils – mais tous américains – ont une fâcheuse tendance à bigorner les pâquerettes, depuis un certain temps ! Aux yeux des usagers... et des nations qui ne sont pas dans le secret des dieux, cela fait mauvais effet !

Une ironie mordante, des paroles caustiques imposées par le caractère dramatique de la situation actuelle. Et tous deux faisaient partie de la poignée d'hommes qui en connaissaient l'origine et tous les rouages...

Le président Nedwick se massa le front et lâcha un soupir, accablé :

- Je regarde aussi la télévision, Harold, et je vous ai demandé de venir pour vous annoncer que l'heure de ma retraite... définitive a sonné.

Blackwood, d'ordinaire maître de ses réactions, eut un bref mouvement de tête, haussant les sourcils dans une mimique de stupéfaction. Mais son illustre interlocuteur enchaîna :

- Tous les documents top secret sur le PI 40 que vous ne possédiez pas, à Langley¹⁹, sont actuellement chargés, sur mon ordre, dans le coffre de votre voiture. Vous êtes le dernier survivant de la « vieille garde », cher Harold, puisque vous avez démarré en 1949 ce qui, plus tard, donnerait naissance à la Cellule de Crise PI 40.

Blackwood intervint avec un sourire mélancolique :

- Sans avoir mon âge canonique, le professeur Lionel Dennsmore appartient à la seconde « vieille garde » puisqu'il est entré sous mes ordres dans cette Cellule de Crise voici une vingtaine d'années. Même infirme maintenant, sérieusement handicapé, sur son fauteuil roulant, mais il est bien vivant, lui aussi.

Le Président l'observa avec une mimique entendue :

- Oui, bien vivant et... désireux de le rester ! Son 4X4 aurait échappé à un attentat, près de Dulce. Vous devez être au courant ?

Le vieillard toussota avec beaucoup de distinction et reconnut, évasif :

- Euh, oui, Alan, je suis au courant.

¹⁹ Siège de la CIA, en Virginie, dans le Comté de Fairfax, à une douzaine de kilomètres seulement de la Maison-Blanche.

- Bon. Nous reviendrons tout à l'heure sur le cas Dennsmore... Vers la fin des années 40, le fantastique événement que vous savez déclencha d'abord la peur au Pentagone ; ce sentiment viscéral surmonté, cédant à l'enthousiasme, nous avons commis la plus tragique des erreurs, en gommant de l'Histoire toute allusion audit événement top secret qu'aujourd'hui nous savons pouvoir qualifier de funeste ! Dieu seul sait si nous pourrons un jour réparer cette faute énorme... dont j'assume une part non négligeable de responsabilité.

Le vieux conseiller et ex-patron de la CIA eut un mouvement d'épaules et un geste de la main :

- Ce n'est pas sous votre mandat, Alan, que tout ce micmac a commencé. En 1949, vous étiez encore à l'université et abordiez à peine le domaine politique en militant chez les « jeunes » du *Grand Old Party*.²⁰

- C'est vrai. Néanmoins, quand j'ai accédé au poste suprême et lorsque vous, en personne, en ce même bureau, êtes venu me confier le secret que seuls douze hommes, aux *States*, partageaient à l'origine au plus haut niveau, je n'ai rien fait. A l'instar de mes prédécesseurs à la tête du pays depuis la fin des années 40, je me suis tu, contribuant par mon silence à nous enfoncer toujours un peu plus dans l'inextricable guêpier où, désormais, nous nous débattons ! Et je dis guêpier en songeant à un mot nettement plus fort !

« Même en ces minutes d'une extrême gravité, raisonna Blackwood, le boss ne perd pas son légendaire sans de l'humour. »

- Ma disparition de la scène politique, Harold, fera de moi un bouc émissaire tout indiqué. Ceci vous permettra peut-être de retarder quelque temps encore la divulgation de... l'horrible vérité. Ce délai, mettez-le à profit pour exploiter les informations que vous puiserez dans les documents mis à votre disposition. Etablissez un rapport édulcoré destiné à préparer le public, étape par étape, à ce qui l'attend... Usez de stratagèmes... mais restez dans l'ombre, ainsi que Maura.

Le Président ralluma son Aldébaran qu'il avait laissé s'éteindre dans le cendrier rond en métal, avant d'enchaîner :

- Revenons à Lionel Dennsmore, notre cher et illustre biologiste et généticien. Il est l'un des premiers membres de la seconde génération des pionniers d'où émergea le groupe PI 40. Mais de ceux qui aujourd'hui le composent, il est assurément le plus fanatique, parce que le plus dévoué à la cause de ses... « employeurs » ! De plus en plus handicapé ; il ne peut plus se déplacer que dans son fauteuil électrique, mais cela ne l'empêche pas d'être un homme terriblement dangereux. Malgré ce que nous savions de lui, nous n'avons pas pu nous opposer à sa progression jusqu'à la tête du groupe PI 40. Dennsmore est dès lors devenu l'homme le plus puissant du monde et c'est lui, assurément, qui a donné le feu vert pour déclencher ces catastrophes aériennes en série, qui frappent diverses compagnies américaines et visent la compagnie Boeing en particulier.

- J'avais remarqué, depuis un certain temps, que les... « employeurs » de Dennsmore s'agitaient de nouveau d'inquiétante façon. Ils doivent fatalement manigancer un coup de Jarnac.

Le Président se leva, plus lourdement que le vieillard qui, en face de lui, l'imitait. Les deux hommes, très émus, se serrèrent longuement la main.

- Soyez vigilant, mon cher Harold. Désormais, vos anciens collègues, vos amis du Groupe PI 40, ne tarderont pas à se muer en ennemis implacables dès l'instant où ils soupçonneront... ou apprendront l'existence d'une... opposition occulte. Ils mettront tout en œuvre – et le professeur Lionel Dennsmore le premier – pour faire échec à cette opposition. Si leurs soupçons pèsent sur vous, il est hors de doute que vous serez alors le traître à abattre.

Après une courte pause et un long regard chargé d'affection, le Président des Etats-Unis soupira :

- Bonne chance, mon vieux Harold. Tu vas en avoir sacrément besoin !

Blackwood, avec tristesse, tenta de raisonner, de convaincre cet homme illustre avec lequel, depuis si longtemps, il entretenait des rapports fraternels :

- Tu le sais, Alan : je réprovoe ta décision... Elle est trop... radicale. Reste... Reste parmi nous. Nous aurons besoin d'hommes qui...

Le Président Alan Nedwick l'interrompt, lui donna l'accolade, lui prit les épaules et le regarda en face, sans ciller :

- Non, Harold, ne revenons pas là-dessus. Je suis le « coupable » tout désigné pour jouer les victimes expiatoires... en te laissant ainsi un répit pour agir... A tout le moins, pour tenter l'impossible !

²⁰ Le Grand Vieux Parti (orienté à droite), surnom du Parti républicain, aux USA.

CHAPITRE V

« Le secret c'est mauvais, c'est antidémocratique, et ça finit toujours par coûter cher. »

Hubert Reeves

17 juin, sept heures quarante et une. Washington, la Maison-Blanche.

Veste immaculée, gants blancs, pantalon noir, le vieux valet de chambre déposa sur la table basse, près du bureau où le Président, matinal, travaillait déjà depuis une demi-heure, le plateau avec une grande tasse de thé, sucré d'une cuillerée de miel, additionnée d'un nuage de lait.

- Merci, Max, fit Alan Nedwick, la main posée sur le combiné du téléphone.

- Tout à votre service, monsieur le Président, fit le serviteur en repoussant un peu le coffret à cigares Pleïades pour mieux disposer le plateau.

Max Griffin, le valet de chambre, se retira, notant l'humeur plutôt nerveuse de l'homme d'Etat qui, à son entrée, avait gardé la main sur le téléphone, manifestement interrompu dans son intention d'appeler personnellement un correspondant. Attaché à la Maison-Blanche depuis une trentaine d'années, Max avait vu se succéder les présidents, à commencer par J.-F. Kennedy. Il connaissait leurs qualités, leurs habitudes, leurs travers, leurs intonations de voix. Le vieux serviteur n'avait pas besoin d'une longue observation pour savoir, par exemple, si le Président Nedwick, lorsqu'il lui apportait sa seconde tasse de thé (la première, il la prenait dans son lit, avant de faire sa toilette) serait de bonne ou de méchante humeur, préoccupé ou serein.

Et ce matin, le premier magistrat du pays manifestait de la nervosité. Son « Merci Max », trop sec, trahissait une préoccupation sérieuse.

S'éloignant en direction du hall, le valet de chambre marqua un temps d'arrêt, tourna machinalement la tête à ces bruits composites inhabituels : la tasse reposée avec une sorte de brusquerie sur la sous-tasse, un fauteuil heurté et, après quelques secondes, un soupir ou un gémissement étouffé.

Un malaise, peut-être ?

Le serviteur, indécis, sursauta violemment : une détonation assourdissante venait de précéder le bruit sourd d'un corps tombant sur le parquet. Avant qu'il n'ait pu se ressaisir, les hommes des services de sécurité et leur officier, Colt 45 au poing, firent irruption dans le couloir pour se ruer vers le « sanctuaire ». Le capitaine ouvrit la porte à toute volée et se figea sur le seuil du bureau ovale, pétrifié d'horreur : le Président des Etats-Unis d'Amérique gisait sur le dos, le visage éclaté, complètement défiguré par la cartouche explosive de fort calibre qu'il s'était tirée sous le menton ! L'index encore dans le pontet, sa dextre tenait un revolver Charter Arms 44 Magnum.

Sur le bureau, à côté de la tasse vide, une boîte de cartouches explosives, ouverte, portant la marque d'une manufacture de Norgross, Georgie : Bingham Ltd. Les six alvéoles vides attestaient que le désespéré avait garni le barillet tout exprès pour accomplir son acte tragique ; il ne s'agissait donc pas d'une arme chargée restant à demeure dans le tiroir du bureau. Outre l'odeur de poudre flottait une autre odeur, plus ténue : celle de l'ozone, peut-être.

- Oh ! Mon Dieu ! Mon Dieu ! ne cessait de répéter le vieux valet de chambre, brisé d'émotion devant le cadavre à la face ensanglantée.

Le vice-président Edmund Marsh, sur ces entrefaites, arrivait à la Maison-Blanche. Alarmé par le remue-ménage et le déploiement des services de sécurité autour de l'édifice et jusqu'en bordure de l'Elipse au gazon soigneusement tondu, il se hâta vers le bureau. Devant le spectacle, il eut un haut-le-cœur et porta son mouchoir à la bouche, l'estomac soulevé par l'envie de vomir ! Il parvint à se maîtriser, interrogea l'officier de sécurité, le valet de chambre qui bégayait, les yeux humides, ni l'un ni l'autre ne pouvant expliquer ni comment ni pourquoi c'était arrivé.

- Monsieur le vice-président, prévint le capitaine, sur le bureau se trouve une lettre qui vous est destinée.

L'intéressé prit l'enveloppe au libellé ainsi rédigé : *A l'attention d'Edmund C. Marsh, vice-président des Etats-Unis d'Amérique. A n'ouvrir qu'après ma mort.*

Bouleversé, Marsh décacheta l'enveloppe, et déplia lentement la lettre à l'en-tête très officiel de la Maison-Blanche. Il parcourut les premières lignes manuscrites et les relut, cette fois d'une voix sourde, enrouée par l'émotion :

- « Cher Ed. Que Dieu pardonne mon geste, dicté par la situation sans issue dans laquelle mes prédécesseurs et moi-même – sans l'avoir voulu – avons jeté notre pays ; une situation épouvantable qui... »

Le vice-président marmonna la suite de façon indistincte et acheva sa lecture, en cachant de son mieux une émotion nouvelle qui imprimait un léger tremblement à ses mains. Quel terrible secret révélaient donc ces lignes pour que le destinataire ait jugé bon de le garder pour lui ? Ses traits, déjà altérés par les pénibles minutes que tous ici venaient de vivre, se creusaient davantage et une lueur alarmante, un instant, ternit le gris acier de ses yeux. Il replia la lettre, la glissa dans sa poche et secoua sombrement la tête :

- Le malheureux a su très bien dissimuler son état : une profonde dépression nerveuse qui devait aboutir à cet acte de désespoir...

Avec une poignante affliction, il regarda l'affreuse bouillie sanglante qui tenait lieu de visage au chef de l'Etat et se comprima l'estomac ; une insoutenable nausée lui soulevait de nouveau le cœur. Il bredouilla une excuse et gagna hâtivement le cabinet des toilettes attendant au bureau ovale.

A leur tour, Steven Madow, le porte-parole de la Maison-Blanche et Andrew Ryan, assistant particulier du vice-président, aussi incrédules et remués que ceux qui les avaient précédés, se présentèrent bientôt au cordon de gardes déployés devant le péristyle.

Alertés dès la découverte du drame par l'officier des services de sécurité, Leonard Trenholm, le directeur du FBI et six de ses agents arrivèrent alors cinq minutes à peine venaient de s'écouler. Sis à la F Street, le siège du Bureau fédéral des Investigations est pratiquement voisin de la Maison-Blanche. Bien que davantage éloignés – Langley se situant à une douzaine de kilomètres à vol d'oiseau –, les hommes de la CIA n'arrivèrent que quelques minutes après les *G. Men*²¹, en hélicoptère il est vrai, qui se posa sur le gazon, face à l'aile droite de l'édifice.

Flanqué de ses plus proches collaborateurs de la Central Intelligence Agency, Morris Newbury, grand, mince et blond (pas un cheveu blanc malgré ses soixante-trois ans), se hâta vers le portique aux colonnes ioniques. Il gagna prestement le bureau ovale, encombré de techniciens du FBI qui photographiaient, sous tous les angles, le cadavre méconnaissable, examinaient la pièce pouce par pouce, nantis de bocal, récipients et de pinces brucelles. L'un d'eux récupérait délicatement des fragments d'os de la boîte crânienne et de la matière cervicale rosâtre projetée contre le mur. D'autres rassemblaient dans des sachets plastiques des morceaux de mâchoire, de dents, expulsés plus loin sur la moquette. Le projectile explosif avait littéralement brisé en maints endroits la face et la voûte crânienne de la victime.

Morris Newbury échangea une poignée de main avec le vice-président Marsh puis avec son homologue du FBI, Leonard Trenholm, moins grand, plus « enveloppé », le front dégarni. L'arrivée d'une Pontiac Bonneville, conduite par un chauffeur en livrée, leur fit machinalement tourner la tête vers la baie vitrée. De la luxueuse limousine, ils virent descendre un vieil homme, très droit, sans trace d'embonpoint, cheveux blancs, le visage resté énergique malgré les ans, que tous connaissaient fort bien : « Dear Harold », l'ex-patron de la CIA, éminence grise du Président des Etats-Unis, conseiller technique très écouté, aimé des uns, haï par d'autres, mais respecté par tous.

Du moins en apparence.

²¹ Diminutif pour *Government Men* (Hommes du Gouvernement), désignant les agents du FBI.

Il pénétra dans le bureau ovale passablement envahi, salua l'assistance d'un simple mouvement de tête, attristé, les traits décomposés par l'émotion et la douleur. Le vieillard s'approcha du corps, mit un genou à terre, sur la moquette grise et se pencha sur le magma d'os et de chair sanguinolent, qui avait été un visage ami. Harold Blackwood sembla se recueillir un moment, tête baissée, et lorsqu'il se releva, ses yeux étaient noyés de larmes. Il déglutit avec difficulté, s'éclaircit la voix avant de s'adresser au vice-président :

- L'on m'a dit que le Président avait laissé une lettre, sur son bureau, avant de... se suicider. Elle vous était destinée. Donnait-il les raisons de son geste ?

Edmund C. Marsh arrondit les épaules, dubitatif :

- Il parlait de l'extrême gravité de la situation internationale et s'accusait – en accusant aussi les Présidents qui l'avaient précédé – d'en être responsable, du moins en partie. Le reste n'était que divagations ; le pauvre Alan, surmené, versait dans la schizophrénie, victime d'un très grave état dépressif que nous ne soupçonnions pas.

Leonard Trenholm, le directeur du FBI, crut devoir toussoter, comme pour atténuer son embarras mais en le soulignant hypocritement par ce raclement de gorge :

- Il est bien dommage, monsieur Blackwood, que l'intense émotion éprouvée par monsieur le Vice-Président lui ait fait détruire la lettre en question, sitôt lue.

- Après une brève contraction de ses masséters – douleur ou contrariété ? –, Edmund Marsh confirma :

- J'ai agi inconsidérément, je le reconnais maintenant, mais j'ai eu un malaise en voyant le... l'affreuse chose sanglante... qu'était devenu le visage d'Alan. Je me suis rendu aux toilettes, l'estomac soulevé. Machinalement, j'ai froissé la lettre et tiré la chasse d'eau.

Le vieillard effleura à peine du regard Newbury, son successeur à la tête de la CIA et Trenholm, le directeur du FBI, avant de pousser un soupir accompagné d'un hochement de tête.

- Je comprends, Marsh. L'émotion... Nul ne saurait vous en blâmer... même en déplorant la perte de ce document historique...

Leonard Trenholm se mordilla imperceptiblement les lèvres et sembla suivre un instant des yeux le vol d'une mouche, tout en notant avec quelle habileté ce vieux renard du renseignement qu'était « Dear Harold » avait su absoudre Marsh tout en rappelant incidemment l'inqualifiable faute commise en détruisant la lettre du défunt. A l'évidence, ces deux hommes ne s'aimaient pas et lui, Trenholm, devrait soigneusement veiller à ne pas placer son doigt entre l'enclume et le marteau.

Nul besoin d'attendre les prochaines élections pour élire le nouveau Président. L'article 25 de la Constitution des Etats-Unis était clair et sans équivoque : « En cas de destitution, de décès ou de démission du Président, le vice-président deviendra Président. » Le même article stipulait : « En cas de vacance du poste de vice-président, le Président nommera un vice-président qui entrera en fonction dès que sa nomination aura été approuvée par un vote majoritaire des deux chambres du Congrès. »

L'amitié et l'estime que Marsh portait à Morris Newbury autorisaient à penser que ce dernier avait des chances d'être nommé au poste devenu vacant. Dans de telles conditions, raisonnait Trenholm, mieux valait ne pas montrer ce qu'il pensait du geste inconsidéré induit par l'émotion du vice-président, successeur légal d'Alan Nedwick...

Harold Blackwood, une nouvelle fois, remua la tête puis s'adressa simultanément à Marsh et au patron du FBI :

- Inutile d'insister sur la nécessité de demeurer dans un flou pudique quant aux résultats de l'autopsie qui sera pratiquée...

Le tout récent « ex »-vice-président et le directeur de la CIA échangèrent un coup d'œil fugitif qui soulignait un mélange d'incrédulité et de gêne. Marsh fut le premier à réagir :

- Voyons, Blackwood, vous n'y pensez pas ? Une autopsie ? Sur le Président des Etats-Unis d'Amérique ? Le suicide est évident. Deux minutes à peine se sont écoulées après que Max, son valet de chambre personnel, lui avait apporté une tasse de thé.

Une tasse qui trônait, vide, sur la table basse...

L'ex-patron de la CIA parut à la fois surpris puis confus, comme on peut l'être après une bévue :

- Excusez-moi, j'aurais cru que... Je veux dire normalement...

Et de s'interrompre, patelin, en prenant à témoin le directeur du FBI :

- Après tout, pourquoi Alan n'aurait-il pas bu sa tasse de thé avant de se tirer une balle explosive sous le menton ? Sans doute son Colt 45, qui était toujours dans le tiroir de ce bureau (il désignait le meuble d'un mouvement de tête) était-il enrayé ?

Les *G. Men* et leurs collègues de la CIA (collègues d'une convivialité pas toujours évidente) concentraient opportunément leur attention sur le bout de leurs chaussures ou encore, à travers les baies vitrées, sur le vol des pigeons. Chacun s'efforçait de prendre un air dégagé, méditant les yeux ailleurs sur l'excellence de la non-implication des adeptes du Zen !

Sous les dehors de la courtoisie et de l'affliction, soliloquait Leonard Trenholm, « Dear Harold » en met plein la gueule au vice-président – pardon ! au nouveau Président – et à son « ombre », le boss de la CIA ! Il y a de l'orage dans l'air et les peaux de bananes pleuvront avant pas longtemps : j'aurai intérêt à voir où je mets les pieds !

Sacré vieux Blackwood : comédien habile, politicien redoutable pour avoir eu accès, dix ans durant, aux secrets du monde à travers ses fonctions de grand manitou de la Central Intelligence Agency, cet homme rusé, encore débordant d'énergie, d'opiniâtreté, lui plaisait. Il opta donc pour son parti et avec une touchante innocence, répondit à sa question relative à l'arme personnelle du maître des lieux :

- Non, monsieur Blackwood, l'un de mes agents a vérifié : le Colt du Président est en parfait état de marche, à sa place habituelle, dans le tiroir supérieur droit du bureau... En revanche, le coffret à cigares Aldébaran, a, selon Max Griffin, disparu de la table basse.

Edmund Marsh et Morris Newbury ne pipèrent mot, mais sans nul doute inscrivirent-ils mentalement sur leurs tablettes de ne pas oublier le directeur du FBI dans la distribution des peaux de bananes ! Il bénéficierait d'une priorité lors des prochaines mises à la retraite anticipée !

Le conseiller intime de la Maison-Blanche, l'ami, le frère de feu Alan Nedwick, les épaules un peu plus voûtées, secoua douloureusement la tête en murmurant :

- Saluons en Edmund C. Marsh le nouveau Président des Etats-Unis d'Amérique et puisse la fin tragique de notre ami Nedwick sceller l'union du peuple américain. Démocrates et Républicains, j'en suis persuadé, un jour, ne feront plus qu'une famille soudée devant l'adversité.

Après cette formule passe-partout digne d'un candidat des zones rurales du Wyoming ou du Montana au poste de délégué aux comices agricoles du Comté, Blackwood fit un pas vers la porte puis se ravisa, se tourna vers le chef du FBI pour indiquer, très incidemment :

- Vous m'obligeriez, Trenholm, en veillant à ce que le laboratoire d'anatomo-pathologie me fasse parvenir les résultats de l'autopsie. A titre informel, sans aucun caractère d'officialité, bien sûr, et uniquement parce que des liens fraternels nous unissaient, Alan Nedwick et moi.

- Je n'y manquerai pas, monsieur Blackwood.

Ce dernier opina puis se ravisa de nouveau, avec un vague geste de la main, comme pour implorer l'indulgence de ses interlocuteurs après un manquement aux règles de la bienséance :

- Naturellement, à condition que la famille du défunt ne s'y oppose pas... Au revoir, messieurs. A bientôt, Marsh. Nous nous reverrons pour les obsèques...

Le vieillard s'en alla d'un pas plus lent que de coutume. Son dos s'était aussi un peu arrondi, comme sous le poids d'un immense chagrin. Mais ses yeux, baissés, brillaient d'une lueur inquiétante...

A bord de la Pontiac qui roulait en souplesse sur la large autoroute longeant le fleuve Potomac – moins chargée à cette heure de la matinée que l'interminable MacArthur Boulevard –, Harold Blackwood n'eut guère le temps d'admirer le paysage ni d'adresser la parole à son chauffeur. Il donna trois coups de fil, s'exprimant pour l'un d'eux en une langue mystérieuse – en fait, l'un des dialectes « primitifs » des Indiens Athapascan de l'Ouest canadien, enrichi de néologismes codés pour l'adapter au langage moderne. Une langue composite enfantée à partir de bases sémantiques anciennes par les linguistes et sémantistes de la CIA.

La CIA qu'il pouvait justement apercevoir par les vitres des portières gauches. La limousine dominait en effet présentement le fleuve et au-delà un prolongement de la forêt de peupliers et de sycomores. La zone de Langley, à l'ouest, étalait ses installations et constructions abritant les services de la Central Intelligence Agency, en Virginie.

Quand il reposa dans son logement le combiné du radiotéléphone, « Dear Harold » parut satisfait...

De nouveaux pions se mettaient en place sur l'échiquier mondial tandis qu'il avait, en trois appels brefs, réglé les affaires courantes... et le sort de quelques personnages de premier plan qui risquaient fort, dans les semaines ou mois à venir, de dresser des obstacles visant à compromettre les grands desseins de l'éminence grise de la Maison-Blanche...

A l'orée du Cabin John Park, à moins de cinq kilomètres de Langley, sur la rive opposée du Potomac, l'imposant cottage de Blackwood, au sommet d'une butte verdoyante, offrait une vue magnifique sur le fleuve. Celui-ci, dessinant un coude vers le sud-est, irait s'élargissant à travers le DC (District of Columbia) et la capitale fédérale avant d'aller se jeter dans la baie de Chesapeake ouverte sur l'Atlantique.

Vêtue d'une robe au décolleté profond (son coloris lilas tranchait harmonieusement sur sa carnation noire), Maura Kimball gravit l'escalier d'une démarche qui, pour être naturelle, n'en constituait pas moins un spectacle déconseillé aux hypertendus ! Elle emprunta le couloir de l'aile gauche de la vaste demeure et sonna à la porte du bureau de l'ex-directeur de la CIA. Les bras croisés sur sa superbe poitrine, elle tenait une chemise cartonnée qui réduisait l'abîme périlleux de son décolleté. Deux lettres grecques – Phi et Oméga – s'inscrivaient dans l'angle supérieur droit du dossier.

Commandée électriquement, la porte s'ouvrit. A sa table de travail, le combiné du téléphone en main, Blackwood l'invita du geste à entrer. Son assistante avança à pas feutrés, déposa la chemise sur le sous-main puis regagna son bureau, également au premier étage ; un bureau dont les deux baies dominaient l'allée centrale du parc clôturé par une haute et robuste grille en fer forgé.

Curieuse assistante que cette brillante politologue, collaboratrice de « Dear Harold » depuis une douzaine d'années. Lors de son entrée en fonction, elle comptait à peine vingt-trois ans. Belle, jeune, intelligente, cultivée, mais née noire comme d'autres naissent blancs, laids et congénitalement imbéciles, Maura n'avait pas été facilement admises, à l'époque, parmi un certain *establishment* encore un peu réticent à l'endroit des *coloured persons*...

Remontant à sa prime enfance, des souvenirs traumatisants refluaient, parfois, à sa mémoire, avec en surimpression l'image floue de sa mère, morte alors que Maura n'avait que trois ans. La petite devait vivre seule avec son père, modeste livreur d'une buanderie de Port Morris ; un quartier sale et misérable, au sud du Bronx. Un bon papa grand et fort qui lui vouait une véritable adoration, lui racontait des histoires féeriques en la couchant, mais qui s'endormait souvent avant elle, recru de fatigue. Pour son cinquième anniversaire – en fait, le premier à avoir été fêté – une séance de cinéma et une glace : Byzance !

Puis tout s'était enchaîné si vite, à la sortie du cinéma. Will Kimball et sa fille marchaient dans une rue quasi déserte. Des appels au secours, lancés par une femme. Will avait caché sa fillette dans l'encoignure d'une porte : « Tu ne bouges pas ! Je reviens te chercher... » Dans une artère perpendiculaire, une voiture au pare-brise en miettes, moteur tournant, l'avant ayant percuté une borne à incendie. La conductrice appelait à l'aide, sauvagement arrachée du véhicule par deux drogués à la coiffure hirsute : blouson de cuir, le faciès bestial, ils s'efforçaient de l'entraîner dans le couloir d'une maison lépreuse.

Courageux, Kimball s'était sans trop de difficulté débarrassé de l'un des agresseurs, mais il n'eut pas le temps, toutefois, de faire volte-face pour assommer l'autre : celui-ci venait de lui plonger un pic à glace entre les omoplates ! Apeurée, quittant sa cachette, l'enfant avait assisté en hurlant à l'assassinat de son père. A ses cris, le meurtrier s'était enfui. La belle dame avait pris Maura dans ses bras pour courir et être enfin miraculeusement secourue par une voiture de police en patrouille.

La conductrice agressée par ces voyous s'appelait Meredith Blackwood. Elle et Harold, son époux, avaient recueilli la petite orpheline, s'y étaient attachés, conquis par sa grâce, sa gentillesse, son intelligence, et en avaient fait leur pupille. Veillant à lui donner une excellente éducation, ils se réjouissaient de la voir poursuivre de brillantes études tout en pratiquant divers sports et arts martiaux avec le même bonheur. A dix-huit ans, les Blackwood lui avaient offert un studio, lui allouant une confortable mensualité pour lui permettre de mener une existence indépendante décente. Devenu directeur de la CIA, oncle Harold (ainsi appelait-elle affectueusement son tuteur) lui avait proposé de suivre un enseignement très spécial, fort étranger aux programmes de l'université et tout aussi étranger, au demeurant, à l'entraînement des agents de la Central Intelligence Agency.

Diplômée de cette école ne figurant sur aucun annuaire, plyglotte, aussi à l'aise dans le maniement d'une arme automatique qu'au lancer du couteau, karatéka, pilote d'hélicoptère et d'avion, brevetée d'une autre école – celle des nageurs de combat –, Maura était sortie première (section féminine) du Centac. Ce nom inconnu du public désignait une organisation extrêmement discrète ayant, dit-on (sans certitude !), un vague cousinage avec la DEA, la Drug

Enforcement Administration, l'Administration de Lutte contre la drogue²², pseudopode possible (mais non garanti là non plus !) de la NSA ou National Security Agency.

Sa meilleure couverture était donc ce titre d'assistante politologue imaginé par son oncle adoptif pour couvrir ses activités « parallèles »... Son tuteur qui, présentement, achevait de s'entretenir par téléphone avec un homme brisé de douleur : Russel Nedwick, le frère cadet du feu Président des Etats-Unis d'Amérique :

- Oui, mon cher Russel, j'ai longuement parlé à votre frère Gene : il a pris l'avion pour vous rejoindre à Richmond. Je suppose que vous et lui vous rendrez en voiture à Washington ?... Bien... Ayez du courage, Russel ; Alan et moi étions frères de cœur, je comprends d'autant mieux le chagrin que vous éprouvez... C'était un président exemplaire et la nation entière le pleurera, toutefois, n'oubliez pas la formule d'Alan : « Gémissons, certes, mais espérons. »

Blackwood fit une courte pause et parut se souvenir d'une chose importante :

- Ah ! J'allais oublier, Russel. Je ne puis, ici et maintenant, vous en dire les raisons, mais il serait utile que vous et Gene ne vous opposiez pas à ce qu'une autopsie soit pratiquée... Oui, oui, je comprends que cette idée vous révolte, mon cher Russel, mais, dans le suicide de votre frère, des indices, des anomalies me paraissent plutôt bizarres...

Il est de notre devoir, dans l'esprit de la Constitution et pour le respect du défunt, qu'une enquête minutieuse soit menée dans les règles... Et cela passe obligatoirement par l'autopsie !

L'autopsie fut pratiquée : l'état de dislocation de l'ossature de la face et la destruction des chairs interdisaient toute identification. La balle avait explosé dans le palais, fait « sauter » la partie supérieure de la voûte crânienne, rompue la suture fronto-pariétale et détruit les deux maxillaires. Il était pratiquement impossible de reconstituer la denture afin de la comparer au dossier médical établi par le dentiste de la victime.

Un détail chiffonnait de surcroît le médecin légiste, informé du fait que quelques minutes seulement avant de mettre fin à ses jours, Alan Nedwick avait bu sa seconde tasse de thé de la matinée. Un détail embarrassant : le système digestif, les reins, la vessie ne contenaient pas la moindre trace de thé !

Or, dans le bureau ovale, la tasse apportée par le vieux serviteur avait bel et bien été retrouvée vide et portait uniquement les empreintes de la victime – reconnues comme telles grâce au dossier fourni par Langley – Griffin ayant servi ganté de blanc. L'autopsie révélait d'autres éléments troublants : pas de traces de nicotine dans les poumons, sur les dents, les muqueuses buccales. En revanche, sans le moindre doute, le Président était saturé de marijuana ! Ce qu'aucun membre de sa famille ni ses proches n'auraient pu un seul instant imaginer !

Les experts du FBI n'avaient pas trouvé un gramme de marijuana dans le bureau ; pas le moindre joint. Mais le coffret à cigares Aldébaran-Pleiades avait bel et bien disparu ! Un nouveau « mystère de la chambre jaune » ! Une impossibilité de fait dans un lieu clos. Quelle que soit la solution de l'énigme, celle-ci impliquait des perspectives fabuleuses, angoissantes aussi...

La nouvelle avait jeté le pays dans la consternation et la peine qu'aggravait un sentiment de gêne ou d'incrédulité. Le communiqué de Steve Madow, porte-parole de la Maison-Blanche, laissait entendre que, surmené depuis plusieurs mois (mais pourquoi aucun communiqué de santé n'en avait jamais fait mention ?), le Président souffrait d'un état dépressif dont le geste fatal avait été le point culminant.

Et blablabla... et blablabla...

Le nouveau Président, Edmund Marsh, ajoutait le communiqué, après lecture d'une lettre écrite à son intention par Alan Nedwick, avait eu un malaise et s'était rendu dans le cabinet de toilettes joutant le bureau ovale. Au comble de l'émotion et du chagrin, Edmund C. Marsh avait, sans s'en rendre compte, froissé la lettre présidentielle et l'avait jetée dans la cuvette !

Une lettre en soi assez anodine, trahissant la profonde dépression, voire la confusion mentale du malheureux que les tensions internationales affolaient littéralement et dont il se rendait en partie responsable. A l'évidence, bien que nul n'ait pu soupçonner chez lui une instabilité psychique, Nedwick versait dans la psychose et la schizophrénie.

Tel n'était pas l'avis du *Washington Post* qui, le lendemain, titrait :

Magouilles à la Maison-Blanche ?

²² Cf. : *L'Empire clandestin : 5 ans avec les services secrets au cœur du crime organisé*, par James Mills, éditions Albin Michel. Ouvrage documentaire.

Un informateur anonyme nous promet des révélations fracassantes sur la lettre posthume du Président Nedwick destinée au vice-président Edmund C. Marsh. Lettre que ce dernier, sous l'empire du chagrin et par inadvertance, aurait jetée quelques instants après le drame...

Ces quelques lignes, de la part du quotidien qui avait déclenché l'affaire du Watergate, allaient donner des cauchemars à plus d'un familier de la présidence des Etats-Unis d'Amérique ! D'aucuns n'hésitaient pas à murmurer que, selon l'expression consacrée, des cadavres allaient sortir de leurs placards.

Un qui n'était pas mécontent de ce suspense était Léonard Trenholm, le directeur du FBI, le premier à avoir subodoré une manœuvre chez Marsh pour garder cette lettre par-devers lui. Quel incroyable secret pouvait-elle bien contenir ? Ce genre de question, le vieux Harold Blackwood devait aussi se la poser ; il ne serait sûrement pas fâché si ce faux pas – le détournement d'un courrier d'une telle nature – constituait la peau de banane sur laquelle le nouveau Président allait glisser, entraînant de façon quasi certaine la remise en cause de sa succession à Alan Nedwick...

19 juin, Manhattan.

Teddy Cowen avait élu domicile chez Ariellah Greenstein. L'entreprise de déménagement, la veille, y avait transporté la bibliothèque, les armoires métalliques à classeurs suspendus, le bureau, le télécopieur, l'ordinateur de l'écrivain, outre son fauteuil rotatif à roulettes et quelques meubles secondaires. La journée et une partie de la soirée n'avaient pas été superflues pour tout mettre en place dans la grande pièce et ce matin, les ouvrages classés, l'ordi branché, le bureau devenait opérationnel !

A sept heures trente, le couple achevait le petit déjeuner dans la cuisine, tout en écoutant le JT matinal d'une oreille assez distraite. Tous deux ne devinrent attentifs qu'au moment où le journaliste, sur le petit écran, aborda le drame survenu à la Maison-Blanche.

La passation de serment du nouveau Président aurait lieu le 21, la veille de l'inhumation de son prédécesseur. La plupart des chefs d'Etat de la planète avaient répondu favorablement à l'invitation à assister aux obsèques d'Alan Nedwick, inhumé au cimetière militaire d'Arlington à Washington. Marsh n'avait pas encore désigné son nouveau vice-président mais la plupart des pronostiqueurs avançaient le nom de Morris Newbury. Le DCI (Director of Central Intelligence) avait d'ailleurs – comme par hasard – déclaré envisager de démissionner de son poste de Langley pour se consacrer à d'autres tâches, « si les circonstances l'exigeaient ».

L'allusion aux quelques lignes à suspense parues le matin même à la une du *Washington Post* fit redoubler d'attention l'Australien et sa compagne. Ce volet du journal télévisé clos sur un point d'interrogation, Teddy rumina :

- Je ne suis ni politologue ni même citoyen américain habitué aux manœuvres et intrigues propres à chaque parti, à chaque gouvernement, mais il se pourrait bien que le *Washington Post* ait raison de titrer : « Magouilles à la Maison-Blanche ? », sans omettre le point d'interrogation. Le comportement, les explications vaseuses de Marsh, c'est sûr, manquent de naturel...

- C'est exactement ce que je pense et si le *Post* est en mesure, prochainement, de publier des précisions sur les secrets d'Etat que pouvait contenir la lettre de Nedwick, les chances de Marsh de conserver la présidence vont dégringoler vertigineusement ! Ce..

La sonnerie du téléphone interrompit la jeune femme et elle décrocha, se nomma, puis se mit à rire en enfonçant la touche « chorus » afin de permettre à Cowen de suivre l'entretien. Une voix masculine proclamait avec ironie :

- Tu es le meilleur *free-lance* que je connaisse, pour exploiter le tuyau que je vais te refiler. Après le reportage, fais une petite halte chez moi à Tulsa, Oklahoma, sur ton trajet de retour.

Sa voix devint comiquement larmoyante pour avouer :

- Tu ne peux l'ignorer, je t'ai toujours aimée en silence, sans oser me déclarer, en raison de ma timidité maladive. Ah ! ma pauvre amie, c'est dur de vivre un amour exclusif inassouvi, cruellement rejeté et qui vous obsède sans cesse !

- Je compatis, répliqua-t-elle, railleuse.

Ils éclatèrent de rire et Ariellah confia à son compagnon :

- Bud Maxwell est un confrère et un vieux copain, coureur comme pas deux !

- Hé ! Tu n'es pas seule ? A qui tu causes ?

- A Teddy, mon mari... ou presque !

Le reporter lança :

- Salut, Teddy ! Ariellah est une fille formidable et vous le savez puisque vous allez vous marier. Cela me fait rudement plaisir. Félicitations.

- Merci, Bud.

- Alors, c'est quoi, ton tuyau ? reprit la jeune femme.

- Une récente vague de mutilations animales sévit au nord du Nouveau-Mexique et au Colorado.

- Ca, tout le monde le sait, Bud. La télé en a encore parlé ce matin.

- Ouais, mais le public est friand de photos choc, de détails insolites, « saignants » et...

- Tu es infâme ! grimaça-t-elle en regardant le poste téléphonique, comme si son correspondant avait pu la voir exprimer son dégoût.

- Peut-être, mais ça paie ! Bon, écoute : divers ranches ont été touchés sur un rayon de cent cinquante bornes autour de la petite ville de Dulce. Les salopards qui font ça se sont acharnés sur le bétail. Les rancheros sont fous de rage. Ce soir – et c'est ça le tuyau –, ils se mobilisent tous pour passer le secteur au peigne fin, les armes à la main. Je suis obligé de partir tout à l'heure sur un autre coup, dans le Nebraska, et ne pourrai pas couvrir l'événement. Tu peux t'en charger, en évitant de photographier de face des gars en action ?

Elle interrogea l'Australien :

- On y va, Ted ?

- C'est parti, mon chou ! fit-il en la laissant poursuivre pour aller téléphoner dans son bureau.

Ariellah revint à son correspondant :

- Banco, Bud. Tu as sûrement un contact, à Dulce, pour détenir ce genre d'informations ?

- J'ai plusieurs informateurs mais je vais te donner deux contacts de première classe ! Tu notes ?

- Le *tape*²³ tourne, tu peux y aller...

- OK. Il y a deux personnes à voir : le docteur Ernesto Saliente, le vétérinaire de Dulce, l'homme qui a vu et examiné un nombre impressionnant de carcasses d'animaux mutilés depuis la terrible vague des années 70 dans sa région. Il passe avec raison pour un mutologiste²⁴ tout à fait compétent. Saliente est un type fort serviable, très bon veto, enquêteur minutieux, perspicace, à l'esprit extrêmement ouvert, conscient que les autorités racontent des salades et bernent le public à propos de ces atrocités perpétrées sur du bétail. Son téléphone est le 505-759-3663. Appelle-le de ma part. S'il n'est pas écrasé de boulot, il te pilotera volontiers chez mon deuxième contact : Bradford Corliss.

Brad, lui, a perdu pas mal de têtes de bétail. Voici son adresse : Lookout Tower East Ranch, par la route 537. A dix-sept kilomètres au sud du petit aérodrome, sur la droite, un chemin pas très bon. Là, une pancarte fléchée indique le Corliss Ranch. Le mirador est visible de loin. Il s'agit d'un vestige rouillé de la tour de surveillance des forages pétroliers provisoirement abandonnés dans le secteur.

- Brad Corliss, tu le connais bien ?

- Aussi bien que « Doc » Saliente. Je vais d'ailleurs le prévenir que toi et ton mari – « ou presque » – serez à Dulce probablement en fin d'après-midi.

Rapportant de son bureau un bloc-note griffonné, Teddy Cowen avait entendu les dernières paroles du journaliste et il confirma, près du combiné tenu par sa compagne :

- C'est à peu près ça, Bud. J'ai téléphoné à l'aéroport. Nous serons à Dulce à dix-huit heures quinze, heure locale. J'ai fait nos réservations ; nous partons à dix heures neuf de Newark, moins éloigné que Kennedy Airport²⁵.

Au sud du village (une communauté principalement composée d'éleveurs de bestiaux, en pleine réserve indienne apache Jicarilla), l'aéroport de Dulce n'aurait pu être confondu avec celui de J.-F. Kennedy ! Non plus d'ailleurs que Dulce ne pouvait rivaliser – mille huit cents habitants – avec la mégalopole new-yorkaise qui en comptait près de dix millions ! Emule de Mark Twain, un humoriste avait prétendu qu'on y entendait plus souvent meugler les vaches que klaxonner

²³ Littéralement « bande », « ruban », sous-entendu : enregistreur, magnétophone.

²⁴ *Mutologiste* : de *mute*, abrégé américain de « mutilation » ; désigne un spécialiste des mutilations animales, liées à l'ufologie. L'une des meilleures organisations de recherches en ce domaine est le Project *Stigmata*, créé par Thomas Adams, PO Box 1094, Paris, Texas 75460 / USA. Sa revue *Stigmata* est à la fois passionnante et édifiante.

²⁵ Abréviation couramment employée pour *John Fitzgerald Kennedy Airport*. Au sud de Manhattan, le Holland Tunnel évite les importantes gares de triage d'Hoboken et de Jersey City, cette dernière étant « enjambée » par l'une des voies rapides desservant Newark, à une vingtaine de kilomètres au sud-ouest de Manhattan.

les voitures et que le « parfum » de l'étable y flottait plus souvent que celui du Jasmin ! Publiée, cette boutade lui valut un jour de battre le record de la « course à pied involontaire » (détenu jusque-là par un représentant en ventilateurs venu inconsidérément faire une démonstration chez un philatéliste).

Malencontreusement tombé en panne au milieu du village, l'humoriste appela un garage depuis le bureau de poste. En l'entendant prononcer son nom, des habitants du pays voulurent lui faire un mauvais parti et il dut battre en retraite précipitamment !

Leur simple sac de voyage à la main, Teddy Cowen et Ariellah Greenstein, sortis du hall de l'aérodrome, parcoururent des yeux les rares véhicules en stationnement – une camionnette, deux taxis, quelques autos particulières – à la recherche d'un Mini-Pickup Ranger (petit 4X4 de Ford) ayant sur ses deux portières l'inscription : E. Saliente, Veterinary – DMV²⁶, Dulce, NM.

Rien de semblable ; le praticien devait avoir eu un empêchement de dernière minute. Ils allaient se résoudre à prendre un taxi lorsqu'ils avisèrent, un peu à l'écart, un homme d'une quarantaine d'années, en jean délavé, chemise écossaise, feutre jadis blanc, bottes en cuir « vachette » avec incrustation « reptile » qui, un pied sur le pneu avant d'une Jeep couverte de poussière, les considérait avec curiosité.

Il cessa de têter son mégot de cigare, le cracha sans façon et s'avança vers eux. Il s'agissait d'un colosse blond aux cheveux courts et bouclés. Une force de la nature, la peau tannée, cuivrée par le soleil ; une démarche souple, un faciès sympathique, un sourire révélant des dents éclatantes.

Avec son mètre quatre-vingt-dix, l'homme aurait pu sans conteste faire de la figuration dans un western de John Ford, King Vidor, Raoul Walsh ou William Wyler ! Surtout dans ce cadre typique, avec cette étendue aride devant l'aérodrome et, au-delà du village aux maisons blanches espacées, la ligne bleutée des collines et le massif de l'Archuleta Mesa. Le vent du sud-est poussait des nuages légers vers le Colorado, soulevant au sol des brindilles et des tourbillons de terre.

- Salut. C'est vous qui êtes les copains de Bud ?

Une voix un peu rocailleuse, nullement désagréable, qui collait bien au personnage.

Echange de poignée de main pendant lequel il enchaîna :

- Bienvenus à Dulce, monsieur et madame Greenstein. Bradford Corliss, mais les amis de mes amis m'appellent Brad. Faisons d'abord connaissance ; on parlera plus tard des saloperies de massacres de bétail qui vous amènent ici.

Conquis par sa simplicité, la chaleur de son accueil, le couple se sentit immédiatement à l'aise et le jeune femme rectifia, amusée par sa méprise :

- Greenstein, c'est mon nom, Brad. Et lui, c'est Teddy Cowen, mon futur mari ; mais son vrai nom c'est Philip Jackson.

Le rancher rejeta un peu son feutre en arrière, se gratta le front, assimila tout cela et hocha la tête :

- OK, Phil... euh... Je vous appelle Phil ou Ted ?

- Ted ou Teddy, comme vous voudrez, Brad.

- Va pour Teddy...

Il désigna la Jeep poussiéreuse d'un geste cocasse accompagné d'une révérence :

- Prenez place dans mon carrosse ! Sur la route, ça va encore, mais je vous préviens : quand nous emprunterons le chemin menant au ranch, le carrosse se transforme en casse-cul et...

Oh ! Pardon ! fit-il en coulant un regard malheureux vers la jeune femme qui ne put s'empêcher de pouffer :

- Il n'y a pas d'offense, Brad. « Casse-cul » ne peut absolument pas être remplacé par « rompt fondement ». Ou alors, avouez que cela ferait rudement cul-cul !

Il hurla de rire, fit s'enfuir un chien errant venu renifler ses bottes et se signer une autochtone style dame patronnesse à la robe austère, gris clair, serrée au cou, ne révélant rien de ses formes sans doute aussi peu accentuées que celles d'une planche à pain ! Elle avait dû, à ce rire homérique, imaginer une plaisanterie salace de la part de cette pécheresse de la ville venue corrompre la population mâle du Comté !

Ariellah s'installa sur la banquette arrière de la Jeep, avec les sacs de voyage, tandis que Teddy prenait place à droite du chauffeur, lequel tourna la tête avant de démarrer :

- Désolé, ma voiture est pourrie, couverte de poussière ; j'aurais dû la nettoyer avant de venir vous chercher. J'ai été prévenu un peu tard par Saliente qui n'a pas pu vous accueillir dès votre arrivée. Il est chez un fermier ; vers la forêt de Carson, des feux se sont déclarés et des bêtes se sont blessés, en fuyant...

²⁶ *Doctor of Medecine Veterinary.*

- Ca n'a aucune importance, Brad, répondit l'écrivain. Quand nous étions en Australie, nous avons eu un tout-terrain plus pourri encore !

Le rancher mit le contact :

- Vous allez voir, c'est une vraie fusée, cette putain de... Oh ! Pardon, Ariellah !

Il démarra sur les chapeaux de roue, prit un virage sur l'aile et fila vers l'est dans un nuage de poussière le long de l'aérodrome.

Un poème, ce Brad ! En accélérant, il avait dégagé le cordonnet en cuir de son vieux feutre pour le passer autour du cou, à toutes fins utiles en raison du grand vent. Il conduisait comme un fou sur la route fort heureusement bien entretenue et peu fréquentée en cette fin de journée. Un panneau, sur la droite, à l'entrée d'un chemin caillouteux, indiquait : Lookout Tower East Ranch. Corliss vira sec et s'engagea sur ce qui aurait pu constituer une piste d'entraînement pour chars d'assaut ! Il eut alors le vent debout ; la poussière et le sable assaillirent le véhicule qui cahotait de plus belle. Il n'avait pas bluffé en parlant de « casse-cul » !

Semblant indifférent aux rafales qui les souffletaient, réduisaient la visibilité, l'éleveur planta un cigare entre ses dents et cria, pour dominer le vacarme, en se tournant tout à fait vers sa passagère qu'il distingua à peine :

- La fumée ne vous gêne pas, au moins ?

Déjà à moitié suffoquée par le vent, la poussière et les grains de sable qui crissaient sous ses dents, la journaliste fit non de la tête et, pour qu'il n'y ait pas de méprise, tant elle était secouée, elle fit non de l'index. Teddy, inquiet de voir la Jeep lancée à toute allure et son conducteur regarder à l'opposé du sens de la marche, se tenait prêt, si besoin était, à redresser le véhicule en tendant la main vers le volant.

Oui, un sacré personnage ce coww-boy, avec son feutre maintenant dans le dos et son cigare allumé à un antique briquet à amadou, une pièce de musée héritée de son arrière-grand-père : Timothy Corliss dit « Flint », ainsi qu'il l'expliqua à ses passagers. Etabli au siècle dernier à Clayton, dans le Comté de l'Union et les plaines du nord-est du Nouveau-Mexique, l'aïeul fumait comme un volcan ! Important centre postal et ferroviaire des C&SRR²⁷, Clayton était aussi connu pour être le lieu le plus venteux des Etats-Unis ! D'où le briquet à amadou et le surnom de « Flint », ce patronyme signifiant également « pierre à briquet ».

Bradford donna un coup de frein qui déporta la Jeep vers la gauche et stoppa. Quand le nuage de poussière se fut un peu dissipé, ils virent, sur le bord du chemin conduisant au ranch, un vieil homme aux longs cheveux grisonnants, porteur d'un balluchon, le visage creusé de rides, la peau d'un roux cuivré : un Indien Apache Jicarilla, en jean rapiécé, une chemise kaki dite « des surplus », sous-entendu de l'armée. De l'armée du général Grant ou de celle du général Lee avant Gettysburg et la fin de la guerre de sécession, alors, car ses rabats de poches pectorales s'ornaient d'un insigne fantaisie en tissu représentant les deux vieux *rifles* croisés dont les Sudistes et les Fédérés faisaient usage à l'époque pour s'occire gaillardement !

Présence des plus banales dans le Comté du Rio Arriba abritant plusieurs réserves indiennes et tout particulièrement celle des Apaches Jicarilla.

- *Saludo, amigo* Quivira, lança le rancher, amical.

- *Saludo, amigo* Corliss.

Le conducteur commenta à l'adresse de ses passagers :

- Quivira habite une bourgade de la réserve, à cinq kilomètres du ranch. Arrivé du Mexique en 1985, il ne parle pas l'anglais. Sa langue maternelle est l'athabascan, issu du groupe linguistique Na-déné. En revanche, s'il ne comprend pas l'anglais, il s'exprime couramment en espagnol... C'est un brave type. Je l'accompagne parfois jusqu'à son pueblo... quand j'en ai le temps.

- Nous ne sommes pas tellement pressés, Brad ; pourquoi ne le reconduiriez-vous pas à son village ?

Il acquiesça et invita le vieil homme à grimper dans la Jeep. Ariellah, souriante, lui fit une place sur la banquette en casant les sacs sur ses genoux. Quivira s'assit, posant sur ses genoux lui aussi le balluchon, sorte de sac allongé confectionné à partir d'une vieille couverture aux broderies usées et fermé par deux sangles de cuir.

Avec une brève inclinaison de tête, il avait simplement prononcé :

- *Gracias, señora*.

²⁷ Abréviation pour *Colorado and Southern Railroad* (ligne ferroviaire du Colorado et des régions méridionales).

Et Ariellah avait enchaîné dans la même langue, qu'elle possédait parfaitement, étonnant l'Apache qui lui répondait, finalement heureux de pouvoir bavarder avec cette *extranjera* (étrangère, terme sans connotation péjorative, comme *gringo*, *gringa*).

Les cahots, le bruit du moteur, ne permettaient pas au conducteur et à l'Australien de percevoir clairement leur dialogue, mais le rancher apprécia :

- Votre femme parle l'espagnol, Teddy, le vieux Quivira doit être bien content de pouvoir lui raconter l'histoire de ses ancêtres « de grandes tentes »²⁸. Le nom de Quivira viendrait du français cuivre – il y a des mines de cuivre, dans le pays – ou de *Kirikurus*, une tribu Wichita. En fait, on n'en sait rien.

- De quoi vit-il ?

- Faut savoir d'abord que les jeunes et leurs enfants ont déserté le pueblo pour s'installer à la ville : Albuquerque, Santa Fe, Rio Rancho. Avec sa *squaw* et d'autres vieux du coin, Quivira fabrique des objets artisanaux, des souvenirs pour touristes : des sandales, des mocassins, des poteries, des vanneries, sacs de selle, tambours de guerre et Dieu sait quoi encore. Ces articles donnent une bonne idée de ce qu'était jadis l'artisanat de la nation indienne Apache. A droite, sur le mauvais chemin, ils dépassèrent un baraquement en bois, aux planches disjointes, aux fenêtres démantelées, sans porte, avec, sur la façade, une inscription partiellement effacée par les intempéries : Jicarilla Apache Indian Reservation – Office of Indian Affairs. Plus bas figurait le grand sceau de la tribu Apache Jicarilla. Dans le tracé géographique de la réserve s'échelonnaient (sur le sceau), de bas en haut : deux derricks d'un champ pétrolifère, la tête d'un bœuf, deux têtes de chien (semblait-il), le buste d'un Apache de profil, avec une plume sur l'oreille gauche, enfin, deux *teepees*, le tout traversé par une flèche et encadré par deux bannières tribales.

- C'était la bicoque de deux fonctionnaires indiens, un petit bureau quasi inutile, qui a été d'ailleurs abandonné dans les années 50, expliqua Corliss. Quand j'étais gamin, avec des copains, on venait parfois jouer dans les parages, mais on finissait par déguerpir avec une frousse bleue, loin de cette baraque fantôme ! Une petite indienne et son frère nous avaient dit que les mauvais esprits nous tueraient s'ils nous trouvaient un jour sur leur territoire. Bien sûr, nous avons la trouille, mais personnellement, je n'ai jamais rencontré les esprits, bons ou mauvais, ici ou ailleurs. Je dis « personnellement » car l'un de mes copains d'enfance qui, un jour, s'était écarté de la bande, nous a rejoints en hurlant et en criant que les fantômes étaient à ses trousses. Nous avons tous détalé, fallait voir comment ! rit-il.

A cinquante mètres de là seulement, derrière le baraquement, l'on apercevait une tour de métal rouillée, effondrée, aux poutrelles tordues, dominant un hangar au toit de tôle ondulée, également rouillée, ses murs de parpaings ici et là en partie démolis, laissant entrevoir des machines hors d'usage, rouges d'oxydation.

- Tout ce qui reste d'un chantier de prospection de gaz naturel qui abonde au Nouveau-Mexique, mais pas dans ce secteur. On a abandonné cette station de forage-pompage presque dans le même temps qu'a été fermé le Bureau des affaires indiennes, vers 1952 ou 53, je crois. D'autres points de forage ont été dans ce cas, laissés à l'abandon avant même que les sondages aient atteint les poches souterraines profondes, les ingénieurs géologues décrétant qu'elles étaient vides. Mon père a failli avoir une attaque, lui qui espérait tant voir jaillir le pétrole ou le gaz quelque part sur nos terres ! Il s'est fait une raison et moi aussi ; l'élevage ne nous enrichira pas, mais nous vivons bien, fit-il avec philosophie.

Sur la banquette arrière, Quivira et la journaliste papotaient maintenant comme de vrais amis, riant parfois d'une plaisanterie de l'un ou de l'autre mais, à l'approche de son village, l'Indien redevint grave. Il retira de son balluchon une petite poupée, une effigie masculine revêtue de ses atours de cérémonie : pagne en daim, ceinturon de cuir, boléro à parements de fines perles de couleur, parure de tête en écorce de bouleau avec sa couronne de plumes, mocassins. La figurine portait, en outre, un sac oblong orné de perles, terminé par des franges, abritant précieusement la pipe en terre rouge sacrée du Minnesota et un sachet de *kinnikinnick*, un mélange de tabac, d'écorce séchée et de feuilles de sumac, un arbre ou un arbrisseau riche en tannin et utilisé en tannerie.

De par sa réelle valeur artistique et son ancienneté, cette pièce eût pu dignement figurer dans un musée d'ethnographie amérindienne !

²⁸ De noble souche, de haut rang (expression typiquement américaine, liée aux Indiens).

- Accepte cette *muñeca* (poupée), *hermana* (sœur). Elle te portera bonheur. Si tu es en danger, fais appel à la Force que mon grand ancêtre chamane²⁹ a mis en elle. Cette Force, il la tenait de *Yusn*³⁰ qu'il avait rencontré lors de ses voyages dans le ciel des *Gans*³¹.

Il baissa la voix, confidentiel :

- Je te dis tout ça parce que je sais que tu ne te moqueras pas de nos croyances, de nos coutumes et de nos rites qui, généralement, font sourire les *Pale-Faces*.

Emue, elle regarda longuement la figurine, couchée au creux de sa main et reporta ses yeux sur l'aïeul :

- Merci, *hermano*. Il n'y a que les *tontos* (idiots) pour se moquer de rites ou de croyances qu'ils sont incapables de comprendre.

Elle parut préoccupée, un peu mécontente aussi, en ajoutant :

- Je n'ai rien avec moi pouvant constituer un cadeau digne du tien, cette si *bonita muñeca* (jolie poupée). Consentirais-tu à recevoir en échange de l'argent ? hasarda-t-elle en ouvrant son sac.

Il posa sa main décharnée sur la sienne pour interrompre son geste :

- C'est un cadeau, *hermana*. Je refuse ton argent, mais je sais que tu n'as pas voulu m'offenser en me le proposant. Un autre jour, peut-être, c'est toi qui me fera un grand cadeau, *sabe Dios* (Dieu seul le sait).

- Merci, du fond du cœur, Quivira. Cette *muñeca* ne me quittera plus. A-t-elle un nom, une signification pour ton peuple ?

- Elle représente et symbolise *Kupishtaya*, le chef des faiseurs d'éclairs. Annonceur de l'orage, il était vénéré, imploré par mes ancêtres cultivateurs ; pour eux, la pluie était un bienfait des dieux.

- *Kupishtaya*, répéta-t-elle, pour bien s'en souvenir. Mes ancêtres aussi, *hermano*, dépendaient de la pluie, car ils vivaient dans un lointain pays, au climat chaud, pas toujours très bien arrosé.

- Comment s'appelle le pays de tes ancêtres ?

- De leur temps, il s'appelait *Joudaïa*³², l'ancien royaume de Juda, et encore plus connu sous le nom d'Israël.

La Jeep, au détour d'un chemin encaissé, aborda un creek, une sorte d'oasis à l'amorce d'un canyon où coulait un rio. En arc de cercle s'y déployaient des maisonnettes en adobe de plain-pied, au toit couvert de chaume, avec ici et là, contre les murs, des armatures sur lesquelles, tendues, séchaient des peaux de cervidés, de lièvres, de lapins.

Au long du rio, des boqueteaux de trembles et de peupliers, des bois clairsemés de noyers noirs, de saules, d'ormes, d'érables *Negundo*, alternaient avec des buissons, offrant une riche palette de roux et de dorés tandis que plus loin, vers les collines, des résineux, pins, sapins, conservaient le vert de leur feuillage. Pendant deux ou trois secondes, Brad Corliss afficha une sorte de perplexité, de curiosité, puis il battit des paupières, exhala un soupir bizarre, parut oublier le décor et sourit au vieil Indien :

- Te voilà chez toi, Quivira. *Hasta pronto*.

Le vieil homme leva la main en signe de gratitude ; il regarda plus longuement Ariellah avec dans ses yeux noirs une flamme de sympathie, puis il tourna le dos, marcha vers le pueblo. Sur la petite place de la bourgade, près de la rivière, des gamins s'amusaient, sous la surveillance de jeunes femmes qui, devant leur maison, dépeçaient un mouton, ravaudaient ou égrenaient des épis de maïs. Un très vieil Apache, en tout cas, fumait une pipe en terre rouge et un peu plus loin, deux jeunes mères, presque des adolescentes, donnaient le sein à leur nourrisson.

Sur la piste descendant des collines arrivaient trois hommes robustes, torse nu, un pagne autour des reins et un poignard à la ceinture. Un ruban d'écorce maintenait leur chevelure. Chacun était armé d'un arc avec, dans le dos, un carquois et des flèches. Ils rapportaient de la chasse deux lièvres, un pécarri à lèvres blanches et, le plus grand des trois chasseurs, le plus fort aussi, transportait sur ses épaules un jeune cerf wapiti à la ramure incomplètement développée, une flèche plantée dans le flanc, sous l'épaule gauche. Scène et spectacle d'un autre âge que cette bourgade apache avec ses habitants en tenue traditionnelle, vaquant à leurs besognes, sans accorder la moindre attention aux occupants de la Jeep qui

²⁹ Sorcier, homme-médecine/guérisseur, ayant subi une initiation particulière. Apte à effectuer des « sorties en astral » ou dédoublements, le Shamane (ou Chamane), rapporte de ses « périples », parfois, des connaissances stupéfiantes difficilement explicables.

³⁰ *Yusn* : divinité suprême, qui donne la vie dans le monde visible ou invisible.

³¹ Esprits de la montagne.

³² Prononcer *loudaïa*, toponyme ayant donné Judéen, Juif.

manœuvraient et rebroussaient chemin, ayant laissé l'aïeul qui émergeait de la poussière soulevée par le départ du véhicule.

- Drôle d'endroit, marmonna Ted comme pour lui-même, complètement hors du temps...

Ariellah se pencha, s'accouda sur le dossier de la banquette avant :

- Si demain nous ne sommes pas trop bousculés, j'aimerais retourner à ce pueblo pour faire des photos.

- Si ça vous chante, fit le rancher, vous prendrez la Jeep, mais il n'y a pas grand-chose à voir. Je veux dire pas grand-chose d'original.

Ariellah hocha la tête. Visiblement, elle trouvait l'Américain trop blasé. Cette petite communauté, à ses yeux de reporter à l'affût de toute originalité, lui paraissait au contraire fascinante.

- Avant de gagner le ranch, annonça Brad Corliss, je vais vous montrer la pâture où ce matin l'un de mes hommes a encore découvert une génisse mutilée...

Il braqua à gauche et emprunta un méchant sentier à côté duquel le chemin précédent méritait le nom d'autoroute ! De creux en bosses, de rocs affleurants en ornières profondes qui les ballottaient en tout sens, ils débouchèrent sur une vaste étendue d'herbe plutôt maigre avec, au premier plan, la malheureuse bête au ventre gonflé, une horrible plaie entre les pattes postérieures : ses organes génitaux et l'anus avaient été découpés.

Le patron du ranch cogna du poing sur le volant :

- Les fumiers d'enc... (il buta sur le mot, bifurqua) de... de salopards lui ont également découpé la langue au niveau du larynx !

A plusieurs centaines de mètres, près d'une haie, un grand nombre de vaches, de génisses et de veaux rumaient ou somnolaient tandis que d'autres léchaient des blocs de sel attachés à des piquets, à leur hauteur, près d'un arroyo. Les bovins avaient en effet besoin de s'hydrater, de boire dans le ruisseau et lécher la « pierre de sel » les incitait à se désaltérer plus régulièrement.

- Vous voyez, les bêtes se tiennent à l'écart de la génisse mutilée et pas un coyote, pas un prédateur ne l'approchera. Même les chiens passent au large des victimes des massacreurs, comme s'ils flairaient quelque chose de maudit ! Et c'est sûr que, faire des trucs pareils, d'une telle sauvagerie, c'est diabolique.

Il s'adressa plus spécialement à la jeune femme et scanda ses paroles en agitant son index :

- Mais dans votre article – et ça, je l'ai déjà exigé de Bud – ne me faites pas dire ce que je n'ai pas dit : les sectes de cinglés qui font des sacrifices de coqs ou de chiens n'ont rien à voir avec ces atrocités ! Même les sortes de hippies crasseux et chevelus qui adorent Satan et font des messes noires en baisant en chœur n'ont rien de commun avec ces mutilations. D'ailleurs, ici, on n'est pas en Californie où les jobards fleurissent comme les mauvaises herbes ! Paraît même que des loufoques adorent le nombril, c'est vous dire ! Mais si c'est le nombril de leurs voisines, c'est moins grave ! Non, ici, y a que des gens normaux, depuis quelques années.

- Et avant ?

- Avant Ted, y avait bien une quinzaine de tordus qui prétendaient vivre en communauté avec leurs pouffiasses (il toussota, se reprit après un furtif coup d'œil à la journaliste), avec leurs *chicks* (nanas), leurs *fags* (homosexuels), tous *dopefiends* (toxicomanes), mais ça n'a pas duré.

- Ils sont revenus dans le droit chemin ? questionna Ariellah, avec un petit sourire en coin.

- Oui... Enfin, on les y a un peu aidés, une nuit où, bourrée d'herbe, ils étaient venus faire du bordel à Lumberton, un bled pas loin d'ici, et à emmerder des filles de la chorale, revenant d'une répétition. On les a... vaguement bousculés, en les raccompagnant hors du village, sans même leur donner l'adresse d'un dentiste. Pourtant, je vous jure qu'ils en avaient tous besoin ! On les a plus vus.

- Ils n'ont pas porté plainte ? s'enquit Teddy.

- Pensez-vous ! On avait pris la précaution de piquer leur carte d'identité et de relever soigneusement leurs nom et adresse, en leur garantissant qu'au cas où ils voudraient nous casser les burnes... Oh ! Pardon ! Nous casser les pieds, on les retrouverait facile et cette fois, ce ne serait pas d'un dentiste dont ils auraient besoin, mais des pompes funèbres !

Et puis, vous croyez que ces drogués – ou qui que ce soit, d'ailleurs – auraient pu charcuter ces pauvres bêtes de cette façon-là ? Sans que ça saigne, sans trace de sang sur le pelage ou par terre et avec plus une goutte de résiné dans le corps ?

Pour croire ça, faudrait être con comme ces « experts » de la ville qui prétendent que ce sont des coyotes, des renards, les coupables ! Des renards ou des coyotes savants échappés d'un cirque, alors et rudement bien dressés pour se servir d'un bistouri !

Il fit une pause, s'éclaircit la voix et rappela :

- On est bien d'accord, pour cette nuit ? S'il y a du grabuge et si on tire... un peu plus bas qu'au-dessus de la tête des fumiers de mutilateurs, vous faites gaffe : ni moi ni aucun de mes gars ne doivent être reconnaissables sur vos photos, OK ?

- Parole, Brad. Bud nous a déjà fait part de vos exigences. Notre rôle de journaliste est de rendre compte de la réalité, pas de trahir nos sources. Ne vous inquiétez pas.

Quand la Jeep stoppa dans la cour du ranch, une trentaine d'hommes étaient déjà là, en jean pour la plupart, faisant cercle autour d'un énorme barbecue sur les grilles duquel cuisaient des côtes de bœuf, des côtes de mouton et des gigots tandis qu'un second barbecue, plus « familial » dans ses dimensions, était réservé à la cuisson des saucisses. Une énorme corbeille contenait une imposante quantité de petits pains.

Miguel Mancaniello et un jeune vaquero surveillaient ces grillades, aidés par Ellen, l'épouse de Corliss et ses filles Rosy et Cora, respectivement âgées de quatorze et dix-sept ans.

Au premier abord, l'on aurait pu croire à une garden-party entre voisins, heureux de se retrouver en fin de semaine pour partager un barbecue et boire un pot, encore que la gent féminine n'y soit pas très abondamment représentée. Un examen plus attentif révélait que chacun de ces hommes et les deux femmes (minces, cheveux poivre et sel, l'air décidé) portaient à leur ceinturon soit un pistolet, soit, pour la majorité d'entre eux, un revolver, Smith & Wesson, Colt, Ruger (peu nombreux) et 357 Magnum.

Plus d'un, sans nul doute, songeait avec émotion à ses aïeux du temps de la conquête de l'Ouest ; la plupart fuyant l'Europe, notamment l'Angleterre du XVII^e siècle, avec ses troubles politiques et religieux, générateurs d'intolérance, d'injustice ; fléaux que les émigrants retrouvaient parfois sur le sol du Nouveau Monde, contraints par exemple de fuir la théocratie autoritaire de Boston pour faire sécession et fonder alors le Connecticut et Rhode Island.

Certains devaient aussi évoquer une époque plus récente, les XVIII^e et XIX^e siècles où les cow-boys devaient lutter, se défendre contre les *outlaws* ou des propriétaires terriens peu scrupuleux et toujours prêts à spolier leurs voisins ! D'où règlements de comptes, justice expéditive, les armes à la main !

Un coup d'œil circulaire permettait là aussi de découvrir, le long des murs, des fusils de chasse, des Winchester, des riotguns de gros calibres et autres Mossberg, Remington, des fusils de l'armée, M14, M16 et même un vieux M3 A1, le pistolet-mitrailleur calibre 45 (exceptionnellement 9 m/m) fabriqué par L'Ithaca Gun Co pour la guerre de Corée ! Un armement hétéroclite où l'on ne trouvait tout de même pas le modèle à canon courbe étudié en 1945 pour les combats de rue, d'après un modèle déjà réalisé en Allemagne lors de la Seconde Guerre mondiale.

Nombre de ces hommes – plusieurs en treillis militaires – ne virent pas d'un très bon œil ce couple bardé d'appareils photo débarquant de la Jeep avec le propriétaire du ranch. Ce fut sans enthousiasme qu'ils saluèrent les nouveaux venus, restant sur la réserve. Cette attitude suspicieuse, voire inamicale, ne surprit pas vraiment le couple. Brad présenta Ariellah et Teddy à l'assistance, puis haussa le ton pour dominer les murmures qui, ici et là, s'étaient fait entendre :

- Une minute, les gars ! Râlez pas ! Le mois dernier, à ma demande, c'est mon copain Bud Maxwell qui est venu ici, lors de la reprise des mutilations. Bud et moi, on a fait les commandos ensemble, au Laos, en 1977, avec ce qui restait de l'armée secrète de Vang Pao, dans la plaine des Jarres. Bud et moi, on est comme des frangins et dans son article, il n'a cité aucun nom, pas vrai ?

Il y eut des « mm, mm » de confirmation et Corliss poursuivit :

- Il était parmi nous, pourtant, quand nous avons fait le serment de casser la tête aux fumiers de mutilateurs si nous parvenions à les coincer. OK ?... Bon. Mon copain Bud n'a pas pu venir et il nous envoie deux potes à lui : Ariellah et Teddy Cowen. Ariellah est journaliste *free-lance*. Son mari, peut-être que vous avez lu ses bouquins, est romancier, mais il se passionne pour tout ce qui est étrange, inexplicable. Il fait des enquêtes à titre personnel, pour sa documentation, pour... Pour écrire ses romans, quoi.

Et tous les deux m'ont donné leur parole : s'ils publient un article, ils ne révéleront que les faits, sans nommer les lieux ni aucun d'entre nous. Bud leur a fait confiance et Bud est mon pote. Dans ces conditions, je ne vois pas pourquoi je ne leur ferai pas confiance, moi aussi. Alors, vous cessez de faire la gueule, vous partagez avec eux le casse-croûte, la bière ou ce que vous voulez et vous finissez de marmotter comme les grenouilles de bénitier à confesse, OK ?

- Bien parlé, Brad ! lança un fermier moustachu, maigre, les jambes arquées, les cheveux grisonnants, image même du vieux cow-boy traditionnel et sympa.

Il s'avança, revolvers sur les hanches, Stetson défraîchi découvrant son front et cligna de l'œil à l'écrivain :

- J'ai lu vos livres, Cowen. Vos personnages sont épris de justice et foutent chaque fois une dérouillée aux méchants. Je connais les hommes et je ne crois pas me tromper : vous êtes un type bien. Alors, je vous dis, à vous et à votre gentille dame : merci de vous intéresser à nos problèmes, et peut-être de nous aider dans la recherche des coupables ! Nous en avons plus que jamais besoin après le suicide du Président qui, lui, semblait décidé à tout faire pour découvrir et châtier les massacreurs de bétail !

Il y eut de timides applaudissements, suivis de claquements de mains plus nombreux, plus énergiques, qui se muèrent enfin en ovation quasi unanime. La glace était rompue et à son tour, Teddy Cowen leva la main pour réclamer la parole, tandis que d'autres rancheros arrivaient, venant de grossir le groupe.

Le silence rétabli, l'écrivain déclara :

- Votre démonstration chaleureuse nous touche et Ariellah et moi vous en remercions. Brad l'a dit : nous avons donné à Bud notre parole d'honneur que nous ne trahirions aucun d'entre vous. Quoi qu'il arrive, les mutilations animales sont l'un des plus irritants et révoltants mystères de notre époque. Ce phénomène sévit essentiellement aux *States*, dans cet Etat et dans les Etats voisins, mais ces forfaitures, en quelque manière, concernent peut-être aussi l'ensemble de la nation. Et vous, mes amis, prêts à la lutte, vous agissez comme autant de patriotes lucides et désireux de protéger leur famille, de conserver leur patrimoine, leurs biens, leur dignité. En un mot, d'être fidèles à la Constitution !

Il fit une courte pause, songeur et ajouta :

- Qui sait si, un jour, tous les citoyens ne seront pas obligés de participer à une lutte actuellement encore inimaginable mais qui, pour certains, a déjà commencé ?

L'Australien esquissa un sourire, comme pour regretter de s'être laissé emporter par sa verve :

- Pardonnez-moi, les amis. Mon intention n'était pas de vous faire un discours et je ne suis pas candidat aux prochaines élections ! Alors, je n'ai que trop parlé et vous devez être impatients d'ouvrir ces agapes, préparées par Ellen, l'épouse de notre hôte, ses filles et leurs aides que nous pouvons remercier !

Lorsque les applaudissements se furent tus, Ariellah confia à son compagnon, intriguée :

- Avec tes airs de tribun, sais-tu que tu ferais, en vérité, un excellent candidat si tu oeuvrais dans un parti politique ? Tu maîtrise le verbe en public, tu sais relâcher la vapeur, faire sourire ou rire au bon moment... et tu connais même le prénom de madame Corliss. Tu m'épates, mon chéri !

Il lui donna un bref baiser en riant :

- Pendant qu tu séduisais de façon éhontée ce bon Quivira, en roulant vers son pueblo, dans le but de le faire parler, de mon côté, j'apaisais les craintes de Brad quant à notre rencontre avec ces fermiers et éleveurs rendus furieux par la reprise des mutilations du bétail. Ils n'étaient pas très chauds à l'idée d'avoir deux journalistes sur le dos. J'ai aussi interrogé Brad sur sa famille, appris que son épouse se prénomait Ellen, sa fille aînée de dix-sept printemps, Cora et la cadette de quatorze ans, Rosy.

Brad vint les chercher, les pousser vers les barbecues afin de leur présenter Ellen, brune, aussi grande que lui ou presque, rieuse et solide mère de famille légèrement rondelette, tout à fait charmante. A l'instar de son mari, elle était directe, franche, avec cependant un langage plus châtié.

Elle prit familièrement le bras d'Ariellah et s'informa, en désignant d'un mouvement de tête son compagnon :

- C'est bien vrai ? Ted ne se présentera pas un jour dans le Comté, aux élections ?

- C'est la plus stricte vérité, Ellen. Pourquoi cette question ?

- Parce que avec un candidat comme lui, baratineur, séducteur au point de renverser la situation et de se faire des alliés parmi tous ces lourdauds armés qui menaçaient de lui flanquer leur poing dans la gueule, il aurait toutes les chances de décrocher la timbale !

- Et Brad ?

- Quoi, Brad ?

- C'est un meneur d'hommes, répliqua la journaliste, il sait leur parler et ils accourent à son appel. Ce sont là aussi des qualités pour un candidat aux élections municipales. Pourquoi ne se présenterait-il pas pour enlever la mairie de Dulce ?

Elle éclata de rire :

- D'abord, parce que nous avons un bon maire, ensuite, parce que Brad n'a pas ce genre d'ambition. La bonne marche de notre ranch lui suffit et il n'a pas tort. Et puis, les municipales, ce n'est que le premier cran de l'engrenage. On est élu maire et quelques années plus tard, on veut être sénateur et après, on regarde sans cesse du côté de Washington ! Dites-moi, Ariellah, vous nous voyez à la Maison-Blanche, Brad et moi ?

Elle laissa la jeune femme rire à son aise et interpella un vaquero assis à même le sol, adossé au mur avec, à ses pieds, plusieurs boîtes de bière vides :

- Hé ! Sam Dayton ! Tu crois que c'est la meilleure façon de se préparer à une nuit de surveillance, un flingue à la main ?

Il leva sur elle un regard qui avait du mal à conserver la cible à la bonne place, étouffa *in extremis* une éructation qui lui fit monter les larmes aux yeux et bégaya :

- Tantan... T'en fais ppppaaas, July, je... Je viserai juuuuuuuste, sisisi... s'il le fffffaut !

- C'est pas ta July, espèce d'ivrogne, c'est Ellen, sa tante et ta patronne ! Si je te reprends à écluser, Sam, tu passes la nuit dans la grange ! Et pour t'aider à roupiller, je te foutrai deux baffes !

Ariellah et Teddy continrent leur envie de rire, amusés par la verve énergique de cette maîtresse femme qui exerçait son autorité sur une trentaine de ranchers au côté de son mari : ranchers d'origine américaine pour les trois quarts mais aussi d'origine apache et hispano-américaine pour les autres.

L'Australien avisa, un peu tardivement, le gonflement anormal de la poche pectorale gauche de la veste-reporter à poches multiples que sa compagne avait revêtue à la nuit tombée :

- Tu as déjà pris une provision de films avant de garnir les autres poches avec les accessoires photos ?

- Non, il s'agit du fétiche que Quivira m'a donné, fit-elle en lui montrant la *muñeca* figurant *Kupishtaya*, le « faiseur d'éclairs ». Une très belle pièce ethnographique chargée d'une force de protection par un ancêtre chamane de ce vieil Apache rempli de sagesse. C'est du moins ce dont il est persuadé. Tu y crois toi, chéri ?

Teddy entoura de son bras ses épaules :

- Souviens-toi, en Australie, nous avons rencontré à deux reprises des aborigènes qui me connaissaient un peu. Ils nous ont invités ; nous avons passé une nuit autour du feu et je t'ai traduit leurs contes, leurs conversations. L'un d'eux s'est levé, a paru écouter, les yeux fixés vers le nord-est, affirmant qu'un sien cousin s'approchait. Il marchait depuis des jours et seraient là, près du feu, avant que la Lune n'atteigne le haut du ciel...

- Et c'est bien ce qui s'est produit, murmura-t-elle, pensive. Le cousin en question est arrivé, couvert de poussière, harassé de fatigue, avant que la lune ne soit au zénith. J'avais entendu dire que les aborigènes – une partie d'entre eux au moins – communiquaient par télépathie, ou bien qu'ils pouvaient, par projection mentale, explorer, surveiller leur territoire. Et nous venions d'en avoir une éclatante démonstration³³.

- Tu connais donc ma réponse : je crois à ce genre de choses parce que ces choses-là existent. Et ce ne sont pas les divagations rationalistes d'un scientifique borné qui effaceront la réalité objective de ce à quoi nous avons assisté, sans trucage ni erreur possible. Quant à la « charge » de cette figurine, pourquoi pas ? Il existe bien des objets maléficiés, entraînant pour leur possesseur des déboires ou des malheurs répétés. L'inverse est probablement plausible, même si nous ne comprenons pas le mécanisme de ce phénomène.

Rosy, la cadette de la famille Corliss, sortit en courant du ranch et cria à son père :

- Viens vite, papa. Cora a capté un appel de « Black Hole »³⁴. Il veut te parler...

Le rancher, d'un signe de tête, invita le couple à l'accompagner tout en expliquant :

- « Black Hole », c'est le nom-code de mon ami Crivello dans cette opération, tout comme le mien est « Toptop » en raison du fait que notre poste d'observation, tout à l'heure, sera le plus élevé. « Black Hole » lui va très bien puisqu'il vit à La Cueva, nom espagnol désignant une grotte ! Son bled est au pied de la chaîne Sangre de Cristo, le Sang du Christ, à cent kilomètres d'ici, vers le sud-est. S'il m'appelle sur ondes courtes, c'est qu'il est déjà en planque dans la nature. Chaque poste de guet a reçu un nom de code. A Dulce, comme je viens de vous le dire, mon identification personnelle est « Toptop » et celle de ce secteur : « Major I ». « Black Hole » étant en quatrième position vers le sud-est, son secteur est baptisé : « Major IV ». Ainsi, nous conserverons tous l'anonymat, pour le cas où nos brefs échanges de messages parviendraient à de oreilles indiscrettes...

³³ Les aptitudes psi de ces survivants de la préhistoire, en Australie, ont été dûment constatées.

³⁴ *Black Hole* : Trou noir.

L'émetteur-récepteur du ranch était installé dans la pièce du fond, après le living et le salon ; pièce tenant également lieu de bureau passablement encombré de classeurs, de cartes topographiques, de paperasses qui s'empilaient sur une petite machine à écrire portable, mécanique, sans doute assez peu utilisée.

- Ah ! Voilà « Toptop », « Black Hole », annonça Cora, l'aîné des Corliss, parfaitement au courant des modalités de l'opération en cours.

Elle céda la chaise à son père en souriant aux visiteurs, un peu gauche, tandis que Brad, délaissant le casque, basculait sur haut-parleur et prenait le micro :

- « Toptop » à l'écoute, « Black Hole ». Du nouveau ?

Crivello, d'une voix nasillarde, répondit dans le haut-parleur :

- Nous sommes en poste sur une barre rocheuse et dominons la vallée. La nuit est très claire, nous apercevons nettement mon ranch à la jumelle. Il y a moins de cinq minutes ; l'un de mes hommes, dans la vallée, m'a signalé l'approche d'un hélico, sans feux de position réglementaires, sans aucune marque sur ses flancs. Il tourne toujours aux abords de mes pâturages, là où nous avons laissé les bêtes, comme convenu...

La voix de Walter Crivello s'éloigna ; il parlait avec un autre correspondant, par talkie-walkie, et l'on entendit un juron lointain, puis la voix de Crivello, assez faible :

- Merde ! Qu'est-ce que tu dis ? Je te reçois 2 sur 5...

Corliss, Teddy Cowen, Ariellah et les deux jeunes filles attendaient, anxieux, prêtant l'oreille. A l'évidence, le ranchero de La Cueva dialoguait avec l'un de ses hommes répartis dans la vallée.

- « Toptop ? » Tu es toujours là ?

- Oui, qu'est-ce qui se passe ?

- Ce putain d'hélico ! Il vient de me piquer un veau ! De l'enlever comme ça, sans rien !

- Comment ça, sans rien ?

- Je te le dis : sans rien, sans élingue, sans palanquée, sans que dalle, merde ! Le veau a été comme qui dirait « aspiré ». Et l'hélico a pris de l'altitude pour disparaître derrière une crête, vers le nord-ouest !

- Et les bonbons, « Black Hole », les bonbons ? s'enquit Corliss.

- Pas eu le temps de les distribuer ! Je coupe, « Toptop ». Si j'ai du nouveau, je te rappelle. Terminé.

- OK, « Black Hole ». Terminé, je coupe.

Il resta un moment pensif, inquiet tandis que Teddy Cowen répétait une question pour la seconde fois :

- Les bonbons, je suppose qu'il s'agit d'un code pour désigner les munitions ? Autrement dit, « distribuer les bonbons », cela veut dire « tirer sur un objectif » ?

- C'est bien ça, Ted. Je vais prévenir mes gars et les envoyer aux divers postes qui leur ont été assignés pour bien surveiller le secteur. Nous, nous allons prendre position à l'est, sur la tour-mirador des anciens forages pétroliers qui domine le secteur. Et les bonbons, faites-moi confiance, on va en avoir un wagon à notre disposition...

CHAPITRE VI

« C'est souvent lorsqu'elle est la plus désagréable à entendre qu'une vérité est la plus utile à dire. »

André Gide

A une quinzaine de kilomètres de Dulce, la *Lookout Tower* se dressait au-dessus du point culminant (2 600 m) de la Dulce Mountain. A trente mètres de hauteur, entourée d'un grade-fou, sa plate-forme couverte abritait à l'aise Brad Corliss, son second, Mancaniello, et le couple Ariellah-Teddy Cowen.

Au pied de la construction, à bord de la Jeep équipée d'une émetteur-récepteur portant, à cette altitude, à plus de trois cents kilomètres, Cora, le casque sur la tête, gardait l'écoute. Elle accusait réception des messages de routine émanant des dix postes d'observation constitués par les ranchers répartis dans un rayon de cent cinquante kilomètres. Sur le siège, près d'elle, un talkie-walkie lui permettait le cas échéant d'établir une liaison avec son père, ainsi en mesure, via l'émetteur-récepteur de la Jeep, de communiquer à une distance beaucoup plus grande qu'avec le petit appareil portatif.

Au ranch, Ellen Corliss, sa fille cadette Rosy et Sam (le poivrot toujours affalé dans un coin et privé de fusil par mesure de prudence) assuraient la couverture du domaine au débouché du Cordova Canyon, avec trois vaqueros armés qui patrouillaient régulièrement aux abords des édifices et des pâturages. Brad, à plusieurs reprises, s'était assuré du bon fonctionnement du vieux M16, premier fusil d'assaut de calibre 5,56 fabriqué par Colt en 1959 et équipé d'un lance-grenade de 40 mm. Il avait placé le fusil automatique dans une fonte accrochée au garde-fou et disposé vingt chargeurs de trente coups dans une caissette arrimée à l'un des montants de la barrière ; un compartiment de la caissette contenant aussi cinquante grenades cylindriques, à bout arrondi.

Miguel Mancaniello, lui, disposait d'une Winchester à levier d'armement et d'une cartouchière bien garnie ! Muni de jumelles tout comme son patron, il scrutait lentement le paysage, les canyons, le flanc des montagnes, les rios ou arroyos et, plus à l'est, la surface miroitante des Enbon Lake et Horse Lake sous la lune.

Regardant vers le nord-est, en direction de Canyon Amorgo où le groupe 7 était en poste, Brad Corliss distingua un bref éclat de lumière, très localisé. Sur-le-champ, il mit le contact à son talkie-walkie et grogna :

- « Toptop » appelle « Point 7 ». *Over*.

Un court grésillement et la voix d'un rancher qu'il identifia comme Peter Woods se fit entendre :

- « Point 7 » à « Toptop ». Parlez.

- L'un de tes gars vient d'allumer une clope ! Non seulement c'est visible de loin, mais ce con risque aussi de foutre le feu. Fais-la-lui bouffer ! Terminé.

- OK, « Toptop ». Terminé. Je coupe...

Le rancher bougonna à l'intention de l'Australien et de sa compagne :

- Avec cette sécheresse et dans ces résineux, une étincelle et c'est l'incendie ! Un désastre !

Le signal du talkie-walkie grésilla ; il enfonça le contacteur latéral, donna son code et reconnut la voix de sa fille :

- « Toptop » un appel de « Major III ». Je bascule sur toi...

Un craquement et une voix masculine annonça :

- « Major III » à « Toptop ». Hélico non identifiable, sans feux ni marque, arrive du sud-est. C'est sûrement le même que celui qui a enlevé un veau à « Black Hole » ! Il... (bruit de déglutition, puis débit rapide)... Merde ! Les fumiers viennent de balancer une bête dans la pâture, d'une hauteur d'au moins trente mètres ! Un de mes gars court voir, en éclaireur...

Des coups de feu éclatèrent, selon divers niveaux sonores indiquant que les tireurs se trouvaient non pas groupés mais dispersés, à des distances variables par rapport au micro qui les captait.

- Salopards ! cria « Major III ». L'hélico a foncé à une vitesse dingue et disparu derrière les montagnes, vers le nord-nord-ouest.

- Et ton éclaireur, « Major III » ?

- Il court vers nous, « Toptop ». Une petite minute...

Deux bonnes minutes s'écoulèrent puis « Major III » reprit, sur un ton coléreux :

- Y a pas de doute, c'est le veau de... « Black Hole » que ces enfoirés ont balancé par-dessus bord ! L'éclaireur a formellement identifié la marque de son ranch, sur la cuisse. La pauvre bête, mutilée, s'est brisée une jambe en tombant de cette hauteur, mais elle devait être morte avant la chute.

- A quelle distance, les fournisseurs de bonbons ?

- Le plus proche à moins de cinquante mètres, le plus éloigné à deux cent mètres, « Toptop ». Pas de consigne particulière ?

- Non, « Major III », continuez la veille et prévenez « Black Hole » que vous avez réceptionné son veau ! Terminé. Je coupe.

Il relâcha le contacteur latéral du talkie-walkie relié à l'émetteur-récepteur de la Jeep et expliqua :

- « Major III », ça veut dire le troisième secteur de surveillance vers le sud-est. Il est à Ojo Caliente, la Source Chaude, à une distance d'environ soixante-dix kilomètres à vol d'oiseau. Celui qui m'appelait est un...

Nouveau signal du talkie-walkie. Voix de Cora :

- Un appel de « Major II ». Je bascule sur toi...

- « Major II » à « Toptop de Major I ». Nous venons d'être survolés par un hélico pareil à celui qu'ont signalé « Black Hole » et « Major III ». Il a décrit une boucle puis s'est éloigné vers le nord-nord-est. Pas eu l'occasion d'utiliser les bonbons... Terminé.

Teddy Cowen avait déplié une carte du Nouveau-Mexique et, à l'aide d'une petite loupe éclairante masquée par sa main, il repéra les postes successifs :

- Regardez cette trajectoire, Brad. Pour la première fois, l'hélico est repéré par « Black Hole » de « Major IV », votre ami Crivello, à La Cueva. Distance : un peu plus de cent kilomètres. Si l'on tire une droite sud-sud-est/nord-nord-ouest en partant de La Cueva, nous obtenons donc Ojo Caliente, puis un point aux abords de Tierra Amarilla, vraisemblablement, à trente kilomètres d'ici. Je me trompe ?

- En plein dans le mille, Ted ! C'est bien à Tierra Amarilla qu'est situé « Major II » qui vient de m'appeler ! Mais... (il cilla, inquiet soudain)... Mais dites donc, si votre hypothèse est juste – et ça se pourrait bien ! – si la ligne suivie par l'hélico n'a pas dévié, il devrait foncer vers vous... avant pas longtemps !

Il actionna le talkie-walkie et clama d'une voix tendue :

- « Toptop » à tous de « Major I » ! « Toptop » à tous de « Major I » ! Attention ! L'hélico va surgir du sud-sud-est ! L'hélico va surgir du sud-sud-est ! Distribution gratuite de bonbons ! Laissez-le approcher. *Ojo mucho, muchachos* !³⁵ Terminé.

Il laissa retomber l'appareil sur sa poitrine, la courroie autour du cou et, sans perte de temps, arma le fusil d'assaut après avoir passé les jumelles à Ariellah. Teddy Cowen puisa dans la caisse à munitions une poignée de grenades 40 mm, prêt à les loger l'une après l'autre dans le tube du lance-grenades faisant corps avec le vieux M16. Brad l'avait épaulé, balayant lentement le sud-sud-est, l'index passé dans le pontet, caressant la détente.

- Ted... Si nous le repérons, je lui balance un chargeur en rafale et vous me faites aussitôt passer les grenades, OK ?

- Elles sont déjà à votre disposition, fit-il en montrant la poignée de projectiles. Si toutefois elles atteignent leur cible...

- J'aime les initiatives, Ted, dit-il concentré, sans cesser de balayer l'horizon avec son M16.

- Attention, droit devant ! prévint Ariellah en brandissant son appareil photo. Il survole le petit lac, au sud-sud-est... Avec mon « arme » à moi, au moins je suis sûre du résultat !

- Enbom Lake, indiqua Brad en raffermissant ses doigts autour de l'arme. C'est à moins de quatre kilomètres !

³⁵ Ouvrez l'œil, les enfants (NB : Ojo : signifie aussi bien œil que source).

Ils percevaient le bruit de rotation des pales mais réalisaient que ce battement n'était pas exactement celui, caractéristique, des pales d'un hélicoptère. Une différence existait, difficile à définir³⁶.

Sous un ciel clair, avec la lune descendant vers l'horizon, l'appareil, sans le moindre feu de position ni marque distinctive – donc en flagrante irrégularité de vol –, découpait sa silhouette sombre, noire ou vert bouteille peut-être, analogue à celle d'un vieux Sikorski S-58. Malgré le ciel dégagé, ses contours paraissaient plutôt flous.

La jeune femme en prit divers clichés.

Corliss, Miguel Mancaniello et le couple s'étaient prestement agenouillés près du garde-fou vers lequel le mystérieux hélicoptère volait en droite ligne ! Il allait passer à moins de quinze mètres du sommet de la tour lorsque le rancher pressa la détente, imité par Mancaniello avec sa Winchester, arrosant l'intrus d'une grêle de balles. Cela équivalait à l'ordre d'attaquer ! Répartis au sol dans le secteur, sur un rayon de trois cents mètres environ, les autres veilleurs firent feu à volonté. Ceux de la tour et les plus proches au sol ne pouvaient pas rater la carlingue, voire le cockpit, assurés dès lors de blesser ou tuer le pilote.

Il n'en fut rien. Après avoir inexplicablement rayonné un faible halo bleuâtre, fugace, l'engin conserva son cap, sans même accélérer. Aucune réaction de défense, de riposte, de dérobade de la part de l'équipage. Un comportement anormal, tout à fait inattendu...

A la demande de Brad, l'Australien passait l'une après l'autre les grenades que le rancher introduisait, non moins rapidement, dans le logement cylindrique disposé sous le M16. Il tira successivement trois grenades et ce fut la quatrième qui fit mouche !

La journaliste déclencha la prise de vues « en rafale » et prit ainsi une douzaine de clichés fort spectaculaires de ce coup de main parfaitement réussi. Laissant son appareil en sautoir sur la poitrine, elle serra machinalement la figurine apache dans ses doigts. Une chose étrange venait en effet de se produire : sans perdre pour autant de l'altitude, l'hélico s'entourait de nouveau d'un halo bleuté, boule de lumière englobant les pales dont le vrombissement s'atténuait en un decrescendo bizarre.

Ariallah reprit l'appareil photo en conservant dans sa main gauche la *muñeca* représentant la divinité apache. Subitement, de l'aura bleuâtre qui cachait la silhouette du Sikorski, un faisceau orangé émergea, balaya le paysage, cisillant la cime et les plus hautes branches des arbres qui dégringolèrent avec fracas !

- Cessez le feu ! cria Teddy Cowen. A plat ventre, vite !

Il prit Ariallah par la taille, la fit s'allonger près de lui et l'entendit murmurer, en montrant la figurine :

- C'est l'occasion rêvée de faire appel à la Force de *Kupishtaya* !

Lien de cause à effet ou simple coïncidence ? Deux ou trois secondes s'écoulèrent et l'appareil se mit à osciller avec un lent mouvement pendulaire, cessant de projeter le faisceau lumineux orangé, mais conservant toujours son nimbe bleuâtre. A une vitesse croissante, l'engin, dont la silhouette s'estompait à travers la lueur, mit le cap vers le sud-est. A deux cents ou trois cents mètres de la tour, il se transforma en une simple sphère de lumière, animée de pulsations irrégulières, et s'éloigna selon une trajectoire de plus en plus erratique.

Corliss et ses compagnons s'étaient relevés, éberlués, puis ils sursautèrent : à l'horizon, l'hélico devenu boule lumineuse explosa silencieusement alors qu'il atteignait la verticale d'Enbom Lake, à moins de quatre kilomètres, donc bien visible dans les jumelles. Ses débris s'engloutirent dans le lac, épargnant ainsi les conifères qui, sans cela, n'eussent pas manqué de prendre feu.

Impressionnée, Ariallah regardait alternativement la figurine du « faiseur d'éclairs » et, au loin, le lac où le mystérieux aéronef s'était abîmé après son explosion ; scène spectaculaire qu'elle avait eu le temps de photographier.

Corliss se racla la gorge, troublé :

- Dites, Cowen, c'était quoi, à votre avis, ce putain d'engin qui, d'hélico à l'origine, se transforma en truc rond lumineux ?

- N'importe quoi, sauf l'image qu'il donnait de lui-même au départ. L'aspect d'hélicoptère – peut-être un hologramme – cachait la forme réelle d'un aéronef devant officiellement rester ignoré du commun des mortels... comme les OVNI ! Un aéronef capable, avec son faisceau laser, de décapiter les arbres... ou de détruire cette tour, s'il l'avait pu.

³⁶ Cette différence bizarre a été également notée par les témoins ayant observé, dans ces mêmes régions, de petits avions aussi mystérieux, pareillement liés aux mutilations animales. Cf. *The choppers... and the choppers. Mystery Helicopters and Animal Mutilations*. Etude disponible auprès de Tom Adams (Thomas Adams, PO Box 1094, Paris, Texas 75460 / USA).

- A tous les coups c'était un prototype secret, pesta l'éleveur. Des rumeurs circulent, ici et là. Une base existerait dans la région de Dulce, bien que personne n'ait la moindre idée de sa situation exacte ni de son entrée. Là, des laboratoires souterrains militaires fabriqueraient Dieu sait quoi, mais sûrement pas du chewing-gum ou des purgatifs ! Des fois, des pontes de l'armée débarquent en hélico chez le professeur Lionel Dennsmore ; il habite dans le secteur, un peu plus au nord. C'est un original sauvage qui ne veut voir personne. Infirmes, ils ne peuvent se déplacer que sur fauteuil roulant. Les huiles galonnées restent une heure ou un jour puis repartent.

Savoir si ce Dennsmore n'a pas mis au point un gaz asphyxiant ou une saloperie chargée de microbes pour anéantir l'ennemi, en cas de guerre ? Ça expliquerait les visites de ces généraux et des civils qui parfois les accompagnent. Un jour, en allant au ravitaillement à Dulce, Ellen a vu une limousine aux vitres fumées, immatriculée à Washington DC ; elle prenait la route qui, un peu plus au nord, traverse le Navajo River et oblique vers le nord-nord-ouest en direction du ranch de Dennsmore.

- Lui aussi doit être une huile de première qualité pour avoir, en permanence, des gardes du corps, trois hommes toujours vêtus de sombre, qui n'adressent la parole à personne dans le coin. Lui seul – avec ses gorilles – a le droit d'emprunter une route militaire, interdite aux autres et qui traverse ses terres.

- Voilà un bonhomme que vous auriez intérêt à aller voir. Il en connaît fatalement un rayon, sur les massacres de bétail.

Ariellah remua dubitativement la tête :

- Vous pensez qu'il nous accueillerait les bras ouverts et viderait son sac aux journalistes que nous sommes ? Ses gardes du corps ne nous laisseraient certainement pas l'approcher et dans le cas contraire nous serions fichés, et peut-être même surveillés ! C'est un risque évident que nous ne pouvons pas courir...

L'Australien approuva d'un hochement de tête non sans couler un furtif regard à sa compagne qui lui avait, jusqu'ici, donné l'impression d'être une fonceuse, toujours prête à braver le danger. Une facette d'elle qu'il ne connaissait pas. Ariellah, pusillanime ? Ridicule ! Elle n'avait pas hésité un instant à participer – en « première ligne » - à cette nuitée de surveillance avec des hommes décidés, armés, déterminés à tendre un piège aux mutilateurs et à les abattre si l'occasion s'en présentait. Pourquoi ces contradictions dans son comportement ?...

- Je crois que nous pouvons abandonner le secteur, estima le rancher. Cela m'étonnerait qu'« ils » envoient un second hélico cette nuit. En tout cas, le premier, nous l'avons descendu ! Ses débris ont coulé dans l'Enbom Lake et ça leur fera les pieds !

- Mais cela ne nous renseignera toujours pas sur les mobiles des mutilateurs, fit remarquer Teddy Cowen. Néanmoins, les communautés de cinglés sont tout à fait étrangères à ce à quoi nous avons assisté. Il eût été, au départ, déraisonnable de penser que ces jobards aient pu posséder un hélico et perpétrer ces atrocités sur plusieurs Etats. Et après ce qui vient de se passer, nous pouvons affirmer que cet hélico n'en était pas un ; il s'agissait plus probablement d'un prototype secret – comme vous l'avez envisagé, Brad – utilisé par l'Air Force ou l'armée et disposant d'un canon laser des plus redoutables. Mais tout cela ne nous fait point avancer d'un pas sur les raisons pour lesquelles ces gens – civils ou militaires –, depuis une quinzaine d'années, se transforment en sadiques et tortionnaires du bétail.

Il parcourut des yeux le paysage à l'entour, s'attarda aux arbres décapités, perplexe :

- Une chance que leur canon laser n'ait pas induit une chaleur intense en tranchant ainsi la partie haute de ces arbres. Le rayon a sectionné le bois en une fraction de seconde, temps insuffisant pour l'enflammer. Dans le cas contraire, ces tirs auraient incendié la forêt !

- C'est vrai, soupira l'éleveur. On a eu du pot ! Bon, nous rentrons. Ellen vous aura préparé une chambre confortable, mes amis, et demain, nous ferons si vous le voulez une inspection des lieux...

- Demain, Brad, il nous faudra regagner New York car nous avons un planning chargé, des enquêtes à effectuer, des centaines de lettres de téléspectateurs à lire, avant de mettre en chantier mon prochain roman. Sans doute aurons-nous la possibilité, plus tard, de retourner à Dulce et de passer alors quelques jours ensemble ?

- Ici, les bêtes nous obligent à nous lever tôt, sourit l'éleveur. Nous aurons le temps de prendre tranquillement le petit déjeuner et je vous conduirai à Dulce. Dans la négative, je vous laisserai la Jeep. L'un de mes hommes ira la récupérer et la ramènera dans la journée. Vous la garerez n'importe où sur le parking de l'aérogare. Y a jamais grand-monde !

Ses cheveux blonds ébouriffés, les yeux bouffis de sommeil, Morris Newbury, le directeur de la CIA, décrocha le téléphone qui sonnait depuis un moment déjà. Il répondit en bâillant et son bâillement se bloqua lorsqu'il reconnut la voix cassante de son correspondant :

- Euh... Oui, professeur, désolé de vous avoir fait attendre...

- Branchez votre enregistreur, Newbury, car je ne répéterai pas ! Et ne m'interrompez pas avec des questions stupides.

S'il n'avait été dans son lit, nul doute que le big boss de Langley se fût mis au garde à vous, inquiet du ton employé par le professeur Dennsmore qui n'avait pas hésité à le réveiller à deux heures du matin !

- A une vingtaine de kilomètres de Dulce se trouve le Lookout Tower East Ranch de Bradford Corliss dit Brad. Il figure sur la carte topographique du secteur. A la tête d'une bande d'éleveurs excités, cette nuit, Corliss a abattu un hélico « G ». Vous me croirez sans peine si je vous dis que nos... « associés » n'ont guère apprécié ! Vous allez exercer des représailles sur ce Corliss mais attention, faites en sorte que l'on voie là une histoire de voyous, de punks, de marginaux qui auront agi sous l'emprise de la boisson ou de la drogue, par exemple. Je veux un travail bien fait, qui donne à réfléchir aux autres éleveurs et les dissuade de recommencer.

- Bien noté, professeur. J'alerte immédiatement notre antenne de Santa Fe ou d'Albuquerque.

- Seconde opération, plus délicate et qui exigera beaucoup plus de doigté, de discrétion. La fille concernée, seize ans, s'appelle Mary Holbrook, à Newton, ouest de Boston, Massachusetts. Les coordonnées exactes vont suivre. Cette étudiante à l'habitude de confier ses états d'âme à un journal intime qu'il serait tout à fait regrettable de voir tomber entre certaines mains. La fille a de surcroît une amie d'enfance, Sandy Rowland et toutes deux constituent, à des degrés divers, un danger pour la pérennité de notre œuvre, au sein du PI 40. Voici, maintenant, ce que j'attends de vous...

20 juin

Levée dès sept heures, Ariellah, sitôt après la douche, avait rejoint Ellen à la cuisine et s'était imposée pour la seconder dans la préparation du petit déjeuner. La longue table de la salle à manger comptait douze bols et couverts.

Tout en apportant les boîtes de crn-flakes et de céréales, l'invitée s'était étonnée :

- Douze petits déjeuners ?

- Aujourd'hui, oui, Ariellah, puisque vous et Ted nous faites l'amitié de partager le repas matinal. Vous prenez quoi, au juste ?

- Du thé pour Teddy et du café pour moi.

- Nous avons ça. Donc, quatre petits déjeuners pour les Corliss et deux pour vous, plus six pour les cow-boys ou *vaqueros* permanents, ça fait la douzaine ! *Bacon'nd eggs*, jambon, confiture, miel, beurre, céréales, jus d'orange et lait, ça ira ?

La journaliste eut un soupir faussement résigné :

- On s'en contentera !

Miguel Mancaniello (il habitait une maisonnette près d'un arroyo, en bordure sud du territoire des Corliss) arriva comme tous les matins à sept heures et demie. La maisonnée, bruyante, achevait le petit déjeuner. Brad Corliss lui offrit un café qu'il accepta, ayant tendance à faire alterner ce breuvage chaud avec la tequila tétée au goulot à la température ambiante.

La sonnerie du téléphone fit se lever Rosy qui courut dans le bureau de son père et revint peu après, soucieuse :

- C'était July. Sam n'est pas rentré, cette nuit.

Le père de l'adolescente interrogea du regard son second :

- Parole, *patron*, je l'ai accompagné jusqu'à sa maison vers trois heures du matin, après qu'on a bigorné l'hélico.

- Sam, un peu pété, dormait dans la grange et je lui avais confisqué son fusil, expliqua Ellen. Cet idiot est capable d'avoir loupé sa porte et de s'être affalé dans la garrigue, derrière sa maison ! Il aura dormi, cuvé son whisky ou sa bière et se réveillera avec la gueule de bois. Brad, tout à l'heure, en allant raccompagner nos amis à l'aéroport, fais un petit crochet jusqu'à la maison de Sam et rassure July. Ou aide-la à le chercher, dans les buissons !

Samuel Dayton et July, sa jeune épouse, habitaient une modeste maisonnette à deux kilomètres de la route 537 conduisant à Dulce. On y accédait par le mauvais chemin

emprunté la veille afin d'accompagner Quivira, le vieil Indien Apache Jicarilla, dont le pueblo se situait cinq kilomètres plus à l'ouest.

Brad Corliss avait envoyé son second en éclaireur, le chargeant d'annoncer à July qu'il passerait un peu après lui en accompagnant un couple de journalistes à l'aéroport de Dulce.

Le 4X4 de l'éleveur arriva à quelques minutes d'intervalle, stoppant dans un nuage de poussière devant la maison entourée d'un petit parterre de fleurs soigneusement entretenues. La Jeep de Mancaniello était là. Un vieux puits, avec son arceau de métal, sa poulie, sa chaîne, son seau cabossé ; un poulailler où caquetaient une dizaine de poules et deux familles de canards avec leur nombreuse progéniture « coincoinante » barbotant dans la mare alimentée par l'arroyo. Et un chien : Pulga, de race très indéfinie : un tiers chien-loup, un tiers épagneul, un tiers chien errant et un quart du tout coyote, disait plaisamment Sam qui l'avait recueilli un jour, squelettique et mourant de soif sur une piste isolée.

Pulga, présentement, aboyait de façon bizarre, plaintive, sans cesser d'agiter la queue car pour lui le rancher n'était pas un inconnu. Ce dernier et ses passagers descendirent du véhicule ; de loin leur parvint soudain un cri. Un cri déchirant, poussé par une femme. Ils contournèrent en hâte la petite maison et virent, à plusieurs centaines de mètres, Mancaniello courant à perdre haleine, leur tournant le dos pour se diriger vers le nord du Cordova Canyon, là d'où provenait le cri.

Sur le conseil de Brad, Ariellah et Teddy remontèrent dans le véhicule qui vira derrière la maison et s'engagea en klaxonnant sur le sentier pierreux. Le *vaquero* se retourna, fit un grand signe du bras et reprit sa course. Ils le rattrapèrent alors qu'il empruntait une déclivité et dévalèrent à sa suite, vers une éclaircie entre les buissons d'épineux.

July était agenouillée, sanglotant sur le corps dévêtu de son mari. Horrible à voir avec une plaie ovale, « propre », à l'emplacement de ses organes sexuels, de son anus, avec son œil droit énucléé, ses lèvres et la moitié des joues découpées, laissant à nu une partie des maxillaires et dévoilant la denture du malheureux ; l'absence d'une prémolaire formait un petit rectangle sombre, incongru.

L'éleveur, la gorge nouée, les yeux humides, se pencha, prit la jeune femme par les épaules, essayant de se relever, lui parlant avec douceur :

- July, ma petite July, arrête ! Nous ne pouvons plus rien pour Sam, tu le sais bien. Tu te fais du mal et...

La jeune femme tourna vivement son visage ruisselant de larmes et convulsé vers cet homme – son oncle qu'elle adorait depuis toujours – et cria, folle de rage impuissante :

- Et à lui, qui était si bon, si gentil, même s'il buvait un peu, des fois, est-ce qu'ils ne lui ont pas fait du mal ? Regarde, oncle Brad ! Vous aussi regardez ! cracha-t-elle à l'adresse de Mancaniello et du couple qu'elle ne connaissait pas.

Elle se jeta sur le cadavre supplicié, secouée par de violents sanglots et ce fut la journaliste qui se pencha vers elle, entourée de son bras ses épaules, lui parla doucement, affectueusement :

- July, je comprends ce que tu ressens et rien, aucun mot ne saurait apaiser ton chagrin, mais il faut te ressaisir. Ecoute ton oncle Brad qui lui aussi a de la peine de voir ce... cette abomination.

Ariellah fit un signe de tête à l'éleveur et celui-ci se pencha à son tour ; tous deux relevèrent la jeune femme et l'entraînèrent, presque de force, vers le 4X4, la firent s'asseoir sur la banquette.

Corliss, par talkie-walkie, appela le ranch, demanda à Ellen de foncer chez Sam et lui expliqua très brièvement le drame qui s'était déroulé, ajoutant :

- Tu préviens le shérif et je reste avec July. Miguel accompagnera nos amis à Dulce. Ne dis rien aux enfants, chérie. Terminé.

Il reposa l'émetteur-récepteur, prit la main de sa nièce dans les siennes, la serra :

- Quand l'as-tu découvert ?

Entre deux hoquets et des flots de larmes, elle répondit :

- Il y a... une de... demi-heure... Je ne... sais pas pour... quoi j'ai été... attirée par ce coin-là... Mais... Pourquoi, oncle Brad ? Pourquoi lui ont-ils fait ça ? Comme ils le font aux bêtes !

Teddy Cowen intervint, parlant à voix douce, avec affection lui aussi :

- July, vous ne nous connaissez pas, Ariellah et moi. Nous sommes journalistes. Cette nuit, nous étions avec Brad et tous ses gars, pour tenter de surprendre les salopards qui commettent ces atrocités. Nous sommes avec vous, July, avec tous ceux qui désormais vont déclarer la guerre à ces monstres sadiques. Nous n'en sommes, je crois, qu'au tout début de l'action. Je vous dis cela parce que j'ai confiance en vous tout comme Brad a eu confiance en nous. Je

vais vous demander une chose qui peut-être vous indignera, vous révoltera, mais je vous supplie de me croire : si vous acceptez, cela permettra un jour d'apporter un élément de poids dans la lutte qui commence, clandestinement pour l'instant.

July, qui pleurait sur l'épaule d'Ariellah, leva vers lui son regard noyé de larmes :

- Que... voulez-vous me... demander ?

- L'autorisation de photographier votre mari. Ce document servira un jour de preuve dans le réquisitoire que nous – ou d'autres – présenterons au gouvernement afin de...

- Non ! Je ne veux pas !...

Ariellah lui souleva doucement le menton :

- July, Ted a raison. Au stade actuel, nous en sommes à la période de collecte des éléments et si possible des preuves contre ces criminels... quels qu'ils soient. Mais, si les personnes qui détiennent ces éléments ou ces preuves refusent de nous aider – et Dieu sait si, dès aujourd'hui, nous-mêmes allons prendre des risques ! –, a qui pourrions-nous demander cette aide ? Pas à Washington... qui a toujours minimisé la gravité de ces mutilations animales... et maintenant humaines.

- Et pas à ces experts à la con qui parlent de coyotes et de prédateurs ! s'échauffa l'éleveur. Tu es libre d'accepter ou de refuser, July, et tu sais que je te considère un peu comme ma fille. Mais putain de merde, s'emporta-t-il, la voix enrouée, aide-nous, ma chérie, aide mes amis ! Ils sont bien, je te l'assure. Ils ne vont pas publier ces photos dans l'un de ces torchons à scandales ! Non, ils ne les publieront que plus tard dans... dans... Enfin, je ne sais pas, moi, mais ils les publieront avec d'autres et ça fera du bruit !

July renifla, finalement convaincue, et fit un signe d'assentiment. Ariellah et son compagnon se hâtèrent de sortir leurs appareils photo du sac de voyage. Le rancher lança à l'Australien :

- Ne traîne pas, Teddy. Ca m'emmerderait que les flics débarquent ici, avant que toi et ta femme ayez fini. Et puis, y a l'avion ; il vous attendra pas !

- Ne t'inquiète pas, Brad, fit l'écrivain en passant au tutoiement lui aussi. Ca ne sera pas long.

- Et si nous ratons ce vol, nous prendrons le prochain, ou le suivant, rajouta la journaliste. La situation a changé et nous voudrions te dire encore certaines choses, Brad. Nous prenons les clichés et nous demandons à Miguel de nous évacuer d'ici avant que ne débarquent le shérif et ses hommes.

- On se retrouve au ranch ?

- Non, au pueblo de Quivira, dès que tu pourras nous y rejoindre. Là-bas, nous voulons vérifier quelque chose...

Le couple de journalistes se hâta vers l'éclaircie entre les épineux, marquant un léger temps d'arrêt en revoyant le corps affreusement mutilé de cet homme qui n'avait sans doute pas trente ans, bien découpé, sympathique.

- Ce sont quand même de beaux fumiers ! cracha la jeune femme en portant l'oculaire de l'appareil photo devant son œil, imitée par Teddy Cowen. C'est inhumain !

Tournant autour de l'infortuné Sam Dayton, ils prirent une série de diapositives et clichés couleurs en plan général, en plan rapproché et en gros plan du visage et du pelvis que, curieusement, aucune mouche ou moucheron ni autre insecte n'approchaient³⁷.

Mancaniello vint en courant :

- *Señor*, le *patron* dit qu'il faut faire vite. Le shérif est en route et ne va pas tarder... *Vamos...* Je vous conduis au pueblo et je vous laisse là-bas. Le *patron* viendra vous chercher...

- Miguel, vous pouvez approcher le 4X4 au bord de la pente ?

- *Sí, señora. Porqué ?*

- *Para dominar el cuerpo y hacer una fotografía, pues claro !* (Pour dominer le corps et faire une photographie, parbleu !)

Le *vaquero* effectua la manœuvre et le couple se jucha sur le plateau afin de prendre une dizaine de clichés du malheureux. Prudents, ils laissèrent hors du champ, à gauche, July sanglotant dans les bras de son oncle.

En se serrant un peu, Ariellah et Teddy avaient pu prendre place au côté de Mancaniello qui pilotait le 4X4 avec la même dextérité que son patron. En d'autres termes, il roulait comme lui à tombeau ouvert sur la route aussi bien que sur les pistes et sentiers, soulevant derrière le véhicule un énorme nuage de poussière ! Et chaque fois que le « bolide » bondissait sur une grosse pierre ou un rocher pour retomber plus loin, le *vaquero* s'énervait et jurait en espagnol.

³⁷ Authentique... et encore inexplicable ; constaté d'innombrables fois lors des mutilations animales du Middle West.

- *Put a suspension! Los amortigadores siegan perdido!* (Putain de suspension! Les amortisseurs sont foutus!)

Une élégance de langage que n'eût point désavouée Brad Corliss en personne! Il semblait ne point venir à l'idée de Miguel que cette façon de conduire, sur les terrains accidentés, n'était pas des mieux indiquées pour assurer la longévité des amortisseurs.

Le baraquement délabré de l'Office of Indian Affairs et les ruines du chantier de prospection de gaz naturel furent dépassés en trombe, rapidement estompés dans le « simoun » que provoquait le véhicule sur son passage. Peu après, le conducteur freina dans un tête-à-queue impeccable et, au milieu d'une tornade de poussière, s'arrêta aux abords du rio sur l'autre rive duquel se dressait le pueblo de Quivira. Le vent ayant enfin balayé la terre et les brindilles soulevées par le véhicule, ses passagers écarquillèrent les yeux sur un spectacle stupéfiant.

Interdits, Ariellah et son compagnon se regardèrent : le village apache ne correspondait pas à celui qu'ils avaient vu la veille en y accompagnant Quivira! Celui-ci était plus grand avec, sur presque toutes les maisonnettes en adobe, un écriteau invitant les touristes à acheter les magnifiques objets artisanaux fabriqués par les Apaches Jicarilla de ce pueblo! La plupart des murs orientés face à la petite rivière étaient soit percés d'une baie avec étalage desdits objets, soit carrément ouverts sur l'intérieur formant alors une boutique!

Point d'armatures de joncs ou de branchettes servant à tendre et sécher les peaux, ici : point de jeunes mères allaitant leur nourrisson ; ni d'hommes torse nu, vêtus d'un pagne, revenant de la chasse avec arc et carquois, portant sur leurs robustes épaules un jeune wapiti, un cerf et autres animaux sauvages. Seulement des Indiens des deux sexes, la plupart âgés, comme tout un chacun en jeans, chemise écossaise ou tee-shirt. Un chef, pourtant, arborait la tenue traditionnelle avec parure de tête ornée de plumes et sur le front et les joues des « peintures de guerre », ce qu'était censé confirmer un long poignard passé dans son ceinturon de cuir (peut-être *made in Hong Kong* ou *Taiwan*!)... Des poteaux de ciment alternaient avec des poteaux de bois, les uns destinés aux fils électriques, les autres aux lignes du téléphone.

Derrière chaque maisonnette « primitive », une Ford, une Chevrolet, une japonaise que l'on s'efforçait de cacher aux visiteurs et qui, le soir venu, après la fermeture du pueblo, permettaient à ces hommes et ces femmes de regagner leur domicile à Dulce, Lumberto ou Monero, les seuls villages proches de ce site aménagé pour les touristes! Sur quelques toits, une antenne de télévision. L'on était loin, vraiment, du pueblo sorti d'un autre âge qui les avait frappés vingt-quatre heures plus tôt.

Et surtout, surtout, les feuillages des arbres, des buissons, des arbrisseaux étaient verts comme ils se devaient de l'être au mois de juin et non pas roux et dorés ainsi qu'ils étaient apparus la veille à l'Australien et à sa compagne!

- Hier, la végétation prenait les coloris de l'automne et aujourd'hui, les feuilles sont vertes, comme l'herbe au bord de l'arroyo! murmura la journaliste, songeuse.

- Avec ses jeunes chasseurs revenant des collines les épaules chargées de gibier, avec leurs épouses très jeunes nourrissant au sein leur bébé et toutes ces peaux de cervidés, de lièvres, de lapins qui séchaient sur des armatures de bois, le pueblo donnait l'impression d'être hors du temps! A tout le moins, sa saison ne correspondait pas à la nôtre, confirma Teddy Cowen.

- Pourtant, intervint le *vaquero*, il a toujours été pareil, avec les mêmes petites maisons et pas beaucoup de jeunes, comme vous voyez. Ce que vous décrivez, c'est pas ici ; ça doit être un autre pueblo, *señor*.

Ariellah appela soudain, d'une voix forte :

- Quivira! Quivira! *Buenos días, hermano mio!*

Le vieillard aux longs cheveux grisonnants qui sortait d'une maisonnette tourna vivement la tête, étonné de voir cette jeune femme l'interpeller et lui faire de grands signes du bras. Il reconnut le *vaquero*, lui adressa un bref salut et, après un instant d'indécision, il finit par se diriger vers le petit pont enjambant la rivière afin de rejoindre l'Hispano-Américain et le jeune couple.

Ariellah constata à la façon respectueuse avec laquelle il inclina la tête en répondant, que Quivira ne paraissait pas du tout la reconnaître.

- *Buenos días, señora...*

Devant cette réaction inattendue, Ariellah sortit de sa poche pectorale la poupée à l'effigie du « chef des faiseurs d'éclairs » et la lui montra :

- Hier soir, le *señor* Brad Corliss t'a pris à bord de son véhicule pour te conduire jusqu'ici. En cours de route, toi et moi avons sympathisé et employé les mots de « frère » et de « sœur » pour nous parler. Tu as eu la gentillesse de me faire cadeau de cette magnifique *muñeca*,

pour me protéger, en m'expliquant qu'un de tes aïeux, chamane puissant, y avait insufflé la « Force ».

L'Apache, assez désorienté, regardait alternativement la jeune femme et la figurine :

- Si vous dites la vérité, *señora* – et comment pourriez-vous savoir que mon Grand Ancêtre chamane a mis en cette *muñeca* la Force... (il toussota, un peu gêné)... une force magique –, c'est que cet ancêtre, pour des raisons qui m'échappent, s'est manifesté à vous et vous a offert ce présent. Un très beau présent, très, très ancien... Celui qui vous l'a offert a dû vous dire le nom du « Chef des faiseurs de pluie » ?

Elle comprit l'erreur volontaire du vieil Apache pour la tester et rectifia :

- Son nom est *Kupishtaya*, le chef des faiseurs d'éclairs et non pas de pluie. C'est en lui, *hermano*, que ton Grand Ancêtre a mis la Force héritée de *Yusn*, la divinité suprême qu'il avait rencontrée dans le ciel des *Gans*, les Esprits de la montagne.

Quivira cilla, cette fois interloqué et il abandonna le vouvoiement :

- Ta bouche dit vrai, *hermana*. Ces détails, seuls les membres aînés de ma famille les connaissent. Je ne t'avais jamais rencontrée auparavant, mais je serai désormais ton Frère ! Et mon ancêtre chamane, en prenant mon apparence, a bien agi en te faisant ce présent ; il te protégera, sois-en persuadée. Il protégera aussi ceux que tu aimes... Est-ce que ton mari parle l'espagnol ?

- Non, *hermano*, seulement l'anglais. Je lui traduirai tes paroles.

Le vieil homme hocha la tête puis, sans transition, son regard perdit de son éclat et devint fixe tandis qu'il prononçait, non plus en espagnol mais en anglais, cette langue qu'il ne possédait pas :

- *Kupishtaya* vous a déjà protégés tous les deux, *hermana*, ainsi que d'autres amis, la nuit dernière, alors que vous étiez en danger ! Il ne faudra jamais t'en séparer, sans cela, les dieux ne pourraient plus vous venir en aide. Souviens-t'en, *hermana* et dis-le bien à ton mari...

Curieusement, en s'exprimant en anglais, l'Apache raisonnait toujours en hispanophone dont la langue n'était pas comprise par l'Australien ! Ce dernier s'étonna :

- Je croyais que tu ne parlais pas un mot d'anglais, *brother* (frère). Te rends-tu compte que tu viens, pour la première fois en notre présence, d'employer notre langue ?

Quivira cligna des yeux, son regard perdit de sa fixité et il ébaucha un sourire en revenant à l'espagnol :

- *No comprendo el inglés, señor, lo siento mucho*. (Je ne comprends pas l'anglais, monsieur, je suis désolé.)

Il revint à Ariellah :

- *Quieres traducir mis palabras por tu marido, hermana ?* (Veux-tu traduire mes paroles à ton mari, sœur ?)

Renseigné, Teddy Cowen rumina, perplexe :

- Son regard était ailleurs, tout à fait dans le vague, lorsqu'il s'est exprimé en anglais. Etait-il sous le contrôle d'une pensée autre que la sienne ? La pensée d'un télépathe qui lui aurait fait prononcer cette phrase en anglais ?

- Cette... hypothèse te choque ?

- Non, chérie, mais elle soulève une masse de questions !

La situation dépassait complètement le vaquero, soudain pressé de retourner au ranch. Il remit ce projet à un peu plus tard car son patron, justement, arrivait, encore bouleversé par l'affreuse découverte de Sam Dayton cruellement mutilé. Il fit un salut amical, presque distrait, à Quivira et soupira :

- Le shérif et son assistant sont venus enquêter et ont appelé par radio la Ranger Station de Burns Canyon. Un coup de pot : un hélico de la CDC³⁸ survolait la forêt de Carson : en dix minutes, il a pu prendre en charge le corps de ce pauvre Sam que July a absolument tenu à accompagner jusqu'à Española, à l'hôpital du comté, à environ cent soixante kilomètres d'ici. Ellen est immédiatement partie en voiture pour rejoindre ma nièce là-bas. On ne peut pas la laisser seule, après ça...

- Bon, je vais vous accompagner à l'aéroport...

- D'accord, Brad, fit l'écrivain, mais une question d'abord. Rien ne te choque, dans ce pueblo ?

Le rancher parcourut le village des yeux et secoua la tête :

- Non, tout est normal. Et calme, comme d'habitude. Par ces grandes chaleurs, les touristes et visiteurs ne se pointent qu'en fin d'après-midi ou durant le week-end. Hé ! Pourquoi cette question bizarre, Teddy ?

³⁸ *Civil Defense Council* : l'équivalent de la Protection Civile en France. L'on dit aussi le FOCD = *Federal Office of Civil Defense* (Bureau Fédéral de la Défense Civile, sous entendu : du Comté).

L'Australien biaisa, n'estimant pas utile de divulguer leurs singulières conclusions :

- Hier, nous avons eu l'impression qu'il y avait moins de boutiques.

- Y en a toujours eu autant, mais peut-être qu'elles n'étaient pas toutes ouvertes.

Sans conteste possible, l'étrange « vision » d'un village hors du temps n'avait été perceptible que par le couple. Pourquoi cette anomalie ?

Ils prirent congé du vieil Indien et s'installèrent, un peu serrés, sur la banquette avant. Corliss démarra, en grognant :

- Si ces salopards commencent à charcuter les hommes comme le bétail, va falloir être sur le qui-vive et plus quitter les armes ! Ca va faire du bruit quand les journaux parleront de ce qui est arrivé à...

- Ils n'en parleront pas, Brad, affirma Cowen. Les autorités sont capables d'escamoter le corps, de trouver une bonne raison, à la rigueur, pour le restituer à July par exemple, dans un cercueil plombé, afin qu'on n'y regarde de près... As-tu un ami médecin, à Española, qui puisse se rendre immédiatement à l'hôpital du comté afin de constater le décès de Sam et ses mutilations ?

Il fit non de la tête puis une idée germa en lui :

- Pas de toubib dans mes relations, là-bas. En revanche, je peux toujours téléphoner à Greg Pierson, le frère aîné d'un copain d'enfance qui a encore de la famille à Dulce. Il est avocat et estimait bien ma nièce July et son mari. Ca pourrait coller ?

- Probablement, oui. Filons au ranch. Tu l'appelleras en lui expliquant le drame, la mort « mystérieuse » de Sam Dayton, la crainte de voir son cadavre « confisqué » par les autorités. Demande-lui de se rendre sans retard à l'hôpital, d'y joindre July, à laquelle tu téléphoneras pour l'informer de la venue de maître Pierson. Je vais t'expliquer mon plan en détail... Au fait, Ellen a-t-elle la CB à bord de sa voiture ?

- Sûr. Je l'obtiendrai sans problèmes bien avant qu'elle n'arrive à Española. Je la mettrai au courant, pour l'intervention de greg ; à condition de pouvoir le trouver chez lui ou à son cabinet ! Allez, maintenant, accrochez-vous aux branches ; je vais foncer !

Ils obéirent à ce conseil ; ce ne fut point superflu car avec l'accélération, les cahots redoublèrent et ils eurent du mal à ne pas être éjectés du véhicule !

- Bonjour, cabinet de maître Gregory Pierson, Carolyn Hershinger à l'écoute.

- Ici, Bradford Corliss. Je suis un ami de gregory et je voulais lui parler.

- Je me souviens parfaitement de vous et de votre épouse, monsieur Corliss ; j'étais là quand vous êtes venus lui rendre visite, en début d'année. Je suis navrée, maître Pierson est absent jusqu'à quatre heures.

- Il me faut le joindre immédiatement, c'est une question de vie ou de mort...

Bref silence puis :

- Je peux vous dire la vérité, monsieur Corliss, maître Pierson est parti ce matin avec son avion personnel pour faire visiter à des amis le Ghost Ranch³⁹ de Llano Del Vado. Je ne sais pas où ils déjeuneront mais maître Pierson sera de retour à son cabinet vers quatre heures. Cependant, je peux tout de même tenter de la contacter par son *bell boy*⁴⁰ ; si j'y parviens, il pourra vous appeler depuis le radio-téléphone du Beechcraft...

Fébrile, dans son bureau abritant l'émetteur-récepteur fixe, Brad Corliss tentait depuis plusieurs minutes d'atteindre Ellen, son épouse, sur la CB de sa voiture. Il y parvint, mais la réception n'était pas des meilleures.

- Où es-tu en ce moment, Ellen ?

- Je viens à peine de dépasser Cebolla. Qu'y a-t-il, Brad ?

- J'ai pu parler avec Gregory Pierson qui trimballe des amis new-yorkais en vacances dans le comté. Avec son avion, il les a transportés au Ghost Ranch de Llano Del Vado et le leur fait visiter. Dans un quart d'heure, vingt minutes, tu devrais pouvoir atteindre ce secteur et trouver Greg sans difficulté. D'autant plus qu'il t'attendra près du Beechcraft. Il te prendra à son bord et tu confieras la voiture à ses amis, qui la ramèneront à Española. Greg te conduira de l'aéroport – il a laissé sa voiture au parking – jusqu'à l'hôpital dont l'administrateur, Kevin

³⁹ Ranch Fantôme, c'est-à-dire abandonné, devenu but d'excursion. Ces ranches ne sont pas rares dans l'Ouest américain. Celui-ci a la chance de posséder une aire d'atterrissage.

⁴⁰ Récepteur de radiomessagerie, à mini-écran alphanumérique ou apparaît un court message indiquant les noms et numéro de téléphone du correspondant à rappeler (si le récepteur ne possède pas en mémoire ses coordonnées).

Lockhart, est l'un de ses bons amis... Il a accepté l'idée suggérée par Teddy Cowen que je vais te résumer...

En quittant la grande route 84 pour emprunter, à droite, le chemin orné d'un panneau annonçant : Ghost Ranch, Llano Del Vado, Ellen Corliss n'eut pas à rouler longtemps. Elle aboutit directement sur l'aire d'atterrissage au-delà de laquelle l'on pouvait voir les bâtiments déserts et délabrés du Ranch Fantôme, abandonné depuis près d'un siècle.

Un unique petit bimoteur sur ce terrain de fortune : un Beechcraft Baron 55 pouvant transporter quatre à six personnes à la vitesse de croisière de 347 kilomètres/heure sur un rayon de 1830 kilomètres. A l'ombre de l'appareil, elle reconnut Gregory Pierson, avec sa calvitie naissante et son léger embonpoint qui s'entretenait avec un couple élégant, d'une quarantaine d'années. Elle, une magnifique rousse dont le fond de teint masquait en partie ses taches de son, arborait une robe d'été safran, au large décolleté ; lui portait un costume léger sans doublure, en coton fin beige. Sympathiques, ces gens, visiblement à l'aise et disposant d'un compte en banque qui ignorait les découverts, à en juger par les bijoux de la jeune femme...

L'avocat embrassa Ellen et lui présenta le couple : Les Stauton, industriels dont il défendait les intérêts – diversifiés – qu'ils possédaient au Nouveau-Mexique. Et dans un certain nombre d'autres Etats.

- Brad m'a mis au courant, pour Sam Dayton. C'est horrible ce qui est arrivé ! Mes amis Stauton ont eu la gentillesse d'accepter de retourner à Española avec votre voiture, Ellen. Ils sont en vacances pour quelques jours encore à ma villa de Ranchitos. Avec le Beechcraft, nous serons à l'aéroport en une dizaine de minutes au plus, soit dans un quart d'heure à l'hôpital...

Kevin Lockhart, l'administrateur de l'hôpital du comté situé à Española, était un homme d'une cinquantaine d'années, grand, mince, voire maigre à la façon dont il semblait flotter dans son costume clair. Excellente ami de l'avocat, il avait salué avec tristesse la jeune femme brisée de douleur que soutenaient sa tante, madame Ellen Corliss et un homme à l'air un peu compassé, dont il n'avait pas très bien entendu le nom ou le titre, hâtivement prononcé par l'avocat lors des présentations ; un parent ou un ami de la veuve, assurément. Sans difficulté, il les accompagna personnellement à la morgue de son établissement où reposait la victime, transportée une heure plus tôt par un hélicoptère du FOCD.

Une modeste morgue de petite ville (Española ne comptait guère plus de sept mille âmes), avec quatre tables blanches et, au mur gauche, huit portillons métalliques, numérotés. Lockhart ouvrit le premier, retira lentement de l'alvéole un étroit plateau à roulettes supportant un corps enveloppé d'un linceul. Les pieds nus dépassaient, le gauche avec une étiquette attachée au gros orteil. July Dayton fondit de nouveau en larmes sur la poitrine d'Ellen. Gregory Pierson lui tapota affectueusement l'épaule :

- Tu n'es pas obligée d'assister à la reconnaissance du corps, ma pauvre July. Ellen et moi connaissions parfaitement ton mari et notre présence sera suffisante pour témoigner...

Elle se retourna, secoua la tête :

- Je veux rester, Maître.

- Tu es courageuse. Merci...

Sur un signe de l'avocat, l'administrateur de l'hôpital dévoila le cadavre dont les horribles mutilations l'impressionnèrent fortement, le laissant mal à l'aise, à l'instar de l'homme compassé dont il avait mal entendu le nom. Tous deux ne pouvaient détacher leurs yeux de cette plaie triangulaire, atroce, « propre », nullement sanglante, laissée par l'ablation des organes sexuels, du périnée et de l'anus. Même « propreté » pour l'énucléation de l'œil et l'ablation des lèvres et d'une partie des joues, défigurant le supplicé et lui donnant une sorte de rictus monstrueux.

- Je n'ai... jamais vu une chose pareille ! avoua l'administrateur d'une voix assourdie. J'avais seulement noté dans les journaux, surtout en nos régions, voici plus de dix ans, des photos de bétail mutilé de la même manière. Mais un être humain !... C'est incroyable !

Il sursauta au flash et au dé clic du petit appareil photographique utilisé sans prévenir par son ami Pierson et protesta :

- Tu le sais, Greg, il est tout à fait interdit, sauf autorisation spéciale, de prendre des photos en ce lieu.

- Tu n'y figureras pas, Kevin. Seules Mmes Dayton et Corliss, ainsi que maître Norwitz, seront visibles devant le corps.

Malgré la grimace réprobatrice de Kevin Lockhart, il confia son appareil à Ellen. Dûment prévenue du « scénario », celle-ci, sans perdre une seconde, prit plusieurs clichés en cadrant

cette fois ce maître Norwitz qui pouvait passer pour un confrère du barreau et la jeune veuve auprès de la dépouille de son époux supplicié.

- Vous allez m'attirer les pires ennuis ! grommela Lockhart. Que vas-tu faire de ces photos, Greg ?

- Rien pour l'instant. De toute manière, si nous devons les produire en justice, nous jurerions sur l'honneur que, déjouant ta surveillance, nous avons pénétré à ton insu dans la morgue pour y prendre ces clichés.

L'administrateur remua les épaules, mécontent :

- Un avocat n'est pas assermenté et...

Pierson leva la main :

- Tu as raison, je ne suis pas assermenté, c'est pourquoi j'ai commis maître Norwitz, huissier de justice à Santa Fe qui authentifiera les photos prises ici et attestera avoir dûment constaté ces mutilations sur le corps du défunt.

L'administrateur cilla, interloqué :

- Vous êtes réellement huissier de justice ? Donc assermenté ?

L'huissier leva le nez au plafond, sans répondre, laissant Pierson le faire à sa place :

- Rappelle-toi, Kevin, nous sommes censés nous être introduits ici à ton insu. En conséquence, mon ami Norwitz ne te connaît pas, ne t'a jamais rencontré et dès lors, comment pourrait-il répondre à ta question ?

Kevin Lockhart bougonna :

- OK... OK... Je ne vous ai même pas vu franchir la grille de l'hôpital, mais je voudrais savoir pourquoi tu tiens tellement à prendre ces clichés, Greg ?

- Pour ta propre sécurité, je ne puis te le dire. Je peux seulement t'indiquer qu'il s'agit, en quelque sorte, d'une... assurance sur l'avenir ! En particulier pour mes amis Corliss et leur nièce, July Dayton, la veuve de ce malheureux...

- Bon, admit-il en consultant sa montre. Pour votre... sécurité présente, vous auriez intérêt à repartir sans délai : dans un quart d'heure, un médecin légiste se pointera à mon bureau. Le QG de la police d'Etat me l'a fait savoir un moment avant votre arrivée.

Peu désireux d'affronter trop prématurément la police, ils s'éclipsèrent, l'avocat entraînant la jeune femme bouleversée en confiant :

- Il était inutile, July, de demander à Lockhart où et quand le corps de Sam te serait restitué. Cette décision ne lui appartient pas. Mais dès demain, je me mettrai en rapport avec le QG de la police en me présentant comme le défenseur de tes intérêts et je t'appellerai aussitôt...

- Téléphonnez au ranch ; Greg ; July restera chez nous aussi longtemps qu'elle le voudra, je le lui ai dit...

Vers minuit, dans la chambre mise à sa disposition par les Corliss, July Dayton ne dormait toujours pas, secouée par des sanglots, hantée par la vision de Sam affreusement mutilé, gisant à près d'un kilomètre derrière leur petite maison, en pleine nature...

A travers la cloison, dans la chambre mitoyenne, Cora, la fille aînée des Corliss, entendait avec tristesse les pleurs étouffés de la jeune femme. Elle avait été réveillée quelques minutes plus tôt par des motards roulant en pétaradant, non loin du ranch, sur la route 84, et avait ainsi surpris les pleurs de son amie. L'adolescente se leva et alla gratter à la porte voisine.

Un petit oui lui répondit et elle entra, alla s'asseoir au bord du lit de July Dayton, en nuisette jersey toute simple, lui caressa la joue, écartant une mèche de cheveux collée par les larmes :

- Veux-tu un verre d'eau, avec deux comprimés d'Azene ? Cela t'aidera à...

Cora s'interrompit, éteignit rapidement la faible veilleuse :

- J'ai entendu du bruit, du côté de la grange... Vite, va dans ma chambre : la fenêtre donne sur la cour. Pendant ce temps, je préviens mes parents.

Un peu déconcertée, la jeune femme essuya ses joues du revers de la main et se hâta vers la chambre de l'adolescente qui, elle, courait au bout du couloir afin de réveiller son père. Celui-ci ne tarda pas à ouvrir, vêtu d'un short, les yeux ensommeillés, les cheveux ébouriffés, la bouche ouverte en un bâillement qui se figea lorsqu'il vit l'air alarmé de Cora. Elle lui jeta précipitamment :

- N'allume pas ! J'ai entendu du bruit du côté de...

July accourut, inquiète :

- Il y a cinq hommes devant la grange qui cherchent à forcer la porte !

Corliss chuchota :

- Ellen et Cora, prenez des carabines au râtelier du rez-de-chaussée ; allez vous poster au grenier. July, sois gentille d'appeler Mancaniello, tu connais son numéro. Moi, je vais réveiller les

vaqueros en me glissant derrière le ranch. Grouillons-nous... Si Cora a vu cinq hommes, c'est sûrement pas des voleurs de lapins !

Ils n'étaient pas cinq mais huit, que Brad, armé d'un riotgun, compta en se fauillant le long du mur, à l'abri du clair de lune. Il gagna l'aile gauche où dormaient les six vaqueros et pénétra dans le couloir desservant les petites chambres-studio, ouvrit délicatement la première porte en chuchotant :

- John ! Réveille-toi ! On a de la visite ! Prends ton flingue.

Trois ne dormaient pas profondément, ayant été réveillés en sursaut par le vacarme des motards sur la route 84 proche. Les deux autres durent être secoués tant leur sommeil était profond ! Il ne fallut cependant que deux minutes pour que les six jeunes hommes, les yeux grands ouverts à présent (certains en simple slip, en short ou pantalon de pyjama), aient saisi carabines et revolvers et se soit glissés dehors en silence. Ils se divisèrent en deux groupes et prirent la grange en tenailles puis se figèrent, l'index sur la détente : derrière la grange, deux hommes aux longs cheveux, à chemise kaki pour l'un, bariolée de couleurs criardes pour l'autre, avaient amoncelé un tas de paille et de branchettes au pied du mur de bois et y mettaient le feu.

Brad Corliss écarta doucement ses compagnons, se désigna, l'index sur sa poitrine et les autres comprirent, la laissèrent agir. Il épaula le fusil à pompe de gros calibre et les chevrotines d'une seule cartouche suffirent pour mettre hors de combat les incendiaires.

- Vite, faites le tour du ranch et coupez la route aux autres qui vont tenter de se barrer, si les copains ne les ont pas estourbis !

Un feu nourri se déchaîna, depuis la façade du ranch, et Brad reconnut le crachement moins bruyant des carabines : Ellen et Cora, des petites fenêtres du grenier, arrosaient les intrus ! Il courut vers le brasier dont les flammes léchaient le mur de bois et prit par le col de son blouson l'un des incendiaires, sans réaction. Il l'en débarrassa et se mit à fouetter les flammes, non sans s'être assuré que l'autre n'était pas en mesure de se montrer dangereux. Il finit par venir à bout du début d'incendie et se retourna tout d'une pièce : deux hommes partaient en courant, un grand échalas au crâne rasé (il farfouillait fébrilement dans son blouson) et un moustachu obèse qui sprintait derrière lui en jetant de fréquents regards en arrière.

- Stop ou ça va canarder ! cria Corliss.

De son blouson, l'échalas sortit une grenade, la dégoupilla avec les dents et pivota pour la lancer... sans se douter que le gros qui le talonnait allait le percuter de plein fouet ! Tous deux roulèrent dans la poussière et l'explosion de la grenade les projeta en l'air.

- Au prix où sont les cartouches, ça fait une économie ! grogna l'éleveur en abaissant le canon de son fusil à pompe.

Un coup de feu éloigné éclata et cinq minutes plus tard, Miguel Mancaniello arriva, au volant du 4X4, freina et dépara dans la cour du ranch. Il quitta la cabine avec une Winchester Big Bore calibre 375 à répétition dans la main, au moment où l'éleveur rejoignait ses *vaqueros* et jetait un coup d'œil sur les cinq corps allongés dans des postures diverses.

- Bravo, les gars, huit mecs neutralisés, ça fait un beau tableau de chasse !

- *Nueve, patron*, rectifia Mancaniello en désignant, du pouce, l'arrière du tout-terrain caché par des ridelles. Il y en avait un qui se taillait vers la route. Je l'ai un peu poursuivi et il a viré à droite, dans les buissons. C'est là que je l'ai eu en le voyant enfourcher l'une des neufs motos planquées derrière les genévriers.

- Félicitations, Miguel ! Cora a été réveillée par ces motards, quand ils sont allés cacher leurs machines avant de venir ici à pied. Bon, maintenant qu'ils sont tous hors de combat, on va essayer d'interroger les moins amochés pour savoir pourquoi ils voulaient foutre le feu au ranch !

Les *vaqueros* retournèrent les agresseurs tombés face contre terre, ou sur le côté, pour constater que deux filles se trouvaient parmi eux : maquillage outrancier, le crâne en partie rasé, style punk. L'une, son débardeur déchiré, laissait voir un sein tatoué d'une tête de mort. Blessée à l'abdomen, elle geignait, ainsi qu'un de ses complices, un peu plus loin, un rouquin à blouson de cuir, avec une vilaine cicatrice rosâtre sur la joue gauche, souvenir d'une ancienne bagarre.

Corliss se pencha sur la fille, empoigna sa houpette de cheveux et la secoua, lui arrachant une grimace :

- Je te vois mal barrée, ma vieille, et si tu veux qu'on te soigne, t'as intérêt à ne pas lambiner dans tes réponses. Première question : toi et ta bande de crasseux, vous avez tenté d'incendier la grange. Pourquoi ?

Elle fit un effort, tenta de lui cracher au visage et reçut deux gifles sonores.

- Nous perdons du temps et toi, tu perds ton résiné, alors réponds vite à ma question !

Halètement, crispation douloureuse sur sa figure peinturlurée, voix rauque :

- La... prochaine fois... on te bu... tera !

Corliss leva la main pour calmer ses *vaqueros* :

- Laissons-la réfléchir un moment et allons questionner l'autre qui a dégusté, avec des chevrotines plein le bide...

Ils entourèrent le corps en chien de fusil, en position antalgique, les mains souillées de sang ; un homme d'une trentaine d'années, le faciès de brute. Corliss le saisit lui aussi par les cheveux :

- Ta copine est en train de crever. Faudrait pas attendre longtemps si tu veux qu'on la sauve.

Toi aussi, tu vas y passer. Alors, pourquoi cette virée dans mon ranch ?

Il haleta, les doigts crispés sur son estomac :

- Va te... faire foutre...

Puis il cria :

- Dis rien, Suzy !

Fou de rage, Mancaniello alla saisir la cheville du plus proche cadavre, le tira jusqu'au niveau du blessé. Il le souleva en partie, le laissa retomber sur le punk qui hurla, vomit un flot de sang et, par la même occasion, rendit l'âme !

Surpris par ce soudain accès de violence, Corliss serra les poings et fit un pas en direction de son *vaquero*. Puis il s'immobilisa. Le visage marqué par une curieuse expression qui trahissait à la fois une colère contenue en même temps qu'une sorte de lassitude, il se tourna vers Suzy :

- Ton complice vient de mourir. Personne ne peut plus rien pour lui. Alors, voilà ce que je te propose : tu me renseignes docilement et nous t'évacuons rapidos, ou bien c'est lui que nous soulevons pour le laisser retomber sur ton ventre qui ressemble déjà à une passoire.

Corliss n'eût jamais mis cette menace à exécution mais la fille l'en crut parfaitement capable et geignit, affolée :

- OK... OK... Promis, vous m'évacuerez, si je parle ?

- On t'évacuera, parole !

Elle déglutit, passa sa langue sur ses lèvres, chuinta :

- Nous, on fait surtout du convoyage de dope et quelques coups à l'occasion. Un gros bonnet – un vrai parrain de la mafia, à Washington –, copain de Joe, le chef de notre bande, lui a téléphoné... promis un beau pacson de came si on foutait le feu à ta baraque... et si on balançait du cyanure dans ton puits...

Corliss se remit debout, partagé entre l'anxiété et la fureur :

- Qui devait empoisonner le puits ?

- Joe. Faut le fouiller... Sais pas s'il a eu le temps de... le faire.

- Et comment est-il, ce Joe ?

- Un grand type, blond très clair... blouson avec un... une tête de loup... dans le dos...

Tous se dispersèrent, recherchant parmi les corps l'individu correspondant à la description. Ils le trouvèrent gisant dans une mare de sang, au pied de la margelle du puits et le fouillèrent en hâte, trouvant un sachet de poudre blanche que Brad renifla prudemment :

- C'est de la drogue, ça ne sent pas l'amande amère...

Ils poursuivirent la fouille et l'un d'eux enfin – avec quel soulagement – récupéra deux tubes d'aluminium, bouchon à pas de vis, qu'il donna à l'éleveur. Cette fois, la poudre blanche sentait bien l'amande amère, odeur *sui generis* du cyanure de potassium !

- *Alabado sea Dios !*

Ce « Dieu soit loué » avait été prononcé, du fond du cœur, par Mancaniello, croyant certes, mais peu enclin à suivre pour autant le précepte évangélique de tendre la joue droite après avoir reçu un direct sur la gauche ! Face à l'injustice, lui et tous les *vaqueros* présents optaient sans hésitation pour la loi du talion !

Corliss leva la tête vers les petites fenêtres du grenier et lança :

- Ellen, July, restez avec les enfants. Nous, nous allons évacuer cette bande d'incendiaires !

Ellen obéit à contrecoeur mais elle reconnut le bien fondé de ce conseil, préférant monter la garde, dans l'éventualité où d'autres voyous auraient une fois encore attaqué le ranch. Elle veillerait, l'arme à la main...

Brad Corliss fit charger les corps sur le tout-terrain et se pencha sur la blessée :

- Tu nous a bien aidés, Suzy, et l'un de mes gars va te conduire à l'hosto... Hé ! Tu m'entends ?

Elle ouvrit les yeux, abaissa les paupières en signe d'acquiescement.

- Sais-tu pourquoi ta bande voulait nous empoisonner ?

Nouvel effort, plus difficile encore, pour articuler :

- Le type de... Washington... a parlé de... représailles. Joe pensait que t'avais... fait un coup... tordu à la mafia... Tu sais te battre, Cor... liss et tu...

Suzy avait cessé de respirer. Ses mains souillées de sang glissèrent sur ses hanches, retombèrent sur le sol. L'éleveur se racla la gorge et lui ferma les paupières :

- Tu t'es rachetée en nous parlant du poison, Suzy, et tu aurais mérité une sépulture chrétienne, mais les circonstances ne nous laissent pas le choix. Que Dieu te pardonne...

- *Y nosotros también* (Et nous aussi), murmura Mancaniello, prudent.

Corliss se secoua, s'arracha à un sentiment de malaise :

- Bon, les gars, chargeons la fille en dernier, sur le 4X4. A trente bornes, le long du Burro Canyon, il y a des dizaines de creeks asséchés, des gorges étroites, des grottes en pagaille où personne ne va jamais. Si on les découvre un jour, on pensera à un règlement de comptes entre dealers. Les motos, on les fera brûler...

Il embrassa du regard ses hommes :

- Teddy Cowen n'avait pas tort de dire que nous devrions désormais nous tenir sur nos gardes et prêts à riposter à toute agression ! Je n'en voudrai pas à celui ou ceux qui préféreraient décrocher et changer d'air.

Il n'y eut pas d'hésitants et Mancaniello se fit l'interprète des autres :

- Pas de crainte, *patron*, même en dehors du massacre de Sam, on vous aurait suivi. Alors, après l'attaque de cette nuit, on est prêts à la grosse bagarre, s'il le faut.

Corliss hocha deux ou trois fois la tête, ému par cet esprit de solidarité et cette marque d'affection :

- *Vamos, amigos*. C'est notre second combat en quarante-huit heures. Demain, j'annoncerai ça à nos copains Teddy et Ariellah. Rappelez-vous : tous deux parlaient de la nécessité possible, bientôt, de créer des sortes de commandos, de se tenir prêts à agir, si la situation l'exigeait. On ne sait pas ce qu'il y a derrière tout ça, et nous ignorons qui sont ces salopards de mutilateurs, mais nous venons de prouver que, s'il faut se battre, on sait le faire ! Et si c'est utile, on cognera plus dur encore, la prochaine fois !

- S'il y a une prochaine fois, fit observer Mancaniello.

Une interrogation qui recevrait, avant longtemps, une réponse affirmative.

CHAPITRE VII

« Le mensonge n'est pas haïssable en lui-même, mais parce qu'on finit par y croire. »

Marcel Arland

21 juin, Española, Nouveau-Mexique

Vers quatre heures et demie du matin, une ambulance sans indication d'origine, suivie d'une Chevrolet Lumina 1989 occupée par quatre hommes, franchissait le portail des urgences à l'hôpital d'Española. Appelée par le gardien de nuit, l'infirmière-major descendit peu après, intriguée par ces visiteurs tardifs (ou fort matinaux !) d'une sobre élégance, deux en costume gris clair, les deux autres en costume sombre, un feutre légèrement rabattu sur les yeux.

Des messieurs très officiels qui exhibèrent chacun une plaque de métal bleu doré avec une inscription en petits caractères entourant, en arc de cercle, trois majuscules : FBI pour les premiers, et CIA pour les seconds. Sous ces sigles qui se passaient d'explication, s'inscrivait un sigle moins familier : SIG. Ou peut-être SIC, ces caractères un peu moins gros que les précédents n'ayant pas été laissés suffisamment longtemps sous le nez de la major pour lui permettre de différencier un G d'un C.

Quoi qu'il en soit, le sigle des deux agences gouvernementales les plus éminentes en matière de renseignements, de sécurité aux USA, eut un effet immédiat : Miss Angela DeAngelis (oui, ses parents, tellement fiers sans doute de leur patronyme, n'avaient pas hésité à enfoncer le clou !) obéit sans discuter. Ces agents secrets (elle n'imaginait pas à quel point !) voulaient voir l'administrateur principal immédiatement ? Mais comment donc ; elle allait se faire un plaisir (un peu pervers) de le réveiller en pleine nuit !

- Allôôôôô !

Elle masqua le micro, chuchota, tout sourire, à ses visiteurs nocturnes :

- Ca sonne... Monsieur l'Administrateur semble avoir le sommeil lourd et...

On décrocha et une voix ensommeillée, hachée de bâillements, débita :

- Allô !... Oui... Qu'est-ce... que c'est ?

La major prit une voix exagérément doucereuse et sucrée (du genre hôtesse d'aéroport délivrant un message aux voyageurs en partance) pour annoncer, un rien guillerette :

- C'est le FBI et la CIA qui nous font une petite visite...

Elle imaginait volontiers la tête du boss arraché à ses rêves par cette réjouissante nouvelle, puis elle frémit, fronça machinalement les sourcils en entendant sa réaction dans l'écouteur :

- Arrêtez vos conneries, qui que vous soyez ! Et si vous avez le courage de me dire qui vous êtes, vous aurez le droit à un bel avancement !

Sans se démonter, l'infirmière-major répondit, toujours empreinte de courtoisie hypocrite :

- Oh ! Merci de cette aimable attention, monsieur l'Administrateur. Je suis Angela DeAngelis, la major de service cette nuit. Permettez-moi de vous signaler que ces messieurs insistent pour être reçus immédiatement dans votre bureau. Dois-je les y accompagner ?

- Non !... Euh, oui, dans cinq minutes et... Pardonnez ma grossièreté, Miss DeAngelis...

- Mais, monsieur l'Administrateur, une promesse d'avancement n'est jamais une grossièreté ! souligna-t-elle avec une suavité accentuée, avant de raccrocher.

Ces échanges de propos aigres-doux laissèrent de marbre les agents gouvernementaux, apparemment plus intéressés par la pendule électrique murale ou leur montre-bracelet. L'un d'eux (feutre et costume sombre) arrondit les épaules, tranquilisant ses confrères :

- Trente kilomètres et la livraison ne nous prendront qu'une demi-heure. Plus cinq minutes pour regagner le West Omega Motel.

- C'est vrai, approuva le plus grand du quatuor. La nuit, la circulation est pratiquement nulle, sur Diamond...

- Si vous voulez bien me suivre, maintenant ? invita l'infirmière-major. Le bureau de monsieur Kevin Lockhart est au premier étage, au bout du couloir.

Les mains dans les poches de sa robe de chambre, l'administrateur ne quitta pas des yeux les importuns qui sortaient de l'ascenseur et marchaient vers lui, précédés de la major. Chez Kevin Lockhart, le mécontentement le disputait à la crainte. Sa mimique d'une euphorie relative aurait pu être comparée à celle d'un promeneur qui, dérapant sur une crotte de chien, se dit avec philosophie : « Ca porte bonheur... »... Juste avant de bigorner un lampadaire !

Il ouvrit la bouche pour accueillir les visiteurs mais le grand blond en costume foncé, exhibant sa plaque, le devança d'une voix grave :

- Inspecteur Henry Keenan (les noms et titres de ses compagnons furent énumérés trop vite pour être retenus). Désolé de vous causer ce dérangement, monsieur l'Administrateur. Les raisons d'Etats passent avant la bienséance...

Kevin Lockhart ne put que s'incliner et fit entrer les hommes dans son bureau, désigna les fauteuils cependant que l'agent Keenan (parcourant des yeux un document bardé de tampons très officiels) enchaînait :

- Hier, un hélico du FOCD a transporté ici le corps de Dayton Samuel, de race blanche, né le 15 janvier 1960 à Santa Fe, Nouveau-Mexique, mort d'une chute dans un canyon au sud de Dulce.

L'administrateur battit des paupières :

- Mais... Cet homme n'est pas mort d'une chute !

L'agent de la CIASIG posa sur lui ses yeux gris acier et scanda :

- Vous n'avez jamais vu le défunt, directement transporté à la morgue de votre établissement. Voici une décharge vous dégageant de toute responsabilité. Nous avons reçu l'ordre de transférer ce cadavre dans un laboratoire spécialisé pour examen approfondi de ses contusions multiples. Nous prenons livraison de la victime immédiatement.

Il désigna du geste la porte :

- Veuillez nous accompagner à la morgue puis nous laisser. Merci de votre coopération...

Retiré de son alvéole réfrigéré, l'infortuné cow-boy fut glissé dans une robuste housse sanitaire plastique, à fermeture à glissière spécialement conçue pour le transport des cadavres ; housse parfois irrévérencieusement surnommée « sac à viande » par les policiers et secouristes !

De la fenêtre de son bureau, l'administrateur vit les deux véhicules atteindre l'extrémité de Spruce Street (l'unique avenue desservant l'hôpital d'Española) puis tourner à droite, sur la rocade Paseo De Onate conduisant vers le sud. Il relut les termes de la décharge officielle, dactylographiée avec un mauvais ruban-machine violet pâle, sur papier à l'en-tête laconique de The White-House, Washington, datée à ce jour, 21 juin, et signée : Andrew Ryan, assistant particulier du Président. Décharge rassurante pour le bénéficiaire mais sans aucune indication de destination pour le corps du défunt. Lockhart, par interphone, convoqua l'infirmière-major, qui se présenta peu après.

- Ces hommes du FBI et de la CIA, vous êtes restée avec eux dix minutes à un quart d'heure. N'ont-ils rien dit qui vous ait marquée ?

Miss Angela DeAngelis remua négativement la tête, agitant ses mèches blondes :

- Non, monsieur l'Administrateur. Toutefois, ils étaient impatients de rentrer à Los Alamos.

- Ils... Ils vous ont dit qu'ils allaient à Los Alamos ?

- Non, pas du tout, mais j'ai travaillé plus de cinq ans au centre médical de cette ville. Tout à l'heure, les *G. Men*, en regardant l'heure, manifestaient leur agacement. L'un d'eux, celui en costume sombre et chapeau, a dit à peu près à son collègue : « Trente kilomètres et la

livraison – je ne sais pas de quoi il parlait – cela demandera une demi-heure. Nous serons cinq minutes plus tard au West Omega Motel. » Et l'autre a répondu qu'à cette heure, il n'y avait pas de circulation sur Diamond.

Quand j'habitais à Los Alamos, j'empruntais tous les jours Diamond Road. Le West Omega Motel est juste à côté. Ce n'était pas sorcier, dans ces conditions, de comprendre où ils allaient : sans doute au centre médical de la ville.

L'infirmière-major hésita avant d'avouer sa curiosité :

- Euh... Je ne voudrais pas être indiscret, monsieur l'Administrateur, mais que sont-ils venus faire, à l'hôpital du Comté ? Ils parlaient d'une livraison...

Kevin Lockhart répondit, imperturbable :

- Oui, une livraison de *peanuts* à un prix intéressant... pour les fêtes de fin d'année !

Confuse, regrettant sa question naïve, elle se retira. Le boss soupira et, dans l'angle droit du document officiel, il inscrivit : « Voir Pierson .»

22 juin

A neuf heures du matin, Gregory Pierson, répondant à l'appel de Lockhart, rencontra celui-ci à son bureau de l'hôpital. L'avocat, méditatif, apprit ainsi la singulière visite des agents du FBI et de la CIA venus transférer le cadavre de Sam Dayton probablement au centre médical de Los Alamos, selon les déductions fort plausibles de l'infirmière-major.

- Je vais te montrer la décharge bardée de tampons officiels dégageant ma responsabilité dans cette affaire, fit l'administrateur en ouvrant la chemise cartonnée dans laquelle, la nuit écoulée, il avait glissé le document, avant de se recoucher.

Elle contenait uniquement une feuille blanche avec, dans l'angle supérieur droit, ces deux mots : « Voir Pierson ».

- Nom de Dieu ! blasphéma-t-il en montrant à l'avocat cette feuille de papier vierge. Tout a disparu, effacé !

Son ami examina la feuille par transparence et la lui restitua avec une grimace :

- Les services spéciaux disposent de gadgets qu'on ne trouve pas au drugstore du coin ! Exemple : cette encre volatile qui s'évapore, s'efface en deux ou trois heures. Il aurait fallu – mais comment soupçonner une telle ruse ? – photocopier le document juste après leur départ ! Il n'existe plus, aujourd'hui, de preuve quant au court passage du corps de Sam Dayton dans la morgue de ton établissement... sauf si maître Norwitz, huissier de justice, produit le constat qu'il est venu faire, à ma requête et à celle de l'épouse du défunt, dans la morgue... hors ta présence...

Je n'ai pas l'intention de produire maintenant cette pièce ni les photos. Je dois auparavant appeler July Dayton et les Corliss, qui lui ont offert l'hospitalité. Il y a aussi des dispositions – et des précautions – à prendre... si la veuve me demande d'agir. Avec les éléments dont nous disposons, la veuve de Dayton pourrait tenter une action en dommages et intérêts contre les services de sécurité et même, peut-être, contre... enfin, viser plus haut !

A dix heures trente, à New York (neuf heures et demie au Nouveau-Mexique), Teddy Cowen et Ariellah reçurent une communication de l'éleveur de Dulce. Indigné, celui-ci leur fit part de ce que son ami Greg Pierson venait de lui apprendre : le transport du corps de Sam au centre médical de Los Alamos et l'effacement total du texte du document officiel laissé à l'administrateur de l'hôpital d'Española par les quatre agents gouvernementaux.

- Tout cela n'est pour nous qu'une demi-surprise, Brad, fit Cowen. Nous nous attendions à ce que l'autopsie soit pratiquée à Española avec, ensuite, restitution du corps du malheureux Sam dans un cercueil plombé. Je ne crois même pas que le corps ait été transporté au centre médical. On a dû plutôt le diriger vers les laboratoires nationaux de Los Alamos, spécialisés en recherches nucléaires. Non pas que le cadavre ait été irradié, mais parce que ces labs disposent de moyens techniques sophistiqués pour l'étude des tissus organiques, humains ou animaux. L'université d'Albuquerque aussi, d'ailleurs, aurait pu aisément procéder à ces examens, mais le secret défense – en principe – n'y a pas droit de cité comme à Los Alamos.

- Et les laboratoires nationaux de cette ville ont contribué pour une bonne part à la mise au point de la première bombe atomique, en 1945, rappela la journaliste. Une raison suffisante pour que toutes les formes de secret y soient respectées ! Et sévèrement appliquées.

- Ouais ! grogna l'éleveur. Tôt ce matin, nous avons reçu la visite de deux mecs genre croque-morts, costard sombre, bitos, qui ont présenté leurs condoléances à July, en nous déconseillant

– pour raison d’Etat – de révéler à quiconque la cause véritable de la mort de Sam. Dans la négative, nous nous exposerions à de très graves ennuis. Et celui qui parlait a insisté sur le « très ». July a fondu en larmes et je leur ai conseillé d’aller se faire aimer ailleurs ! Mais c’est sûr que nous allons devoir la boucler, pour l’instant au moins.

L’autre jour, lors de l’enquête du shérif et de son adjoint, les traces du 4X4 qui s’est avancé jusqu’au bord de la pente au bas de laquelle gisait Dayton, ont intrigué Johnson – c’est le shérif. Je lui ai dit qu’il n’y avait vraiment pas de quoi s’affoler : simple fausse manœuvre de Mancaniello, tellement ému qu’il a failli se balancer dans le ravin !

Ah ! Une chose encore, Teddy. La plaque des agents qui ont transféré Sam à Los Alamos portait, sous les lettres FBI des uns et CIA des autres, ces trois lettres en plus petit format : SIG ou SIC. Ca te dit quelque chose ?

L’écrivain fit la moue :

- Non, mais je te rappelle que je ne suis pas américain : je suis australien...

Sa compagne se pencha davantage sur le téléphone digital de type « chorus » permettant à plusieurs interlocuteurs de dialoguer :

- Brad, c’est SIG. Le sigle est beaucoup moins connu que FBI ou CIA. Il signifie Senior Interagencies Groups ou Groupes Interagences de Sécurité. L’ex-Président Reagan a signé la directive instituant ces pools vraiment spéciaux pouvant réunir des agents secrets de divers services pour l’accomplissement de missions ponctuelles... ultraconfidentielles⁴¹.

- Comment sais-tu tout ça ? s’étonna Corliss.

- Simplement pour avoir effectué, il y a déjà plusieurs années, un reportage auprès de l’officier chargé des relations publiques de Langley. Ce capitaine avait reçu le feu vert pour me fournir un certain nombre d’éléments, d’anecdotes, qui intéresseraient les lecteurs mais n’apprendraient rien que ne sachent déjà les agents ennemis !

Ils bavardèrent encore un moment avec l’éleveur de Dulce et se promirent mutuellement de se tenir au courant de l’évolution de la situation. Ayant raccroché, Cowen murmura, perplexe :

- Le SIG doit fatalement employer des agents de top-niveau, vraiment triés sur le volet et voilà que ces quatre bonshommes, à l’hôpital d’Española, manquant totalement de discrétion, lâchent suffisamment d’indications, d’indices pour permettre à un enquêteur débutant d’identifier leur destination soi-disant secrète ! C’est invraisemblable... ou alors, c’est délibéré, afin que ces « indiscretions » parviennent à quelqu’un.

La jeune femme s’assit sur les genoux de son compagnon, l’embrassa et questionna, ironique :

- Quelqu’un capable d’exploiter l’information et disposant de preuves démontrant que les principales agences gouvernementales de sécurité ont menti sur la cause véritable de la mort de Sam Dayton ! Ce pourrait être nous, tu ne crois pas, chéri ?

- Cela m’est aussi venu à l’esprit, mais tu imagines les implications d’une telle... éventualité ? Nous ne serions alors que des pions qu’un joueur inconnu disposerait à sa guise sur l’échiquier ! Et sûrement pas depuis hier, si l’on repense au nombre d’événements étranges, voire inexplicables, que nous avons vécus, ensemble ou séparément, depuis une trentaine d’années ? Ce rôle de marionnettes me déplaît assez !

- Moi aussi, mais nous avons un certain nombre d’atouts dans notre jeu... dit Ariellah, souriant malgré elle.

- Et nous allons lancer quelques cartes, fit Teddy Cowen. Il est bon, à présent, de donner un coup de pied dans la fourmillière pour provoquer des réactions...

Il accorda un coup d’œil au téléviseur et ajouta :

- Nous n’aurons guère le temps de suivre à la télé les funérailles d’Alan Nedwick. De toute manière, l’on ne nous aurait rien dit des rencontres des chefs d’Etat conviés à ces obsèques. Ils mettront fatalement à profit cette occasion pour aborder discrètement divers problèmes géopolitiques ou géo-économiques.

Le lendemain, les quotidiens consacraient naturellement la une aux funérailles du Président Nedwick, mais le *Washington Post*, en bonne place à la troisième page des informations générales, titrait sur cinq colonnes : « L’atroce affaire Sam Dayton » avec, en encadré, la photo du cadavre, horriblement mutilé, de ce jeune cow-boy du Nouveau-Mexique. La veille, aucun des médias nationaux n’avait fait la moindre allusion à la mort de cet humble citoyen américain, « victime d’une chute dans un canyon, au sud de Dulce ». Seul le quotidien régional *Farmington Daily Times* (Comté de San Juan, jouxtant à l’ouest le Comté du Rio Arriba) avait consacré vingt lignes à ce fait divers banal qui n’aurait pu intéresser ni les lecteurs de Los Angeles ni ceux de New York. Les journaux de ces mégapoles ne pouvaient évidemment

⁴¹ Authentique.

publier une information aussi insignifiante ! A l'inverse, pour les lecteurs de Dulce (mille huit cents habitants) ou de Farmington (trente-cinq mille), la mort par overdose d'un *junky* à Miami ou à Los Angeles, par exemple, ne les touchait guère. Il en alla tout autrement avec les révélations du *Washington Post* qui, elles, concernaient leur Comté !

Ce cliché terrible, insoutenable, adressé au grand quotidien par un expéditeur anonyme, prouvait sans conteste que cet homme n'était pas mort d'une chute mais de mutilations multiples ! Des mutilations identiques à celles déjà relevées sur une quinzaine de milliers de vaches, veaux, génisses et autres animaux d'élevage du Middle West !

Les deux faits pouvaient être reliés (même technique chirurgicale, ablation des organes génitaux principalement, nulle trace de sang), mais cette corrélation ne résolvait pas pour autant l'énigme et ne fournissait aucun indice sur les coupables de ces atrocités. L'expéditeur anonyme de la photographie promettait l'envoi prochain d'autres pièces à conviction qui donneraient à cette affaire des proportions aujourd'hui insoupçonnables...

Le rédacteur en chef usait de précautions et rappelait qu'après le suicide d'Alan Nedwick, un mystérieux correspondant anonyme annonçait des « révélations sensationnelles » sur le contenu de la lettre posthume du Président, involontairement détruite par Edmund Marsh. Ces prétendues révélations, le journal et ses lecteurs les attendaient toujours. Mais peut-être s'agissait-il, de la part de l'informateur inconnu, d'une tactique pour entretenir le suspense ?

Malgré ce, « l'atroce affaire Sam Dayton » – l'expression ferait le tour du monde – contenait une bombe : la preuve des mensonges réitérés des autorités ! La Maison-Blanche était-elle au courant de ce *debunking*⁴² systématique ? La source de cette forfaiture lui était-elle connue et fermait-elle les yeux pour des motifs inexplicables ? Pour des raisons d'Etat ? Mais lesquelles, que n'ait pas le droit de connaître l'Américain moyen ? Des raisons suffisantes pour bafouer la Constitution, duper la nation... et pousser le Président Nedwick – névrosé et drogué – au suicide ? Dans la négative, si le gouvernement demeurait étranger à l'affaire, qui disposait d'un tel pouvoir ?

L'article et les interrogations du *Washington Post* soulevèrent des remous ! Steve Madow, le porte-parole de la Maison-Blanche, adressa sur l'heure à la rédaction en chef du grand quotidien et à tous les médias, un communiqué officiel – assez sec –, mettant les choses au point :

« Il est inqualifiable, à partir d'une photo truquée anonyme, d'insinuer que la présidence des Etats-Unis d'Amérique puisse couvrir les auteurs des mutilations animales du Middle West et, à plus forte raison, de prétendues mutilations humaines.

Samuel Dayton s'est tué accidentellement en faisant une chute dans un canyon escarpé. Ses contusions multiples, ses plaies ouvertes, ses fractures ne laissent planer aucun doute. A l'hôpital d'Española, une autopsie a été pratiquée hier en fin de matinée, peu après que le corps eut été amené par un hélicoptère du FOCD. Le docteur Benjamin Bartholomew, anatomopathologiste, a précisé dans son rapport que la victime portait en outre de nombreuses traces de morsures de prédateurs, coyotes et renards, infligées après son décès.

Des poursuites pourraient être engagées à l'encontre d'auteurs et propagateurs de mensonges laissant entendre que le gouvernement américain, à l'égard de cette affaire, dissimule de chimériques secrets dignes d'une mauvaise histoire de science-fiction. »

Ce communiqué des plus officiels amena un sourire sarcastique chez Teddy Cowen et sa compagne, dans leur appartement de Manhattan. Ariellah gagna son petit labo de développement photographique et en revint porteuse d'une grande enveloppe de papier kraft. Gantée de caoutchouc, elle en retira divers agrandissements et les disposa sur la table du living : un gros plan du visage exsangue de Sam Dayton, l'œil droit disparu de son orbite, les lèvres et une partie des joues découpées ; un plan d'ensemble du pubis, de l'entrejambe, au « champ opératoire » propre, sans trace de sang, après l'ablation des organes sexuels et de l'anus ! En tout, une vingtaine de clichés des mutilations subies par le jeune cow-boy du ranch de Brad Corliss.

- En plus des tirages photo que nous allons sélectionner, nous adresserons des diapos, pour faire bonne mesure, aux principaux *networks*⁴³.

L'écrivain ricana en se frottant les mains :

- Comme on le disait jadis : « Ca va faire jaser dans les chaumières ! »

⁴² *Debunking* : « déboulonnage » ; campagne de mensonges délibérés pour étouffer la vérité sur ces mutilations et sur d'autres sujets *top secret*, tel celui des OVNI. Cette campagne est orchestrée avec la complicité des autres nations à leur plus haut niveau...

⁴³ Réseaux relayant les émissions de l'émetteur principal (CBS, ABC ou NBC, installés à New York) à travers tout le territoire des Etats-Unis.

Cela fit aussi jaser ailleurs...

Depuis le milieu de la matinée, le professeur Lionel Denmsmore ne décollerait pas. Son fauteuil roulant installé devant sa table de travail (magnétophone, ordinateurs, télécopieur et paperasses), il avait eu des entretiens téléphoniques jusqu'à midi avec des personnalités de Washington, du Pentagone en particulier, de l'université du Colorado et le ton montait parfois, chez l'un ou l'autre des interlocuteurs. Tapissés de livres, les murs de la grande bibliothèque du ranch amortissaient les éclats de voix !

L'infirmier avait également téléphoné en Amérique Latine, au Brésil et en Colombie, en France, en Russie et en Australie, en Italie, dans la région romaine, à un village nommé Albano Laziale, tout proche de Castel Gandolfo, la résidence d'été du Pape. Le *Monsignore* n'avait pas été facile à joindre, mais l'éminent biochimiste et généticien américain avait fini par l'obtenir, s'écriant d'une voix joyeuse :

- *Luigi ! Carissimo Amico ! Per favore, come si dice « giornale » in olandese ?* (Louis ! Très cher ami ! S'il vous plaît, comment dit-on « journal » en néerlandais ?)

- « *Dagblad* », *figlio mio*... (« *Dagblad* », mon fils...).

S'étant ainsi dûment reconnus par ces phrases d'intelligence (qui semblaient pourtant en être dépourvues !), le savant américain et le *Monsignore* italien s'entretenaient, en anglais, de choses moins anodines.

Lionel Denmsmore raccrocha après une dizaine de minutes et abaissa le contacteur de l'interphone afin de convoquer dans la bibliothèque ses trois gardes du corps : le docteur Frank Rooney, Ralph Hunt, son secrétaire, enfin, Harris DiMattia, son chauffeur. Les trois hommes, toujours vêtus de sombre, costumes élégants, se présentèrent sans retard, s'alignant devant la table de travail de l'infirmier, capable seulement de mouvoir son bras droit.

Denmsmore les considéra successivement, s'attarda d'une manière un peu plus soutenue sur le médecin et compulsa des notes qu'il avait écrites sur un bloc pour, enfin, s'adresser au trio :

- Un attentat mystérieux s'est produit, voici quarante-huit heures, contre un hélicoptère qui survolait, la nuit, la région de Lookout Tower, à l'est de Cordova Canyon, à une vingtaine de kilomètres d'ici. Des inconnus ont tiré sur l'hélico avec des lance-grenades et l'appareil s'est abîmé dans l'Enbom Lake. Vous, DiMattia, vous avez conduit ma femme chez le coiffeur, à Farmington. En l'attendant, vous vous êtes promené dans la ville. Avez-vous recueilli des échos, sur ce drame ?

- Acun professeur. J'ai fait une courte promenade, c'est vrai, avant de retourner à la voiture, près du salon de coiffure, pour y attendre madame Denmsmore.

Ralph Hunt, le secrétaire, répondit à son tour :

- Comme vous me l'aviez commandé, je suis allé boire un verre à la *Best Western Jicarilla Inn*, près de l'aéroport. A Dulce, la plupart des gens se connaissent, bavardent volontiers... sauf avec nous, fit-il en désignant d'un mouvement de tête ses collègues. Au comptoir de l'auberge, j'ai pu cependant glaner des bribes de conversation sur cette attaque en règle contre l'hélico. Un commerçant de Dulce, venu à l'auberge retrouver son ami, se montrait plutôt satisfait, arguant qu'un hélico descendu par des inconnus, dans un coin aussi sauvage, devait transporter de la drogue depuis le Mexique. C'est tout, professeur.

Ce dernier eut une interrogation muette, avec un mouvement du menton vers le docteur Frank Rooney, qui déclara :

- Je ne quitte pratiquement jamais le ranch, professeur ; je suis sorti hier seulement pour renouveler ma provision de cigarettes, à Dulce. Au drugstore, les clients ne parlaient pas de cela mais d'un vaquero disparu, ou peut-être grièvement blessé, après une chute dans un ravin. Simples commentaires d'un entrefilet paru dans le *Farmington Daily Times*. Il est probable, en revanche, que l'article du *Washington Post* ait soulevé chez ses lecteurs un certain nombre de... questions. Cette photo de l'homme mutilé est pour le moins embarrassante...

Lionel Denmsmore releva doucement son épaule droite, la remua maladroitement, pour grogner :

- Washington a démenti ! Et puis, ce n'est ni mon problème ni le vôtre.

Il médita un instant et ses yeux, rapidement, allèrent de DiMattia à Hunt :

- Laissez-moi avec Rooney, voulez-vous ?

Un « voulez-vous » de pure convention dans cette demande qui était un ordre ! Le chauffeur et le secrétaire inclinèrent la tête de façon brève et se retirèrent, laissant leur collègue médecin-garde du corps avec le boss.

Le biochimiste et généticien infirmier n'invita point Frank Rooney à prendre un siège tout de suite ; après un temps de retard, il feignit de réaliser son étourderie et proposa, avec une cordialité inhabituelle :

- Asseyez-vous, asseyez-vous donc, Frank. Nous allons pouvoir bavarder plus librement...

Le médecin s'assit sur un fauteuil et croisa les jambes, rectifia un faux pli de son pantalon, en affichant une mine attentive.

- J'ai eu Langley il n'y a pas une heure. Morris Newbury, votre patron de la CIA et futur vice-président, s'est confondu en excuses et en bredouillages pour m'expliquer qu'aucun de ses agents n'avait pu recueillir le moindre élément sur l'origine de l'attentat auquel nous avons échappé, l'autre semaine ! Ce Newbury est un incapable, mais il est docile et obéissant et c'est cela que nous attendons de lui !

Le ton montait. Le médecin-garde du corps du savant crut devoir édulcorer cet avis par une rectification lénifiante :

- Mon véritable patron c'est vous, Professeur, depuis que la Cellule de Crise PI 40 m'a désigné pour vous assister. Au demeurant, vous n'ignorez rien des rapports que j'adresse à Langley puisque je les sou mets chaque fois à votre approbation préalable... Ce que Morris Newbury ignore, naturellement.

- Naturellement, renvoya le biochimiste-généticien avec un petit rire machiavélique... de nature à donner froid dans le dos à son collaborateur !

Il y a tant de choses que Newbury ignore ! Par exemple, d'où venait cette automitrailleuse blindée qui nous a canardés, dans le canyon, alors que vous m'accompagniez vers la base d'Archuleta Mesa ? Elle contenait quatre cadavres disloqués, décapités par la tourelle qui a reçu de plein fouet l'un de nos mini-missiles.

Mais même si ces salopards avaient gardés leur tête sur les épaules, il n'aurait pas été possible de les identifier. A leur insu, la périphérie intérieure de ladite tourelle avait été équipée de buses soigneusement dissimulées dans les rivets ; des buses qui, lorsque notre première roquette toucha le véhicule à chenilles, aspergèrent les occupants de copieus jets d'acide sulfurique ! Aucun dispositif semblable n'a jamais été installé sur un char ou engin assimilé, à quelque nation qu'il appartienne ! Ces quatre hommes, quelle que soit l'issue de leur mission, étaient donc condamnés à avoir la tête, le visage rongés par l'acide ! Et ce même s'ils étaient parvenus à détruire notre tout-terrain blindé et suréquipé en armement, ce qu'ils semblaient ignorer. De même que ceux qui les ont envoyés accomplir cette embuscade-suicide !

Qui cherche à m'abattre, sans lésiner sur les moyens, Rooney ? En avez-vous une petite idée ?

- Pas la moindre, professeur. Et pas davantage sur l'identité des agresseurs de l'hélico « G » abattu dans le Comté. Je déplore cet attentat et surtout l'inconcevable bêtise que constitue, pour les « bouchers », l'abandon du corps mutilé de ce jeune cow-boy ! Sont-ils insouciant à ce point ou bien est-ce, de leur part, une provocation ?

Le paralytique eut une grimace de reproche :

- A votre place, Rooney, je n'emploierai pas ce type de comparaison... insultante vis-à-vis... d'eux. Appartenant à la Cellule PI 40, vous connaissez la vérité et devez, comme moi, faire passer les intérêts supérieurs de PI 40 avant tous les autres. Certaines personnes de mes connaissances – Newbury en particulier – survivent seulement à ce prix ! Et je vous jure qu'elles ne songent plus à ce qui, naguère, pouvait compter à leurs yeux...

L'infirmier considéra son garde du corps avec une amabilité relative, pour clore l'entretien :

- Réfléchissez à tout cela, Rooney, vous en aurez le temps puisque je repars dans une demi-heure pour la base. Vous m'y conduirez et reviendrez me chercher après-demain à six heures du soir. Depuis quelques jours, « on » s'agite dans le Comté. Veillez sans répit sur la sécurité de ma femme et gardez votre arme toujours à portée de la main !

Le pistolet Colt 11,43 à portée de la main...

Sur la table de nuit de son lit... où Anna Dennsmore était venue le rejoindre au crépuscule. Anna qui haletait, nue dans les bras de son amant, le docteur Rooney, agent de la CIA et missionné par la mystérieuse Cellule de Crise PI 40...

La belle « Coyote » à la peau dorée laissa retomber ses bras sur le lit, le souffle court, des mèches de ses cheveux noirs collées à son front, à ses tempes. Rooney se mit sur un coude, essuya son visage, son cou, ses seins avec une serviette. Un peu plus tard, quand ils auraient haleine, ils se doucheraient ensemble, ainsi qu'ils le faisaient chaque fois qu'une absence du célèbre chercheur leur permettait de se rejoindre, de s'aimer. Il caressa lentement, du plat de la main, le pubis soyeux de la jeune femme et avoua :

- Cet après-midi, j'ai cru un instant que ton mari se doutait de quelque chose, *querida*.

Elle eut un sursaut, se mit sur un coude elle aussi, alarmée :

- Qu'est-ce qui te fait supposer cela, *amor* ?

- Ce rappel : je devais faire passer les intérêts supérieurs... de ses recherches avant les miens ; il a même souligné que certains subalternes avaient dû d'avoir la vie sauve à leur stricte obéissance aux consignes reçues... Sa façon de me dévisager était celle d'un homme jaloux qui cherche à déceler sur le visage de son rival la preuve de son cocufiage !

Anna frissonna et se blottit dans ses bras :

- Je vais regagner ma chambre, *querido*. Si son absence ne durait en fait que quelques heures, au lieu de deux jours ? S'il s'agissait d'un faux départ, d'un piège visant à nous surprendre ?

- Ne te tourmente pas, Anna. Depuis des années que j'assure la sécurité de ton mari, c'est moi qui, invariablement, l'ai accompagné sur le trajet de la base.

- Mais dans cette base-laboratoire, objecta la métisse, il y a bien d'autres voitures et des officiers, des soldats, des chercheurs qui pourraient le raccompagner ici, non ?

- Sans doute, mais ton époux a toujours préféré me convoquer, en plus du chauffeur, pour assurer son retour au ranch, quand il a terminé ses recherches au labo. Il m'a même demandé un jour, rappelle-t-en, de piloter l'hélico de la base pour le ramener ici.

Anna se mordilla doucement les lèvres, inquiète malgré ces paroles d'apaisement :

- Si d'une manière ou d'une autre, Lionel apprend... apprenait la vérité, je crois qu'il nous tuerait ! Il a un revolver, dans le tiroir droit de son bureau et...

- Un pistolet 7,65, rectifia-t-il. Ton mari m'a chargé de le vérifier, de le nettoyer, il y a plusieurs mois. Non, si je t'ai fait part de mes inquiétudes, ce n'est pas pour te paniquer, mais pour que tu redoubles de vigilance. Rien dans ton comportement à son endroit ne doit jamais changer. Si tu es avec lui comme tu l'as toujours été, ses soupçons – si soupçons il y a –, s'atténueront, disparaîtront...

Elle acquiesça d'un mouvement de tête, sans parvenir à chasser tout à fait ce qui la tourmentait, puis elle confessa :

- En fin d'après-midi, une heure après que toi, DiMattia et Hunt êtes revenus, seuls, du laboratoire secret, j'ai fait une prudente inspection du bureau de Lionel et j'y ai trouvé des photos... horribles !

- Pas des photos porno, tout de même ? essaya-t-il de plaisanter, sans conviction.

- Des photos de ce jeune homme mutilé dont un cliché a été publié ce matin dans le *Post*... Le rédacteur en chef disait attendre d'autres clichés analogues, promis par l'expéditeur anonyme. Et si c'était *lui*, Lionel Dennsmore, l'expéditeur anonyma ? Enfin, comment s'est-il procuré ces photos abominables ?

L'agent de la CIA la prit dans ses bras et la berça en caressant son dos, ses hanches, ses fesses à la courbe admirable :

- Tu déraisonnes, Anna chérie. Réfléchis une seconde : crois-tu que s'il avait chargé son secrétaire ou le chauffeur – qui sont mes amis – de porter un courrier destiné au *Washington Post*, ni l'un ni l'autre ne me l'auraient dit ? Certes, j'ignore tout de l'origine de cette photo, mais je suis sûr que ton mari n'est pour rien dans sa publication.

- Admettons, Frank, mais pourquoi est-il en possession de tels clichés, manifestement pris sur une table d'examen, dans un laboratoire ? A l'angle droit, on voit une portion de vitrine aux étagères encombrées d'instruments chirurgicaux et autres.

Rooney haussa légèrement un sourcil :

- Il ne s'agissait donc pas du cliché publié par le *Post* ou d'un document analogue ?

- Non. C'était une photo d'intérieur. Le cadavre reposait sur une sorte de dalle blanche qui ressemblait à une table d'examen, avec tout un attirail compliqué, comme on en voit dans des salles de réanimation, mais différents tout de même. Rien de comparable avec l'image du *Post*, montrant le malheureux étendu dans l'herbe, là où on l'a trouvé à une vingtaine de kilomètres du ranch, vers le sud.

Et mon mari dirige justement les laboratoires souterrains de cette base secrète de l'Air Force, à Dulce ; ça fait beaucoup de coïncidences, et je me pose des questions. Je l'imagine dirigeant une équipe de biologistes procédant à des expériences de dissection – ou de vivisection – sur ce pauvre bougre tombé entre leurs mains !

Il se força à sourire :

- Là, Anna chérie, tu ne déraisonnes plus, tu perds les pédales ! Tu vois ton mari jouant les infirmes sur son fauteuil roulant mais en vérité parfaitement ingambe ? Simulateur, sortant subrepticement la nuit, prenant une bicyclette – le démarrage d'une voiture nous réveillerait – et gagnant les labos secrets, là-haut, dans la montagne pour y diriger une équipe de

physiologistes, chirurgiens ou anatomo-pathologistes dépeceurs de cadavres ? Je ne te savais pas lectrice de romans d'horreur du genre Frankenstein !

Il la souleva dans ses bras, la porta vers la salle de bains :

- Chasse ces mauvaises images, *morena mia* et après une bonne douche, nous reprendrons une conversation plus intime !

La « Coyote » nicha son front contre son épaule, se laissa emporter en murmurant, lascive :

- *Una palique a manos llenas !* (Une causerie à pleines mains.)

- *Si, querida, pero con cuatros manos !* (Oui, chérie, mais à quatre mains.)

- *Para empezar...* (Pour commencer.)

Des mots qui faisaient mal...

Des images qui poignardaient son cœur...

Le professeur Lionel Dennsmore, dans le studio joutant son laboratoire au sein de la base secrète, abaissa le contact du téléviseur qui, une fois de plus, lui avait apporté – s'il en était encore besoin – la preuve de l'infidélité de son épouse ! Et celle de la trahison de cet homme chargé de le protéger, lui, le paralytique incapable de se déplacer sans son fauteuil roulant. Anna, la belle, la merveilleuse Anna qui un moment plus tôt se tordait de plaisir et criait dans les bras de Rooney !

Médecin ? Assurément. Agent de la CIA et membre de la Cellule de Crise PI 40 ? Tout aussi assurément. Garde du corps dévoué à lui-même, pauvre infirme sans force, déformé par l'atroce maladie ? Certes. Rooney se serait fait tuer pour les protéger, Anna et lui. Il n'en demeurerait pas moins que le savant souffrait à hurler de savoir que cet homme exceptionnel, ignorant la peur, excellent au combat, à la contre-guérilla autant qu'aux joutes amoureuses, était son rival ! Aurait-il un jour le courage de le tuer ? De les tuer, tous les deux ? Rooney ne lui avait-il pas pris l'être qu'il aimait le plus au monde, cette jeune – si jeune ! – femme au corps épanoui, vibrant si bien aux caresses ? Oui, sans doute, mais la maladie, cette maudite, épouvantable maladie incurable, c'était elle au départ qui avait dressé une barrière entre eux deux ! Rooney n'était venu qu'après. Bien après...

Une petite main, une toute petite main, se posa sur l'épaule du paralytique. Dans l'incapacité de se retourner, il ferma les yeux ; sa peine céda la place au souvenir de la promesse...

C'était il y avait longtemps.

Si longtemps.

Il pouvait en être assuré : la promesse serait tenue.

Mais au prix de quelle infamie ?...

23 juin, Washington

« Nouveau rebondissement dans l'affaire Sam Dayton ! »

Le lendemain, sous ce titre à la une, le *Washington Post* publiait cette fois six photos des mutilations subies par le jeune cow-boy de Dulce. Ces gros plans établissaient indéniablement le caractère « chirurgical » de ces plaies qu'on n'aurait pu confondre avec des fractures, des lésions multiples (sans ecchymoses ni égratignures !) dues à une chute dans un canyon ! Point de comparaison possible, non plus, avec des morsures de coyotes !

Ces constatations cliniques balayaient – gravement ! – les assertions indignées du communiqué officiel de Steve Madow, le porte-parole de la Maison-Blanche. Convaincu de mensonge, celui-ci ne pourrait même plus arguer du caractère totalement anonyme de ces photos pour les récuser : cette fois, à leur verso figuraient deux lettres grecques : Phi et Oméga.

- Avec ça, on n'est pas fauché ! avait ronchonné le secrétaire de rédaction du grand quotidien, tandis que ses supérieurs hiérarchiques se congratulaient, bien convaincus que ce n'était pas aujourd'hui qu'ils enregistreraient une baisse de tirage.

Et ce d'autant plus que le mystérieux signataire Phi Oméga avait adressé au *Post* – publié ce même jour – la photocopie du document officiel laissé par quatre agents gouvernementaux (FBI et CIA) à l'administrateur de l'hôpital d'Española ! Document le dégageant de toute responsabilité dans l'évacuation du corps de Sam Dayton, « décédé des suites d'une chute dans un canyon et devant être autopsié sous la surveillance d'agents gouvernementaux de la sécurité hors les murs de l'hôpital du Comté de Rio Arriba ». (Alors que le premier communiqué dû à Steve Madow, lui, assurait que l'autopsie avait eu lieu en cet hôpital du Comté !)

En haut à gauche du document reprographié figurait le sceau rond portant en arc de cercle la mention : White-House, Washington DC. Au bas de la feuille l'on pouvait lire les nom, prénom et qualité du signataire : Andrew Ryan, Special Assistant to the President.

Phi Oméga dévoilait le pot aux roses : ce document très officiel, signé par un proche du chef de la nation, était un leurre, destiné à être remis à Kevin Lockhart, l'administrateur de l'hôpital d'Española... Mais destiné surtout à s'effacer totalement grâce à l'encre volatile lente (durée six à dix heures) dont la CIA s'était servie pour fabriquer cette décharge des plus éphémères !

Il convenait de dégager la responsabilité de l'hôpital du Comté afin de prendre livraison du cadavre mutilé pour l'évacuer rapidement et, éventuellement, le faire disparaître ou le restituer à la veuve dans un cercueil plombé. Cela conforterait – fort mal – la version officielle de la mort de Dayton, victime d'une chute dans un canyon ! La façon dont Phi Oméga s'y était pris pour faire un « Xerox »⁴⁴ du document avant son effacement était « omis » dans ses commentaires...

Stupeur et grogne chez les lecteurs. Horreur, colère, fulmination et suffocation dans les hautes sphères.

Au long des couloirs de la Maison-Blanche, aussi bien qu'à Langley, quartier général de la CIA ou à la F Street, siège du FBI, plus d'un rasait les murs, affichait un profil bas, sacrant de n'avoir pas choisi cette saison pour prendre des vacances ! Ou pour se casser une jambe et être dorloté dans une clinique, loin de l'orage qui se préparait !

Car enfin, qui avait pu photographier – sitôt rédigé ! – ce document officiel mais bidon et fort temporaire ? Comment Andrew Ryan avait-il pu signer une telle pièce sans l'approbation préalable du Président Marsh ?

Les VIP dans le secret des dieux – assurément peu nombreux – ne se demandaient pas : pourquoi ? Le « pourquoi » leur paraissait évident : à travers Andrew Ryan, c'était le Président Edmund Marsh que l'on voulait atteindre. Était-il imaginable, en effet, que le numéro un de la nation ait pu ignorer ce qu'était censé manigancer son assistant particulier, celui qui, en principe, partageait ses confidences et les secrets d'Etat ?

A une prochaine conférence de presse, un journaliste (ou plusieurs !) ne raterait pas l'occasion de lui poser d'embarrassantes questions sur ces gaffes successives !

Dans sa villa qui dominait le fleuve Potomac, le vieil Harold Blackwood, ex-directeur de la CIA et éminence grise du feu Président Nedwick, n'était pas mécontent du tout de la tournure que prenaient les événements, qu'il venait d'analyser en compagnie de sa pupille, la belle jeune femme noire. Il lui sourit avec affection et gloussa :

- Dangereuse peau de banane, pour Edmund Marsh ! Il n'en crèvera pas de rage – hélas – mais cela lui fera les pieds ! Quant à Steve Madow, les inepties de son communiqué officiel vont lui retomber – de haut – sur la figure, si de nouveaux éléments surgissent pour démontrer ses mensonges inspirés par son maître.

Maura Kimball considéra son tuteur avec une moue ironique et vint nouer affectueusement ses bras autour de son cou :

- Voyons, oncle Harold, douterais-tu des aptitudes de Phi Oméga à renouveler son stock de peaux de banane ?

Blackwood et sa pupille pouffèrent comme des collégiens anticipant sur la pinte de rire qu'allait leur procurer un bon tour joué à des copains !

Phi et Oméga... Deux lettres grecques qui obsédaient la Maison-Blanche et mettaient en effervescence les experts philologues, sémantistes et ésotéristes de Langley. Morris Newbury, à la tête de la CIA et vice-président potentiel, avait tempêté, crié, menacé ses collaborateurs lors du briefing de dix heures, après avoir, comme tout le monde, pris connaissance de l'article et des photos-dynamite du *Post*.

Le Président en personne avait téléphoné à Newbury pour lui dire à quel point il serait désagréable d'apprendre, avant la fin du jour, que ses bataillons de spécialistes n'étaient pas en mesure de le renseigner quant à la signification de ces maudites initiales grecques. Toute honte bue (et se disant qu'ainsi il ne serait pas seul à « trinquer » en cas d'échec !), Newbury adressa un fax à Leonard Trenholm, son ennemi intime, dans lequel il exposait l'essentiel de la requête du Président. A son tour, il invitait les experts du Bureau fédéral des investigations à se pencher sur l'énigme de ces satanés caractères : Phi et Oméga ! En outre, quelqu'un

⁴⁴ En anglais, le terme photocopie n'est pas utilisé. « Xerox », marque commerciale, désigne aussi la photocopie d'un document qui devient « un Xerox », au lieu d'une photocopie.

avait-il une idée (qui peut le plus peut le moins !) sur l'origine des clichés montrant les mutilations de Sam Dayton ?

Trenholm avait fait répondre à son homologue de la CIA, qu'il mettait, illico, un maximum de *G. Men* sur cette affaire. Il n'en fit rien !

Après avoir délicatement essuyé ses lunettes avec une peau de chamois, il grignota tranquillement un sachet de pistaches grillées et appela enfin « Dear Harold », qui lui avait manifesté sa sympathie lors du suicide du Président.

- Cher Leonard ! s'était exclamé Blackwood. Cela me fait plaisir de vous entendre.

« Leonard ! » Trenholm se délectait de cette familiarité dont il pesait le poids dans l'échelle des valeurs ! L'ex-patron de la CIA ne pouvait qu'être heureux de l'entendre en cette période d'instabilité politique héritée de la tragique disparition d'Alan Nedwick.

Informé de l'anxiété du QG de Langley qui remuait ciel et terre pour percer le secret de ce Phi et de cet Oméga, au point d'appeler au secours les *G. Men*, le vieux Blackwood soupira, hypocrite :

- Que voulez-vous, cher Leonard, l'on ne peut pas être agent secret et de surcroît brillant helléniste ! Et parmi vos hommes, y a-t-il des cracks en la matière ?

Certain d'aller dans le sens de ses idées inexprimées, Trenholm soupira à son tour, tout aussi hypocrite :

- Ils sont tellement submergés de tâches urgentes que je n'ai pas eu le cœur de les accabler en leur demandant de donner aussi un coup de main à nos confrères de Langley. Toutefois... Tenez, j'en profite pour vous demander votre avis, monsieur Blackwood...

- Harold, cela simplifiera nos rapports...

- Euh... Volontiers, Harold, puisque vous m'autorisez cette marque de sympathie. Oui, je crois que cela ne serait pas plus mal si je proposais à Newbury, dans le cadre des activités ponctuelles des SIG, de lui octroyer deux de mes hommes spécialistes de la Grèce antique et des écoles de mystères, notamment celle d'Eleusis. Toutefois, déjà surmenés, je pourrais leur conseiller de ne pas faire de zèle afin de ne point porter atteinte à leur santé.

Un vieux renard, ce Trenholm, qui ne déplaisait pas du tout à Blackwood... qui en était un autre.

- Excellent, Leonard ! Excellent ! J'ai toujours dit que les Senior Interagencies Groups ne travaillaient pas assez souvent ensemble ! Bon courage et n'hésitez pas à m'appeler quand vous voudrez... Ah ! Une chose susceptible de vous intéresser : ce soir à sept heures et demie, Edmund Marsh s'exprimera sur les grandes chaînes de télévision. Une initiative courageuse pour répondre aux inqualifiables insinuations qui circulent et qui risquent d'écourter la durée de son mandat présidentiel...

- Je serai à l'écoute, monsieur... Euh, Harold. Le Président Marsh est un brillant orateur et je ne m'inquiète pas ; il saura se défendre et se justifier, balayer ces bruits qui circulent.

« Dear Harold » se borna à émettre un bruit de gorge – mm, mm – dans le micro du combiné, sans exprimer le fond de sa pensée...

Les téléspectateurs apprécèrent l'aisance du Président des Etats-Unis et la fermeté de ses propos à l'endroit des faussaires qui, « pour semer le doute et tenter de déstabiliser l'ordre établi conformément aux articles de la Constitution, n'hésitaient pas à commettre des faux, à imiter la signature d'un haut fonctionnaire intègre tel Andrew Ryan, à faire passer un malheureux accident (la chute de ce « pauvre garçon du Middle West dans un ravin ») pour un crime dû à des mutilateurs sadiques. Certes, les photos publiées par des journaux, voire diffusées la veille par la télévision à travers les Etats, n'étaient pas truquées, ainsi qu'un faux communiqué abusivement attribué à la Maison-Blanche l'avait annoncé.

« Il s'agissait en fait de photos de travail consacrées à des effets spéciaux dérobées dans un studio de production de films, à Los Angeles : photos d'un corps « humain », en matière plastique, portant des « mutilations » effrayantes et destinées à un projet de film d'apouvante ! La substance utilisée – la « Real flesh »⁴⁵ ou encore « Naturo », chez les professionnels des effets spéciaux – permet de reproduire avec beaucoup de réalisme les pires blessures et les plus horribles sévices ! »

Devant les caméras de télévision, le Président Edmund Marsh conclut en ces termes :

« Les auteurs des faux documents administratifs et ceux qui se sont servis de ces photos de truquages à des fins calomnieuses tendant à nuire gravement à l'image de l'Amérique sont activement recherchés. Les coupables n'échapperont pas à la sagacité des policiers déjà à

⁴⁵ Littéralement « chair réelle », substance plastique donnant l'illusion parfaite de la chair.

leurs trouses... Bientôt, nous saurons ainsi qui se dissimule derrière ces lettres grecques : Phi et Oméga ! »

Une énigme tout aussi irritante pour Teddy Cowen et Ariellah qui avaient suivi avec attention les fortes paroles du Président, lequel affichait une assurance bien imitée, certes, mais loin de correspondre à ses sentiments intimes ! Que pouvaient donc cacher ces initiales ? s'interrogeait le couple. Les vraies et non pas celles dont il s'était abusivement – mais délibérément – servi pour signer ces clichés photographiques destinés aux médias afin d'épaissir encore le mystère !

Ted et sa compagne regagnèrent le bureau à l'extrémité de l'appartement, dont la baie dominait Central Park. Un énorme travail les attendait encore avec le dépouillement de l'abondant courrier reçu par le romancier après son intervention remarquée à la télévision, une quinzaine plus tôt. Tous deux avaient déjà sélectionné les lettres faisant état d'expériences personnelles étranges ou inquiétantes ; parmi celles-ci figurait celle de Linda Buckley, chez laquelle ils devaient d'ailleurs passer le dernier week-end du mois, à Long Island.

Le téléphone sonna. L'Australien se nomma, grimaça, ne comprenant pas très bien les paroles qui se bouscuaient dans l'écouteur. Il mit le chorus et invita son correspondant – bégayant d'émotion – à répéter ce qu'il venait de lui confier. En hâte, Ariellah prit une carte de l'Etat de New York et l'étala sur le monceau de correspondances.

- S'il vous plaît, monsieur Palmer, ne parlez pas si vite ! Quel est l'itinéraire le plus court pour vous rejoindre, à partir de New York City ?

- Faut vousvou... vous rendre à Oakland, comcomcom... Comté de Bergen ; fififi... filez vers l'ouest jusqu'à niouniouniou... Newfoundland et jejeje... vous attendrai dededevant la station-service. A quequequelle heure vous zizizi... z'y serez ?

L'écrivain suivait sur la carte l'itinéraire que notait sa compagne et il opina :

- Une soixantaine de kilomètres pour Newfoundland, si la circulation est fluide – et ce n'est pas évident – nous devrions y être vers trois heures, trois heures et demie. Est-ce loin, ensuite ?

- Non, une douzaine dedede... de bornes, un peu à l'ouest dududu... lac Swannanoa.

- Il y a d'autres témoins, avec vous, monsieur Palmer ?

- Pas la moitié d'un ! C'est un coin sauvage. J'ai voulu vous prévenir lelele... le preprepre... mier, monsieur Cowen. C'est papapa... pas croyable ! Mais dépêchez-vous, faudrait pas qu'un toutou... toutou...

- Mais de quel toutou parlez-vous ?

- Ben, des toutou... touristes – y en a des masses, près du lac –, faudrait pas que l'un d'eux vienne se baba... lader sur mes terres !

- OK, monsieur Palmer, ne touchez à rien. Nous partons tout de suite vous rejoindre...

Les dieux, ceux de la route, furent avec eux et ils arrivèrent à la station-service de Newfoundland vers quatorze heures quarante, soit une vingtaine de minutes en avance. Monsieur Palmer, prénommé Jérémy, était déjà là, reconnaissable à sa vieille Jeep Willys Overland des années 60 tirant une petite remorque chargée de seaux métalliques jaunes, vides, empilés et portant l'inscription : Pure honey/Swannanoa Range, Morris County, NY.

Un poème, ce vieil apiculteur très maigre, mal rasé, coiffé d'un chapeau informe et d'une couleur indéfinissable qui avait déjà dû être un bob sous lequel folâtraient quelques mèches de cheveux blancs ; l'homme portait une antique chemise sans col sous une salopette jadis bleue à larges bretelles et des godillots à lacets, le gauche tenant par une ficelle.

Visiblement peu conformiste, le brave homme devait se ficher éperdument de dater – ne fût-ce que d'une génération ! – au plan de la mode ! Il s'avança en se dandinant un peu, par gaucherie, souriant de toutes ses dents (il ne lui en restait pas beaucoup !) et tendant une main calleuse mais franche, spontanée :

- Content de vous voir, monsieur Cowen, avec vot' dame ! Venez, venez vite et vous me direz ce qu'y faut faire ; j'ai encore prévenu personne, vous comprenez ? Ce que vous avez dit à la télé m'a tellement intéressé que... quand c'est arrivé, ben, je me suis juré de vous mettre dans la confidence. J'ai eu du mal avec les renseignements, pour trouver votre téléphone, mais j'ai quand même pu vous joindre et c'est le principal.

- Nous sommes ravis de vous rencontrer, monsieur Palmer... et de constater que vous ne bégayez plus, plaisanta l'Australien.

- Je bégaie pas. Enfin, si, je bégaie un peu quand je suis... comment dire ? Quand c'est l'émotion, vous comprenez ? Bon, je passe devant, je débarque à la maison ces seaux vides, pour la prochaine récolte de miel et on gagne la région où qu'y a le zinc.

Ah ! J'oubliais, fit-il en s'adressant à Ariellah. Vous aimez le miel, madame Cowen ?

- Ted et moi en mangeons tous les jours sur des tartines, au petit déjeuner, mais ce miel acheté au drugstore n'est sûrement pas aussi bon que celui que vous récoltez en pleine nature, monsieur Palmer.

- Ca, c'est sûr. Quand vous repartirez, pour la peine de vous être dérangés, je vous en donnerai un seau de dix livres...

La vieille maison de l'apiculteur tenait du chalet, de la grange, de la ferme et du (petit) ranch, nichée à flanc de colline, tout près de la source de Beaver Brook (le ruisseau des castors) qui, trois ou quatre kilomètres plus au sud-ouest, se jetait dans le lac Hopatcong. Le couple avait laissé la limousine devant un hangar et pris place dans la Willys Overland qui s'engagea sur un sentier caillouteux grim pant vers les hauteurs à travers la forêt.

Une splendide forêt aux essences variées : érables jaspés, sassafras, diverses variétés de chênes mais aussi et surtout des espèces prisées par ces abeilles tels l'amélanchier du Canada et le *sorrel tree* (andromède ou arbre oseille) réputé chez les apiculteurs (palmer dixit) pour offrir une essence mellifère de tout premier ordre. Ariellah humait avec délices ce bouquet de senteurs végétales et l'air plus frais, si pur, de cette région encore sauvage. Puis elle cessa quelques instants de respirer en découvrant, au détour d'un massif buissonneux de genévriers, une étendue en pente douce sur l'autre versant de la colline. Là, les buissons remplaçaient presque entièrement les arbres et en leur milieu trônait un... B-1B du Strategic Air Command ! Le bombardier, lourd quadriréacteur de la North American, à long rayon d'action (12 000 km), vecteur de missiles nucléaires, disparu inexplicablement onze jours plus tôt, au-dessus du Nevada ! A près de trois mille sept cents kilomètres de l'Etat de New York !

- Comment a-t-il fait pour se poser sur cette pente douce, sans tracer un sillon dans la terre ni coucher l'herbe et les buissons ?

- Ca, ma p'tite dame, sais pas, répondit l'apiculteur en soulevant son chapeau informe pour se gratter le front. En tout cas, y s'est posé en silence sur le ventre... Vous avez remarqué, il a pas sorti son train d'atterrissage... Faut dire que l'équipage pouvait pas faire grand-chose... Venez... Venez voir...

Bon pied, bon œil, alerte, l'apiculteur enjambait les touffes d'herbe ou les petits buissons naissants, entraînant le couple vers l'avion posé sans dégâts apparents. La jeune femme le photographia sous divers angles après avoir déjà pris plusieurs clichés, du haut de la pente, pour obtenir un plan général du B-1B se détachant sur le paysage. A l'avant, l'écouille était ouverte et l'échelle d'accès descendue. Ils s'y engagèrent, pénétrèrent dans le poste de pilotage, d'une extraordinaire complexité. Le pilote, son second et le radio-navigateur, en combinaison brune, demeuraient inertes, affalés sur les commandes. A leur droite, devant la série d'écrans d'ordinateurs, deux hommes en combinaison de vol et penchés sur les claviers. A leurs pieds, étendu sur le tapis caoutchouté, un sixième homme, couché sur le dos, lui, le pantalon baissé, sans slip, une plaie circulaire « propre » à la place de ses organes sexuels !

- C'est pas croyable, hein ? Mais penchez-vous sur les pilotes, monsieur Cowen et regardez leur figure !

Il suivit ce conseil, découvrant avec horreur que les malheureux portaient les mêmes mutilations que celles de Sam Dayton : énucléation d'un œil, « découpage » des lèvres, du menton, d'une partie des joues et langue tranchée pour deux d'entre eux ! Sans une seule goutte de sang sur le bord des plaies, sur les vêtements ou pat terre.

- A quelle heure l'avez-vous découvert ?

- L'avion est passé à midi et demie au-dessus de la maison, à moins de cinquante mètres, sans faire de bruit ! Je me suis dit : ses réacteurs sont en carafe et il va sûrement emplâtrer les arbres ! J'ai sauté dans le Jeep, j'ai grimpé le chemin par où nous sommes arrivés et j'ai vu le bombardier à la minute même où il se posait, pas en glissant, mais comme s'il avait été descendu par une grue géante. C'était impressionnant.

La porte était ouverte, l'échelle sortie et je suis monté pour voir... Et j'ai vu ces pauvres diables tout charcutés ; celui-là (il désignait du menton le cadavre « déculotté »), châtré comme un hongre ! J'ai tout de suite pensé aux photos parues dans le *Washington Post*, montrées à la télé, où je vous avais vu y a bien quinze jours et j'ai préféré vous appeler pour vous raconter tout ça...

- Vous avez eu raison, monsieur Palmer. Pour la peine, moi je vais vous raconter une autre histoire que pratiquement personne ne connaît ; au Cambodge, vers la fin 1972 ou au début de 1973, quelques mois avant l'arrêt des bombardements américains, un commando de Special Forces (Bérets Verts) effectuait une mission secrète « en stériles », à savoir qu'aucun des

soldats n'avait sur lui le moindre papier, photo, document, susceptible de permettre son identification.

Ce commando devait opérer au nord-ouest de Phnom Penh, près de la chaîne des Cardamones, qui s'appelle maintenant Chuor Phnum Kravanh. En pleine jungle, les Bérêts Verts découvrirent un B-52, posé sur les arbres, intact ! Train d'atterrissage non sorti, comme ici. A bord, l'équipage au grand complet, en combinaison de vol – tout comme ici ! – mais les malheureux avaient subi les mêmes types de mutilations : sexe, anus, langue, lèvres et en partie les joues découpées, les yeux arrachés, le tout très proprement, sans trace de sang⁴⁶ !

L'apiculteur, effaré, regardait alternativement les cadavres en combinaison de vol :

- Et vous croicrai... croyez qu'y sont pareils, eux, dans leurs vêtements ? Qu'ils ont été... euh... mutilés des parties ?

- Sans aucun doute, fit l'Australien. Tenez, Palmer, aidez-moi...

Le pilote affalé sur le tableau de bord fut soulevé, étendu sur le plancher du poste de commandes. Avec une sorte de gêne mêlée de répugnance, les deux hommes débouclèrent le ceinturon et baissèrent le pantalon de l'aviateur. Teddy Cowen ne s'était pas trompé : le cadavre présentait les mêmes mutilations que celles de Dayton, de son coéquipier couché sur le dos et, fatalement, des autres membres de l'équipage.

Un genou au sol, Ariellah mitraillait les malheureux, prenait des plans d'ensemble, abaissait légèrement l'angle de son flash pour photographier ces mutilations en plan rapproché, puis elle leva la tête, s'apprêtant à interroger le vieil apiculteur lorsqu'un bruit, un frottement bizarre, se fit entendre vers la travée, beaucoup plus courte que dans un avion de ligne ; un bruit difficile à identifier mais que la journaliste situa grosso modo au niveau de la trappe d'accès à la soute à bombes.

Obéissant à une impulsion irraisonnée, elle prit une série de clichés « en rafale », grâce à son flash Thyristor capable de fonctionner convenablement à deux images/seconde pour une distance de trois mètres environ ; c'est alors que tous trois purent entendre un petit couinement ou un cri étouffé mais dans le registre aigu. Il y eut soudain un halo bleuâtre ovale, très bref, sur lequel se découpa, pendant une fraction de seconde, une silhouette chétive, à peine discernable et floue, aux membres supérieurs grêles et les jambes encore plus indistinctes, à la limite de la perception rétinienne ! Puis tout disparut.

- Oh ! Qu'est-ce que c'était, ce... ce machin ? Vous l'avez vu, comme moi ?

Cowen tenta de le rassurer :

- Nous l'avons vu... Mal vu, mais distingué et nous pouvons affirmer que vous ne l'avez pas rêvé. Et de surcroît, nos oreilles ont pareillement perçu ces bruits étranges, tout à fait inhabituels...

Il s'avança dans la travée, entre une double rangée de missiles imposants, constata que la trappe de la soute à bombes était incomplètement fermée, se pencha sur la gauche, ramassa quelque chose qu'il rapporta entre le pouce et l'index. Quelque chose de singulier, un peu comme un petit morceau de branche noueuse longue de quatre à cinq centimètres, avec deux nœuds étroits, l'une des cassures exsudant une substance vert jaunâtre.

Ariellah examina de plus près l'objet insolite puis elle eut un mouvement de recul, les yeux agrandis par la stupeur :

- Mais... C'est un... doigt ! Plus étroit qu'un doigt adulte, il pourrait être celui d'un singe... à la peau grisâtre...

De nouveau, l'apiculteur repoussa vers l'arrière du crâne son chapeau informe pour se gratter le front. Il rumina, avec une moue dubitative :

- Les singes, vous savez, dans nos collines, ça ne se bouscule pas ! On n'est quand même qu'à soixante-quinze bornes de New York City ! Chez nous, y en a que dans les zoos. Et ils n'ont pas le sang de cette drôle de couleur...

Jeremy Palmer fit une pause en secouant la tête, puis :

- J'aurais peut-être bien fait d'emporter mon fusil ! Des fois qu'y reviendrait, ce... Enfin, ce singe ou autre bestiole à deux pattes ! Et vous, vous êtes armés ?

L'Australien dut avouer que non :

- Mais il faudra que nous songions à nous équiper sur le chemin du retour.

- Cherchez pas. Passez à Paterson, c'est à moins de quarante kilomètres, en direction de New York. Dans la rue principale, vous tomberez sur une grande armurerie qui vous fournira tout ce qu'il vous faut !

⁴⁶ Authentique, mais soigneusement censuré jusqu'ici par les autorités US. L'information a été révélée au printemps 1989 par l'un des hommes de ce commando : William English (dit « Bill English »).

Il promena un regard circulaire, mal à l'aise, et trouva un prétexte pour écourter cette inspection :

- Euh... Vous avez pris toutes les photos que vous vouliez, madame Cowen ?

- Pas toutes, monsieur Palmer. Nous n'avons pas encore visité l'autre partie du fuselage...

Suivis de Jeremy Palmer bien moins rassuré qu'au début, ils avancèrent lentement dans le corps de l'appareil, entre les missiles – peut-être factices, pour le vol du B-1B testant de nouveaux dispositifs électroniques – et s'arrêtèrent devant le sas d'évacuation, correctement fermé, lui. Ils ne découvrirent aucun « orifice », aucune écoutille par où la « chose » aux membres grêles aurait pu s'enfuir... avec un couinement de douleur, s'amputant accidentellement d'un doigt avant de disparaître dans cette curieuse lueur bleuâtre.

Une lueur qui s'apparentait singulièrement à celle dans laquelle, au sud de Dulce, un hélicoptère qui n'en était pas un se camouflait avant d'être touché par une grenade et de plonger, disloqué, dans l'Enbom Lake...

Avant de partir, Teddy Cowen crut devoir donner ce conseil au sympathique apiculteur :

- Quand l'épave – si tant est qu'on puisse parler d'épave pour un avion intact qui n'a pas pu se poser là où il est – sera découverte, les enquêteurs de l'Air Force viendront fatalement vous interroger. Votre intérêt est de tout ignorer de cette affaire : vous n'avez rien vu, rien entendu... et nous, ma femme et moi, n'avons jamais mis les pieds dans le secteur ! OK ?

- Et comment, que je la bouclerai !

CHAPITRE VIII

« On peut tromper une partie du peuple tout le temps et tout le peuple une partie du temps, mais on ne peut tromper tout le peuple tout le temps. »

Abraham Lincoln

Sur le chemin du retour, en traversant la ville industrielle de Paterson (New Jersey), ils se rendirent chez un grand armurier de Market Street.

La tournure que prenaient les événements les incitait, en effet, davantage à s'équiper – et à bien s'équiper – en armes individuelles plutôt qu'en ustensiles de cuisine !

Pince-sans-rire, Ariellah questionna l'un des vendeurs :

- Vous n'avez pas de chariot, je vois ?

- De... chariot ? Mais pour quoi faire, madame ?

- Nos provisions, tout simplement, car il est possible que nous achetions un peu plus qu'un goupillon !

Le vendeur prit un air désolé, sut conserver son impassibilité et, pensant avoir affaire à des clients excentriques, il répondit courtoisement, en exhibant stylo et bloc-notes :

- Je vais prendre votre commande et nous vous la ferons livrer...

- Non, merci. Nous préférons nous en charger : *cash and carry* (payer et emporter). OK ?

- Comme vous voudrez. Si vous avez déjà fait votre choix, je vous écoute...

Teddy Cowen savait, effectivement, ce dont tous deux avaient besoin et l'employé, avec une incrédulité croissante, notait sous la dictée :

- Deux pistolets *Browning BDA 45*⁴⁷ en conversion 22 Long Rifle. Vingt chargeurs dix coups. Cent soixante boîtes de cartouches 22 LR « classiques ».

- Cent boîtes de cinquante cartouches 22 LR « *Devastator* »⁴⁸.

- Deux pistolets « rafaleurs » *Ingram M11* calibre 380 (9 mn court). Cinq cents boîtes de cinquante cartouches 380.

- Un modérateur de son⁴⁹ pour chacune de ces armes.

- Deux holsters d'épaule et deux ceintures pour *SIG-Sauer*.

- Deux étuis de ceinture pour *Ingram M11*.

- Deux fusils *Riot Gun Ithaca* huit coups, à canon court, calibre 10 *Magnum*. Mille cartouches 10 *Magnum*.

Le vendeur coula un furtif regard à cet homme et cette femme, plutôt distingués, fort décontractés, guère plus émus que s'ils avaient commandé un baril plastique d'eau minérale, une caisse de V8⁵⁰ et trois douzaines d'œufs.

- Vous... Vous m'avez bien dit *cash and carry* ?

- Absolument. Carte *American Express* ou *Chargex* ?

- A votre choix, monsieur... Je vous prépare tout cela. Votre voiture est au parking du magasin, je suppose ?

- Oui. Je vous y accompagnerai, quand ce sera prêt...

Qui eût pu s'offusquer d'un achat de cette importance, aux USA, dès lors que, parmi les amendements de la Constitution, ratifiés le 15 décembre 1791, l'Article 2 de la Déclaration des

⁴⁷ Appellation américaine du *SIG Sauer P 220* allemand.

⁴⁸ Fabriquée par *Brigham Ltd, Norgross* (Georgie), cette cartouche explosive est des plus dévastatrices, d'où sa marque éloquente.

⁴⁹ Nom véritable des « silencieux »... qui ne le sont pas tous !

⁵⁰ Célèbres jus de légumes (V8 = 8 *vegetables* ou 8 légumes) aux USA.

Droits stipule : « Une milice bien organisée étant nécessaire à la sécurité d'un Etat libre, le droit qu'à le peuple de détenir et de porter des armes ne sera pas transgressé. »
Tout ce matériel défensif – ou offensif, en cas de besoin – chargé dans le coffre de la voiture, Teddy Cowen et Ariellah poursuivirent leur route, l'âme sereine et désormais plus rassurés.

Samedi 24 juin, sept heures trente, Washington

Levé d'assez mauvaise humeur, le Président Marsh prenait dans le living de ses appartements, au premier étage de la Maison-Blanche, le petit déjeuner servi par Griffin, lequel, à son habitude, avait déposé sur la table les grands quotidiens. Ainsi le Président pouvait-il effectuer une première revue de presse en parcourant la une, les titres et sous-titres des principaux journaux : *Washington Post*, *New York Herald*, *New York Daily News*, *New York Times* et *Financial Times*.

Le *Post* déplié, l'énorme manchette et les photos lui sautèrent aux yeux et il faillit renverser son bol de café dans lequel il venait de laisser choir sa tartine beurrée !

Le bombardier B-1B disparu le 12 juin retrouvé dans le New Jersey ! L'équipage sauvagement mutilé !

Et en sous-titre : *L'affaire Sam Dayton rebondit : les six hommes d'équipage présentent les mêmes mutilations !*

Blême d'émotion, Edmund Marsh parcourut le début de l'article :

Notre rédaction en chef a reçu, hier soir à neuf heures, les documents photographiques reproduits ici, accompagnés d'une note sur papier listing d'ordinateur, ainsi rédigée : « Ces clichés ont été simultanément adressés aux grands quotidiens et, dès demain matin, des diapositives parviendront aux chaînes de télévision pour être diffusées dans la journée. Ainsi, en communiquant entre elles, les rédactions pourront s'assurer qu'elles sont nombreuses à avoir reçu ces documents. Cela réduira considérablement les risques, pour elles, de se voir mises à l'index ou poursuivies par les autorités pour « divulgation de faux et pour usages de faux » ; la publication simultanée de ces documents fera leur force. La Maison-Blanche, par le truchement de son porte-parole, ne pourra plus prétendre, comme elle le fit pour Sam Dayton, que les six aviateurs ont fait une chute dans un canyon ! L'heure de la vérité approche et notre organisation internationale accumule les preuves qui seront un jour rendues publiques. » Et cette note, achevait le rédacteur en chef dans son préambule, était signée : Phi Oméga ! Quelle que soit cette organisation internationale, il est indéniable qu'elle possède des moyens d'information hors du commun et...

La mauvaise humeur naissante du Président s'était muée en fureur noire et son index tremblait en pressant le bouton N° 1 sur le clavier à mémoire du téléphone. Il obtint immédiatement la ligne directe de Newbury à Langley.

- Morris ! aboya-t-il sans préambule. Nous sommes de vieux amis et partageons pas mal de... de sentiments communs sur la façon de gérer les problèmes de la cellule de crise PI 40, aussi, laissez-mo vous dire que je commence à en avoir marre, archimarre de vtre incapacité à la tête d'un service qui, pourtant, devrait être à la pointe de l'informaton ! En tout cas, qui devrait être informé des événements graves avant les médias !

Le directeur de la CIA déglutit avec difficulté à cet aimable réveil en fanfare :

- Ed, vous êtes injuste ! Il y a moins d'une demi-heure qu'un hélico militaire survolant l'arsenal de Picatinny, à une douzaine de kilomètres au sud du crash, a informé sa base qui, à on tour, nous a adressé un télex. Je l'ai eu en main voici seulement dix minutes et j'allais vous appeler pour vous informer de la découverte du B-1B avec son équipage mutilé.

Décidément, les « bouchers » ne nous facilitent guère la tâche ! Quel besoin avaient-ils de...

- Ce n'est pas à moi de vous renseigner, Morris, et vous savez très bien que le seul qui pourrait le faire, c'est sans aucun doute Dennsmore. Aurez-vous le courage de l'interroger, au risque de lui déplaire et de leur déplaire, à eux ? Vous êtes du bon côté de la barrière ; ne vous excluez pas du clan, sinon, qui sait si ce ne sont pas les « personnages vêtus de sombre » qui viendront vous remettre dans le bon chemin... ou vous retirer du circuit ? Vous n'avez plus autorité sur ceux que le professeur Dennsmore contrôle... avec l'approbation ou l'indifférence des maîtres de Dulce. Dans ces conditions, mettez la pédale douce...

- Autre chose, puisque tout est lié : avez-vous obtenu de vos spécialistes des précisions sur ce groupe mystérieux qui signe Phi et Omega, et qui, bien avant vous, a été informé du crash ?

- Aucune, Ed, j'en suis vraiment désolé. J'ai dû interroger Trenholm ; le FBI possède paraît-il deux spécialistes de la Grèce antique et des traditions ésotériques.

- Ont-ils trouvé quelque chose ?
- Euh... Je ne crois pas puisque c'est seulement demain qu'ils rejoindront Langley pour travailler en pool avec nous, dans le cadre des SIG...
- En somme, fulmina le Président, la seule chose que nous sachions sans erreur possible, c'est que Phi et Omega sont bien des lettres grecques !

Dans son bureau, au premier étage de la villa de son tuteur, Maura Kimball stoppa le magnétophone relais qui avait enregistré la conversation du Président avec son futur vice-président, l'actuel directeur de la CIA. Lequel, assurément, aurait eu une syncope s'il avait appris que son prédécesseur, Harold Blackwood, disposait d'un moyen technique sophistiqué lui permettant d'intercepter les communications échangées entre la Maison-Blanche et Langley ! Cinq minutes plus tard, le magnétophone se remit en route sur un nouvel appel de Marsh, suffoquant de fureur :

- La page trois du *Times*, Morris, vous l'avez réellement lue ?
 - Ma foi, je... Pas encore, je viens seulement de...
- Bruit du journal hâtivement – très hâtivement – feuilleté !
- Lisez-la ! hurla le Président, serrant le combiné au point de faire blanchir les articulations de ses doigts. Je ne l'avais pas encore regardée, quand je vous ai appelé, tout à l'heure. Alors, vous l'avez sous les yeux, cette page ?
 - Euh... Oui, je vois même une photo prise la semaine dernière au Sud de Dulce et montrant l'explosion en vol de l'hélico... « G » ! Au premier plan, on distingue une main tenant un fusil équipé d'un tube lance-grenades... C'est inexploitable; trop peu de détails pour rechercher le possesseur de cette main.
 - C'est surtout la légende qui m'exaspère, Morris, pas la photo où, finalement, on ne voit pas grand-chose. Là, ces salopards qui se cachent derrière les lettres Phi et Omega précisent que cet hélico n'en était pas un puisqu'il s'est transformé en sphère lumineuse après avoir été touché par une grenade; description conforme à celle des fermiers et éleveurs du Middle West affectés, naguère, par la vague de mutilations animales. Et les auteurs de ce « reportage », publié avec quelque retard, indiquent : « Ce faux hélico était un leurre, un hologramme cachant un UFO, engin dont le gouvernement a toujours nié l'existence... et l'origine extra-terrestre ! »
 - Oui, Ed, j'ai lu ça aussi, mais leur conclusion est autrement alarmante: « L'État est fatalement au courant des motivations poussant nos "visiteurs" à mutiler des animaux et des humains. Qui et que couvre-t-il en feignant l'ignorance ? »
 - D'accord, ces maudits Phi Omega nous embarrassent, avec leurs allusions et leurs questions, mais ils ne savent pas *tout* !
 - Néanmoins, ils nous ridiculisent et se rendent chaque jour de plus en plus populaires.
 - Oh! Cessez vos jérémiades, Newbury, et mettez s'il le faut tous vos agents disponibles sur l'affaire. Je veux que, dans les plus brefs délais, vous me livriez vivants les coupables ! Parallèlement, faites marcher le *debunking*. Vous contrôlez plusieurs groupes ufologiques privés aux States. Conseillez-leur... fermement de ne rien publier dans leurs revues susceptible de contredire nos apaisements officiels; quant aux autres groupes « Nuts and Bolts »⁵¹ il convient d'appliquer à l'un d'eux la solution de convenance... Agissez également sur les scientifiques qui nous sont dévoués... et suffisamment cons pour admettre encore que les UFO's sont enfantés par réaction psychologique chez des gens que taraude l'insécurité ! Ces cireurs de pompes s'empresseront de repartir en guerre contre les ufologues et les prétendus témoins oculaires affirmant avoir vu ceci ou cela, dans le ciel ou au sol ! Qu'ils écrivent aux journaux, aux stations de radio et de télévision en affirmant « une fois pour toutes » que les UFO's n'existent pas et que les ET, s'ils existent, ne sont pas ici mais chez eux, à l'autre bout de la galaxie !
- Morris Newbury reprit de l'assurance pour glousser:
- Il y a même des gens très savants pour professer, sans rigoler, ce genre de conneries! Sans compter les groupuscules ufologiques d'Europe et principalement de France qui furent si faciles à berner par l'intox sociopsychologique émanant de nos services, à Langley ; une intox

⁵¹ Littéralement : « Ecrous et boulons. » Ainsi désigne-t-on, Outre-Atlantique, les ufologues conscients de la réalité objective, *matérielle*, des vaisseaux extraterrestres improprement appelés OVNI.

fidèlement relayée par le GEPAN⁵² et son successeur, le SEPRA, conformément aux accords occultes régissant les nations depuis l'entrée en scène du...

Edmund Marsh l'interrompt avec un ricanement désagréable:

- Quand je pense que nous sommes parvenus à susciter dès la fin des années 40 et avec l'approbation des plus hautes instances de Paris, la création successive de commissions « soucoupes » très officielles mais toutes aussi bidons que celles que nous avons créées chez nous !

- Et les autres États européens ont suivi l'exemple de Paris, chacun trouvant sans effort un ou des scientifiques bornés niant la réalité des "soucoupes volantes" habilement transformées par la suite en UFO's... Et là, Morris, je dois le reconnaître : la CIA, sous sa façade classique d'agence collectant des renseignements, a fait un excellent boulot en concentrant une part essentielle de ses activités à étouffer la vérité sur les UFO's et leurs interactions avec nous... Quelles que soient les origines cosmiques des extraterrestres, nous savons qu'ils viennent de nombreux systèmes stellaires différents, mais l'important est que le public n'en sache rien !

Il séclaircit la voix et se remit en rogne :

- Néanmoins tout ça ne nous fait pas avancer d'un pouce vers la solution de l'énigme Phi Omega ! Ces gens-là sont comme des prestidigitateurs qui sortent de leurs doigts des foulards, des bouquets de fleurs, et autres babioles ! Ils calculent habilement leurs effets, ne distribuant pas la totalité de leurs cartes, se contentant de distiller le suspens au gré de leurs révélations assorties de documents... que nous ne pourrons plus longtemps encore réfuter sans prendre les Américains pour des débilés ! A la longue, même les rationalistes finirait par se rendre compte qu'il y a anguille sous roche, bien qu'ils aient gobé nos balivernes sans sourciller depuis plus de quarante ans !

- C'est sûr. A leur tour, les censeurs anti-UFO's des médias, ces « imbéciles utiles » – pour reprendre le mot de Lénine faisant référence aux journalistes « gauchisants » –, vont tôt ou tard faire marche arrière et reconnaître, la mort dans l'âme, qu'ils se sont trompés, qu'on les a trompés « en haut lieu » ! Pour sauver les meubles et se dédouaner, ils se montreront peut-être plus acharnés encore que les ufologues perspicaces de la première heure pour dénoncer nos magouilles... et ce que vous savez ! Quoi qu'il en soit, s'il le faut, nous aurons les moyens de leur fermer la gueule, à ces scientifiques capables de retourner leur veste, aussi bien qu'à cette maudite engeance des ufologues « éclairés », les « Nuts and Boldists » ! Ou alors... nous serions dans de beaux draps !

Le Président des États-Unis laissa fuser un soupir:

- Ne soyez donc pas pessimiste à ce point, Morris. Nous n'en sommes pas là et, de toute manière, vous savez fort bien que les... autres ne nous laisseront pas tomber. Nous avons besoin d'eux, c'est exact, mais ils ont aussi besoin de nous...

- Oui, mais jusqu'à quand ?...

Maura, on ne peut plus satisfaite de l'interception de ces confidences, accablantes pour leurs auteurs, fredonna en repiquant l'enregistrement initial sur une cassette qu'elle porta aussitôt à son tuteur, en affichant une mimique malicieuse :

- Pour écouter cela, oncle Harold, ne reste pas debout, installe-toi confortablement ; tu risquerais de tomber à la renverse !

⁵² Sigle boiteux désignant le Groupe d'Etudes des Phénomènes Aérospatiaux Non Identifiés, couvert par le CNES ou Centre National d'Etudes Spatiales, à Toulouse. Après avoir sévi de mai 1977 à avril 1983, il fut dissous et le gouvernement attendit 1989 pour laisser filtrer dans les médias le nom du SEPRA ou *Service d'Expertise des Phénomènes de Rentrées Atmosphériques*. Bien des journalistes se laissèrent abuser et encensèrent ce « service » hautement technique... et cependant dirigé par un psychologue, spécialiste de la sociopsychologie ! Une façon inattendue d'utiliser les compétences ! Lequel psychologue ne se prive pas d'intimer le silence aux témoins d'observations d'OVNI qu'il a pu interroger ! Ce faisant, il obéit à la loi n° 79-18 du 3/1/1979 sur les archives publiques (...) Art. 7 : Le délai au-delà duquel les documents d'archives publiques peuvent être librement consultés est porté à (paragraphe 5) soixante ans à compter de la date de l'acte pour les documents qui contiennent des informations mettant en cause la vie privée ou intéressant la sûreté de l'Etat ou la défense nationale, et dont la liste est fixée par décret au Conseil d'Etat. (v. JO du 5/1/1979).

Le Décret d'application de cette loi porte le n°79-1035 du 3 décembre 1979 (JO du 5/12/1979) et donne toutes précisions sur la « Communication des Archives de la défense ». Et les informations OVNI recueillies par la gendarmerie ou le SEPRA en font partie !). Cette censure OVNI qui n'ose pas dire son nom est véritablement inique et scélérate. Qu'attendent les députés courageux pour consulter l'IMSA et le CEOF afin d'élaborer des questions écrites loin de l'influence pernicieuse d'un quelconque organisme officiel qui les tromperait et les induirait en erreur ?

Par-dessus ses lunettes, le vieillard épia le visage de la belle jeune femme et vit qu'elle souriait, ce qui le rassura :

- Une communication de Langley ? De la Maison-Blanche ?

- Mieux ! Une conversation des plus compromettantes entre le Président et son futur vice-président, ton successeur à la tête de la CIA !

- Un bienfait des dieux, et un ravissement ! Donne-moi vite cette cassette, ma chérie, je brûle de l'entendre...

Sa pupille la lui tendit et se pencha, l'embrassa sur la joue avant de se retirer, en fredonnant de nouveau...

24 juin, dix heures, Newton, Massachusetts

La rousse (et encore un peu rondelette) Mary Holbrook n'avait pas pu distancer son amie Sandy Rowland, qui crawlait avec l'aisance que lui conférait sa sveltesse ; cette blonde adolescente de dix-sept ans venait de toucher le bord de la piscine avec quelques secondes d'avance. Les deux jeunes filles se hissèrent sur le bord de ciment, ruisselantes, et allèrent s'asseoir sur les chaises de jardin au revêtement plastique, près de la table où madame Holbrook, en maillot elle aussi, servait des jus d'orange glacés. Une ravissante rousse, comme sa fille, qui n'accusait pas du tout ses trente-neuf ans, fêtés deux mois plus tôt.

Sandy leva son verre, que les glaçons embuaient :

- A votre santé, madame Holbrook.

Cette dernière sourit en levant pareillement son verre pour le reposer aussitôt : le téléphone sans fil, près d'elle sur la table de jardin, s'était mis à sonner.

- Oui, madame, répondit-elle à sa correspondante. Ma fille est près de moi et je vous la passe... Pour toi, Mary...

- Mary Holbrook... Oui... Bonjour, madame... Oh ! Formidable ! Je n'avais pas reçu de réponse, alors je pensais que ma lettre n'avait pas intéressé monsieur Cowen... Oui, je comprends... Oui, oui, mes parents sont parfaitement au courant... Une minute, s'il vous plaît...

- Maman... C'est Ariellah Greenstein, la compagne du romancier auquel j'ai écrit, après son interview à la télé... Je t'en ai parlé, Sandy, ajouta-t-elle incidemment, pour enchaîner à l'intention de sa mère : tous les deux voudraient nous rencontrer, ainsi que Sandy. Veux-tu lui parler, maman ?

- Bien sûr, ma chérie...

Ayant récupéré le combiné, la jeune femme intervint :

- Betty Holbrook à l'appareil. C'est avec beaucoup de plaisir que nous vous accueillerons. Je ne sais pas d'où vous appelez mais, si cela vous est possible, ce soir serait parfait.

- Nous sommes à New York, répondit Ariellah, mais nous avons amplement le temps d'être à Newton vers la fin de l'après-midi. Il n'y a guère plus de quatre cents kilomètres...

Betty Holbrook réfléchit un instant, puis :

- Il ne vous est pas possible d'arriver vers... quatre ou cinq heures au plus tard ? Je pense qu'il serait préférable que vous ayez un long entretien avec Mary et Sandy, avant que nous passions à table. Car vous dînez avec nous, naturellement.

- OK, nous prendrons un avion-taxi et nous nous poserons au plus proche aéroport... (En second plan, Teddy lança l'index sur la carte de la région bostonienne : « Le Norwood Memorial Airport, pas très loin de Newton. ») Mon mari (elle anticipait à peine !) me dit que le plus proche est celui de Norwood ?

- C'est bien ça ; il se trouve à moins de quinze kilomètres de chez nous. Juste avant de décoller, rappelez-moi pour m'indiquer votre heure d'arrivée à Norwood. Edwin et moi viendrons vous chercher. OK, Ariellah ?

- OK, Betty...

Vers trois heures de l'après-midi, dans le hall du petit aéroport de Norwood Memorial (tout de même nettement plus grand que celui de Dulce !), le couple venu en avion-taxi aperçut immédiatement un autre couple, souriant, qui lui faisait des signes de la main : le docteur Edwin Holbrook et son épouse Betty n'avaient eu aucun mal à reconnaître l'écrivain, grâce à sa photographie au dos de ses romans.

Présentation, cordialité spontanée où l'on passe directement aux prénoms, conformément à l'*american way of life* entre personnes de bonne compagnie. Le docteur Holbrook, sur le

parking, prit d'autorité le sac de Ted afin de le déposer dans le coffre de sa voiture, mais son poids le surprit.

- Ce sont nos appareils photographiques et un magnétophone, expliqua l'Australien, omettant simplement de préciser qu'il contenait aussi deux automatiques SIG-Sauer et six chargeurs de rechange, outre les silencieux, à toutes fins utiles !

Car le couple new-yorkais avait pris l'irrévocable décision de ne plus jamais sortir sans « biscuits » ! Ted et Ariellah ne se berçaient pas d'illusions : ils s'exposaient à un tout autre danger en entrant en lutte (même clandestinement) contre les magouilles de la Maison-Blanche, en signant Phi Omega les photos accablantes adressées aux médias... Par ailleurs, comment la mystérieuse organisation Phi Omega (la vraie !) recevait-elle cette usurpation de « titre », même si celle-ci – allant dans son sens – partait d'un bon sentiment ?

Ils laissèrent à gauche les cimetières de West Roxbury (il y en a sept ou huit dans ce seul quartier et une quinzaine en sus autour de Boston !), après La Grange Street et Hammond Street, longeant le Golf Club municipal et le parc jouxtant le Pine Manor Junior College. Bientôt, ils aboutirent dans Portledge Avenue, avec ses cottages ou grandes villas entourées de gazon, de jardins fleuris, voire de petits parcs, disséminés aux flancs de Chesnut Hill.

La villa des Holbrook appartenait à cette catégorie...

Ted conseilla vivement :

- Continuez, Edwin ! Ne ralentissez pas ! Au bout de la rue, tournez à gauche dans Middlesex et revenez par Dunster, afin de vous montrer la maison des Rowland...

Le psychiatre, bien qu'étonné par ce conseil, s'y conforma en remarquant :

- Vous semblez parfaitement familiarisé avec le quartier, Teddy.

- Je ne le connais pas du tout, mais j'en ai étudié le plan à partir des indications fournies par votre fille, dans son courrier.

Tout en donnant ces explications, l'écrivain et sa compagne scrutaient attentivement, l'un à droite, l'autre à gauche, les villas et les petites allées perpendiculaires qui y accédaient. En abordant, cette fois, Portledge Street par son autre extrémité, l'Australien tapota discrètement la cuisse de sa compagne ; celle-ci suivit son regard et découvrit, dans la courte allée Devon perpendiculaire, une Chrysler Maserati noire occupée par deux hommes, coiffés d'un feutre.

La Lincoln Continental du psychiatre passa trop rapidement pour permettre à l'écrivain d'enregistrer davantage de détail, aussi notifia-t-il :

- Dans Devon Street, proche de l'angle avec votre rue, un coupé Chrysler Maserati occupé par deux hommes était à l'arrêt, vitres baissées, mais le toit amovible en place, ce qui n'est pas courant, à la belle saison.

- J'ai déjà remarqué cette luxueuse voiture, ce matin et vers le milieu du mois, répondit Betty. Comme elle est toujours arrêtée devant chez les Benson, nos voisins, j'ai pu également l'apercevoir depuis la chambre de Mary, au premier étage.

La Lincoln Continental garée sur le drive du jardin, les Holbrook et leurs invités gravirent les marches du perron, l'Australien son sac de voyage négligemment accroché à l'épaule. Ayant abandonné la piscine et drapées dans un peignoir de bain, Mary Holbrook et son amie Sandy Rowland, dans le hall, s'apprêtaient à gagner le premier étage afin de se rhabiller lorsque le psychiatre les interpella :

- Ne courez pas si vite, les filles, et venez donc saluer nos hôtes qui ont bien voulu se déplacer spécialement de New York pour vous rencontrer. Vous vous habillerez ensuite...

Les deux jeunes filles, un peu confuses, serrèrent la main aux visiteurs, jugés d'emblée fort sympathiques et s'esquivèrent avec un mot d'excuse.

- Betty, êtes-vous en bons termes avec les Benson, vos voisins ? Suffisamment du moins pour leur demander s'ils connaissent le propriétaire de la Chrysler Maserati ou ses occupants ?

- Oui, je les appelle tout de suite, Ted, confirma l'épouse du psychiatre, en se dirigeant vers l'appareil du living, grande pièce meublée de moderne avec une immense baie donnant sur le jardin et la piscine. Asseyez-vous donc. Edwin chéri, je te laisse demander à Milly de servir les rafraîchissements...

Elle composa le numéro, patienta et l'on décrocha enfin à l'autre bout du fil.

- Bonjour, Jyce, c'est Betty... Juste une question : avez-vous remarqué le coupé qui, de temps à autre, stationne presque devant chez vous ?

- Oui. Sûrement pas des gens du quartier, ces deux hommes qui s'obstinent à garder leur chapeau dans la voiture. J'ai déjà bavardé de leurs allées et venues avec d'autres résidents : personne ne les connaît. Parfois, ils téléphonent ; du moins, voici une dizaine de jours, ils ont appelé plusieurs fois. J'ai relevé le fait incidemment, puis ils ont démarré en trombe à peu près à six heures du soir... Désolé de ne pouvoir mieux vous renseigner, Betty.

- Au contraire, votre sens de l'observation rendra certainement service à des amis qui m'ont posé la question, mentit-elle. Je préférerais que ce genre d'information reste entre nous, Joyce. Je peux compter sur votre discrétion ?

- Vous le pouvez et le devez, Betty, même si vos airs mystérieux, au téléphone, excitent ma curiosité. A bientôt. Amitiés à Edwin.

- Et vous à George, merci.

Teddy et Ariellah avaient suivi le dialogue grâce au haut-parleur du chorus et l'Australien s'informa :

- Mary et Sandy ont-elles remarqué ces deux hommes ?

- Je ne pense pas, sans cela, l'une ou l'autre en aurait parlé. Et comme ni Edwin ni moi-même n'y avons pas fait allusion, finalement, nous ne nous sommes pas intéressés à la présence de ces inconnus. Vous pensez qu'ils surveillent les abords de la villa, depuis la tentative d'enlèvement de Mary dans le Hammond Pond Park ? Des policiers, peut-être ?

- Ce n'est pas impossible, émit l'écrivain, sceptique. J'aimerais assez pouvoir jeter un coup d'œil à cette voiture, depuis la chambre de votre fille...

- Rien de plus facile, Ted...

Madame Holbrook alla dans le hall et, au pied de l'escalier, elle appela sa fille qui parut aussitôt avec son amie.

- Je voulais savoir si vous étiez prêtes. Mary, Ted et Ariellah vont monter un instant dans ta chambre...

Accompagné de l'épouse du docteur Holbrook, le couple entra dans la chambre de l'adolescente située à l'angle du premier étage du cottage et possédant deux fenêtres, présentement ouvertes. L'une donnait sur Devon Street et ses maisons espacées, entourées de haies, de massifs de fleurs. L'Australien et sa compagne, prudemment, observèrent le coupé, visible du côté gauche. Le conducteur, fumant tranquillement une cigarette, jetait la cendre par la vitre baissée.

A mi-voix, Ted s'adressa à la fille de leurs hôtes :

- Mary, avez-vous regardé cette voiture, devant la grille des Benson ? L'homme au volant vous dit-il quelque chose ?

Elle secoua négativement la tête, s'approcha, observa un moment le profil du chauffeur et déclara :

- Non, monsieur Cowen, cet homme m'est inconnu.

- Bien. Voulez-vous me dire si la description que je vais faire du chauffeur et de l'homme qui l'accompagne évoque quelque chose, pour vous. Ils sont certainement assez grands, un mètre quatre-vingts probablement, avec de solides épaules ; tous deux vêtus de sombre, ils portent un feutre également sombre, un peu rabattu sur les yeux.

Mary Holbrook cilla, incrédule, puis se mit de nouveau à la fenêtre et s'en écarta hâtivement, alarmée :

- Je... J'avoue que je n'avais pas fait le rapprochement, mais en regardant mieux ce bonhomme et en imaginant sa taille, son aspect à travers votre description, je... crois bien... Enfin, il pourrait s'agir de l'un des trois hommes en noir qui ont tenté de m'enlever, pendant que je faisais mon jogging, dans le Hammond Pond Park, le 14...

La voyant troublée, inquiète, il consulta sa montre – quinze heures trente – et tenta d'apaiser ses craintes :

- Ne soyez pas affolée, Mary. Ces hommes ne présentent pour vous aucun danger, maintenant. Tout à l'heure, je tenterai une expérience. Pour l'instant, nous bavarderons avec vous et votre amie, Sandy.

Cette dernière marqua une hésitation et confia :

- Le père de Mary m'a soumise à une série de séances d'hypnose, après mon second enlèvement survenu le 2 juin et dont les souvenirs nous avaient été effacés, à toutes les deux. Ce que j'ai raconté est sur bande vidéo... Si vous voulez bien les visionner, cela m'éviterait de subir une autre régression sous hypnose... en votre présence. Vous comprendrez pourquoi j'appréhende ce renouvellement de cette épreuve passablement traumatisante... et humiliante aussi.

- Bien sûr, Sandy, nous allons visionner l'enregistrement, fit Ariellah en la prenant gentiment par le bras pour descendre à ses côtés les marches de l'escalier. Mais, sourit-elle, nous avons le même parfum ?

- Oui, *Robe du Soir*, de Carven. J'avais remarqué, madame Greenstein.

- Ariellah. Abandonnez donc le « madame », toutes les deux ; ce sera beaucoup plus simple ! Elles éclatèrent de rire, heureuses de ce comportement sympathique.

Le docteur Holbrook avait déjà tiré les rideaux sur les baies du living et placé une vidéocassette dans le magnétoscope, après que la bonne eut apporté des rafraîchissements :

- Je pensais que vous adopteriez cette solution et vous avez raison : soumettre Sandy encore une fois à une séance d'hypnose profonde me paraît superflu. J'ai fait un montage des éléments essentiels et cela tient sur une seule cassette.

Madame Holbrook apporta une bouteille pansue – un Taittinger Blanc de Blancs Comtes de Champagne – et disposa les coupes.

Lorsqu'ils furent servis, tous installés devant le téléviseur grand écran (Sandy Rowland un peu nerveuse, triturant ses doigts, les croisant, les décroisant), le psychiatre mit en circuit le magnétoscope :

- J'ai également supprimé le processus de mise sous hypnose, fastidieux et inutile. N'hésitez pas, le cas échéant, à nous poser des questions, à Sandy ou à moi-même. C'est ici qu'ont lieu ces séances, pas à mon cabinet.

L'écran montrait ce même living, l'adolescente allongée sur le divan, les yeux fermés, les bras le long du corps, un micro à perche placé près de son visage. Hors champ, le praticien lui posait des questions :

Holbrook – *Nous sommes le 12 mars. C'est le matin. Que fais-tu, Sandy ?*

Sandy (voix basse) – *Je passe mon survêtement de jogging...*

Holbrook – *Tu fais ton jogging le matin, habituellement ?*

Sandy – *Non. Le soir.*

Holbrook – *Alors, pourquoi le matin, ce 12 mars ?*

Sandy (voix plus basse encore) – *Parce... Parce qu'ils... Ils me l'ont demandé.*

Holbrook – *Veux-tu parler plus fort ? Tu le peux... Bon. Qui t'a demandé de faire ton jogging ce matin le 12 mars ?*

Sandy (léger temps) – *Les... Les voix... Les voix des ombres... dans mon sommeil...*

Holbrook – *Comment étaient ces ombres ?*

Sandy – *J'étais effrayée, pensant qu'il... s'agissait de fantômes, comme dans... les vieux contes ou les films... Mais non... Ces ombres, ces silhouettes minces, petites, couraient dans ma chambre ; si vite que je ne parvenais pas à les suivre des yeux... Elles me parlaient, m'ordonnaient d'aller faire mon jogging dans le Hammond Pond Park... ce matin entre huit heures et demie et neuf heures.*

Holbrook – *Bien. Tu obéis à ces voix et te rends dans le parc. Que fais-tu, Sandy ?*

Sandy – *Je cours vers l'étang. Il fait froid. Pas désagréable. Personne, si tôt le matin, un dimanche... Je ralentis car j'ai... j'ai peur ! Les ombres sont là... autour de moi ; je ne parviens pas à les distinguer correctement... J'ai mal à la tête... Très mal... Je ne vois plus rien ; je ne sens plus rien... plus rien... plus rien...*

Sur l'écran, la jeune fille secoue doucement la tête, le visage un peu crispé, inquiète. Près de l'écrivain, qui avec sa compagne suit attentivement le déroulement de l'expérience, Sandy Rowland se mordille parfois les lèvres, nerveuse.

Holbrook – *Ta migraine s'estompe, Sandy, tu n'as plus mal. Tu reprends conscience. Où es-tu et que vois-tu ?*

Sandy (incrédule) – *Un plafond de métal... de l'aluminium peut-être. Je suis couchée... Il y a des bruits, autour de moi ; des bruits métalliques. Deux femmes pleurent, à gauche. Je tourne la tête... C'est bizarre. Je dois encore rêver, comme pour les voix et les ombres de mon cauchemar... Il y a une jeune Noire, nue, étendue sur une sorte de table d'examen médical... Elle est attachée... L'autre jeune femme, une Blanche, nue aussi, est également attachée. Des espèces de sangles qui fixent les bras, les poignets, les chevilles sur le bord de la table... (Sandy déglutit, manifeste une peur grandissante.) Je réalise que... qu'ils m'ont déshabillée et attachée, comme les autres ! Et je les vois ! (Elle crie) Je les vois ! Ce ne sont plus des ombres... mais des êtres horribles ! pas des humains ! Non, ils ne sont pas humains...*

Holbrook – *Sandy, ma chérie, tu ne crains rien ; tu revis ce rêve, ce cauchemar... Décris-moi ces... personnages.*

Sandy – *Des nains ! Guère plus d'un mètre... trente ou quarante. Ils sont tous identiques, avec une combinaison argentée... Le haut couvre les côtés de la tête et en partie les joues... Pas vue d'oreille... Peau grise... Tête volumineuse... Un nez énorme, grotesque, avec une bosse... Comme celui de la sorcière, dans Blanche Neige... Les narines sont très grandes, la bouche mince... Les yeux semblent très gros, obliques... La pupille avec une fente verticale... un regard cruel, froid, calculateur... L'arrière du crâne est... anormalement surélevé... La base de la nuque fait avec le cou un angle... déroutant... Les mains sont petites, nerveuses... Trois ou quatre doigts seulement. Que vont-ils... faire de nous ?... La femme de couleur sanglote, tourne*

la tête vers moi, me parle... Ce n'est pas une américaine... Je crois qu'elle parle le français... Sorry. I don't understand. Do you speak english?... Oh thanks, my god!...

Holbrook – *La jeune femme Noire comprend notre langue. Que t'a-t-elle dit ?*

Sandy – *Elle me demande si je... je sais ce qu'on va faire de nous... Je n'en sais rien et j'ai très peur. Je lui dit mon nom... Elle m'indique le sien : Theresa Touré. C'est une Africaine de Côte-d'Ivoire. Elle a été attirée par des voix dans la forêt... Puis elle s'est réveillée ici... dans cette sorte de... salle d'opération, avec ce plafond bas, ses murs galbés sur lesquels il y a un tas d'appareils de contrôle et des bulles qui montent, qui descendent, vont à droite, à gauche, changent de couleur...*

Holbrook – *Où sont ces bulles ? Sur les murs ?*

Sandy – *Sur les cadrans... à la place des aiguilles... Sur ma droite, un homme d'une trentaine d'années, nu comme nous, attaché ; il crie de fureur. Les nains gris ont placé un instrument bizarre sur... sur son sexe, comme un gros capuchon relié par un tube flexible à une boîte de métal avec des commandes. L'homme n'est pas un américain... Il ne nous comprend pas, Theresa et moi, non plus que la jeune femme attachée sur une table, près de lui. Et la quatrième, à gauche de Theresa, une Néerlandaise qui parle un peu l'anglais, nous dit qu'il doit s'agir d'un Russe.*

Holbrook – *As-tu une idée de ce que ces petits êtres font à ce Russe ?*

Sandy (angoissée, réponse rapide) – *Non... Je ne sais pas... Ils marchent vers moi, maintenant ! Deux de ces êtres gris s'approchent, enfonce un bouton sur le côté de la table où je suis attachée. Il y a des parties mobiles, vers le bas de la table d'examen et mes jambes, attachées par les chevilles, sont écartées !... (Elle hurle : Non ! Non ! Se débat, halète de terreur.) Les éléments articulés... me font soulever et plier les jambes ! J'ai mal et j'ai honte ! ... Honte de... d'être examinée par ces monstres hideux ! Non ! Non ! (Cris déchirants puis la voix lui manque : elle déglutit, le front en sueur, respire de plus en plus vite.) Ils ont enfoncé un tube étroit... un tuyau, je ne sais pas exactement, dans... moi... Ce n'est pas... vraiment douloureux. J'ai peur... Tellement peur !... En tournant la tête à droite, je vois sur le mur des écrans... Comme ceux des appareils radiographiques et je... Je comprends ! L'un d'eux montre la radiographie de... mon bassin, de mes... organes génitaux et je vois... Cette sorte de sonde qui s'enfonce... Horrifiée, je sens... comme une brève piqûre... tout au fond, dans la matrice... Et une sensation de froid... La sonde se retire et j'entends de nouveau crier Theresa. Elle subit... le même traitement. Puis d'autres nains gris s'approchent des deux autres jeunes femmes qui, à leur tour, sont examinées de la même manière. Tous les écrans sont allumés, et montrent, en couleur, la radiographie du pelvis, des organes génitaux de mes compagnes ! Theresa crie, épouvantée, disant qu'ils nous ont inséminées !! Nous... avons subi une insémination artificielle ! Theresa est une infirmière ou a fait des études médicales... Elle sait ! Elle pleure, elle crie d'horreur et parle, parle ! Elle a compris ce qu'on a fait à l'homme qui doit être russe. Ces monstres gris ont prélevé... son sperme ! Non... Nous n'avons pas été inséminées avec sa semence... Si nous sortons vivantes de ce... Cette terrifiante épreuve, nous jurons de... faire l'impossible pour correspondre, nous téléphoner, reprendre contact !...*

Les petits monstres gris nous ont détachées... Nous sommes titubantes, comme droguées... Nous échangeons nos adresses, nos téléphones, espérant bien retenir au moins le téléphone, car nous sommes toujours nues... De nouveau, la migraine nous assaille... (Déglutition pénible.) On m'appelle... Je... Oui, c'est moi qu'on appelle. Je... Mes mouvements sont lents. Je me retourne... Mary ! Je la reconnais : Mary Holbrook, ma meilleure amie... Pourquoi suis-je dans cette forêt ? Non, c'est un parc, avec des allées entretenues. Mary divague, me secoue par le bras, affirmant que j'ai disparu pendant quarante-huit heures...

Le docteur Holbrook mit en pause le magnétoscope et précisa :

- Sandy avait tout oublié de cette incroyable aventure, littéralement gommée par ces petits êtres... Il m'a fallu plusieurs séances pour faire sauter le verrou du blocage.

- N'avez-vous pas envisagé qu'il puisse s'agir d'un cauchemar ou d'un rêve éveillé, d'un réalisme saisissant, Edwin ? s'informa Ariellah.

Le psychiatre eut une mimique de dénégation :

- Les Rowland et nous sommes de très bons amis et nos filles ont grandi ensemble ; elles se voient presque tous les jours. Sandy a réellement disparu le 12 mars pour refaire surface, comme vous le savez, quarante-huit heures plus tard, pratiquement sous les yeux de Mary. Et puis, surtout... Le 25 avril, il y a eu ce test positif de grossesse, nettement inscrit dans le journal intime de ma fille, « petit » détail qu'elle avait oublié ! Ou qu'on – je ne sais qui – a effacé de sa mémoire.

- C'est en retrouvant inopinément son journal que Mary, le relisant, y découvrit avec incrédulité et stupeur l'extraordinaire première disparition de Sandy, revenue après deux jours d'absence, hébétée, portant un collier d'or qui ne lui appartenait pas, avec un médaillon contenant la photo d'un petit garçon de couleur. Une courte inscription y figurait : D. Touré, qui parle assez bien l'anglais, a été sidérée d'apprendre que son collier – elle l'ignorait où elle l'avait perdu – ait pu être retrouvé autour du cou de Sandy, dans un parc, à Newton, près de Boston ! A sept mille cinq cents kilomètres d'Abidjan ! Bien sûr, madame Touré ne se souvenait de rien, ni de son enlèvement, ni de son insémination artificielle ; j'ai réalisé cela en la questionnant « sur la pointe des pieds », pour ne pas lui infliger un traumatisme psychique.

Sandy toussota, pour indiquer, avec gêne :

- Ils... Je parle de ces abjectes créatures... de ces nains gris... Quand ils nous ont détachées pour nous rhabiller, nous étions groggy, les jambes molles. Je n'ai même pas réalisé que le slip remonté le long de mes jambes était à l'envers et qu'un de ces êtres passait à mon cou un collier qui ne m'appartenait pas ! Je me sentais souillée, j'éprouvais une répugnance profonde et le besoin urgent de me... laver, bien que les souvenirs m'aient été enlevés, effacés. J'avais simplement la sensation de quelque chose d'immonde qui m'avait touchée...

Elle eut un soupir d'angoisse rétrospective. Une seconde, un spasme bloqua sa respiration et l'étudiante conseilla :

- Si vous voulez bien passer la suite de la cassette, monsieur Holbrook...

Il acquiesça, crut bon d'indiquer, comme au début :

- Je ne vous montrerai qu'un montage des séquences essentielles de la dernière séance d'hypnose relatant le second enlèvement de Sandy, à son troisième mois de grossesse...

Même image sur l'écran du téléviseur, mais cette fois, l'adolescente était en jean et tee-shirt.

Holbrook – *Tu es calme, détendue et nous sommes le 2 juin dans la matinée. Un événement inattendu se produit. De quoi s'agit-il ?*

Sandy – *J'ai été appelée... par les voix et les ombres... Elles m'ont attirée dans le parc... Et je me suis retrouvée dans une salle aux murs courbes ayant l'aspect de l'alu et là, mes souvenirs me sont revenus ! J'étais épouvantée : je reconnaissais cette pièce, ces tables d'examen où de nouveau ils m'avaient attachée après m'avoir déshabillée... Sur les autres tables j'ai vu trois jeunes femmes, nues et immobilisées comme moi, pleurant et criant... Une Asiatique, deux femmes très pâles, très blondes, originaires certainement d'un pays nordique d'Europe, enfin, la dernière, une Arabe. Nous n'avons guère eu le temps de communiquer. Les nains gris nous ont entourées et nous avons perdu connaissance. Quand je revins à moi, deux jours s'étaient écoulés – on me l'a dit – et j'étais dans le parc. J'éprouvais une sorte de douleur larvée, dans mes... organes génitaux...*

Le docteur Holbrook arrêta le magnétoscope tandis que son épouse ouvrait les rideaux.

- Voilà... Ces monstrueux nains gris avaient procédé à l'extraction du fœtus de Sandy et de ses malheureuses compagnes d'infortune, conclut le psychiatre. Examinée par un confrère gynéco, Sandy n'était plus enceinte !

Ariellah, assise près de la jeune fille blonde, lui prit la main, touchée par l'évocation de ses terribles épreuves :

- Sandy, maintenant que l'hypnose vous a restitué vos souvenirs, des détails nouveaux ont-ils refait surface ?

- L'odeur... L'odeur particulière qui régnait dans ce lieu où nous avons été conduites, liées à ces tables médicales. D'abord quelque chose qui rappelait ce que l'on sent dans une clinique, ce mélange de produits pharmaceutiques. Ensuite une bizarre odeur, un peu âcre...

Elle se tourna vers son amie d'enfance :

- Tu te rappelles, Mary, nos vacances, il y a trois ans, avec tes parents et les miens ?

- Oui, cette croisière en bateau, sur les grands lacs ? Nous avons, au départ de Montréal, fait les lacs Ontario, Erié, Michigan et lac Supérieur.

- Justement, le commandant de ce beau bateau nous a fait visiter la salle des machines. Te souviens-tu de cette odeur d'huile, assez écœurante ? Eh bien, là où ces petits êtres gris nous ont enfermées, régnait une odeur presque semblable mais avec en plus une différence subtile, un gaz peut-être, qui avait tendance à irriter la gorge.

- L'ozone, suggéra Teddy Cowen. A plusieurs reprises, ce gaz a été décrit par des gens confrontés à une expérience rapprochée, soit qu'ils aient observé de près un vaisseau étranger posé dans la nature, soit qu'ils aient été enlevés, conduits à son bord puis libérés par ses occupants. A ce propos, Sandy, revenons à ces êtres, ces Petits Gris – c'est ainsi qu'on les a surnommés...

Le docteur Holbrook tiqua :

- Teddy, voudriez-vous dire que ces sales petites créatures sont connues ? Qu'on les a répertoriées et baptisées de ce nom ?

- Exactement, Edwin. Il y a seulement deux ans que je vis aux States ; j'étais auparavant en Australie, mon pays natal, mais au cours des deux années écoulées, j'ai fait des enquêtes, interrogé nombre de témoins d'observations d'OVNI et même des Contactés, des personnes qui ont dialogué avec des extraterrestres... Incidemment, je vous signale qu'une trentaine d'espèces différentes semblent s'intéresser, plus ou moins, à notre planète. J'ai interviewé des ufologues, soit en me rendant chez eux, soit en leur téléphonant ou en leur écrivant ; par exemple George Clinton Andrews, dans le Missouri, auteur d'un excellent bouquin : *Extra-terrestrial among us*. J'ai eu de très bons contacts avec plusieurs autres chercheurs, auteurs d'ouvrages documentaires capitaux.⁵³

- Et le gouvernement est au courant de l'existence de ces... Petits Gris ?

- Oui, Betty, et ce depuis une bonne quarantaine d'années, lors des premiers crashes de soucoupes volantes survenus au Nouveau-Mexique au cours des années 47 et 48. A cette époque fut créé, dans le plus total secret, un premier organisme officiel – et toujours clandestin – chargé par priorité du *Debunking* sur l'ensemble du problème soucoupes ou disques volants. Parallèlement, on créait très officiellement des « Commissions Soucoupes » factices à grand renfort de publicité, pour tenter ainsi de prouver qu'à cet égard, la Maison-Blanche ne cachait rien : si la nature de ces objets volants avait été connue, Washington n'aurait pas créé des commissions d'études.

L'organisme resté dans l'ombre reçut plusieurs noms-code : Groupe 54/12⁵⁴, Majestic 12 ou MJ 12, enfin, Groupe PI 40. Toutefois, et il faut évidemment le savoir, le Majestic 12 est un comité-écran qui cache un état-major hypersecret : le Majority 12⁵⁵ dont le sigle MJ 12, lui, ne change pas. Ces étiquettes dissimulent la même organisation dotée de ramifications insoupçonnées. Plus qu'un Etat dans l'Etat, c'est une mégamafia détentrice de pouvoirs absolus et disposant d'équipe de tueurs ! Le Majority 12 tire les ficelles de la CIA, qui, elle, couvre les activités inquiétantes des EBE⁵⁶, un sigle quasi inconnu du public signifiant Entités Biologiques Extraterrestres.

Les Holbrook, leur fille et son amie avaient écouté cette effarante révélation la bouche ouverte, sourcils relevés, médusés. Le psychiatre rompit le silence :

- Et depuis plus de quarante ans, la Maison-Blanche, le Pentagone, nous cachent la vérité sur ces... EBE ?

- Cette conspiration du silence, Edwin, s'étend à l'ensemble des nations, confirma l'Australien. A cet égard et sous la pression du MJ 12 sur les gouvernements, les cinq continents sont à la même enseigne, garrottés par la censure et obéissent au doigt et à l'œil !

- Mais c'est révoltant ! s'exclama Betty, outrée. Il faut réagir en citoyens libres et défenseurs de la Constitution !

- Chère Betty. Rien ne vous interdit d'aller défilé sur Executive Avenue, autour de la Maison-Blanche, en brandissant des pancartes réclamant la vérité sur les UFO's et les EBE. Vous trouverez sûrement deux ou trois amis ou relations pour vous accompagner. Et après ? En supposant qu'un *network* – CBS, NBC ou autre – envoie un cameraman et un journaliste et qu'on vous accorde trente secondes pour exposer vos revendications, qu'en restera-t-il sur le petit écran ? La moitié ! Ajoutez quinze secondes de commentaires ironiques et la station passera à des sujets plus sérieux.

Croyez-moi, en plus de quarante ans, les Etats-Unis d'Amérique d'abord et les autres nations ensuite, ont eu amplement le temps de s'organiser, de s'assurer la complicité de savants, de journalistes, d'éditorialistes, de personnalités de premier plan en tous domaines pour railler, vilipender ces « histoires de vaisselle volante et de Petits Hommes Verts ». Combien d'imbéciles diplômés ont doctement disserté à la radio, à la télévision ou dans la presse pour ridiculiser les témoins et les ufologues, en Europe surtout ?

- Chez nous, récemment, une série d'émissions télé documentaires, d'un exceptionnel intérêt, émaillées de révélations fracassantes, ont été programmées sur les *Networks*⁵⁷... sans que Washington n'intervienne, n'applique la censure. C'était habile : cette soudaine franchise

⁵³ Consulter, en annexe, la bibliographie des ouvrages essentiels qu'il faut avoir lus... pour réaliser à quel point cette censure scandaleuse existe de par le monde et nous conduit vers l'abîme !

⁵⁴ Cf. *Chasseurs d'hommes* (première édition, 1960), réédité en 1980 dans la collection « S-F-Jimmy Guieu » (n° 10) chez Plon.

⁵⁵ Cf. *Le Gouvernement secret* par Milton William Cooper. Louise Courteau, Editrice, Montréal, Québec, Canada. Collection « Document N° 1 » dirigée par Richard Glenn (Diffusion Dervy-Livres, Paris).

⁵⁶ Prononcer : « I-Bi ».

renforçait la soi-disant attitude libérale, l'objectivité, l'impartialité de la Maison-Blanche... qui dans l'ombre, doit concocter un piège, une sale manœuvre dont nous ferons les frais !

- Revenons à l'Europe, encore beaucoup moins libre que nous sur ce plan et sur d'autres. Pensez-vous qu'après ces quarante-trois années de mensonges, le public européen conditionné va admettre sans difficulté les vérités qu'un ou plusieurs vrais spécialistes des UFO's pourraient divulguer... à la condition que les médias leur en accordent la permission ?

- Non, bien sûr, c'est impensable, reconnut le praticien. Mais enfin, Ted, on ne peut pas rester comme ça, à attendre bras croisés que les gouvernements cessent de nous prendre pour des crétins ! Il faut faire quelque chose ! Les *tax payers*⁵⁸ devraient eux aussi s'organiser, intenter une action, exiger de....

- Comment et avec quoi, Edwin ? En recrutant dix, cent, mille personnes qui marcheront avec vous et s'engageront à aller brandir des pancartes à Washington ? Vous pensez réellement que seule une action publique et à visage découvert peut contraindre les autorités à capituler, à cracher le morceau ?

Il balança un moment, pesant la pertinence de l'objection et grogna :

- Vous avez probablement raison, Teddy, ce serait insuffisant. Et en repensant à votre expression... « à visage découvert », sous-entendriez-vous que seule une action clandestine et... musclée pourrait donner des résultats ?

L'écrivain sourit, amusé :

- J'écris des romans de science-fiction, Edwin, ne l'oubliez pas. Mais n'oubliez pas davantage que ce genre littéraire a donné un très grand nombre d'exemples de prévisions, d'anticipations jugées extravagantes hier et devenues réalités aujourd'hui. Qui sait si, demain, un... regroupements des bonnes volontés, des personnes désireuses de sortir de l'apathie et d'agir, ne deviendra pas, là aussi, une réalité ? Ne constituera pas une force de survie ?

Il jeta un coup d'œil à sa montre :

- Il est cinq heures et demie ; nous disposons donc d'environ deux heures avant le dîner. Sandy, vous avez votre permis de conduire ?

La question, inattendue, la surprit :

- Il y a peu de temps, oui ; Mary et moi avons passé les épreuves le même jour, mais elle conduisait déjà depuis près d'un an et se débrouille beaucoup mieux que moi.

Teddy Cowen hochait la tête ; un plan s'élaborait dans sa tête, risqué mais réalisable...

Le conducteur de la Chrysler Maserati en stationnement devant le cottage des Benson, sur Devon Street, jeta brusquement sa cigarette et actionna la clé de contact :

- Les deux filles, Terry : elles se barrent en voiture !

De fait, la « Connie » (Lincoln Continental) du docteur Holbrook achevait de descendre le long du *drive* – visible à travers les haies du cottage – pour tourner à droite sur Portledge Street et passer à une quinzaine de mètres à peine de la voiture des hommes vêtus de sombre, en planque dans la voie perpendiculaire.

- Je commençais à me rouiller, Steph, grogna avec satisfaction le passager en rajustant machinalement son feutre anthracite.

Steph, au volant, suivait la limousine à distance respectueuse.

- Curieux, quand même, que les deux nanas partent seules, à bord de la voiture du docteur Holbrook. C'est sa fille qui conduit. Ça ne t'étonne pas ?

- Oui et non. Vers les trois heures, Holbrook et sa femme sont revenus avec un couple assez jeune. Un confrère du psychiatre, peut-être. Leur discussion a dû barber les filles qui sont allées faire un tour...

- Au volant de la grosse voiture du père alors que la fille Holbrook aurait dû, logiquement, préférer piloter la petite Mitsubishi Minica de sa mère ? objecta Steph. D'après ce que nous savons, Mary ne conduit que depuis moins d'un an. Et la Lincoln « Connie », c'est autre chose à conduire que la minica ! Conclusion, cette balade cache un truc bizarre...

- OK, Steph, c'est toi qui penses et moi je joue les gros bras, gloussa-t-il. Tu as raison, il faut ouvrir l'œil.

- Je vais même ouvrir les deux !

⁵⁷ Authentique. Aux USA, au Canada, en Australie (1988 et 1989) furent diffusées les émissions *UFO : The Unsolved Mystery*, encore titrées : *UFO cover up live*, avec des révélations extraordinaires cautionnées par deux agents d'un organisme officiel de sécurité (CIA, FBI ?). A ce jour, les chaînes françaises de télévision se sont bien gardées de diffuser ces documents fascinants... dont la nature même descendrait en flammes le SEPRA et ses ouailles serviles !

⁵⁸ Contribuables.

La limousine avait quitté Hammond Street qui traverse Chesnut Hill, ce quartier résidentiel édifié sur la colline et s'engageait, à gauche, sur un chemin aboutissant dans le grand parc, sur les hauteurs dominant l'étang. Elle roula quelques centaines de mètres sur un sentier forestier peu carrossable et ralentit. La conductrice regardait à droite, à gauche, semblant à l'évidence chercher quelque chose, puis elle accéléra légèrement et s'arrêta enfin devant une éclaircie de la forêt, plaçant la « Connie » perpendiculairement au chemin, en barrant le passage.

A cent mètres en arrière, la Chrysler obliqua brusquement à gauche et stoppa, dissimulée dans les fourrés. Par les vitres baissées et malgré la distance, les hommes vêtus de sombre pouvaient entendre la radio qui jouait à plein régime : un rocker débile braillait en masturbant sa guitare, pleurnichant, car rien pour lui ne gazait plus depuis que sa petite amie était partie avec un livreur de Butane !

- Mais qu'est-ce qu'elles foutent ? grommela Terry.

- Elles attendent peut-être un boy-friend, va savoir ?

- En conduisant, elles discutaient ferme et je suis sûr qu'elles n'ont pas remarqué qu'on leur filait le train... Mary a voulu montrer à sa copine le coin du parc où elle a été agressée. Dis donc,, c'est peut-être le moment d'en profiter... Le parc à l'air désert...

- Tu as raison. Les mômes sont en vacances, on ne risque pas d'être dérangés comme la dernière fois. Eh ! Regarde un peu les filles ! Leurs relations ne semblent pas être au beau fixe !

Effectivement, toutes deux quittaient leur siège en s'invectivant. Sandy courut pour faire le tour de la Lincoln, brandissant ce qui paraissait être un livre, pour en assener un coup sur la tête de Mary ! Laquelle riposta en empoignant sa camarade, la jetant sur l'herbe et la giflant sans douceur ! Elles devaient crier, s'injurier mais le tintamarre de la radio couvrait leurs imprécations... et le léger bruit de pas des deux hommes qui s'approchaient, non pas sur le sentier mais dans le sous-bois. Ils n'avaient pas le temps d'admirer les peupliers ou les thuyas du Canada, hauts de quinze à vingt mètres ; leurs basses branches s'élevaient en s'étrécissant pour donner à l'arbre, magnifique, un port pyramidal. Plus hauts encore, plus touffus, les *picea glauca*, ou épinettes blanches, étalaient leurs branches serrées au feuillage légèrement bleuté.

Steph s'approcha de la Lincoln, se pencha par la portière ouverte à l'avant et baissa la radio. Terry, lui, contournait le véhicule en exhibant un gros automatique prolongé d'un silencieux. La diminution subite des décibels interrompit le pugilat et les deux jeunes filles cessèrent de se crêper le chignon, interdites, se relevant couvertes de brindilles végétales. Sandy avait ramassé son livre qui se révélait être, de près, un gros cahier cartonné, qu'elle tenta vivement et naïvement de dissimuler dans son dos. Toutes deux, angoissées, s'étaient rapprochées l'une de l'autre, sans quitter de leurs yeux apeurés ces inconnus armés qui les menaçaient !

- Ca va, n'ayez pas peur, tout ira bien, si vous faites exactement ce qu'on vous dira de faire, OK ?

Mary s'humecta les lèvres, effrayée :

- Qu'est-ce que vous voulez et qui êtes-vous ?

- Non ! N'approchez pas ! supplia Sandy, affolée.

- Qu'est-ce que tu caches, derrière toi ?

Elle avalement difficilement sa salive, hésita puis finit par avouer :

- Un cahier... un cahier de cours...

- Lance-le ! commanda Terry. Allez ! Dépêche-toi !

Elle eut une ultime hésitation et obéit. Le cahier tomba aux pieds de l'homme qui se baissa, se redressa en l'ouvrant et le feuilleta rapidement. Il battit des paupières, embrassa d'un rapide regard circulaire la petite clairière et sacra :

- Merde, Steph ! C'est justement...

Un plop sourd l'interrompit. Terry s'affaissa tout d'une pièce. Son chapeau... tomba, troué par la balle qui avait pénétré verticalement dans son crâne, le tuant net ! Steph perdit son assurance et dans son regard passa une lueur d'inquiétude. Il allait plonger sur les filles, voulant ceinturer l'une d'elles pour s'en faire un bouclier mais un second plop sourd éclata et la balle lui brisa l'épaule droite ! Il lâcha son arme... tandis que s'agitaient les branches de l'épinette : le tireur s'y était caché et maintenant, il en descendait rapidement !

Steph, malgré la fulgurante douleur, voulut faire un pas pour ramasser son arme mais au troisième plop, parti cette fois d'une direction opposée, lui fit fléchir la jambe gauche et il tomba à genoux puis sur le côté, la cuisse traversée par un projectile ! Courageusement, Mary bondit, donna un coup de pied au pistolet du blessé et s'éloigna en courant, imitée par Sandy.

Teddy Cowen et Ariellah sautèrent au sol, abandonnant chacun son arbre. La ruse de l'Australien avait parfaitement réussi. Tapi avec sa compagne sur la banquette arrière de la spacieuse et confortable Lincoln « Connie », ils avaient échappé aux regards des poursuivants. Mary avait, de son côté, respecté le plan à la lettre, orientant la voiture perpendiculairement au sentier qui aboutissait à la petite clairière pour permettre au couple d'ouvrir la portière opposée et filer prestement, courbé, vers les premiers fourrés. Le vacarme de la radio avait couvert le bruit de la portière fermée sans trop de douceur.

Teddy lança aux jeunes filles :

- Bravo et merci. Prenez la voiture et attendez-nous sur le sentier. Nous vous rejoindrons quand nous en aurons terminé...

Très émues par ce qu'elles venaient de vivre – ce piège où elles avaient joué le rôle de la chèvre attirant le lion! –, elles opinèrent, se hâtèrent de s'installer dans la Lincoln, Mary manœuvrant sur la clairière afin de s'éloigner d'une bonne centaine de mètres.

L'Australien mit un genou à terre, appuya le silencieux de son SIG-Sauer sur la tempe du blessé qui geignait, l'épaule droite et la cuisse gauche imbibant de sang son costume sombre :

- A ton avis, il te reste combien de temps avant de crever d'une hémorragie, si l'on ne te transporte pas à la clinique de Chesnut Hill Road, sur l'autre versant de la colline ?

L'homme lui décocha un regard chargé de haine et feula d'une voix rauque :

- Tu peux me laisser crever, connard ! Tu ne vivras pas assez longtemps pour fêter le premier anniversaire de ma mort !

L'écrivain ricana :

- Un MIB⁵⁹ qui fait de l'esprit, c'est pas courant. Tu es bien ce qu'il est convenu d'appeler un homme en noir et ton copain également, n'est-ce pas ? Vous émergez aux fonds du MJ 12, ou à sa « succursale » le groupe PI 40, non ?

Dissimulant une grimace de souffrance, Steph renvoya :

- Et ta sœur, elle émerge chez qui ?

La crosse de l'automatique lui fendit les lèvres et il hurla, se mit à haleter :

- OK, connard ! OK. Je ne sais pas qui tu es et ta putain non plus...

Il hurla de nouveau, l'arcade sourcilière en sang.

- De la part de la putain, grinça la jeune femme, les yeux littéralement embrasés de colère. La seule chose que tu puisses espérer, c'est qu'on te laisse mourir en atténuant tes souffrances, fit-elle en lui montrant un tube de comprimés pharmaceutiques. C'est le plus puissant analgésique connu des... dans ce pays.

Tandis qu'elle faisait rouler trois ou quatre grains blancs dans le creux de sa main, son compagnon l'observait, trahissant une fugitive perplexité, qu'il chassa pour secouer le blessé :

- Tu parles et tu auras droit à cet analgésique. Pourquoi les MIB ont-ils tenté – et tu devais faire parti du trio – d'enlever Mary ?

Ariellah se releva, rempochant le tube de comprimés sans attendre la réponse et s'éloigna d'un pas pressé sur le sentier. Peut-être, finalement, ne s'agissait-il que d'un faux espoir donné au MIB ? Ce dernier cracha, la voix cassée, assourdie par la douleur :

- Mary a eu tort d'écrire certaines choses concernant sa copine, dans son journal intime. Et ces « Gris » veulent l'utiliser comme l'autre, pour l'inséminer...

- Tu reconnais donc bien appartenir au MJ 12 et travailler pour les EBE ?

- Si... je te disais que... que nous cherchions des... champignons, vous ne... ne...

- ... Ne t'aurions pas cru, ça, c'est sûr. Dépêche-toi, tu saignes beaucoup et il faut bien rouler dix minutes pour atteindre la clinique. Tiens, je vais t'aider à grimper dans ta voiture...

En effet, Ariellah avait ramené leur Chrysler Maserati pour la stopper de l'autre côté de la clairière. Elle en sortit, laissant tourner le moteur, après avoir soigneusement essuyé ses empreintes sur le volant, le tableau de bord et la portière.

Steph, les dents serrées par la douleur, fut remis debout. L'écrivain l'aida à s'installer à la place de droite :

- Bon ; dis-moi tout ce que tu sais de ces petits monstres, les Gris au long museau ou Petits Gris ?...

⁵⁹ MIB ou *Men in Black*, Hommes en Noir. Ces agents secrets sévissent généralement vêtus de sombre, stricte élégance et chapeau mou dans la plupart des cas où ils ont été signalés. Leurs missions : l'intimidation ou l'élimination physique de « ceux qui en savent trop sur les UFO's », pour reprendre le titre d'un ouvrage documentaire américain des années 50 : *They Knew too much about flying saucers*, de l'ami Gray Barker, chez University Books, New York (1956). Non traduit en français.

Le blessé, voyant que la place du chauffeur restait libre, se remit à caresser l'espoir de sauver sa peau :

- Rien, ou presque rien. Les MIB sont la plupart des agents action ; ils exécutent les missions, les sales besognes qu'on leur confie et sont rarement dans le secret au plus haut niveau !... Personnellement, je n'ai jamais vu l'un de ces êtres. Ne compte pas sur moi pour te dire où se cache leur base souterraine la plus proche : je l'ignore. Je sais seulement – et là, je ne suis pas le seul à le savoir – qu'ils en ont pas mal, aux *States*...

Il avait achevé sur un débit plus rapide, entrecoupé de halètements. Son état empirait.

Ariellah pinça les lèvres, manifestement déçue :

- Il se pourrait bien qu'il dise la vérité... Dommage que nous ne puissions pas le soumettre au détecteur de mensonge et au penthotal.

L'Australien alla chercher le corps de Terry, le tira par le collet jusqu'à la Chrysler et le hissa – non sans difficulté – à la place du chauffeur en desserrant le frein à main. Steph, affolé, cria :

- Fumier ! Tu as trahi ta parole et...

- Je t'ai donné ma parole, moi ? Ma seule promesse concernait l'atténuation de tes souffrances et c'est ce qu'on va faire !

Il claqua la portière (vitre baissée), Ariellah en fit autant avec l'autre et tous deux poussèrent le véhicule qui se mit à rouler, de plus en plus vite, sur la déclivité avant de plonger dans l'étang, y soulevant un mur liquide en forme de U. La Chrysler coula presque aussitôt, l'eau s'engouffrant sans entrave par les fenêtres, stoppant dans un gargouillis les hurlements du MIB blessé.

Teddy récupéra, dans l'herbe, les armes des tueurs du Majority 12 :

- Nous les offrirons aux parents de Mary, dans l'éventualité où ils n'auraient rien pour se défendre. Allons rejoindre les filles, mon chou, décréta-t-il en s'engageant sur le sentier.

Quand ils ouvrirent les portières arrière de la Lincoln, les adolescentes sursautèrent, encore bouleversées par le spectacle auquel elles avaient assisté en partie.

Sandy hasarda :

- Ils sont... ?

- Au fond de l'étang Hammond, sur les bords duquel il n'y avait plus personne, à cette heure. Mary a eu raison de nous conduire à cette petite clairière aboutissant à un à-pic. La voiture a plongé sans laisser de trace sur la berge, pratiquement inexistantes, en bas. Quant aux sillons des pneus, nous les avons atténués à l'aide d'un bâton, sur la déclivité. Demain, avec la rosée du matin, l'herbe se redressera et dans quelques jours, ils ne seront plus décelables...

Ariellah, penchée sur le dossier du siège droit occupé par Sandy, s'informa :

- Une chose me préoccupe : quand vous avez repris conscience à bord du vaisseau ou de la base où les Petits Gris vous avaient emmenée, qu'elles furent les réactions de ces êtres ? Avez-vous remarqué un signe, une attitude qui aurait pu trahir leurs sentiments, une émotion, que sais-je encore ?

- Pour moi, ces êtres sont dénués de sentiments, de réactions émotives, du moins vis-à-vis des... personnes. J'étais terrifiée, sur la table d'examen, avec l'impression d'avoir affaire à des... « choses » tellement éloignées de nous, les humains, que cela m'a fait penser à nos travaux pratiques, en biologie, au collège, quand nous examinions du plancton dans une boîte de Pétri ou des paramécies sous le microscope ! Au fond, est-ce que nous ne sommes pas nous-mêmes des choses, à leurs yeux ? A tout le moins des choses vivantes, évidemment, mais qui n'induisent en eux aucun sentimentalisme qu'ils considéreraient peut-être comme déplacé, sans objet...

- Tu as tout à fait raison, Sandy, apprécia l'écrivain. Et ces créatures n'en sont que plus dangereuses. Qu'adviendra-t-il des Terriens si aucune tentative ou manœuvre visant à les amadouer n'aboutit ? De quelle manière leur faire admettre que, appartenant tout comme elles à une espèce pensante, notre droit imprescriptible est d'être traités en tant que tels, en humains et non pas comme du bétail !

La jeune fille considéra l'Australien :

- A votre avis, pourquoi ces enlèvements, ces inséminations artificielles suivies d'un avortement thérapeutique ?

- L'hypothèse la plus logique est que ces êtres, pour une raison qui nous échappe... cherchent à créer une espèce métissée, les fœtus étant alors prélevés au troisième mois de la gestation pour être placés en incubateurs afin d'y achever leur développement. Il peut y avoir d'autres raisons, mais il serait trop long de les aborder ce soir, Sandy. Ne faisons pas trop attendre les parents de Mary...

La jeune fille opina et mit le contact, progressant lentement sur ce chemin forestier, tout juste assez large pour permettre à la Lincoln de rouler sans frôler de trop près les arbustes et les buissons.

Soudain Mary, silencieuse jusqu'à présent, se retourna vers les passagers arrière et demanda tout à trac :

- Teddy, quand vous parliez à mes parents, cet après-midi, vous leur avez dit qu'il existait une trentaine d'espèces pensantes à venir fouiner sur notre planète. Toutes ne sont quand même pas aussi... malveillantes ?

- Non, d'après les témoignages parmi ces multiples espèces, il existe des humanoïdes... Je devrais dire des hommes, des femmes, qui sont nos... frères, à tout le moins nos cousins, venus des étoiles.

- Et que viennent-ils faire, chez nous ?

L'Australien prit un air préoccupé pour s'adresser à sa compagne :

- Tu veux sortir la boule de cristal, chérie ? Je vais l'interroger pour répondre à la question de Mary...

Cette dernière pouffa, un peu gênée :

- Excusez-moi, j'ai été ridicule. Mais je serais heureuse de rester en relation avec vous et Ariellah. On pourrait se téléphoner, de temps à autre et vous me tiendriez au courant de vos recherches, des trucs nouveaux que vous auriez appris.

- Oui, ce serait chic de votre part, renchérit Sandy. Vous savez, quand on a vécu une expérience comme celle que j'ai vécue – et c'est valable pour Mary qui, elle, a échappé *in extremis* à un enlèvement –, on cherche désespérément, soit à faire partager par d'autres cette expérience, soit à en savoir plus sur ces... maudits petits êtres !

- Vous réagissez comme la quasi-totalité des victimes connues des EBE, Sandy : vous éprouvez, toutes et tous, le besoin de vous regrouper, d'échanger vos impressions, de créer une sorte de rassemblement fraternel en raison de l'obscur crainte d'un renouvellement possible de ce qui vous est une fois arrivé !

- C'est une réaction saine et légitime que nous approuvons sans réserve, Ariellah et moi. Si nous le pouvons, nous vous aiderons dans ce sens-là et peut-être aussi pour vous donner certains... conseils pour l'avenir...

Un avenir qui s'annonçait, hélas, plus « gris »... que rose !

CHAPITRE IX

« Qui ne gueule pas la vérité quand il sait la vérité, se fait le complice des menteurs et des faussaires. »

Charles Péguy

Lundi 26 juin – Dulce, Nouveau-Mexique

Ernesto Saliente, vétérinaire à Dulce, était un homme grand et musclé, malgré ses cheveux blancs et sa soixantaine passée. En jean et chemise aux manches retroussées, il remuait doucement la tête, soupirant devant l'étrange comportement du bétail de Brad Corliss. Proche de l'arroyo de Conejos, un enclos abritait une cinquantaine de vaches, avec veaux et génisses. Dix ou douze bêtes, affligées d'un tremblement de la tête permanent, ne cessaient de se frotter aux deux piliers de bois au bord du ruisseau, vestiges d'un petit pont. D'autres vaches se frottaient contre les rares arbres poussant près de l'Arroyo ; quelques-unes, enfin – et c'était cela le plus déroutant – présentaient des membres complètement désynchronisés : les pattes postérieures « galopaient » alors que les antérieures continuaient de se mouvoir au trot. Ce désynchronisme entraînait évidemment pour les bêtes de fréquentes chutes !

- Ca a commencé hier, doc, d'abord par ce tremblement de la tête et je n'ai pas pu vous joindre au téléphone. Votre femme m'a dit qu'on vous appelait de partout et que vos confrères de Monero ou de Lumberton étaient tous sur les dents ! C'est une épizootie qui rend le bétail comme ça ?

- Pire, Brad, ça pourrait être une zoonose, c'est-à-dire une maladie animale infectieuse transmissible aux humains !

- Oh ! Merde ! s'exclama l'éleveur, inquiet. Et ça se répand chez mes confrères du Comté ?

- Pas que chez eux, hélas. On a constaté la même chose chez plusieurs éleveurs du Colorado, du Kansas et de l'Oklahoma. Nul doute que d'autres Etats vont être contaminés. Mais à l'origine, ce mal a commencé en Angleterre, il y a près de quatre ans. Voyez-vous, Brad, ce quoi est terrible, dans cette maladie au nom un peu barbare : l'encéphalopathie spongiforme bovine, c'est qu'on n'en connaît pas le vecteur. Elle n'est pas causée par un virus, ni une bactérie et on parle de... d'un « agent transmissible non conventionnel » ou ATN. Au départ, ce type d'affection animale ne touchait que les ovins, c'est pourquoi on l'appelait vulgairement la tremblante du mouton.

« Médecins et vétérinaires sont sérieusement inquiets par cette atteinte dégénérative du système nerveux central qui affecte maintenant les bovins ; ils se demandent si l'ATN ne pourrait pas se transmettre à l'homme par la consommation de cervelle ou de lait provenant des vaches malades ! A l'université de Frisco, le professeur Stanley Prusiner et son équipe travaillent d'arrache-pied pour tenter d'isoler l'agent pathogène⁶⁰. Selon ce savant, ce serait une protéine ou une glycoprotéine. Mais il y a un os, dans cette théorie : une protéine ne peut se

⁶⁰ Authentique.

reproduire sans codage génétique. Il faudrait donc trouver par quel processus une programmation génétique à la finalité létale peut subitement effacer le programme normal d'un sujet pour s'y substituer et le faire crever !...

L'hélicoptère Bell Textron UH-1N (portant sur l'arrière du fuselage le sigle USAF en capitales blanches) se posa dans un nuage de poussière sur l'Archuleta Mesa, ce plateau pelé au nord de Dulce. Ses patins ripèrent un peu puis s'immobilisèrent à l'amorce de la grande saignée entre les deux parois rocheuses avec, en son milieu, une large voie rectiligne longue d'une centaine de mètres.

A côté du 4 X 4 en retrait, le docteur Frank Rooney retint son feutre noir, tourna la tête et plissa les paupières, souffleté par « l'effet de sol » qui, arrachant de la terre et des gravillons, les projetait en tous sens. Moteur stoppé, les deux pales principales et celles, anticouple, du rotor de queue, ralentirent graduellement. Quand leur rotation cessa, au flanc du Bell, la large porte à glissière coulissa. Deux soldats en treillis sautèrent au sol. Ils arboraient sur la poitrine un badge rouge avec un triangle noir horizontalement traversé par trois traits bleu pâle. Des glissières à crochets furent encastrées au ras de l'ouverture et les hommes déplièrent un plan incliné aux éléments articulés en accordéon.

L'agent de la CIA adressa un signe de tête aux militaires (dont l'insigne mystérieux lui était familier) ; ceux-ci engageaient prudemment sur le plan incliné le fauteuil de l'infirme, à l'intention duquel Rooney se découvrit brièvement. Il avait su cacher sa surprise en constatant à quel point le visage du professeur s'était altéré, depuis son absence de quarante-huit heures. Il semblait avoir vieilli de dix ans et ses yeux erraient lentement sur ce qui l'entourait, avec une sorte de souffrance muette.

Un colonel descendit du poste de pilotage. Il portait sur l'épaule gauche le badge rouge à triangle noir strié, salua quasi machinalement Rooney et alla se poster à ses côtés, au bas du plan incliné. Le rabat de la poche pectorale droite de sa vareuse d'été s'ornait de l'insigne des officiers de l'état-major général : l'aigle américain doré, ailes déployées, serres tenant des flèches, blason à bannière étoilée cachant en partie le corps, le tout sur une étoile noire à cinq branches entourée de feuilles vertes. Un second insigne, plus petit, représentait un caducée avec les initiales PT pour *Physical Therapy* (Physiothérapie).

Lorsque le paralytique sur son fauteuil eut atteint le bas du plan incliné, l'officier supérieur le salua, un peu raide :

- Vous n'avez plus besoin de nous, professeur ? Ne voulez-vous pas une escorte jusqu'à...

L'homme de science handicapé leva difficilement la tête, ébaucha l'ombre d'un sourire forcé :

- Non, merci, colonel. Mon médecin – que vous avez déjà rencontré – est venu m'accueillir et cette fois, il m'accompagnera jusqu'à mon laboratoire...

Frank Rooney demeura impassible et accusa le coup : pourquoi, aujourd'hui, l'infirme avait-il décidé de le garder près de lui au lieu de l'introduire dans la base secrète ? Cette base si inquiétante, présentée à Anna par son mari et par lui-même comme abritant des laboratoires de l'armée. Explication des plus vagues qu'elle avait acceptée sans se montrer trop curieuse.

Le colonel regarda alternativement le médecin de la CIA et le célèbre professeur, jadis chercheur à l'université d'Albuquerque, dont il assurait la protection :

- Le docteur Rooney est-il attendu, lui aussi ?

- Oui, colonel, j'en ai informé nos hôtes. Son admission ne souffrira aucune difficulté. Au demeurant, le docteur Rooney m'a déjà accompagné plusieurs fois, au sein de la base : son champ biopsychique est mémorisé par l'ordinateur central... Et son affectation initiale l'autoriserait lui aussi à porter ce badge rouge, s'il était en uniforme de... *brigadier general*⁶¹. Il aurait même le droit de porter deux insignes : celui de *command pilot*⁶² et celui de *command helicopter pilot*⁶³.

L'officier supérieur se le tint pour dit, claqua des talons et s'écarta avec déférence.

Le paralytique, à défaut de pouvoir tourner la tête, fit accomplir un quart de tour à son fauteuil électrique pour s'adresser à son garde du corps :

- Dans la poche pectorale de ma veste, prenez le transpondeur à vos initiales et épinglez-le à l'intérieur de votre poche, pour être certain de ne pas l'accrocher accidentellement et donc de le perdre... ce qui pourrait entraîner, vous le savez, des conséquences dramatiques !

Oh ! oui, il le savait ! Comment pourrait-il oublier ? Les « maîtres » (et les Petits Gris semblaient particulièrement tenir à ce titre respectueux !) avaient entrepris d'agrandir le sas d'accès

⁶¹ Correspond au grade de général de brigade dans l'armée française.

⁶² Pilote d'aviation (vétérane).

⁶³ Pilote d'hélicoptère.

« Spécial Personnel » à la base ; un sas qu'en réalité fort peu d'humains avaient licence d'emprunter. A cette époque, Frank Rooney n'était pas encore attaché au professeur Dennsmore et il n'avait pas été témoin de « l'incident », demeuré d'ailleurs fort mystérieux. On ignorait même comment les responsables de l'opération Salvator – eux aussi demeurés inconnus – avaient pu être au courant de l'interruption temporaire du leurre, ce champ énergétique imitant à la perfection la paroi rocheuse, au bas de la rampe d'accès.

Informés de cette opportunité inespérée, les concepteurs de l'opération Salvator firent parachuter sur l'Archuleta Mesa un « Commando Delta » de cent hommes super-entraînés, casqués et protégés par des gilets pare-balles, armés de fusils et carabines à répétition à mire-laser, de pistolets mitrailleurs, mitraillettes et lance-grenades. A la nuit tombée, ils s'étaient regroupés au bas de la déclivité et, sur un ordre silencieux, s'étaient rués dans l'ouverture sombre. Quelle distance avaient-ils parcourue ? Probablement pas une cinquantaine de mètres. La riposte ne se fit pas attendre : en une fraction de seconde, frappés par une onde bleutée, les soixante premiers assaillants s'affaissèrent, foudroyés ! Les autres durent battre en retraite, beaucoup plus vite qu'ils ne s'étaient lancés à l'attaque⁶⁴ !

Une tentative vouée à l'échec, dans la mesure où les hommes du commando ne possédaient pas de transpondeurs dont le signal approprié, capté par l'ordinateur central, eût permis à celui-ci de les identifier et, partant, de leur laisser franchir sans dommage les barrages défensifs automatiques, nombreux dans ces installations souterraines.

But de l'opération Salvator ? Investir la base EBE afin de libérer des humains des deux sexes enlevés en trop grand nombre, hors quota, par les Grands Museaux, un autre surnom des Petits Gris ! Un échec retentissant : une hécatombe dès les premières secondes de l'assaut !

Frank Rooney se remémorait cet épisode sanglant (évidemment tenu secret) en fixant à l'intérieur de sa poche pectorale le petit transpondeur, guère plus gros qu'une pièce de 50 cents, mais avec une épaisseur double.

L'hélicoptère de l'Air Force décollait, s'éloignait, projetant de la terre et des gravillons sur les deux hommes, le médecin s'étant efforcé de protéger l'infirmes en se plaçant derrière lui, mains appuyées sur les poignées du fauteuil roulant. De son bras droit, seul capable encore d'une certaine motricité, le professeur Dennsmore actionna le démarrage du moteur en manipulant les commandes placées sous l'accoudoir. Le lourd fauteuil électrique se mit à rouler, lentement, sur la voie en pente qui s'étirait en ligne droite, jusqu'à la paroi rocheuse.

Le médecin pensait avoir compris la raison de la mine défaits du savant. Deux jours plus tôt, le même hélicoptère qui venait de le ramener l'avait pris à son bord, devant le ranch, pour le conduire au *Country Medical Center*, à Albuquerque, afin d'y subir des examens de routine. Du moins Anna s'était-elle exprimée ainsi, en allant rejoindre Frank dans sa chambre... Il ne faisait aucun doute que les premiers résultats d'analyses, de tests pratiqués sur le handicapé, ne devaient autoriser aucun espoir d'amélioration ! D'où la désespérance lue par Rooney dans les yeux du biochimiste-généticien.

Ce dernier stoppa un instant le moteur de son fauteuil roulant et toussota, non pas pour se donner une contenance mais, apparemment, parce qu'il ne savait pas trop comment amorcer ce qu'il voulait confier à l'agent de la CIA.

- Venez, Frank, ce que j'ai à vous dire n'est pas agréable, ni pour moi ni pour vous qui allez l'entendre... Je veux cependant vous parler face à face...

Rooney fit le tour du fauteuil, abaissa son regard sur l'infirmes :

- Je vous écoute, professeur.

Celui-ci le dévisagea, détailla son visage bronzé, énergique, séduisant, charmeur, et il eut un soupir interrompu par un spasme. Il reprit sa respiration :

- Je veux d'abord que vous me donniez votre parole d'honneur – vous m'estimez, je le sais, malgré les circonstances et ne trahirez pas votre serment –, oui, votre parole de garder absolument secret notre entretien. Que vous acceptiez ou refusiez ce que je vais vous demander... en tout premier lieu, ne dites rien de tout cela à Anna...

- Je vous donne ma parole de garder le secret, professeur, sur ce que vous pourrez être amené à me confier et de n'en dire mot à madame Dennsmore.

Le savant étouffa un nouveau soupir en esquissant un sourire sans joie :

- Je vous autorise à l'appeler Anna, Frank. Vous... Vous êtes son amant, je le sais et... non, ne protestez pas, ne me mentez pas, fit-il d'une voix lasse.

Le médecin de la CIA n'avait pu s'empêcher d'accuser, très fugitivement, une expression d'étonnement. Comment l'infirmes avait-il pu découvrir son infortune ?

⁶⁴ Cette opération aurait été tentée en 1979, à la base de Dulce.

-- Ne cherchez pas, Frank, je le sais pour l'excellente raison que ma cellule de vie, au sein de la base, est équipée d'un téléviseur direct n'ayant aucun besoin d'une caméra pour fonctionner et recevoir des images. Ce procédé, d'usage courant chez nos « hôtes », est basé sur des faisceaux protoniques exploratoires qui se jouent de la matière ! Correctement modulés, ils vont chercher, capter les scènes qui se déroulent à quelques mètres, de l'autre côté de la Terre ou sur d'autres mondes ! Je sais que vous et Anna êtes amants... pour l'avoir vu de mes yeux vu... Je ne vous pardonne pas, mais je vous comprends, tous deux, jeunes et bouillant de... désir.

L'accusé renonça à mentir, à se défendre, à clamer son innocence et soupira à son tour :

- Je rends hommage à votre maîtrise, à votre sens aigu de la... compréhension et de l'indulgence, car tout ce que vous venez de dire est la stricte vérité. J'ai abusé de votre confiance et...

- Non, je ne vous ai pas demandé des excuses, Frank, mais simplement de me donner votre parole d'honneur, celle de l'agent de la CIA, du médecin, du garde du corps et celle du MIB que j'ai personnellement choisi parmi les membres du Conseil de Sécurité du MJ 12 que je préside... pour l'instant.

- Je répète donc ce serment, professeur : je garderai le secret et ne ferai aucune exception pour mad... pour Anna, rectifia-t-il.

- Bien... Les spécialistes qui m'ont examiné, à Albuquerque, ont été unanimes – j'avais exigé d'eux la plus grande franchise. Verdict : aucune chance de connaître une rémission. Je suis condamné, Frank. Je n'ai plus que quelques mois à vivre et je vais donc... demander, pas vous ordonner, mais vous demander... plusieurs choses extrêmement délicates, voire périlleuses pour vous... Si vous acceptez, je vous exposerai tout cela en détail quand nous retournerons au ranch...

En premier lieu, je vous chargerai d'une mission auprès du général Oldham, commandant en chef de Nellis Air Force Range, au Nevada, vaste zone d'expérimentation plus désertique encore que celle de White Sands Proving Ground, ici, au Nouveau-Mexique. En hélicoptère, vous vous poserez sur le petit terrain d'atterrissage voisin de Groom Lake... Là, vous prendrez en charge les précieux instruments de laboratoire dont j'ai besoin... Je vous donnerai prochainement d'autres instructions...

Le professeur Dennsmore hocha un peu la tête, parut écouter puis ébaucha un sourire attendri :

- Allons, maintenant. Je désire vous présenter quelqu'un qui est impatient de vous connaître.

Le fauteuil se remit à rouler, jusqu'à l'extrémité de la voie centrale qui aboutissait au pied d'une falaise de roc. Il y eut comme un tremblement de l'air et une surface triangulaire de trois mètres de côté apparut, miroitante comme une coulée de mercure. Les deux hommes s'avancèrent, lentement happés par ce champ d'énergie qu'ils traversèrent sans dommage, grâce aux transpondeurs dont ils étaient munis. Un tunnel en pente donnait sur une rotonde où d'autres tunnels prenaient naissance. De section carrée, certains mesuraient seulement deux mètres, d'autres le double et paraissait s'étirer à l'infini, tous éclairés par une lumière bleutée sans source apparente.

A droite, sur la rotonde, coulissa la porte d'un ascenseur où auraient pu tenir à l'aise une vingtaine de personnes. Sur un tableau, des boutons avec des numéros accompagnés de signes, plus exactement de chiffres en usage chez les EBE.

- Votre niveau, si j'ai bonne mémoire, est le 511, professeur ?

- Vous avez très bonne mémoire, Frank, toutefois, nous n'irons pas à mon laboratoire mais plutôt au niveau 509 réservé aux cellules de vie des chercheurs permanents ou de passage.

Après une vertigineuse descente de près de neuf cent mètres, la cabine s'immobilisa ; la porte coulissa et ils sortirent au moment où deux êtres à l'aspect déroutant s'apprêtaient à emprunter l'ascenseur : un humanoïde à l'épiderme orangé, mesurant un mètre soixante, au crâne chauve, aux yeux étirés vers les tempes, vêtu d'un collant rouge. Une créature plus petite, ne dépassant guère un mètre trente, à la peau gris souris, pourvue d'un nez énorme, bosselé, l'accompagnait. La cagoule d'une combinaison ajustée, couleur argent, couvrait le crâne et le joues de cet être inquiétant, aux yeux noirs, scrutateurs, étonnamment relevés vers le haut des tempes. Il s'agissait d'un spécimen femelle, avec des mamelles réduites, appartenant à l'évidence à l'espèce macrocéphale « Petit Gris au grand nez » (ou, plus irrévérencieusement : au grand museau !).

Sans doute sa grimace déconcertante représentait-elle un sourire tandis qu'elle articulait, lentement, d'une voix haut perchée dans un anglais laborieux :

- Heureuse vie, Lionel ! Vous aussi, Terrien.

L'agent de la CIA inclina la tête, familiarisé avec les us et coutumes des EBE, apprises au gré de ses rares visites dans leur gigantesque base secrète de Dulce, enfouie à plus de mille mètres de profondeur sous l'Archuleta Mesa :

- Heureuse vie...

Dennsmore répéta la salutation passe-partout et enchaîna :

- Frank Rooney est mon médecin et ami. Il appartenait au commando Delta depuis une dizaine d'années et je l'ai affecté comme permanent auprès de moi... Frank, je vous présente le docteur Toal-Nkor, chef du département de biologie au laboratoire de Biochimie Moléculaire. Cela fait des années que nous travaillons ensemble. Et voici son compagnon de vie : Diildo-Yarl, généticien.

Ce dernier – qui n'appartenait pas à la même espèce – inclina sa tête ronde, chauve, striée de plis :

- Bienvenue, docteur Rooney.

L'EBE femelle accentua sa grimace, c'est-à-dire son sourire :

- Nous avons proposé à Kryerla de venir faire une promenade avec nous mais elle a refusé, arguant de votre prochaine arrivée. Heureuse vie, Lionel. Heureuse vie, docteur Rooney.

- Heureuse vie, renvoya-t-il tandis que le couple pénétrait dans la cabine de l'ascenseur, après cette façon abrupte de prendre congé selon l'habitude des Petits Gris.

- Une remarquable biologiste, indiqua le paralytique en faisant rouler son fauteuil vers le couloir de droite, comportant une longue théorie de portes numérotées, leur numéro associé à des symboles ou des chiffres non terriens. Nous entretenons des rapports d'amitié, je dirais... privilégiés, elle et moi...

Il s'arrêta devant une porte indiquant 5/78 accolés à ces symboles incompréhensibles pour un humain n'ayant pas été instruit de la langue des EBE. La porte s'ouvrit et une petite créature grise, en courte tunique mauve, mesurant à peine plus d'un mètre apparut. L'on ne pouvait pas vraiment parler de « grand nez » puisque son appendice nasal ne présentait pas de difformité aussi prononcée que chez les EBE adultes. Sa face était également beaucoup moins « laide » et ses yeux ne s'étiraient pas de façon aussi marquée vers les tempes.

- Frank, je vous présente Kryerla, ma fille, âgée de huit ans.

Rooney se força à sourire et tendit la main à l'enfant, serra ses petits doigts fins :

- Heureuse vie, Kryerla...

- Bonjour, docteur Rooney... Ne soyez pas étonné si je n'emploie pas toujours les formules de salutation de... des EBE, puisque c'est ainsi que vous nous appelez... Excusez-moi ; je voulais dire que vos semblables emploient ce terme pour désigner le peuple de Dzorl, auquel ma mère appartenait... appartient, corrigea-t-elle.

La « fillette » s'écarta pour les laisser entrer dans la cellule de vie – un studio meublé de l'essentiel : lit étroit, meuble de rangement, bibliothèque, quelques bibelots, salle d'eau – qui communiquait avec un studio plus réduit encore, dévolu à la petite métisse.

- Votre fille parle parfaitement notre langue, professeur.

- Comme beaucoup de nos hôtes qui vivent sur... enfin pas sur la Terre mais dans ses profondeurs, puisqu'ils ont eu la sagesse de ne pas vouloir interférer avec notre civilisation. Ils ont donc dû apprendre certaines de nos langues et nous la leur... Nous, c'est-à-dire les chercheurs en diverses disciplines qui travaillons dans leurs bases souterraines secrètes.

Il fit pivoter légèrement son fauteuil et sourit à sa fille :

- Kryerla, ma chérie, Frank et moi avons un important dossier à consulter. Veux-tu aller t'amuser dans ta chambre, regarder la télévision ?

Elle hocha gravement sa tête à face presque humaine :

- Oui, papa... A tout à l'heure, docteur Rooney...

- Ma chérie, intervint le paralytique. Frank va travailler de façon régulière avec moi et il viendra assez souvent ici. Il pourrait être ton oncle et... je crois que tu pourrais l'appeler oncle Frank. Ce revirement inattendu, cette façon de l'insérer dans son intimité « familiale » secrète – même Anna ignorait cette vie cachée de son mari – intriguait l'homme de la CIA. Que pouvait donc mijoter le chef suprême du Majestic 12 ?

La petite métisse fronça légèrement les sourcils, dut réfléchir un instant puis consentit à sourire :

- Oui, papa, je comprends ce que « oncle » veut dire. Si tu avais un frère connu et si ce frère avait un fils, tu serais pour lui son oncle, c'est ça ?

- Oui, Kryerla, c'est bien ça.

Emu, éprouvant de surcroît une sensation de malaise, le MIB se pencha sur la « fillette » :

- Si tu veux bien me considérer comme ton oncle, tu seras pour moi ma nièce, OK ?

- Oui, je veux bien, oncle Frank, mais... Tout cela est nouveau, si inhabituel pour nous... Pour moi, je veux dire. Les Dzorls ne... Tu comprends, ce n'est pas comme vous, les Terriens ?... Nous naissons sans connaître nos parents... Les métis dzorls-humains sont encore rares et cela – je veux parler du métissage – est un peu déroutant. Je me suis rapidement habituée à la sensation nouvelle que l'enfant peut éprouver à vivre avec un père ou une mère. Et j'ai appris ces mots inconnus dans la langue de ma mère... que je n'ai pas connue :... Père, mère, papa, maman, oncle, tante, frère, sœur...

Le docteur Rooney lui caressa la joue :

- Tu parles comme une personne adulte... et cultivée, Kryerla. Et tu fais montre aussi de sagesse, d'objectivité ; je suis vraiment ravi d'avoir une nièce comme toi !

- Moi aussi...

Elle haussa les sourcils comiquement et pouffa :

- Cette réponse était incorrecte ! J'aurais dû dire : je suis ravie d'avoir un oncle tel que toi !

Elle tourna le dos, se dirigea vers la porte puis s'arrêta, refit face à son père et à son « oncle » :

- Excusez-moi ; j'allais partir sans la formule de circonstance : A tout à l'heure...

Et cette fois, elle entra dans sa chambre et referma la porte cependant que le professeur Dennsmore déclarait, avec un sourire attendri :

- Elle a la taille d'une enfant, mais je sais, d'expérience certaine, qu'à huit ans, une métisse dzorl-humain, est presque une adolescente. Kryerla est pubère. Je crois... (le savant hésita, manifestant une sorte de pudeur pour avouer)... Je crois que sa mère est le docteur Toal-Nkor, responsable du département biologie du labo de Biochimie Moléculaire. Il y a neuf ans, je n'avais pas encore été frappé par cette... maudite maladie et un jour, mes confrères biochimistes ou généticiens dzorls m'ont demandé si j'accepterai de donner ma semence pour obtenir un enfant métis, par insémination artificielle d'une femme dzorl. J'ai accepté à la condition formelle de pouvoir conserver cet enfant, de ne pas le livrer au centre de croissance, comme c'est le cas de tous les enfants dzorls à leur sortie de l'incubateur.

Ils ont accepté, me taxant probablement de sensiblerie déplacée mais n'en disant rien au codirecteur de la base que je suis. A la façon dont le docteur Toal-Nkor m'a toujours témoigné de la sympathie, je pense qu'elle a été la mère porteuse temporaire de Kryerla. Nous n'en avons jamais parlé, mais ma conviction est faite... Dans l'immédiat, je veux vous montrer quelque chose, un endroit auquel vous devrez vous familiariser...

Mardi 27 juin, trois heures du matin, Manhattan, New York

Tout illuminé, le Brooklyn Bridge enjambait l'East River, reliant le *borough* (arrondissement) de Brooklyn à la pointe sud-est de Manhattan. A cette heure plus que matinale, la circulation était réduite au minimum et nul ne vit cette Plymouth Gran Fury de couleur noire qui, la rivière franchie, stoppait peu après la première culée du grand pont surplombant à ce niveau le bureau de poste de Dover Street, juste à l'angle de la grande Water Street.

Deux individus vêtus de sombre, chapeau mou, sortirent de la Plymouth et en retirèrent un homme inerte qu'ils firent basculer dans le vide. Son corps tournoya, heurta l'angle du toit de l'édifice de la Post Office et alla s'écraser sur le trottoir de Dover Street. Les criminels réintégrèrent la conduite intérieure alors que le conducteur achevait de composer, sur le radio-téléphone, le numéro du quartier général de la police, au Civic Center proche de China Town, à trois cents mètres à peine du lieu du drame !

- Un homme vient de sauter du Brooklyn Bridge...

- A quel niveau ? Dans la rivière ?

Le chauffeur répondit, imperturbable :

- Non, il ne savait pas nager ! Vous le trouverez devant la poste de Water Street.

- Allô ! Qui êtes-vous ? Donnez votre identité... Allô !

Le standard du *Police Headquarter* renonça à répéter « Allô » et envoya immédiatement une voiture de patrouille. Le cadavre fut découvert là où l'inconnu l'avait situé, son meurtrier peut-être, à la façon ironique de répondre aux questions du standard. Le crâne brisé, le malheureux avait été tué sur le coup. Il portait des papiers au nom de Desmond Farel, domicilié à Ramsey, New Jersey. Libraire de son état, il présidait une association de recherches ufologiques de dimension nationale : New Age on UFO Research (Nouvel Âge en Recherches Ufologiques). Sur sa poitrine, l'on devait découvrir, à la morgue, des brûlures de cigarettes dessinant les lettres grecques : Phi et Omega...

Teddy Cowen et sa compagne apprirent cet assassinat au cours des flashes d'informations matinaux de CBS, alors qu'ils entamaient à peine leur petit déjeuner.

- Les salauds ! gronda l'Australien. En exécutant cet ufologue de renom, le MJ 12 veut intimider ses confrères, les inciter à mesurer leurs déclarations, voire à les museler, mais il fait aussi coup double en discréditant le groupe Phi Omega !

- Et en semant également la confusion dans l'esprit du public qui n'y comprendra plus rien ! ragea Ariellah. Comment pourrions-nous contrer cette forfaiture, cette campagne de contre-vérité dans la plus pure tradition des officiels qui, depuis toujours, ont menti, trompé le peuple sur les UFO's ?

L'écrivain, par-dessus la table, posa sa main sur celle d'Ariellah, la caressa, songeur :

- En signant nous aussi certains clichés accablants « Phi Omega », nous avons aidé cette organisation dans la mesure de nos faibles moyens. Mais que pourrions-nous faire ? Nous avons déjà abattu deux MIB, à Newton. Nous pourrions riposter à leur attaque, s'ils s'avisent un jour de tenter quelque chose contre nous, mais nous sommes incapables de les localiser, de les identifier...

La sonnerie du téléphone retentit et l'Américaine décrocha, enfonça la touche chorus, écouta :

- Ariellah Greenstein ? s'enquit une voix grave, très « radiogénique ».

- Elle-même, bonjour.

- Teddy Cowen est près de vous ?

- Oui, fit la jeune femme, intriguée. Il vous écoute. A qui ai-je l'honneur ?

- Je suis Patsy Omaha mais mon nom ne vous dira rien. Je vous donne un renseignement important... Un tuyau, dans votre jargon journalistique. Cette nuit, plus précisément demain matin à trois heures, rendez-vous sur le Brooklyn Bridge, à l'endroit où, il y a moins de cinq heures, l'ufologue Desmond Farrel a été assassiné après avoir été torturé. N'oubliez pas vos appareils photographiques et agissez comme vous l'avez fait à Dulce : avec discrétion pour réaliser vos clichés. Il y aura des choses intéressantes pour l'objectif. OK, Ariellah ?

Celle-ci, prudente, interrogea du regard son compagnon qui, agitant sa main droite, ouverte à l'horizontale et la faisant osciller, lui faisait comprendre qu'il partageait sa circonspection.

- Ces consignes photographiques, je les comprends fort bien, mais qu'entendez-vous par ce que nous serions censés avoir fait à Dulce ?

La mystérieuse Patsy Omaha eut un rire de gorge :

- Mais quelque chose d'analogue à ce que vous avez fait l'autre jour pour sauver une adolescente menacée d'enlèvement. Vous voyez ce que je veux dire ?

- Non...

Nouveau rire de gorge :

- C'est sans importance, après tout... Exploitez scrupuleusement le tuyau que je vous ai donné, avec la discrétion qui est d'ordinaire la vôtre. Bientôt, je reprendrai contact pour vous inviter à mon chalet de montagne, un week-end. Vous viendrez ?

L'écrivain lança, excité par cette proposition :

- Nous allons vivre dans l'impatience jusqu'à votre prochain appel, Patsy Omaha. Je peux vous poser une question ?

- Sûr... Mais je ne vous garantis pas que j'y répondrai...

- Aimez-vous la Grèce, le Parthénon, le port du Pirée à deux pas d'Athènes ?

- Je n'y suis jamais allée mais qui pourrait prétendre ne pas aimer ce berceau – ou l'un des berceaux – de la civilisation occidentale ?

- Parlez-vous le grec ?

- Non, mais l'alphabet grec ne m'est pas inconnu, si c'est cela que vous cherchez à me faire dire. Bye-bye...

Et sur un éclat de rire, l'inconnue raccrocha.

- Ariellah, mon ange, si cette Patsy Omaha n'est pas un membre de Phi Omega, je suis un kangourou égaré à New York !

- Effectivement, ses initiales sont *Pi* et *Omicron*, mais phonétiquement, cette organisation a pu se baser sur l'analogie de *Phi* et *Omega*, admit-elle. De toute manière, nous serons au rendez-vous... Mais je me demande comment le *Phi Omega* a pu nous identifier et savoir exactement ce que nous avons fait, tant à Dulce qu'à Newton !

A deux heures du matin, aucun problème pour se garer au parking de Park Row, à proximité de la Cour de Justice de New York et du bâtiment en brique et ciment du QG de la police.

Bardés d'appareils photographiques ostensiblement suspendus en sautoir sur leur poitrine, l'écrivain et sa compagne, main dans la main, se promenaient – ou semblaient se promener ! – en amoureux, le long de la Police Plaza (voie piétonne) pour gagner la station de métro Brooklyn Bridge-Worth Street. Dans le dédale de la station, ils trouvèrent sans trop de difficulté le couloir signalisé : Brooklyn Promenade. Ascenseur, encore un tronçon de couloir et ils aboutirent enfin sur la passerelle du pont, le plus ancien de New York après High Bridge sur la Harlem River.

D'une longueur de plus de deux mille mètres, son tablier s'étire sur un peu plus d'un kilomètre et surplombe d'une quarantaine de mètres l'East River. Deux pylônes en granit soutiennent la travée centrale maintenue par des câbles énormes, illuminés la nuit comme des guirlandes de Noël. Les deux voies pour la circulation automobile sont dominées par une passerelle centrale pour piétons.

Le couple s'arrêta au niveau du premier pylône percé de deux hautes ouvertures en ogive, la passerelle piétonne empruntant le passage de leur séparation médiane. A plus de quarante-cinq mètres de hauteur, Teddy et Ariellah pouvaient admirer une partie de Manhattan constellé de lumières, avec ses buildings ici et là vertigineusement dominés par les *sky scrapers*, les gratte-ciel si typiques de *The Big Apple* (la Grosse Pomme, surnom de New York). A l'autre extrémité du pont, côté Brooklyn, la vue eût été plus fascinante encore qui englobait une bien plus large portion de Manhattan, avec l'Empire State Building et plus loin sur la droite les géants du Rockefeller Center ou bien, tout à fait sur la gauche, au-delà des installations portuaires, la grande Governor's Island, la rectangulaire Ellis Island, jadis station de contrôle de l'immigration, enfin, Liberty Island et sa fameuse statue de Bartholdi.

Pour l'heure – quinze minutes les séparaient encore du rendez-vous –, l'écrivain et la journaliste étaient seuls sur la passerelle, heureux que le flot de la circulation routière, sous leurs pieds, ne les assourdisse pas de son grondement ininterrompu comme c'est le cas durant la journée. Ils avaient repéré l'endroit exact d'où le corps de l'infortuné ufologue avait été jeté dans le vide et se tenaient près du pylône, à quelques mètres de là, enlacés, leurs appareils photographiques déplacés sur leur côté.

Deux heures cinquante... L'écrivain et sa compagne, à l'affût, prêtèrent l'oreille à un vrombissement bizarre, assourdi ; sans doute celui d'un hélicoptère qui devait être encore loin car son bruit caractéristique leur parvenait à peine. Puis ils tressaillirent en le découvrant soudain, là, à une dizaine de mètres seulement, qui émergeaient de dessous le tablier, avec un bruit incroyablement faible à cette distance ! ressemblant un peu au Kaman Seasprite de la Navy mais dépourvu de toute marque distinctive, il s'éleva au-dessus des câbles énormes soutenant le tablier sur les culées et sa porte coulissante s'ouvrit. Une silhouette mince en combinaison d'aviateur, casquée, se pencha et fit basculer un gros paquet oblong qui se divisa en trois, s'arrêta net dans sa chute et se balança :

- Non ! s'exclama la jeune femme, incrédule, en mitraillant la scène avec son appareil équipé d'un film ultra-sensible, sans brancher le flash.

Ce qu'elle et Teddy apercevaient justifiait leur incrédulité réciproque : le treuil de l'hélico quasi silencieux descendait en effet un bien curieux « paquet » : trois hommes torse nu, les bras liés dans le dos et pendus par le cou à des boucles d'un long filin ! Un filin doté d'un imposant crochet que l'hélico, habilement, accrocha à l'un des câbles du premier pilier, tout près du couple médusé qui, maintenant, photographiait le Kaman Seasprite durant sa manœuvre.

S'étant ainsi débarrassé de sa charge, l'engin s'éleva lentement et l'homme en combinaison brune ou noire, casqué, le visage invisible, fit un signe amical de la main, indubitablement adressé au couple ! Teddy et Ariellah répondirent, agitant leurs bras avec l'enthousiasme, émus aussi puis cillant, médusés : l'hélico venait de disparaître, de s'effacer littéralement sous leurs yeux, là, à moins de trente mètres de distance !

- Cette façon de... s'évaporer rappelle l'étrange disparition du faux hélicoptère abattu par Brad Corliss, à Dulce ! s'exclama Teddy. Ici, toutefois, le pilote semble bien nous avoir fait un signe de sympathie... Viens, ma chérie, rapprochons-nous...

Ils coururent sur la passerelle, le nez levé sur les trois corps qui se balançaient entre les câbles, le plus bas à moins de cinq mètres d'eux ! Nouveau mitraillage, au flash cette fois. L'Australien passa son appareil photo dans le dos, s'assura que nul insomniaque du quartier ne venait se promener sur le pont, puis il escalada les câbles et parvint, au prix d'une acrobatie, à s'élever à la hauteur du pendu inférieur. Ariellah entendit jurer son compagnon et elle lui demanda quelle en était la raison.

- Le type a plusieurs trucs collés par du sparadrap sur sa poitrine : un insigne de la CIA, des papiers d'identité et un rectangle de carton... près du cœur. Les deux autres idem ! En plus, chacun porte, à l'encre indélébile, les caractères grecs Phi et Omega ! Je vais essayer de régler l'objectif pour faire une photo rapprochée... sans me casser la gueule !...

Il prit plusieurs clichés, se déplaça vers la droite et commenta :

- Oui, sur le cœur, ils ont bien un rectangle de papier fort, genre bristol, maintenu par du sparadrap, avec cette inscription : « MJ 12 – assassins de desmond Farrel ». Du moins, je suppose que l'inscription de « mon » pendu est la même que celle que portent les locataires du dessus !...

A quatre heures du matin, les journalistes assurant la permanence nocturne dans les grands quotidiens et dans les rédactions en chef des chaînes de télévision reçurent un bref appel anonyme ; une voix déformée les invitait à se rendre sans délai sur la passerelle du pont de Brooklyn, côté Manhattan, où les attendaient – rendus inoffensifs ! – les trois assassins de l'ufologue Desmond Farrel.

- Hâtez-vous avant l'arrivée de la police qui, elle, ne sera prévenue que dans une heure trente... Qui suis-je ? Un porte-parole de Phi Omega...

Ou « une » porte-parole lorsqu'il s'agissait d'un appel d'Ariellah sur la seconde ligne.

- Hé ! s'écriait souvent le destinataire de l'appel. C'est quoi, le MJ 12 ?

- Une organisation criminelle complice de la CIA et des EBE.

- Des quoi ? Des bibis ?

- Des E... B... E, une variété maléfique d'extraterrestres. Terminé.

Et la jeune femme ou son compagnon raccrochait aussitôt, laissant les journalistes sur leur faim, à s'interroger sur ces sigles énigmatiques, doutant du sérieux de cet appel mais se hâtant tout de même vers le parking souterrain de la rédaction. Et de sauter dans leur voiture, filant vers le point de Brooklyn... où déjà d'autres journalistes et des équipes de cameramen étaient à l'œuvre !

Ce fut seulement dans les éditions de la mi-journée ou de l'après-midi que la presse écrite publia l'information, mais elle avait été devancée par la télévision dans ses premiers flashes du matin.

Un mauvais jour s'annonçait pour Edmund Marsh, le Président des Etats-Unis d'Amérique, cueilli au saut du lit par un appel de Newbury, le directeur de la CIA.

- Bon dieu ! Morris, démerdez-vous pour savoir qui, dans vos services, a communiqué cette information aux médias !

- Mais... Mais Ed, ce ne sont pas mes... mes agents qui qui... qui ont vendu la mèche : cette info, nous l'avons apprise par la télé ! Impossible de soustraire les corps aux médias, prévenus par ces salopards du Phi Omega. Quand la police les a récupérés, il y a seulement dix minutes à un quart d'heure, les journaux télévisés du matin avaient déjà lâché l'information que vous savez !

- Ces hommes, vos agents pendus haut et court, que savaient-ils du MJ 12 ?

- Rien, Ed. Leur grade ne leur permettait pas d'avoir accès à un tel niveau. Il s'agissait essentiellement de subalternes appliquant, docilement, des... « mesures de convenance »⁶⁵.

Soupir dans l'appareil, précédant la voix – soulagée ! – du Président Marsh :

- En ce cas, ce n'est qu'un demi-mal, Morris, car Phi Omega n'aura pas pu leur arracher ce qu'ils ne connaissaient pas !... Y a-t-il eu des témoins de ce triple meurtre ?

- Un clochard, trouvé par la police et rond comme une bille ! Là encore nous avons de la chance, car il a prétendu que c'était un hélico silencieux qui avait accroché les trois corps au pont de Brooklyn ! Personne ne l'a cru. Surtout lorsqu'il a juré que l'appareil s'était évaporé sur place !

- Tout comme les hélicos « G », alors ? s'étonna le Président des Etats-Unis. Je n'aime pas ça, Morris ; prenez immédiatement contact avec le professeur Dennsmore et expliquez-lui le topo, dans l'éventualité où il n'aurait pas encore regardé la télé ou la radio. Ce qui d'ailleurs est probable car là-bas, il n'est pas encore six heures du matin.

Je ne sais pas comment les « G », les « Gris », prendront la chose... Essayez de convaincre Dennsmore de vous ménager une entrevue avec leur big-boss afin de lui garantir que de mon côté et du vôtre, nous prenons toutes les mesures qui s'imposent pour... tenter de retrouver les coupables.

⁶⁵ Dans le langage codé souvent utilisé par le MJ 12, *Expediency* (Solution ou Mesure de convenance) veut dire en clair : *exécution*, liquidation pure et simple d'un « gêneur »...

Assurez-le de mon attachement à l'accomplissement du grand dessein conçu par l'illustrissime Monarque du peuple Dzorl...

- Mmm, mmm, c'est là un honneur dont je me serais volontiers passé, Ed, maugréa le directeur de la CIA et futur vice-président des USA. Ca ne m'arrive pas souvent – Dieu merci ! – mais chaque fois que je vais à Dulce ou dans d'autres bases, mes rencontres avec nos... hôtes, invariablement, me donnent des cauchemars !...

A l'issue de cet entretien téléphonique sur la ligne directe Maison-Blanche/CIA, la belle Maura Kimball interrompit le premier volumineux magnétophone et enclencha le second, avant d'appuyer sur la touche de l'interphone :

- Oncle Harold ?... Je viens d'intercepter une nouvelle conversation entre Marsh et Newbury, aussi instructive que les précédentes. Le temps de la repiquer sur une cassette et je te l'apporte. OK ?

- Bien sûr, ma chérie, répondit Blackwood, amusé. A ton âge, les jolies femmes auraient plutôt tendance à collectionner les disques laser de musique de danse ; toi, tu collectionnes les bandes magnétiques indiscrettes...

- C'est moins dansant, je te l'accorde, mais cela peut aussi faire du bruit... sans casser les oreilles comme une sono trop forte !

Le tuteur et sa pupille éclatèrent de rire...

Samedi 1^{er} juillet, seize heures, Long Island, USA

La Jericho Turnpike (autoroute à péage 25) commençait à New Hyde Park (limite Est de New York City), traversait sur cent quatre-vingts kilomètres Long Island pour aboutir à Orient Point, l'une des deux extrémités orientales de l'île, bandes de terre affectant un peu l'aspect d'une pince de homard.

Agglomération de moins de dix milles habitants, Coram se situait dans le Middle Island et bénéficiait de la quiétude des zones rurales, avec sa forêt proche. Ses faubourgs Est dépassés, sur la gauche s'amorçait un chemin : East Hill Way. Un panneau de dimension imposante annonçait : « Old Sweet Home – Antique Shop and Art Galery – Welcome to JH Payne's Mansion. Entrance free. »

Mansion (grande demeure) convenait on ne peut mieux à cette très belle bâtisse du XIX^e siècle à la façade de deux étages agrémentée de longs balcons en fer forgé, au rez-de-chaussée aménagé en magasin d'antiquités et galerie d'art. A droite, un parking capable de recevoir une vingtaine de véhicules. Teddy Cowen gara sa Chrysler New Yorker C-Car de teinte havane; du coffre, il retira un sac de voyage assez lourd et donna à sa compagne son vanity-case, pas tellement léger lui non plus. Il est vrai qu'un pistolet BDA 45, son silencieux et trois chargeurs alourdissent singulièrement un petit bagage à main surtout destiné aux produits de beauté et à la lingerie fine !

Linda Buckley vint les accueillir, adorable dans sa tunique en satin noir à liséré blanc autour du cou et des poignets et son pantalon, de même tissu, agrémenté d'un liséré sur les côtés.

- Je suis aussi contente de vous revoir, Teddy, que de faire votre connaissance, Ariellah. Soyez les bienvenus à JH Payne's Mansion⁶⁶...

Une porte latérale donnait accès à un hall lambrissé et à un escalier de bois conduisant, au premier étage, au vaste appartement de la jeune antiquaire. Celle-ci leur montra leur chambre – où ils se débarassèrent de leurs bagages – avant de les introduire dans un spacieux living, confortable, meublé à l'ancienne, à l'exception d'un grand divan assorti de fauteuils de facture moderne.

Blazer bordeaux, pantalon blanc cassé, chemise saumon, un homme blond de haute stature, séduisant, se leva à leur entrée, souriant.

Linda observa l'Australien et fit les présentations, avant de constater avec satisfaction :

- Je vois, Ted, que vous avez reconnu Kenneth Fisher, l'un de vos lecteurs, lui aussi. Nous nous sommes vus en coup de vent, lors de votre séance de dédicace à Manhattan.

⁶⁶ John Howard Payne (New York 1791 – Tunis 1852), poète, auteur dramatique et comédien américain à succès qui se produisit également en Europe. Il séjourna à Paris et y rencontra son compatriote Washington Irving, que l'on tient (avec justesse) pour le premier écrivain américain authentique. Son fameux *Rip Van Winkle* nous entraîne avant la lettre dans les clivages temporels et les univers parallèles de la science-fiction... préfiguration de demain !

- Je me souviens fort bien, confirma l'écrivain. Vous aviez même l'impression de vous être déjà rencontrés. Et c'est Ariellah qui vous a suggéré, au téléphone, de l'inviter pour ce week-end.

- C'est ce que j'ai fait... mais l'autre week-end ! rit-elle. Et depuis lors, nous étant retrouvés, nous ne nous sommes plus quittés.

- Wouhahou ! plaisanta la journaliste, enchantée. Ted et moi avons vécu une romance⁶⁷ analogue, à la différence, toutefois, que notre rencontre, en vérité, remontait à beaucoup plus longtemps...

- J'ai l'impression que nous allons avoir beaucoup de choses à nous raconter... Chéri, veux-tu offrir des amuse-gueule à nos amis ? Je vais chercher le champagne.

L'Australien fit claquer ses doigts :

- Excusez-moi un instant, j'ai oublié quelque chose...

Il revint bientôt porteur d'un paquet-cadeau et d'une gerbe de roses rouges qu'il offrit à leur blonde hôtesse. Celle-ci protesta selon la bonne tradition mais se montra ravie en ouvrant le paquet qui dissimulait un élégant flacon de parfum *made in Paris* : *Ma Griffe*, de Carven.

Linda embrassa la jeune femme brune :

- C'est toi qui as choisi ce parfum et Ted les roses, non ?

- Gagné, Linda, tu devrais aussi tenir un cabinet de voyance !

En riant, l'antiquaire embrassa l'écrivain :

- Merci, Teddy. Merci de tout cœur, pas seulement pour tes fleurs mais pour m'avoir fait retrouver Kenneth !

Elle sursauta : l'électronicien venait de faire sauter le bouchon d'une bouteille de champagne Taittinger Collection, (brut millésimé 1981) créée et décorée par Arman.

- Parfum français, champagne français pour fêter notre petite réunion ! C'est aussi un jour mémorable pour Linda qui, de confession mormone, ne boit pas d'alcool ; mais elle m'a promis de faire une exception en goûtant une coupe de champagne. OK, *Sister*⁶⁸.

Ses hôtes confortablement installés dans les fauteuils, l'antiquaire leva sa coupe :

- Que cette réunion soit suivie de beaucoup d'autres, que notre amitié se renforce et nous protège de l'adversité...

Ils trinquèrent et burent cet excellent champagne, observant la jeune femme blonde qui, après une première gorgée hésitante, vida sa coupe, apprécia et la reposa en soupirant :

- Et que Dieu me pardonne cet écart de conduite !

- Je suis sûre qu'il ne t'en voudra pas, lui répondit en souriant Ariellah. Dieu ne pourrait te tenir rigueur d'avoir partagé le vin de l'amitié !

Elle finit par en convenir, posa sa main sur celle de l'électronicien assis près d'elle et amorça, en s'adressant plus particulièrement à l'écrivain :

- Dans mon courrier adressé à CBS après ton émission et lors de notre première rencontre à la librairie où tu dédicais tes livres, je t'ai dit avoir vécu une Rencontre du III^e Type. C'est vrai, mais il faut je crois commencer par le début et faire un flash-back.

Elle leur raconta ce qui s'était passé en 1965, son escapade enfantine et la découverte par ses parents d'une mystérieuse épine dans son mollet droit, en précisant :

- Une épine d'une huitaine de centimètres, aux arêtes arrondies, que ma mère jeta un peu plus tard dans la rivière au bord de laquelle nous campions.

- Quel dommage ! maugréa l'écrivain. Sais-tu ce qu'était cette... épine, Linda ?

- Non...

- Il s'agissait d'un implant. Pendant la sieste, des extraterrestres t'ont suggestionnée, télépathiquement ou par un procédé psychotronique. Ils t'ont fait quitter le campement, marcher dans la forêt, t'attirant vers leur vaisseau posé non loin de là. Peut-être même t'y ont-ils téléportée. A son bord, ils t'ont soumise à des examens médicaux, probablement gynécologiques aussi, puis ils t'ont placé un implant. Sa pointe contenait un micro-émetteur d'impulsions et un instrument subminiaturisé testant en permanence tes fonctions physiologiques transmises au vaisseau, à une base spatiale ou à une base souterraine, par télémessures.

Le lendemain ou quarante-huit heures plus tard, l'implant faisait l'objet d'un phénomène de rejet, ou le provoquait, sortant de la partie du corps où les extraterrestres l'avaient placé. Mais

⁶⁷ *Romance, love affair*, sont des locutions couramment employées aux USA pour amourette ou grand amour.

⁶⁸ *Sister* (Sœur), ainsi que *Brother* (Frère), en usage chez les mormons, particulièrement chez les missionnaires, sont aussi des appellations familières en Utah et surtout à Salt Lake City, la capitale et fief, par excellence, de l'Eglise de Jesus-Christ des Saints des Derniers Jours. Ces appellations prennent parfois un sens ironique, ou gentiment moqueur et affectueux, comme ici.

il sortait seul : les micro-instruments de sa pointe, eux, restant à jamais en place pour émettre en continu vers le vaisseau et renseigner ses occupants sur les déplacements du sujet ainsi « marqué » ! C'est là un processus habituel, valable pour la plupart des contactés. De la sorte, quand les extraterrestres le jugent nécessaire, ils repèrent le porteur, devenu adolescent ou adulte, et l'enlèvent sans problème.

Linda se mordillait les lèvres, captivée :

- Effarant ! Je comprends maintenant pourquoi c'est moi et non pas ma sœur qu'ils ont enlevée en avril 1981 ! J'avais vingt-deux ans, à l'époque et je travaillais chez un antiquaire – pour apprendre le métier – à Height Ashbury à San Francisco. Une nuit, je fus réveillée en sursaut par un appel ; un appel mental, impératif, qui paralysait ma volonté. Je dus me lever, m'habiller en hâte, sortir, gagner le Buena Vista Park tout proche. Il y avait là, posé sur l'herbe, un engin discoïdal, avec un dôme à son axe, l'appareil mesurant huit ou dix mètres...⁶⁹ Je ne sais pas comment cela a pu se faire, mais je me suis retrouvée gravissant un plan incliné, marchant le long d'un couloir de métal, pénétrant dans une cabine où se trouvaient déjà sept jeunes femmes et trois hommes, hébétés d'abord puis, graduellement, reprenant leurs esprits, s'interrogeant. L'un des trois hommes m'avait attiré, dès le seuil franchi ; nous nous étions regardés longuement, émus. Tous, nous nous sommes présentés, nous demandant ce qu'allaient faire de nous ceux qui nous avaient kidnappés. J'étais angoissée, apeurée, au bord des larmes et l'homme qui avait capté mon attention vint près de moi, posa sa main sur mon épaule et spontanément, je me réfugiai dans ses bras, éclatant en sanglots.

La porte s'ouvrit. Nous reculâmes, horrifiés : un petit être gris, mesurant tout au plus un mètre trente à un mètre trente-cinq, avec une tête caricaturale d'humain et un nez énorme, nous dévisageait de ses yeux étranges, étirés vers les tempes. Il brandissait un tube brillant, une arme, assurément, et portait un vêtement d'un seul tenant, argenté, métallisé, et des bottes assez courtes.

L'homme qui me serrait dans ses bras me repoussa et geignit, tomba à genoux, suppliant la créature de l'épargner, de le laisser partir. L'extraterrestre lui jeta un bref regard indifférent et nous épia l'un après l'autre... puis alla heurter de sa grosse tête la paroi de métal, catapulté par le « lâche » qui avait si bien su jouer la comédie ! Il me prit par la main et tous deux nous fonçâmes dans la cursive, bifurquant à droite en entendant des pas, nous cachant dans une salle sombre où des machines faisaient entendre des pulsations sourdes. Au centre, un gros cylindre s'élevait jusqu'au plafond et rayonnait une phosphorescence bleuâtre.

Nous retenions notre souffle tandis que les pas s'éloignaient, les « Gros Nez » repoussant nos compatriotes qui nous avaient suivis. J'éprouvais curieusement une démangeaison, au bas de mon mollet droit, gênante mais non douloureuse. Me voyant frictionner ma peau à cet endroit-là, mon compagnon d'infortune me demanda si je m'étais cognée puis me dit à peu près : « Nous avons pu leur fausser compagnie mais nous sommes toujours à bord de leur fichu engin. Si... Si nous nous sortons vivants de cette aventure, j'aimerais te revoir, Linda. » Je partageais ce sentiment et nous nous sommes embrassés... Puis « ils » nous ont retrouvés, paralysés avec leur arme cylindrique et conduits, cette fois, dans une grande cabine, évoquant une salle d'examen médicaux, avec toutes sortes d'appareils, d'instruments bizarres, certains reliés par des câbles gainés à des tableaux muraux comportant des signes incompréhensibles pour nous.

Les « Gros Nez » interrompirent notre paralysie et nous firent nous déshabiller, entièrement, et nous allonger sur les tables d'examen.

Mon ami voulut s'allonger sur la table près de la mienne mais les petites créatures grises le repoussèrent, le forcèrent à s'étendre sur une table libre, à côté de deux autres hommes. Les sept jeunes femmes dont je faisais partie furent liées par les poignets et...

- Et inséminées artificiellement, enchaîna Teddy Cowen. Nous avons enquêté, la semaine dernière, auprès d'une adolescente qui a subi le même traitement, perpétré par ces mêmes êtres à peau grise. Comment les choses se sont-elles passées, ensuite ?

Linda, un instant, s'était isolée dans ses pensées, revivant ces moments pénibles et effrayants, avant de répondre :

- Pendant que nous subissions cette insémination artificielle, les trois hommes, eux, subissaient un... prélèvement de sperme par des moyens mécaniques, une sorte de cône brunâtre placé

⁶⁹ Authentique. Cf. *Le Monde étrange des Contactés*, la mésaventure vécue par « Martine », chapitre 1, dernière section : « *Des Terriens sous contrôle* ».

Voir aussi, dans la série de reportages « *Les portes du futur* », la cassette « OVNI – EBE : l'invasion a commencé », et le témoignage de Claudia Roux concernant la découverte d'un implant analogue.

sur leur pénis et relié par des tubes flexibles à une machine dont les voyants colorés clignotaient. Ensuite, on nous fit nous rhabiller. Les Gris nous forcèrent à passer sous un arceau de métal qui brillait, émettait des vibrations graves. Cela déclencha en moi une migraine.

Nous fûmes enfermés dans la cabine où nous avons été réunis, au départ, et le bruit des machines, très assourdi, changea de régime. Je constatai que mes compagnons et les trois hommes demeuraient comme absents, l'air hagard, déconnectés du présent. Je me blottis contre l'homme qui avait tenté de me délivrer, de fuir avec moi. Il me sourit vaguement, répondit à peine au baiser que je lui donnais : le souvenir de notre flirt avait été gommé de son esprit ! Les autres étaient pareils, détachés, inconscients de ce qui venait de nous arriver.

La porte de la cabine s'ouvrit. Deux Petits Gris firent sortir trois des jeunes femmes. Au bout d'un moment vint le tour d'un des deux hommes. Follement inquiète, je restais dans mon coin, simulatant l'indifférence, pour ne pas attirer l'attention des extraterrestres. Je fus déchirée quand ils emmenèrent mon courageux chevalier servant, mais je feignis de rester impassible. Mon tour vint d'être libérée. Je me retrouvais au jardin d'enfants du Golden Gate Park, à un kilomètre environ de l'endroit où j'avais été enlevée... Libre ! J'étais libre ! Et je gardais les souvenirs de cette terrible expérience que les autres semblaient avoir oubliés...

Reverrais-je cet homme qui me plaisait, à qui je plaisais ? Je devais hélas attendre près de huit ans pour le revoir, le reconnaître, lors de ta dédicace à Manhattan, Teddy ! Car vous l'avez sûrement compris, toi et Ariellah, il s'agissait bien de Kenneth Fisher !

Celui-ci se pencha, effleura d'un baiser les lèvres de l'antiquaire qui poursuivit :

- Un mois plus tard, horrifiée, je constatais que j'étais enceinte ! Ces monstres, par insémination artificielle, m'avaient fait un enfant ! Et je n'étais pas mariée, n'avais même pas un petit ami qui eût pu justifier ma grossesse ! J'appelai ma sœur Vicky, médecin à Bethpage, une ville de Long Island, non loin de Coram. Elle me laissa, naturellement, libre de la décision mais, tout comme moi de confession mormone, l'idée de l'avortement la révoltait. Bien qu'anxieuse des suites, je décidai de garder le bébé. Quittant San Francisco, j'allai ouvrir ma première boutique d'antiquités à El Portal, aux portes du Yosemite, toujours en Californie.

Pour sauver les apparences, vis-à-vis des rares voisins avec lesquels je sympathisais, je fabriquaï de toutes pièces un mari voyageur de commerce que j'allais rejoindre parfois si ses prospections l'amenaient dans la région ou qui, lui, venait en coup de vent passer un week-end près de moi. Habitant à la sortie Est d'El Portal, les voisins du faubourg proche ne l'avaient jamais vu... Et pour cause !

Quelques mois avant le terme de ma grossesse, j'inventai pour eux un accident de voiture et fit ainsi disparaître ce mari d'autant plus encombrant qu'il n'existait pas ! Ils me plaignaient de me voir enceinte et « presque » toujours seule, m'offraient de me rendre service, de répondre à mon appel, si besoin était. De braves gens...

Le moment de la délivrance arriva et ce fut Vicky, ma sœur, qui vint m'accoucher, le 24 décembre 1981... à minuit !

Teddy et Ariellah échangèrent un bref coup d'œil, ne pouvant s'empêcher de noter cette étrange coïncidence...

Linda Buckley tourna légèrement la tête, ébaucha un pâle sourire en regardant l'escalier de bois, au fond du living, conduisant à une mezzanine. Une porte s'ouvrit, des pas se firent entendre et un enfant descendit les marches... Un enfant de huit ans, très mince, d'une taille un peu inférieure à celle d'un garçon de cet âge, qui aurait dû avoisiner un mètre vingt selon les normes occidentales. Mais un enfant très étrange au visage déroutant, bien que son nez et sa tête eussent été beaucoup moins volumineux que chez les EBE de race « pure » ! Sa pigmentation grise se nuancait d'une très légère coloration bleu clair, « pastellisée ». Sa bouche était mieux dessinée et une ébauche d'oreille apparaissait ; un fin duvet garnissait son cuir dit chevelu chez les humains ! Moins étirés vers les tempes que chez les Gris adultes, ses yeux, indéniablement intelligents, scrutateurs, parcouraient rapidement les visiteurs, avant de se poser sur sa mère. Les lèvres minces de l'enfant métis dessinèrent une sorte de grimace qui devait être un sourire :

- J'ai perçu ton... appel, maman et je viens saluer tes amis...

La voix était relativement haut perchée, avec un débit plutôt lent.

- Voici mon fils Jeffrey... Jeff, je te présente Ariellah et Teddy, auxquels je n'ai rien caché des épreuves que j'ai vécues, avant ta venue au monde... et par la suite, contrainte de te cacher pour assurer ta tranquillité et, même, ta sécurité.

Kenneth Fisher avait lâché la main de la jeune femme tandis que l'enfant, après avoir incliné la tête pour saluer le couple, venait s'asseoir sur la moquette, aux pieds de sa mère qui, tendrement, lui caressa la tête recouverte d'un duvet gris-roux.

De son regard scrutateur, fixe, il contempla successivement les visiteurs et parut se détendre, s'apprivoiser presque.

- Tes amis sont sincères, maman, tout comme Ken. Et comme lui la première fois qu'il m'a vu, ils sont surpris, éprouvant un sentiment de pitié, mais la chaleur est née dans leur cœur. Déjà, ils ne me considèrent plus comme un... non-humain ; ils m'acceptent en tant que métis...

Ariellah paraissait fascinée, émue aussi et elle sourit à l'enfant ; tous deux se regardèrent dans les yeux, pendant plusieurs minutes, silencieux, mais leur visage parfois s'animait tandis qu'entre eux, visiblement, naissait une affectueuse complicité.

- Quelle extraordinaire expérience, finit par murmurer la journaliste. Jeffrey est télépathe et j'ai eu l'impression de bavarder avec lui alors qu'en fait c'est lui qui lisait en moi, projetait en moi ce... ce qu'il avait envie de dire.

- Oui, je me suis habituée à cette étonnante faculté, si rare chez les Terriens, avoua Linda. Mon fils a un QI très au-dessus de la moyenne et il assimile ce qu'il lit avec une rapidité incroyable. Je lui ai fait dispenser un enseignement par correspondance ; ses progrès furent tellement rapides que j'ai dû, à trois reprises, le changer d'établissement. De tels progrès auraient immanquablement sidéré les professeurs et à chaque changement d'école par correspondance, je devais le vieillir ! Actuellement, âgé de huit ans, il a brillamment réussi l'examen de passage pour accéder à la classe supérieure convenant à des élèves d'une quinzaine d'années, normalement !

- Tu sais Linda, sourit l'écrivain, les métis ont très souvent des aptitudes intellectuelles supérieures à la moyenne...

- Je ne l'ignorais pas, Ted et, je l'avoue, cela me faisait mal au cœur d'avoir à mentir à ceux qui me demandaient des nouvelles de mon fils, que j'ai toujours fait passer pour un handicapé mental, alors qu'il possède une brillante intelligence ! Sur un point, toutefois, je ne mentais pas : il était bel et bien condamné à rester dans sa chambre, à s'y cacher... ou à prendre l'air sur la terrasse que j'avais fait entourer d'un haut mur !... Accaparée par mon commerce, par la recherche d'objets d'antiquité, de meubles, de vieux tableaux, je ne pouvais malheureusement pas m'occuper de Jeffrey, comme je l'aurais voulu. Quand j'eus accouché, ma cousine Ruth vint s'installer chez moi, à El Portal et c'est elle qui en fait éleva mon fils, avec patience et amour.

Elle fit une pause, le regard voilé de tristesse et reprit :

- Le 27 mai 1985, j'ai dû m'absenter dans la soirée pendant quelques heures. Par un concours de circonstances vraiment incroyable, ce même soir, deux événements dramatiques se déroulèrent sous mon toit. Les extraterrestres qui m'avaient enlevée venaient de retrouver ma trace ! Ils pénétrèrent dans la maison, silencieux, s'étonnant sans doute de mon absence mais « sentant », percevant la présence de Jeffrey, celle de Ruth... et d'autres qu'ils sondèrent télépathiquement.

Ces « autres » étaient deux voyous, tranquillement en train de faire main basse sur des objets précieux, déjà sur place, donc, quand les EBE s'introduisirent dans la maison. La police devait recueillir sur le dos du chien une trace de piqûre superficielle ; elle trouva également une espèce de fléchette-seringue ayant contenu une substance anesthésiante. L'action du produit avait été atténuée, la durée de son efficacité écourtée. Je pense que Blacky avait dû reprendre vie à l'arrivée des EBE.

Comment les choses se sont-elles passées ? Nous en sommes réduits aux hypothèses. Les extraterrestres ont dû gagner le premier étage et y attirer les malandrins, peut-être en les suggestionnant... Quand je suis rentrée, j'ai trouvé les corps des cambrioleurs dans le hall, à la verticale du balcon de bois par-dessus lequel ils avaient basculé, morts en s'écrasant sur le carrelage. J'appelai Jeff, Ruth, folle d'angoisse et trouvais ma cousine coupée en deux, au niveau de la taille, par une arme thermique inconnue de nous, les Terriens !

Jeff avait disparu ! Puis j'entendis ses pleurs ! Il avait décelé l'approche des Gris, avait subrepticement quitté sa chambre par la fenêtre, emprunté l'escalier extérieur et était allé se cacher dans la niche du chien ! Du chien qui, reprenant ses sens, avait dû aboyer furieusement, tirant sur sa corde. Je découvris la brave bête tranchée par un rayon thermique ! Tout comme l'avait été ma cousine Ruth, sans doute préalablement assommée dans son lit par les voleurs avant d'être assassinée par les EBE. Un meurtre gratuit ? Non : un exemple sanglant pour me terroriser ; un acte de représailles pour punir ma fuite !

Et une nouvelle fois, il me fallait fuir, puisqu'ils avaient repéré ma retraite à El Portal. Je quittai la Californie et me réfugiai chez ma sœur, à Bethpage, à Long Island. Médecin, elle avait beaucoup de relations et c'est elle qui a trouvé cette maison, ici à Coram, où je me suis installée avec mon fils et où j'ai créé ce nouveau magasin d'antiquités.

Teddy Cowen hocha la tête, réfléchit un instant et prit la parole :

- Une hypothèse peut être formulée pour expliquer que les EBE aient eu du mal à te localiser. Quand toi et Ken avez tenté de vous échapper de leur vaisseau, vous avez trouvé une cachette dans la salle des machines. Là, tu as éprouvé une gêne, une douleur au bas de ton mollet droit, à l'emplacement où l'implant est resté. La salle des machines des astronefs extraterrestres – quelle que soit leur origine – abrite un puissant générateur gravito-magnétique et c'est son champ énergétique, extrêmement puissant, qui a dû gravement perturber le fonctionnement de l'implant.

- Astucieuse, ton hypothèse, Ted, convint l'électronicien. Et convaincante. Il est admissible que cet implant, depuis lors, ne fonctionne plus que par à-coups, Linda, d'où la difficulté pour ces êtres inamicaux de te repérer à loisir. Cela pourrait expliquer aussi que l'arceau lumineux sous lequel les extraterrestres nous ont fait passer, avant de nous remettre en circulation, n'ait pas pu effacer en toi les souvenirs de ce que tu venais de vivre. Pour autant que cet arceau bourdonnant ait été un appareil destiné à inhiber les souvenirs récents, il pouvait ne plus agir en phase avec les microcircuits ou microchamps de ton implant au fonctionnement sporadique. Ce dysfonctionnement a pu induire aussi la vive migraine que tu as éprouvée en passant sous cet appareil.

- Ces éléments épars, mis bout à bout, présentent une bonne cohérence, reconnut l'écrivain. Les choses ont vraiment pu se dérouler ainsi et...

La sonnerie du téléphone interrompit leur conversation et l'antiquaire décrocha, entendant aussitôt une voix féminine, plutôt grave, prononcer sur un ton amical :

- Bonsoir, Linda. Mon nom est Patsy Omaha. Voulez-vous enfoncer la touche chorus de votre appareil afin que vos amis entendent mon message ?

Linda Buckley battit des paupières, interloquée, mais elle mit en circuit le chorus et ses hôtes purent alors écouter les paroles de la mystérieuse correspondante, point tout à fait inconnue pour l'Australien et sa compagne :

- Bonsoir à vous tous, mes amis. Ici Patsy Omaha. Je serais très heureuse que vous puissiez accepter mon invitation à passer le prochain week-end chez moi. Je pourrais venir vous chercher, par exemple vers trois heures de l'après-midi, ici même, OK ? Je sais que pour vous, Ted et Ariellah, cela vous obligera à venir à Long Island, mais vous ne le regretterez pas.

L'Australien sourit, en se rapprochant du téléphone :

- C'est OK, Patsy, nous pouvons vous faire confiance... car nous n'avons pas regretté d'avoir suivi vos conseils en nous rendant, à trois heures du matin, l'autre nuit, sur la passerelle du pont de Brooklyn !

Linda et Kenneth, plutôt surpris, interrogèrent du regard leurs invités et ce fut la journaliste qui, cette fois, les rassura :

- Patsy est une personne absolument sûre. Même si nous ne l'avons jamais rencontrée, nous la considérons comme une amie.

- Merci, Ariellah, reprit la mystérieuse interlocutrice. Ah, encore un détail, nous serons entre amis, mais... je ne vous interdis pas d'emporter vos sacs de voyage, même s'ils sont un peu... lourds, OK ?

L'allusion était on ne peut plus claire pour Ted et Ariellah mais elle ne signifiait rien pour Linda et Kenneth Fisher. Comme pour répondre à leur muette interrogation, Patsy Omaha indiqua :

- Vos hôtes, Linda, vous donneront tous les éclaircissements nécessaires à ce sujet. Naturellement, l'invitation vaut aussi pour Jeffrey. Tu veux bien venir, Jeff, n'est-ce pas ?

L'enfant métis fut tellement surpris qu'il en bégaya, après un bref regard interrogateur à sa mère :

- Euh... Oui... Oui-oui, ma... madame ! Si je peux... Si vous croyez que... Vous savez, maman et moi n'avons jamais pu sortir ensemble...

Bref silence puis la voix chaude répondit, attendrie :

- Oui, je sais, Jeff, mais là il n'y aura aucun danger, ni pour toi, ni pour ta maman... Merci à tous d'avoir accepté. A samedi prochain à trois heures.

- Hé ! Comment nous assurer que celle qui viendra ici à l'heure dite sera bien... toi ? hasarda l'écrivain.

Un bref éclat de rire précéda la réponse :

- C'est toi, Ted, qui me reconnaîtras...

Et elle raccrocha.

Ariellah, Kenneh Fisher et Linda Buckley posaient sur lui un regard perplexe mais il secoua la tête :

- Non, sincèrement, je ne vois pas du tout qui elle peut être et pourtant, Patsy Omaha est des plus affirmatives en soutenant que nous nous connaissons...

Bien que réduite à son minimum, la sonnerie du téléphone avait réveillé en sursaut Linda et son compagnon. L'antiquaire alluma la veilleuse, lut l'heure sur la pendulette : deux heures trente-cinq et avec un soupir, elle décrocha. Une voix masculine s'informa :

- Madame Linda Buckley ?

- Elle-même. A qui ai-je l'honneur ?

- Mon nom ne vous dirait rien et le temps presse. D'une minute à l'autre, trois hommes s'introduiront chez vous pour enlever votre fils. Réveillez immédiatement Teddy Cowen et Ariellah Greenstein... et suivez leurs recommandations avisées. Bonne chance !

- Hé ! Attendez ! Attendez !

Elle éteignit prestement la veilleuse et chuchota :

- Ken, on va enlever Jeff ! Il faut alerter Ted et Ariellah...

L'antiquaire se leva, enfila un déshabillé de nylon et se hâta vers la chambre de ses hôtes tandis que l'électronicien allait de son côté réveiller l'enfant métis, lui conseillant de ne faire aucun bruit et de venir rejoindre sa mère et lui-même dans leur chambre.

A leur invite, Linda était entrée dans la chambre de l'écrivain et sa compagne. Informés de ce bizarre appel téléphonique nocturne, l'Australien rumina, en ouvrant son sac de voyage, tandis qu'Ariellah soulevait le couvercle de son vanity-case :

- Le fait que ton correspondant t'ait vivement conseillé de faire appel à nous au milieu de la nuit prouve au moins deux choses : il exerce sur nous une surveillance continue et sait que nous avons... du répondant !

Et d'exhiber, tout comme sa compagne, un imposant BDA 45 sur le canon duquel il vissa prestement un modérateur de son :

- Vous savez vous servir d'un pistolet ?

Ils inclinèrent affirmativement la tête et l'antiquaire précisa :

- J'ai appartenu à un club de tir, en Californie. Je possède un Walther P38 super raccourci. Un neuf millimètres léger mais efficace.

- A l'armée, on m'a davantage instruit au maniement d'armes que dans l'art de la broderie, ironisa Fisher.

- En ce cas, fais bon usage de cet automatique. Linda prendra le sien. Nous utiliserons l'autre BDA 45 et l'un de nos « rafaleurs » Ingram M11. Ah, une chose, Ken : ce pistolet (il désignait l'arme qu'il venait de lui prêter) tire des cartouches 22 Long Rifle modèle Devastator, c'est-à-dire explosives ! Linda, je te suggère de rester avec ton fils, dans ta chambre. Ken se postera dans le magasin et laissera entrouverte la porte communicant avec le couloir. A l'étage au-dessus, des pièces habitables ou des combles et greniers ?

- Des combles où j'entrepose des meubles. Un passage est aménagé jusqu'à l'escalier en échelle de meunier permettant d'accéder sur le toit-terrasse. Soyez prudents...

- Vous deux aussi... A quelle distance, les plus proches voisins ? s'enquit la journaliste, pragmatique.

- Quatre ou cinq cents mètres pour ceux des faubourgs de Coram ; trois bons kilomètres pour la prochaine maison vers Middle Island.

Une voiture passa sur la route en contrebas, à l'amorce du chemin, et s'éloigna à une vitesse modérée.

- Naturellement, personne n'éclaire ! Munissez-vous pourtant de torches électriques. Nous, nous disposons de microtorches beaucoup plus discrètes, et à faisceau réglable. Maintenant, que chacun aille prendre son poste.

Ils se séparèrent. Linda entraîna son fils dans sa chambre ; son fils qui, dormant seulement en slip, révélait son corps maigre et son épiderme gris souris.

Teddy et Ariellah visitèrent les autres chambres du premier étage, ouvrirent le plus silencieusement possible les fenêtres, inspectant les quatre points cardinaux, sans rien remarquer d'alarmant, avant de refermer les volets.

Gagnant les combles, ils durent s'accoutumer à l'obscurité plus dense dans cette vaste pièce encombrée de meubles disparates et possédant une unique fenêtre à guillotine. L'Australien buta dans un fauteuil-escabeau mal replié et jura, envoyant moralement au diable ce curieux

siège anglais du XVIII^e siècle. A l'autre bout de ce bric-à-brac, ils atteignirent l'escalier de bois menant à une trappe qu'ils soulevèrent lentement, pour éviter tout bruit intempestif et émergèrent sur la terrasse. La nuit sans lune ne facilitait pas leur surveillance et ils se séparèrent à leur tour. L'écrivain se posta à l'angle Est de la belle demeure, face au chemin d'accès, couvrant ainsi l'aile droite, et sa compagne l'angle opposé, afin de surveiller l'autre côté de l'édifice et l'orée de la forêt.

A plat ventre, les coudes sur le rebord de la toiture, l'arme en main, ils scrutaient la nuit. Une voiture roulant à vive allure passa devant le chemin perpendiculaire, s'éloigna, et ses phares, plus loin, éclairèrent fugitivement une autre voiture, garée tous feux éteints sur une bande d'arrêt d'urgence, au mépris du règlement ! L'Australien redoubla de vigilance, en se souvenant qu'une dizaine de minutes plus tôt, avant de se répartir les postes dans la maison, ils avaient entendu approcher puis s'éloigner une voiture roulant à faible vitesse... Il pesta mentalement : lui et Ariellah avaient oublié de se procurer des talkies-walkies afin de pouvoir, le cas échéant, communiquer dans la nature.

A la limite de la perception rétinienne, Teddy parvint à discerner trois silhouettes... Trois hommes vêtus de sombre, coiffés d'un chapeau mou, selon la tradition des MIB, les sinistres hommes en noir de la CIA/MJ 12 !

Trop loin encore... Ils longeaient le bois, progressant prudemment vers JH. Payne's Mansion... Cowen, courbé en deux, rejoignit sa compagne chuchota :

- Ils arrivent de l'est... Trois MIB. Ils ne peuvent pas ne pas se séparer, soit pour gagner la façade et le mur droit avec sa porte accédant au couloir et à l'escalier, soit pour permettre à l'un d'eux d'atteindre ton secteur. Dans les deux cas, ne leur laissons pas le temps d'accomplir cette manœuvre ! Viens...

Toujours courbés en deux, ils se hâtèrent vers l'aile Est, attendant que les trois individus aient atteint l'angle de la maison le plus proche du bois pour amorcer leur séparation.

- A toi, murmura l'Australien, dans un souffle.

Ariellah ajusta la silhouette de gauche et tira successivement huit coups en déplaçant graduellement son arme vers la droite, couchant à une seconde d'intervalle les trois hommes qui, à l'évidence, ne s'attendaient pas du tout à ce genre de réception !

Muni d'un silencieux, le BDA 45 n'avait fait entendre que des « plops » bien incapables d'avoir été perçus par les voisins du faubourg situé à trois cents mètres. Il en eût été autrement si Cowen avait dû tirer des rafales avec son Ingram : même équipé d'un « modérateur de son », cette arme demeurerait plus bruyante !

Le couple examina le bois, aussi attentivement que le permettait la nuit, sans apercevoir d'autres complices. Tous deux se hâtèrent de rejoindre Linda et son fils au premier étage en appelant Fisher, resté au rez-de-chaussée. L'électronicien grimpa les marches quatre à quatre, étonné :

- Vous... Vous les avez eus ? Je n'ai rien entendu.

- C'est Ariellah qui les a abattus avec son automatique, beaucoup plus silencieux que l'Ingram. Ken, nous allons avoir besoin d'un coup de main... Linda, reste dans la chambre et surveille la fenêtre. Ken te rejoindra dans peu de temps. Pour nous, ce sera un peu plus long...

Fisher suivit le couple, contournant la maison, l'arme au poing, pour s'approcher des trois cadavres... la poitrine déchiquetée par les balles explosives. Ce fut en grimaçant qu'ils fouillèrent les hommes en noir et confisquèrent leur plaque d'agents de la sécurité, un Colt Commander pour l'un et un AMT long slide hardballer pour les deux autres.

- Prises de guerre, Ken, pour toi et d'autres amis que tu pourras recruter.

Devant sa mine plutôt surprise, Ariellah ajouta :

- Pas le temps de t'expliquer. Avec les clés récupérées, nous allons prendre la voiture des MIB afin de les... évacuer. Nous revenons dans quelques minutes.

L'Australien et sa compagne s'installèrent dans leur Chrysler New Yorker C-Car et descendirent le long du chemin pour tourner ensuite sur la gauche et s'engager sur la route. Dix minutes plus tard, conduite cette fois par Ariellah, la Chrysler stoppait devant le chemin tandis que l'écrivain, au volant de la Ford Scorpio Tri-Corps des agresseurs, effectuait une manœuvre pour aborder en marche arrière le chemin grimpant le long de la maison jusqu'à l'électronicien qui l'attendait auprès des MIB abattus.

Fisher aida l'Australien à entasser les corps sur le siège arrière et il demanda à Cowen de patienter une minute. Il revint, porteur d'un jerrycan :

- Pour le cas où tu voudrais te réchauffer...

Et il plaça la nourrice d'essence sur les cadavres !

- Félicitations, Ken, sourit l'écrivain. Tu es prêt à entrer dans la danse... Bienvenu au *Shade Hunters Club*⁷⁰. C'est Ariellah qui a trouvé ce titre provisoire, que nous changerons peut-être en Phi Omega, quand nous connaîtrons ceux qui se dissimulent derrière ce sigle.

A une quarantaine de kilomètres seulement de Coram, sur la côte Nord de Long Island, parfaitement déserte à trois heures et demie du matin, l'écrivain repéra un petit chemin et il descendit de voiture. A peu de distance, Ariellah, au volant de leur Chrysler, l'imita et vint le rejoindre, laissant tourner le moteur.

Ils s'avancèrent à pied sur le chemin qui se transformait rapidement en sentier pentu fermé plus loin par une simple barre de bois, avec une pancarte invitant les promeneurs à être prudents au-delà de cette limite. Effectivement, la déclivité s'accroissait, aboutissant à la falaise qui surplombait la mer en un à-pic vertigineux.

- Je crois, finalement, que nous ferons l'économie du jerrycan d'essence, déclara l'écrivain en abaissant successivement les quatre vitres du véhicule. Au pied de la falaise, les fonds doivent être à cent ou deux cents mètres ; une profondeur suffisante pour que ces larbins des EBE fassent un long séjour dans leur bagnole et nourrissent ainsi les poissons !

Il retira la nourrice, relâcha le frein et, aidé par sa compagne, poussa la Scorpio sur la pente.

- Dommage ! Un modèle sorti cette année !

La Ford rompit sans effort ni ralentissement la symbolique barrière de bois et ne tarda pas à basculer dans le vide. Hors de leur vue, elle plongea dans Long Island Sound, le bras de mer séparant l'île de Connecticut, large de quinze à vingt kilomètres à cet endroit.

Avec la satisfaction d'un devoir accompli, Teddy et Ariellah se sourirent, levant le pouce !

- En voilà encore trois de moins à servir ces maudits Gris ! jubila la jeune femme.

Une oraison funèbre en un saisissant raccourci...

Depuis le début de l'après-midi, selon le temps interne de la base de Dulce, le professeur Dennsmore, dans sa cellule de vie, compulsait des dossiers, étudiait des plans en compagnie du docteur Rooney. Ce dernier, afin de se conformer aux règles établies par les extraterrestres, avait revêtu son uniforme bleu des commandos Delta frappé à l'épaule gauche et sur la poitrine de l'insigne imposé par les Dzorls : un badge rouge à triangle noir barré par trois traits bleu pâle horizontaux.

Deux petits coups sur la porte de communication et celle-ci s'ouvrit, livrant passage à Kryerla :

- Papa, est-ce que je peux aller me promener avec oncle Frank, comme tu l'as promis ?

Le paralytique fit pivoter son fauteuil et sourit à sa fille métisse :

- Nous avons beaucoup travaillé aujourd'hui ; je te le « prête » un moment, ma chérie. Où voulez-vous aller ? Il n'y a pas vraiment de lieux de détente dans une base à près de mille mètres sous terre, tu le sais.

Kryerla hocha deux ou trois fois la tête, en signe de compréhension :

- Oui, mais nous pourrions peut-être faire une petite visite au docteur Toal-Nkor et je lui demanderai de montrer à oncle Frank la grande salle des incubateurs, non ?

- Une petite minute, ma chérie, je vais le lui demander moi-même, afin que vous ne la dérangiez pas inopinément dans sa tâche...

Le paralytique ramena son fauteuil pivotant devant une console à droite du bureau et pianota sur un clavier ressemblant à celui d'un ordinateur. Sur l'écran ovale apparut le visage de la directrice du laboratoire de biologie moléculaire. Sa bouche mince dessina un « sourire », la commissure des lèvres s'affaissant vers le menton fuyant.

- Désolé de vous déranger, *Toalaé*. Kryerla voudrait emmener Frank à votre labo afin de lui faire visiter la salle des incubateurs. C'est possible, sans trop perturber vos travaux ?

- Bien sûr, Lionel. Je conçois que cette enfant s'ennuie et veuille se promener un moment avec... son oncle. Qu'ils viennent, tous les deux. *N'ayez crainte*, ajouta télépathiquement la Dzorl. *Les salles voisines seront closes et la petite... Kryerla ne verra rien qui puisse la traumatiser... Excusez ma franchise, Lionel, mais je ne peux m'habituer à ce diminutif de mon nom – Toalaé – que vous employez parfois.*

Le savant infirme s'efforça de cacher la déconvenue due à cette remarque teintée d'ironie caustique et, tout en invitant du geste sa fille et le docteur Roney à aller se promener, il formula mentalement :

- *Désolé de vous avoir importunée, Toal-Nkor. Un reliquat de sentimentalité – déplacée – héritée de ma nature humaine. Les couples, chez nous, sont naturellement habitués à se témoigner ainsi leur affection.*

⁷⁰ Club des Chasseurs de l'Ombre.

La biologiste abrégée :

- *Tout cela, Lionel, parce que votre espèce s'articule autour du couple, structure sociale totalement erronée à nos yeux. Seule l'espèce compte, chez nous, et l'individu n'est rien. Vos émotions ne sont pas les nôtres qui vibrent uniquement en s'étendant à l'entité globale de l'espèce.*

Le paralytique émit un soupir, accablé, qui ne put évidemment pas accompagner sa vile capitulation mentale :

- *Mille pardons, Toal-Nkor. Je veillerai désormais à ne plus employer ce diminutif ridicule qui vous contrarie. Les Dzorls ont atteint un degré de dépouillement affectif tellement élevé qu'ils peuvent consacrer leur existence à des choses essentiellement profitables à l'espèce, ce qui, hélas, n'est pas le cas de mes frères terriens, encore bien primitifs et surtout orientés vers leurs préoccupations personnelles. Puissent-ils un jour prendre exemple sur vous et vouer à votre peuple le respect et l'admiration qui lui sont dus...*

Oserai-je... accaparer quelques secondes encore de votre temps si précieux, en vous priant de solliciter une nouvelle fois Sa Grandeur Ilenngaor pour qu'Elle consente à agréer ma requête... en suspens depuis tant d'années ?

- *Je suis très occupée, vous le savez, et de plus, son Illustrissime Grandeur me disait encore, ce matin, à quel point Elle est mécontente de la mauvaise volonté manifestée par certains Terriens qui, n'ignorant plus rien de notre existence, lancent des campagnes de dénigrement, de critiques à notre endroit dans vos médias ! Vous êtes le président du MJ 12, vos pouvoirs sur la planète sont les plus étendus puisque les gouvernements sont à vos genoux. Or, les polices, les services secrets, les agences de sécurité, chez vous, ne sont toujours pas parvenus à faire cesser cette campagne visant délibérément à nous nuire. Nous savons qu'il n'existe pas le moindre indice quant à l'origine et la nature de ce groupe terroriste Phi Omega qui a déjà exécuté plusieurs de vos agents. Il faut que cela cesse, Lionel, il le faut...*

- *Certes, Toal-Nkor, mais je suis un infirme, condamné à me déplacer sur ce fauteuil roulant, dois-je vous le rappeler ? Je serais beaucoup plus efficace si je recouvrais la santé et...*

- *Je connais vos arguments, Lionel. N'y revenons pas puisque je ne suis pas, de mon côté, maîtresse des décisions qui pourront ou ne pourront pas être prises en votre faveur. A plus tard.*

Le docteur Rooney et Kryerla marchaient vers le grand couloir perpendiculaire afin de gagner le département de biologie qui comprenait quinze étages souterrains de la base géante de Dulce. Au moment où tous deux débouchaient dans l'allée centrale, ils faillirent être télescopés par un *vloral*, ces étranges plates-formes oblongues, sorte de navettes dégravitées assurant les déplacements individuels ou en groupe dans la base. Rooney avait eu le réflexe instantané d'agripper l'enfant par le bras et de l'attirer vivement à lui, la sauvant d'un choc qui, à cette vitesse, eût été mortel pour elle.

Le « Gris au grand nez » qui pilotait l'engin corrigea l'embarquée, rétablit son assiette et revint stopper au niveau du Terrien et de la petite métisse. Dans sa langue grasseyante, le nain s'adressa à l'enfant, apparemment sur un ton coléreux, l'abreuvant de paroles que l'agent de la CIA ne comprenait pas. Kryerla attendit qu'il eut fini pour répondre, sur un ton calme, jetant parfois un furtif coup d'œil à l'Américain. Le Dzorl lança une nouvelle tirade, foudroya du regard le Terrien et démarra, filant à vive allure dans la grande voie souterraine.

- Désolé de n'avoir pu m'expliquer, Kryerla, mais je ne possède pas la langue des Dzorls. Qu'a-t-il dit ?

Elle hésita puis finit par confesser :

- Il n'était pas content du tout... Il n'aime pas les Terriens et n'apprécie guère mieux les « sang-mêlé »... et...

Rooney s'abaissa, assis sur ses talons et prit la fillette par les bras, comprenant qu'elle avait de la peine à défaut de savoir déchiffrer ses expressions faciales :

- Tu allais ajouter quelque chose, Kryerla. Tu ne me fais pas confiance, ma chérie ?

Elle remua la tête et avoua, d'une petite voix :

- Il m'a traitée de rat humain...

L'agent de la CIA serra l'enfant sur sa poitrine, caressa ses épaules :

- Tu sais, le racisme existe aussi chez nous, mais cette attitude d'égoïsme, d'hostilité, n'affecte qu'une minorité d'individus. Je suppose qu'il en est de même chez les Dzorls. Sans cela, pourquoi auraient-ils lancé, sur notre planète, cette entreprise de métissage contraignant ? Car des Terriennes, tu le sais sans doute, sont inséminées artificiellement sans leur consentement...

- Je le sais, oncle Frank, et je sais aussi que c'est mal. Et tous ces métis, ensuite, sont malheureux de devoir rester dans cette cité souterraine.

- Vous vous réunissez, pourtant ; vous jouez ensemble, non ?

- Oui, il y a des salles de jeux et tout un étage aménagé en ville, comme à la surface de notre... du monde des Dzorls mais quand même un peu différent ; cela ressemble à un compromis entre la planète d'origine et celle-ci. Du moins, c'est ce qu'on nous a expliqué en nous montrant des films pris sur les deux planètes. Dans la ville de transition et d'acclimatation, nous apprenons à nous sentir aussi bien sur l'un comme sur l'autre monde.

Il se releva, laissa sa main droite sur l'épaule de la fillette et s'éloigna avec elle le long de la grande artère éclairée par des arceaux lumineux. Fréquemment, des *vloralenn* (pluriel de *vloral*) circulaient à grande vitesse, créant un déplacement d'air qui les soufflait à leur passage dans l'avenue-tunnel.

- Le département de biologie est à la seconde travée à droite, c'est bien ça ?

- Oui, oncle Frank. Et au bout, c'est le centre expérimental, interdit aux enfants et aux... étrangers. Je veux dire aux Terriens, même à ceux qui sont nos amis, comme toi. Papa y a accès, avec quelques autres chercheurs.

- Un jour, j'ai accompagné ton père dans cette zone interdite. Non, sourit-il en devinant la question, cela ne concerne pas les petites filles ni les adultes n'appartenant pas à la catégorie restreinte classifiée Delta/R.

Elle regarda son uniforme sombre, l'insigne triangulaire barré de trois traits horizontaux :

- C'est ça, Delta/R ?

- Oui, pour Delta, non pour R car je n'appartiens pas à cette catégorie particulière. Cela désigne les scientifiques de haut niveau, alors que je ne suis que médecin généraliste.

- Dis, oncle Frank, ces scientifiques qui travaillent dans cette base, est-ce qu'ils ont des enfants métis, comme moi ?

- Je l'ignore complètement, ma chérie. Pourquoi ne demandes-tu pas cela à ton père ?

- Je l'ai fait et il m'a simplement répondu : « Oui, quelques-uns. » Et il ne m'a pas menti puisque j'ai vu, effectivement, deux ou trois métis dans la ville d'acclimatation. Ca me paraît bien peu et je me demande où sont les autres ?

Elle leva les yeux sur lui, gênée.

- Non, ce serait mal de fouiller dans la mémoire de papa grâce à mes fonctions télépathiques. Les adultes ont leurs raisons de garder secrètes certaines choses. Je le comprends et je respecte cette règle.

Ils s'engagèrent sous un porche et suivirent un long couloir aux portes espacées, portant invariablement des plaques avec des inscriptions en caractères dzorls pour la plupart ; seules quelques-unes affichaient la traduction anglaise et russe de ces plaques : mutations génétiques D-T, clonage expérimental D-T, correctifs ADN/D-T. Rooney lisait et parlait correctement le russe mais les initiales D-T (séparées par un tiret) ne lui disaient rien. Ses précédents séjours, assez brefs, dans la base ne l'avaient encore jamais conduit en ce secteur.

La quatrième porte à droite franchie, tous deux furent accueillis par le docteur Toal-Nkor, sur le seuil de son laboratoire :

- Entrez, docteur Rooney. Le professeur Dennsmore m'a informée de votre visite. Voulez-vous m'accompagner ?

Ils la suivirent, traversant l'imposant laboratoire doté d'un matériel sophistiqué dont certains instruments demeuraient étrangers au Terrien et pénétrèrent ensuite dans un couloir assez court, balayé par une caméra. Le sol était souple, couvert d'un revêtement caoutchouté avec, en sa partie médiane, une gouttière qui se prolongeait dans la salle plus vaste que l'on apercevait en partie. A droite, le long du mur du couloir, une large dépression, tel un abreuvoir à un peu plus loin d'un mètre du sol.

La biologiste dzorl et ses visiteurs entrèrent enfin dans la grande salle du fond où régnait une curieuse lumière rose foncé, presque rouge. A droite, une longue console avec portillons et tiroirs, des écrans muraux de télévision et une singulière pendule – s'il s'agissait bien d'une pendule – comportant une quinzaine de divisions « horaires » et trois aiguilles. Aux angles des murs, des tubes opaques de diamètres variés, formant des « unités de trois » dont les embouts alimentaient un ensemble de « choses » déconcertantes : des « guirlandes » de vessies ou de réservoirs translucides où l'on devinait plusieurs « objets » parfois agités de légers mouvements.

- Voici l'une des salles d'incubation, docteur Rooney, commenta la directrice du département biologie. Les fœtus, ici, ont entre deux et trois mois. Ce sont des fœtus dzorls et non pas des produits de métissage, lesquels occupent d'autres incubateurs. Les flexibles qui relient ces sacs

placentaires entre eux véhiculent les substances nutritives. Les incubateurs pour sujets métis sont un peu différents ; le liquide nutritif n'est pas identique pour tous, ce qui complique d'autant les soins que nous devons leur apporter.

Vers le fond de la longue salle, la biologiste leur montra une cuve ovale de deux mètres dans son plus grand diamètre sur un peu plus d'un mètre de hauteur et de largeur. Un mât articulé y faisait plonger une tige métallique émettant des vibrations qui agitaient un liquide ambré dans lequel baignaient des morceaux de chair pâle, en suspension. Les mouvements du liquide les faisaient aller en divers sens, se rapprocher de la surface et redescendre avec lenteur.

- Nous testons ici des cultures biologiques de tissus dzorls et de tissus humains alimentés par le même liquide nutritif. Les résultats sont encourageants.

- Je m'en réjouis, docteur Toal-Nkor, approuva l'agent de la CIA.

La salle suivante, toute de rouge éclairée, offrait un caractère d'irréalité avec ses enfilades d'étagères et ses gros cylindres verticaux alignés, reliés par un tube à une canalisation qui courait sous l'étagère supérieure. De ce même tube traversant un épais couvercle, partaient de nombreux fils ressemblant à des veines dans lesquelles circulait un liquide. Et dans chacun de ces gros cylindres verticaux l'on pouvait voir un petit être d'une taille approchant soixante centimètres, complètement formé, les yeux ouverts, étirés vers les tempes, agitant parfois ses membres, ses mains quadridactylées, ses pieds à deux orteils aplatis, épais, le corps grisâtre.

- Dans moins d'une semaine, ces enfants – car il ne s'agit plus de fœtus – auront achevé leur pré-croissance et seront extraits des incubateurs. Leur éducation pourra...

Un bris d'objets en verre, un choc sourd, venant de derrière une porte à gauche, leur firent tourner la tête. Le docteur Taol-Nkor n'hésita qu'une seconde :

- Attendez-moi et ne bougez pas...

Malgré cet ordre impératif, Frank fit un pas de côté et se pencha pour voir, par-dessus l'épaule de la biologiste qui poussait cette porte, une partie de la salle voisine. Il entra aperçut une cuve, du liquide répandu sur le sol, autour d'un Dzorl qui gémissait en portant ses mains à ses yeux. Un liquide verdâtre suintait entre les trois doigts de sa dextre. Deux autres Dzorls, de l'autre côté du long récipient, plongeaient leurs bras dans le liquide, déployant tous leurs efforts pour maintenir immergé quelque chose... Quelqu'un ! Une Terrienne apparemment car, pendant une seconde, Rooney vit une main fine, blanche, chercher vainement à crocher ses doigts sur le bord de la cuve, se débattant avec des ruades qui agitaient violemment les deux « Gris au grand nez » ! Puis la porte se ferma et Kryerla saisit nerveusement la main de son oncle, la serra, angoissée, pour murmurer :

- C'est... C'est une femme de la Terre, n'est-ce pas, qu'ils... qu'ils plongeaient dans cette cuve ? Mais pourquoi ? Elle se débattait, ne voulait pas ce... Crois-tu que papa est au courant de... d'une chose aussi horrible ?

- Eh bien je... Non, je pense qu'il l'ignore... Il ne l'aurait pas permis, sois-en persuadée, Kryerla...

Malgré l'interdit, elle effleura le psychisme de Frank et y lut son mensonge : il savait ! Son père aussi savait ! Ils étaient au courant des monstruosité qui se déroulaient régulièrement derrière ces murs, dans ces laboratoires capables de se transformer aussi – elle ignorait pourquoi – en salles de torture !

Elle sentit un picotement à ses yeux et des larmes coulèrent sur ses joues tandis qu'un sanglot secouait ses frêles épaules. Rooney réalisa qu'en dépit de son jeune âge, elle avait compris. Il la souleva, la prit dans ses bras, caressa son crâne oblong avec la même affection qu'il eût témoigné à un enfant humain :

- Ne pleure pas, chérie, la science a parfois besoin d'expérimenter des... produits, des substances sur l'être humain ; c'est vrai sur la Terre et c'est vrai ici. En général, toutefois, ces expériences se font sur des animaux...

- Mais c'était une Terrienne, comme toi, oncle Frank ! Comme papa ! Et vous n'êtes pas des animaux !

Kryerla sembla prêter l'oreille et ses pleurs redoublèrent :

- Elle est morte, maintenant. Elle a tenté de sortir de la cuve et a crevé un œil à un chirurgien. Les autres l'ont maintenue au fond de la cuve et ils l'ont noyée !

L'enfant noua convulsivement ses bras autour du cou de l'agent de la CIA et le supplia :

- Emmène-moi avec toi, oncle Frank ! Je veux vivre avec les gens de cette planète ! Essaie de convaincre papa de me laisser partir ou bien décide-le à partir, lui aussi !

Il embrassa la joue de la métisse :

- Je verrai ce que je peux faire, Kryerla, mais ton papa est le codirecteur de cette base, tu le sais. Il a des responsabilités énormes et ne peut pas quitter son poste quand il le veut. Il lui faudra un congé pour se reposer, se soigner...

- Mais pourquoi, oncle Frank, les Dzorls ne l'ont-ils pas soigné, guéri ? Ils sont très savants et ils pourraient le guérir. Pourquoi ne le font-ils pas ? C'est mal, de laisser souffrir quelqu'un quand on peut le soulager, n'est-ce pas ?

- Oui, on peut dire que c'est mal, mais l'organisme humain n'est pas le même que l'organisme dzorl. Peut-être n'existe-t-il pas de traitement efficace et sans danger, pour guérir ton père...

- Si, oncle Frank, il existe. Tu ne le répéteras pas ?

- Je te le promets, ma chérie...

- Le traitement existe ; j'ai entendu papa, depuis plusieurs années déjà, supplier le docteur Taol-Nkor de lui donner les médicaments qui le guériraient... Elle a toujours prétendu que seul Illenngaor, son Illustrissime Grandeur, notre Maître sur la Terre, a le pouvoir d'accorder cette autorisation... Et mon père, pendant ce temps, voit son état empirer ; bientôt, il sera totalement paralysé, ne pourra plus actionner de ses doigts les commandes de son fauteuil roulant ! Et il mourra ! Il mourra... alors que ces savants, ces médecins qui travaillent sous les ordres de... Toal-Nkor pourraient... Auraient pu le sauver ! C'est injuste et c'est mal !

Rooney caressa doucement la tête de l'enfant qui pleurait dans ses bras. Qu'aurait-il pu répondre à ses reproches parfaitement justifiés ? Et qu'y pouvait-il, lui, infime rouage d'une formidable organisation terrienne – le MJ 12 – pactisant depuis plus de quarante ans avec les Dzorls qui avaient certainement d'excellentes raisons pour agir de la sorte ?

- Sèche tes larmes. Le docteur Toal-Nkor va revenir d'une minute à l'autre et je crains qu'elle n'apprécie pas cette marque de sensiblerie. Tu es une métisse, d'accord, mais tu es surtout une Dzorl toi-même ; cet héritage, tu dois en être fière et ne pas te montrer dominée par des émotions que tes compatriotes n'éprouvent pas, ne peuvent pas éprouver puisque ces manifestations « caractérielles » ou sentimentales leur sont inconnues...

Il la reposa sur le sol et, du revers de sa main, elle s'essuya les yeux et inclina deux ou trois fois la tête, en étouffant un soupir.

Autant de réactions plus humaines que dzorls...

Une minute après le départ de sa fille en compagnie de Rooney, le professeur Dennsmore, nerveux, amer, inquiet aussi des reproches que le docteur Taol-Nkor lui avait infligés, composa le numéro de la ligne directe de la Maison-Blanche. Le porte-parole s'excusa de ne pouvoir lui passer le big boss, absent...

Le Président Edmund Marsh s'était rendu à une séance plénière du Sénat pour y prononcer un discours. Non, il n'était pas certain qu'il puisse rappeler le professeur Dennsmore ce jour même. Naturellement, l'appel du professeur Dennsmore lui serait signalé. Très bien, professeur Dennsmore...

Ce dernier, agacé par ce contretemps, eut plus de chance avec la CIA et il put obtenir Morris Newbury sans attendre.

- Je suis extrêmement mécontent, Newbury, d'encaisser pour vous les reproches, l'impatience de nos... hôtes que les crimes de Phi Omega irritent au plus haut point ! Si vous faites montre d'une telle incurie à la tête de l'Agence, qu'en serait-il si vous étiez élu vice-président ?

Le genre d'entrée en matière abrupte qui fait toujours plaisir à entendre lorsqu'on s'est déjà fait sonner les cloches par le Président, lorsqu'on a essuyé une scène de ménage avec sa femme, lorsqu'on a appris qu'à deux reprises ces derniers jours trois agents MIB affectés au MJ 12 avaient disparu, les premiers dans la région de Boston, les seconds à Long Island, enfin, lorsqu'une demi-heure plus tôt, en dégustant un gobelet de café, un faux mouvement vous l'a fait renverser sur votre pantalon. De teinte claire, de surcroît !

- Euh... Euh... amorça-t-il sans se compromettre.

- Je ne vous demande pas des meuglements de bovidés, Newbury, mais d'être ef-fi-ca-ce ! Il est invraisemblable, inadmissible que ces criminels de Phi Omega puissent continuer à nous narguer, à bafouer la Maison-Blanche, à vous ridiculiser, vous, à Langley ! Je veux des résultats ! Décapitez l'organisation, arrêtez un maximum de ses membres qui seront immédiatement dirigés vers Dulce où nos hôtes ont toujours besoin de... sujets, si vous voyez ce que je veux dire ?

- Euh... Oui, parfaitement, professeur. Je... Je vais m'y employer et vous faire parvenir un rapport sur...

- Je n'ai que faire d'un rapport ! s'énerma l'homme de science qui n'hésita pas à bluffer : Et je me demande si je ne vais pas satisfaire à la réclamation de Son Illustrissime Grandeur qui,

ce matin encore, assez mécontente, me disait combien elle serait heureuse de vous rencontrer ! Quel honneur, n'est-ce pas ?

Le chef de la CIA eut une déglutition laborieuse pour se récrier :

- Je ne... Je ne pourrai pas, en ce moment, répondre favorablement à son invitation qui... m'honore, mais...

- Son Illustrissime Grandeur envisage de vous convoquer, Newbury, je n'ai pas dit qu'Elle allait vous inviter à lui rendre visite. J'espère que vous saisissez la nuance ?

- Euh... Je... Très bien, professeur, très très très bien ! Je vais multiplier mes efforts, mobiliser un maximum d'agents pour vous donner satisfaction.

- Je compte sur vous, Newbury. A très bientôt ! conclut le paralytique sur un ton cassant.

Morris Newbury s'épongea le front et enfonça rageusement la touche de l'interphone:

- Diana, trouvez-moi Earl Waverly, tout de suite !

Il n'attendit pas le « Oui, monsieur » de sa secrétaire et pressa le bouton A-3 du clavier du répertoire préenregistré. Le A-1 désignait la ligne priorité Alpha de la Maison-Blanche; le A-2 les appartements du Président et le A-3 la ligne particulière du directeur du FBI.

Leonard Trenholm décrocha, se nomma et feignit d'être ravi tout en envoyant mentalement au diable son correspondant:

- Content de vous entendre, Morris. Quoi de neuf ?

- Rien ! Même vos deux « champions » de l'esotérisme hellénique du SIG venus hier – hier seulement ! – se mettre à ma disposition ne trouvent rien sur le Phi Omega ! Rien à voir avec les loges maçonniques, les rosicruciens, les mouvements religieux et les sectes. Si c'est une société secrète, elle l'est tellement que nous n'en avons jusqu'ici jamais entendu parler, mais ça m'étonnerait !

- Je suis bien de votre avis, Morris, mais êtes-vous sûr d'avoir cherché dans la bonne direction ?

Bref silence, du côté de Newbury, qui venait de noter le changement subtil intervenu chez Trenholm. Savait-il quelque chose ? Avait-il découvert – lui ! – un élément susceptible de faire progresser les recherches ?

Newbury lâcha un soupir pour amadouer son « collègue » du FBI :

- Votre remarque est pertinente, Leonard: nous avons très bien pu, au cours de nos multiples investigations, passer à côté de la bonne direction. Avez-vous abouti à des résultats plus encourageants, vous ?

- Je n'ose dire oui à cent pour cent, mais à quatre-vingt-dix-neuf pour cent suivis de décimales à l'infini, ce qui équivaut à une certitude. Réla, ça vous dit quelque chose ?

Newbury accusa le coup : cet escroc de haute volée avait fait du sigle de sa secte (RELA : Révélations Extraterrestres – Lumière & Amour) son patronyme de « prophète ». Un habile forban dont les élucubrations contribuaient, depuis longtemps, à discréditer la vérité sur les OVNI et les extraterrestres en général... Un forban avisé, aussi, constituant l'un des nombreux pions négatifs du MJ 12 qui le récompensait régulièrement par de généreux dons... anonymes pour la valetaille et la piétaille de ses ouailles toutes à sa dévotion !

Le patron de la CIA feignit d'avoir enfin retrouvé la mémoire :

- Vous voulez parler de cet illuminé qui se prend pour Dieu le Père ?

- Seulement pour le frère de Jésus, oui. Deux de mes agents se sont infiltrés dans sa secte bidon où l'on partouze gaillardement, où les anciens entourent très fraternellement les nouveaux et particulièrement les nouvelles, à condition qu'elles ne soient pas des laiderons ! Tout ça, on s'en fout, n'est-ce pas, Morris ?

- Ou...i, complètement. Poursuivez, Leonard.

- Mes agents ne se sont pas davantage préoccupés du fait que Réla – le prophète – réclame aux gogos un fort pourcentage de leur salaire en guise de contribution à l'achat futur d'un domaine où seront dispensés, « dès que possible », les enseignements de nos « frères de l'espace ». Ce type d'escroquerie n'est pas de notre ressort. En revanche, mes agents ont été bigrement intéressés par les rencontres de son cénacle de gogos ou de fripons ! Saviez-vous qu'en grand secret ce prophète de mes fesses fricote ferme avec des gens très mystérieux ? Nous l'avons photographié, un soir, avec un couple malheureusement vu de dos qui lui remettait quelque chose.

Quand le couple s'en est allé, Réla est resté un moment assis sur un banc public, à Central Park, comme pour laisser au couple le temps de s'éloigner. Mes hommes en ont profité pour passer derrière lui, surgir à travers la haie, lui flanquer un petit coup de matraque sur son crâne chevelu ! Juste ce qu'il fallait afin de le délester de ce que le couple lui avait remis ;

pas grand-chose, en vérité : d'abord un tampon en caoutchouc avec les initiales... Phi et Omega !

- Vous plaisantez ?

- Oui, mais pas en ce moment, je vous l'assure. Si vous voulez mon avis, Réla ne se contente pas de plumer les pigeons attirés par ses beaux discours, il veut maintenant passer à la vitesse supérieure et magouiller avec ces... terroristes ! Je vais vous faire parvenir ce tampon par un courrier, outre le texte en langage secret transmis par le couple. Nos experts n'ont pas encore pu le décrypter. Vous aurez sa copie par fax en trente secondes.

- Vous avez les coordonnées de Réla, je suppose ?

- Euh... Oui, je crois. Je vais mettre un de mes agents sur cette affaire, Leonard. Par avance, merci de me faire livrer ce tampon et de m'adresser le fax. A bientôt...

L'homme de Langley, ravi de l'aubaine, n'en maudissait pas moins ce faux-cul de Trenholm, avec ses airs empressés capables de dissimuler Dieu savait quelle trahison ! Quand il serait vice-président des États-Unis, lui, Newbury, le Trenholm pourrait aller se rhabiller et trouver un autre emploi : il ne finirait pas ses jours directeur du FBI !

Sa secrétaire lui annonça la présence de l'agent Earl Waverly et il commanda aussitôt l'ouverture électrique de la porte capitonnée. L'agent Waverly, un grand blond au visage poupin de bébé Cadum prolongé, rigolard et sympathique, s'approcha ; pendant une ou deux secondes, son chef réalisa à quel point cet aspect débonnaire et bon vivant pouvait tromper les gens...

- Asseyez-vous, Earl. Vous êtes un sociopsychologue, orfèvre en matière d'infiltration et de contrôle des groupes ufologiques. Pour cela, vous avez formé une équipe nombreuse et, jusque-là, efficace. Une section de votre brigade s'est spécialisée dans les sectes. Bon. Primo, il me faut rapidement un ufologue de renom ; un Américain, car pour les autres nations, nous donnerons des consignes à nos correspondants, notamment en France où nous contrôlons depuis longtemps des groupes et groupuscules, avec l'aide bénévole et insoupçonnée d'un certain nombre de journalistes.

Ces baudets d'ufologues – intoxiqués par nos soins et donc hostiles à l'hypothèse extraterrestre ! – cirent les pompes de l'organisme officiel d'enquêtes, ou soi-disant tel, créé là-bas à l'instigation du MJ 12. Ils sont également prompts à railler et dénigrer les témoins d'observation d'UFO's ou les personnes ayant réellement fait une Rencontre du III^e Type. Vous l'avez compris, ce genre de connards dont nous tirons les ficelles, je n'en ai pas besoin, ici et maintenant ! Ce que je veux, c'est un vrai ufologue, l'un de ceux qui clament à tous les échos que les UFO's viennent d'autres planètes, que les extraterrestres existent et tout et tout !

- Un ufologue de renom, j'ai compris. Est-ce que Herbert Lawrence vous irait ?

- Il vit dans le Wyoming mais s'agite beaucoup, dans le petit monde des fanas des UFO's, c'est ça ?

- Lui-même.

- Je suis preneur. Organisez un coup pour le compromettre et le discréditer. Qu'on fasse un maximum de tam-tam autour de cette affaire et que tous les médias s'en emparent. Faites des photos de ce que vous voudrez et distribuez-les généreusement à la presse. Attention, si vous choisissez de bâtir une affaire de mœurs, je ne veux pas de photos trop osées et réalistes, les rédactions en chef refuseraient de les publier.

- Faites-moi confiance. Que j'opte pour une affaire de mœurs, de drogue ou de quoi que ce soit d'autre, les photos seront... relativement décentes...

- Bon. Que pensez-vous de Réla ?

Earl Waverly haussa les sourcils :

- Le prophète-partouzeur ? C'est un con sublime, mais son affaire marche et il accepte les « dons » prélevés sur notre budget, non ?

- Oui, nous contrôlons et téléguidons sa secte avec son accord. Vous l'avez observé, surveillé à plusieurs reprises, au début. Quelle serait votre réaction si je vous disais : il nous trahit et pactise avec le Phi Omega ?

L'agent Waverly attaché au MJ 12 cilla :

- Je dirais : il faut voir. Et...

L'interphone sonna : la secrétaire annonça l'arrivée des documents émanant du FBI. Elle reçut l'ordre de les apporter sans délai, ce qu'elle fit. Les télécopies reproduisant les photos originales montraient, de face et de profil, le prophète barbu et chevelu en compagnie d'un couple malencontreusement de dos. Sur l'un des clichés, la femme blonde lui remettait une enveloppe ; sur un autre, l'on voyait les mains de Réla soulever le rabat de l'enveloppe et en retirer partiellement une liasse de billets ; sur le troisième, enfin, c'était l'homme accompagnant

la blonde qui lui donnait un objet cylindrique. Agrandi, celui-ci se révélait être un tampon de bureau à base rectangulaire, de petit format.

Un feuillet dactylographié portait ces simples lignes :

3 + 3 = 6. Bravo pour collaboration efficace. Bientôt vous parviendront de nouvelles instructions.

Le directeur de la CIA poussa ces documents vers son agent et lut la courte missive de Leonard Trenholm :

L'enveloppe contenait aussi soixante mille dollars. Doit correspondre au chiffre 6, multiplié par dix mille ? Couple inconnu a pu déjouer surveillance et disparaître pendant filature. Désolé. Bien à vous. L. T.

- Un beau salopard, ce Réla ! gronda Newbury, furibond. Il y a de fortes chances pour que ce couple appartienne au Phi Omega, pas tellement à cause du tampon ; n'importe qui pourrait faire exécuter le même dans une papeterie. Je fonde mes inquiétudes sur ces soixante mille dollars qui font inmanquablement penser à la contrepartie d'un contrat ! A tout le moins, c'est un salaire en paiement d'un service rendu ou d'une mission accomplie.

Il cracha une injure mettant en doute les bonnes mœurs du prophète, ce qui était injuste, ledit prophète ouvrant volontiers sa couche aux jolies jouvencelles mais ne pratiquant point le commerce de sodomie masculine. A moins de s'offrir un extra de temps à autre, mais en cachette, pour ne pas ternir son image de marque. Ne se vantait-il pas d'avoir, grâce à ses « frères de l'espace », connu de merveilleuses extases dans les bras de la Vierge Marie, de Sainte Marthe, et de Sainte Madeleine à l'issue d'un banquet au Paradis où les Milices Angéliques l'avaient conduit « dans sa chair et non en rêve » ?

Ces fortes paroles, ces péremptores affirmations impressionnaient favorablement ses adeptes qui, assurément, ne pouvaient se prévaloir d'entretenir des relations avec des VIP aussi élevées !

- Tout frère de Jésus qu'il se prétende, cet enfoiré de Réla est en train de nous faire un enfant dans le dos ! sacra d'élégante façon Newbury, hors de lui. A défaut de pouvoir livrer sur un plateau la tête de Phi Omega que nous réclamant à cor et à cri le professeur Dennsmore et les Gris, nous allons faire preuve de bonne volonté, Earl. Embarquez-moi rapido le frangin de Jésus et expédiez-le au ranch de Dennsmore, lequel se chargera de l'offrir à nos... hôtes qui en feront bon usage ! Quant à l'ufologue Herbert Lawrence, je m'estimerai satisfait si vous le faites « tomber » d'ici à quarante-huit heures. OK ?

- OK, nous verrons ce que nous pourrons faire... Mais de toute manière, ironisa-t-il, nous le ferons... monsieur le Vice-Président !

Flatté, son patron prit un petit air modeste :

- Vous anticipez, Earl, vous anticipez !

Et l'autre d'étaler la pommade :

- Oh ! Si peu, boss, si peu...

Le « boss » de Langley se gargarisait, prêt à léviter à l'ineffable idée de devenir aussitôt (et peut-être même avant !) le second personnage de la nation !

Au même moment, à quelques kilomètres de là, au premier étage de sa villa, Harold Blackwood écoutait la cassette que venait de lui apporter sa pupille, la belle Maura Kimball : l'enregistrement de la toute récente conversation entre Newbury et Dennsmore. L'intox montée par « Dear Harold » avait réussi ! Les « collègues » de sa pupille s'étaient montrés fort bons comédiens. Le masque en *real flesh* de l'un d'eux, reproduisant à la perfection le visage de Réla, avait parfaitement leurré Newbury. Avant longtemps, le chef suprême du MJ 12 réceptionnerait dans son ranch de Dulce – livré par hélico spécial – ce « complice du Phi Omega » et il le livrerait à nos « hôtes », les « Gris au grand musée »...

L'infâme Réla périrait par un crime qu'il n'aurait pas commis. Mais de combien d'autres, impunis, était-il coupable ? Blackwood se félicitait d'avoir pu, naguère, avant de quitter la tête de la CIA, pirater de façon indécélable la ligne « Priorité Alpha » de Langley, ce qui lui procurait de très précieuses informations.

Malheureusement, cet espionnage permanent ne s'étendait pas aux entretiens qui se déroulaient dans le bureau de Morris Newbury. La conversation échangée entre ce dernier et le MIB, Earl Waverly, demurait donc inconnue de lui...

L'Alaska excepté, le Wyoming est l'Etat le moins peuplé de l'Union avec deux habitants au kilomètre carré. Nichée à 1854 mètres d'altitude dans les *Rockies* (montagnes rocheuses), Cheyenne, sa capitale, compte moins de soixante-dix mille âmes.

A la limite Ouest de la cité, proche de l'autoroute 25 qui longe la Francis E. Warren Air Force Base, Herbert Lawrence tenait boutique à l'enseigne *Wild West Supply*. Boutique calquée sur celles qui fleurirent lors de la conquête de l'Ouest, à la différence près qu'aujourd'hui les touristes remplaçaient les cow-boys, les *rustlers* (voleurs de bétail), les *gamblers* (joueurs de tripots), les *sheepmen* et autres *cattlemen* (éleveurs de moutons et de gros bétail). Et les touristes, nombreux en cet Etat du Wyoming aux paysages enchanteurs, aux rodéos et aux grandes parades, ne se privaient pas d'acheter des selles de chevaux, des bottes, des Stetson, des gaines et holsters, avec ou sans revolver, des lassos, des Remington, ou des fusils à pompe modernes aussi bien que des modèles anciens, ou, plus couramment, leurs reproductions destinées aux collectionneurs. L'on pouvait même trouver des poires à poudre, des platines à silex pour les carabines Hall de calibre 53 adoptées par l'armée américaine en 1819, et même des cartouches papier destinées aux antiques fusils à canon lisse que l'on chargeait par la bouche !

Grand gaillard sympathique, jovial, rouquin, bronzé, Herbert Lawrence était aussi connu, hors son commerce, comme l'un des plus compétents ufologues des États-Unis. Ses prises de position fermes, ses coups de gueule dans les congrès et conventions ufologiques, étaient mémorables lorsqu'ils flétrissaient « les canailles de la science complices de Washington pour nous bourrer le mou et nous faire prendre les soucoupes pour des fesses d'angelots batifolant à la chasse aux papillons » !

Il allait fermer son magasin lorsque un client retardataire arriva en la personne de Earl Waverly ! Aimable, se confondant en excuses, le « touriste » prit une voix embarrassée pour demander :

- Pourriez-vous me servir, malgré l'heure tardive ?

- Bien sûr. Que désirez-vous ?

- Je suis invité à assister au Sheridan Rodeo⁷¹ et je voudrais un truc comme ça...

Il montrait, de l'index, l'étagère derrière Lawrence, qui, sans méfiance, tourna la tête, cherchant à localiser l'article désigné. Il revint à son client... et reçut en pleine figure un aérosol douceâtre et n'eut pas à se demander pourquoi ledit client avait détourné son attention pour sortir un inhalateur souple de sa poche tandis qu'il brandissait une « bombe » anti-agression. Mais ici, ladite bombe expulsait un gaz anesthésiant à effet ultra-rapide et l'ufologue n'eut pas le temps d'ouvrir un tiroir pour y prendre son arme. Il s'affaissa derrière le comptoir, inconscient... Earl Waverly fit alors entrer Norton et Feldner, deux de ses collègues MIB, qui l'avaient sagement attendu à l'extérieur...

On devait, le lendemain, découvrir le cadavre de Lawrence non loin de sa boutique, dans un fourré de Frontier Park longeant la Warren Air Force Base. Le pantalon et le slip baissés, il avait succombé à une overdose ainsi qu'en témoignaient la seringue, la trace de piqûre à la saignée du coude. Près de lui gisait à plat ventre un adolescent efféminé, le pantalon, le slip sur ses chevilles ; mort d'une overdose lui aussi. Le bras gauche du jeune drogué reposait sur le pubis de Lawrence, de sorte que les photos que l'on ferait de ce couple d'homosexuels cacheraient ce qui aurait pu choquer des âmes pudiques !

Mystérieusement prévenues, la presse, les radios et stations TV locales furent sur place la nuit même et purent, tout à loisir, photographier, filmer, commenter la découverte de ces drogués dont le plus âgé, réputé être un honnête commerçant, passait surtout pour un original qui croyait aux UFO's et aux petits hommes verts ! Interrogé, un professeur d'histoire de l'université du Wyoming, à Laramie, déclara d'un ton doctoral que, astronome amateur depuis plus de trente ans, il n'avait jamais vu de « vaiselles volantes », hormis chez ses voisins de vacances qui en faisaient grande consommation ! Une soucoupe était même passée très près de lui, mais cet ustensile ne venait pas du ciel, encore moins de l'espace ! Il appartenait à une épouse acariâtre qui, fort heureusement, avait raté la figure de son mari avec ce « disque » volant de façon provisoire et parfaitement identifié...

Le sérieux des recherches ufologiques liées à l'infortuné Herbert Lawrence avait été évacué dans un éclat de rire provoqué par cette histoire « drôle ». Mais alors qu'en règle générale la mort d'un drogué, fût-il homosexuel, survenue dans un coin perdu d'un État reculé n'est jamais reprise par les médias nationaux, là – ô surprise ! – la découverte d'un « couple masculin vicieusement dénudé et mort d'une overdose de cocaïne », dans un parc de Cheyenne, connut les honneurs de la une des journaux et du petit écran des principaux *networks* ! Présenté comme le « mâle » de ce couple, Herbert Lawrence, l'ufologue bien connu, mourut discrédité et

⁷¹ Célèbre rodéo annuel de Sheridan (ville au nord du Wyoming), le troisième week-end de juillet, l'un des plus anciens rodéos des USA.

ce discrédit rejaillit, chez les esprits simples, sur l'ufologie en général ! Amalgame facile sur lequel comptait bien le Majestic 12 !

Sur le bureau de Morris Newbury s'étaient les journaux relatant la mort misérable de ce « fou des Martiens » qui croyait aux OVNI mais qui cachait ses vices.

Il obtint le professeur Dennsmore, sur le point de quitter la base de Dulce après un séjour d'une semaine et plastronna en commentant l'heureuse nouvelle :

- Je vous l'accorde, Newbury, vous avez pris là une heureuse initiative et l'élimination spectaculaire de cet ufologue satisfera nos hôtes. Vous transmettez mes félicitations à Earl Waverly : je reconnais bien là sa patte et le talent particulier qu'il a toujours eu pour maquiller les meurtres qui jalonnent sa carrière. Est-ce que je me trompe ?

- Non, professeur. Waverly avait carte blanche pour appliquer cette solution de convenance et c'est avec l'aide de ses assistants, Norton et Feldner, qu'il a accompli ce beau travail. Je lui transmettrai volontiers vos paroles élogieuses. Et, en ce qui concerne Réla, en avez-vous bien reçu livraison ?

- Oui, mon secrétaire nous l'a livré à la base, ce matin. Les Dzorls se sont occupés de lui, mais votre Réla, jusqu'à son dernier souffle, a maintenu être totalement étranger au Phi Oméga. Et je ne pense pas qu'il ait pu mentir longtemps, avec ce que les... chirurgiens et biologistes dzorls lui ont fait subir... J'espère ne jamais apprendre, Newbury, que vous m'avez trompé, que vous m'avez envoyé cet escroc en l'accusant d'être membre du Phi Oméga pour me donner un os à ronger !

- Oh ! Professeur, co... coco... comment pouvou... pouvouez-vous penser une chose papa... pareille ? bégaya lamentablement son interlocuteur, terrorisé, tandis que l'hypothèse d'une affreuse machination visant à le perdre l'effleurait.

- Je ne le pense pas, Newbury, je le redoute... pour le cas où vous m'obligeriez à vous convoquer à Dulce. Pas à mon ranch, mais à la base ! Je veux des résultats ! Je veux l'éradication complète de Phi Oméga... si tant est que vous soyez capable d'identifier celui et ceux qui se cachent derrière ce sigle ! Rappelez-moi tous les jours, vous et pas l'un de vos collaborateurs !

Clac ! Dennsmore avait raccroché.

Newbury reposa le combiné d'une main légèrement tremblante... S'il le fallait, si effectivement le patron du MJ 12 mettait sa menace à exécution et le convoquait à la base leader des « Gris », aurait-il le temps de prendre la tangente ? De réserver une place à bord du premier avion en partance pour l'Europe afin, nanti d'une fausse identité, de se fondre dans la foule anonyme d'une capitale du vieux continent ? Ou bien choisirait-il, à l'inverse, une contrée perdue en Afrique ou en Asie du Sud-Est ? Il recourrait à la chirurgie esthétique, se ferait « teindre », laisserait pousser sa barbe et sa moustache, porterait des lunettes à verres neutres et occasionnellement une soutane !

Tant pis pour les titres et les honneurs ! Il pourrait ne point être élu vice-président des Etats-Unis ; en revanche, il mourrait sûrement – et de quelle horrible façon – si Dennsmore le livrait aux « Gris au grand nez ».

Des nuits d'insomnie en perspective ! Avec, au ventre, les griffes de l'angoisse !

Quarante-huit heures plus tard, levé avec une mine de papier mâché, prenant juste le temps d'avaler un café fort, à peine sucré, le directeur de la CIA commanda l'ouverture de la porte du garage, tout en pestant contre le vent qui, ce matin, soufflait sur Washington. Il se mit au volant et tourna la clé de contact puis fronça les sourcils : sur l'allée du gravier, entre le garage et le portail, il apercevait une boîte en carton, allongée – moins d'un mètre de long sur quarante centimètres de côté – dont le couvercle déboîté, oscillait, placé de travers.

Une bombe ? Un attentat de Phi Oméga ?

Il eut un tressaillement et ses doigts se crispèrent sur le volant : un coup de vent venait de faire choir le couvercle sur le côté et il ne s'était rien produit. Pas de « boum ». Pas de fumée. Rien...

Un peu tranquilisé, Newbury abandonna le volant et alla timidement inspecter le chemin, s'assurer qu'aucun fil de nylon n'avait été placé là, qui eût pu actionner le détonateur d'une bombe au cas où, par inadvertance, son pied l'aurait heurté. Non, toujours pas de piège...

Il couvrit les derniers mètres d'un pas qui n'avait rien de martial et se pencha un peu, battit des paupières, se pencha davantage et il étouffa un gémissement, se courba en deux sur le bord du chemin pour vomir, l'estomac soulevé par des nausées ! Là, dans cette boîte allongée, il venait de reconnaître trois têtes humaines, tranchées à la base du cou et maculées de sang ! Celles de trois hommes du MJ 12 : l'agent Earl Waverly et ses coéquipiers Norton et Feldner !

Les assassins de l'ufologue Herbert Lawrence avaient – spectaculairement – payé leurs crimes ! Et Newbury, hébété, les yeux désorbités, se passait une main moite sous le cou, comme pour conjurer le sort à l'épouvantable perspective de devoir, lui aussi un jour, faire le quatrième de ces trois mousquetaires !

Depuis sa cellule de vie au sein de la DUB (Deep Underground Dulce Base, la base souterraine à Grande Profondeur de Dulce), le professeur Denmsmore appela Frank Rooney, qu'il avait envoyé au ranch la veille, chargé d'une mission spéciale.

Bien que sa voix se soit un peu assourdie, depuis qu'il savait sa fin inéluctable dans les mois à venir, le savant paralytique essaya d'employer un ton le plus normal possible, voire amical :

- Je viens d'avoir le général Oldham, commandant en chef de Nellis⁷² au Nevada. On lui a livré la majeure partie du matériel de laboratoire dont j'ai besoin. Le reste devrait lui parvenir ce soir. Kirtland⁷³ va vous envoyer un hélico qui restera à votre disposition. Son pilote sera rapatrié à Albuquerque par Harris. Vous prendrez personnellement en main l'hélico et le piloterez à l'aller comme au retour. C'est un De Havilland Aircraft Canada – DHC-2 Beaver où l'équipage est réduit au pilote ! Nellis est à sept cent cinquante kilomètres et le rayon d'action du Beaver est d'environ onze cent quatre-vingts kilomètres. Pas de problème d'escale et de ravitaillement. Vous referez le plein sur place, à Nellis. Vous emmènerez Anna avec vous et elle figurera sur l'ordre de mission que vous remettra le pilote... Pas de question ?

L'agent de la CIA/MJ 12 hésita, puis s'enquit :

- Est-il indispensable que j'emmène madame Denms... Je veux dire, Anna, professeur ?

- Oui. J'ai mûrement réfléchi, Frank : il est préférable que vous commenciez, graduellement, à la mettre au courant de la situation. J'insiste : graduellement. Normalement, votre absence, trajet aller-retour compris, ne devrait pas excéder quarante-huit heures. A ce moment-là, je serai moi-même revenu au ranch et vous me ferez part des réactions d'Anna.

Euh... Un conseil. Soyez réservés, tous deux. Officiellement, le chef de mission, c'est Anna. Je préfère que vous refusiez l'hospitalité du général Oldham. A Las Vegas, vous passerez complètement incognito et au motel, vous donnerez une identité fantaisiste. Sommes-nous bien d'accord ?

- Parfaitement, professeur, mais... verriez-vous un inconvénient si, au lieu d'aller à Las Vegas, nous nous rendions à Pasadena, où j'aimerais revoir un brillant physicien de mes amis en poste à Caltech⁷⁴ ?

- Si cela ne doit pas retarder votre mission, vous avez mon accord. Bon voyage, Frank...

- Merci, professeur.

Sitôt achevée la communication avec le professeur Denmsmore, Rooney composa un numéro de téléphone à Los Angeles.

- Lester Handfort?... Frank à l'appareil. Ma compagne et moi atterrirons cet après-midi vers quatre heures à l'héliport d'Alhambra. Nous devons repartir demain dans la matinée ou au plus tard après le déjeuner. A moins que nous puissions disposer d'une rallonge de vingt-quatre heures, mais cela, je ne le saurai que ce soir. Ton fournisseur aura-t-il achevé son travail ?

- Il me l'a promis ce soir... Ca veut dire qu'il sera prêt demain matin, à condition que je le bouscule un peu tout à l'heure ! Pas d'inquiétude, je serai à l'héliport à partir de quatre heures, toi et ton amie serez mes invités et ma femme vous attend avec impatience.

Aux côtés de Frank Rooney, en combinaison de vol légère, Anna Denmsmore regardait le tableau de commandes, le paysage, et revenait contempler le profil de son amant, casqué, avec un micro articulé devant ses lèvres.

- Je n'arrive pas à y croire, *querido* ! Que Lionel t'ait demandé de m'emmener faire cette balade avec toi et...

Il sourit avec indulgence :

- *Amor*, nous ne sommes pas en balade ! Nous allons prendre livraison d'un matériel de laboratoire fort précieux destiné à ton mari. Et tu es censée être la responsable de cette opération de transport. C'est clairement stipulé sur l'ordre de mission, dans le sachet plastique suspendu sur ton adorable poitrine ! Alors, n'oublie pas cette différence de statut, lorsque nous

⁷² Nellis Air Force Base (et son extension en une vaste zone d'expérimentation : Nellis Air Force Range) au sud du Nevada, un secteur particulièrement désertique.

⁷³ Kirtland Air Force Base, Albuquerque, Nouveau-Mexique.

⁷⁴ Diminutif courant de California Institute of Technology.

serons en présence du général Oldham, à Nellis. Tu es la patronne ! L'épouse du célèbre professeur Lionel Dennsmore, directeur des laboratoires de Dulce oeuvrant en exclusivité par contrat pour l'Air Force. Et moi, je ne suis que ton chauffeur de taxi !

Ils volaient depuis deux bonnes heures et le pilote consulta la carte de navigation aérienne pour la énième fois en raison des impératifs à observer au-dessus du Nevada en particulier, truffé de MOA (Military Operations Area, terrains d'opérations militaires). Il régla la fréquence d'émission et appela dans son micro :

- Maggy July Alpha Prime en approche radar, appelle Nellis AFB. Over.

Presque sans transition, un opérateur de la base répondit :

- Nellis AFB à Maggy July Alpha Prime, bien reçu cinq sur cinq. Calez-vous sur la fréquence 1-2-4 point et 2-7-9 point 7 nord. OK pour le transpondeur. Vous êtes identifié sur le scope. Vous quittez la zone Utah 9500 MSL⁷⁵ et passez dans la zone Nevada 9700 MSL. Je vais vous guider jusqu'à TCA⁷⁶. Nellis. Restez sur cette fréquence...

- OK, bien reçu, Nellis. Je souhaiterais communiquer directement avec le général Oldham. Il est au courant de ma mission. Over.

- OK. Maggy July Alpha Prime. Restez en attente...

Moins d'une minute s'écoula et le général Oldham se nomma, cordial à l'égard du pilote que Dennsmore lui avait « chaudement » recommandé :

- Heureux de vous accueillir, Maggy July. Les démarches en cours auront pris plus de temps que prévu et la livraison des éléments complémentaires ne se fera que demain en fin de journée ; peut-être même après-demain. Croyez que j'en suis désolé.

- En ce cas, général, nous nous poserons à Nellis pour vous saluer, refaire le plein et poursuivre jusqu'à Los Angeles. Nous reprendrons contact avec vous demain vers cinq heures.

- Bien noté, Maggy July. Je vais donner des ordres pour que votre ravitaillement se fasse pendant que je vous recevrai quelques minutes dans mon bureau. A tout à l'heure. Terminé.

Quand la liaison avec le chef de la base de Nellis fut remplacée par celle de la tour de contrôle, la « Coyote » pouffa, amusée :

- Maggy July ! Curieux, ces indicatifs radio.

- Oui, convint-il. Si la chose n'avait tenu qu'à moi, *querida*, j'aurai choisi *Anna Beloved*⁷⁷, mais cela n'aurait pas été apprécié par ton mari !

En outre, ajouta-t-il mentalement, les initiales A et B ne pouvaient valablement remplacer celle de MJ pour Majestic, sous-entendu 12 !

La jeune femme caressa doucement la cuisse de son compagnon :

- Je suis heureuse, *amor*, que nous allions passer la nuit à Los Angeles. Ton ami qui viendra nous chercher à l'héliport d'Alhambra, est-ce un militaire ou un civil ? Que fait-il dans la vie ?

- C'est un technicien, un civil, de top-niveau, un génie de l'électronique, de l'électromécanique, des servomécanismes et des télécommandes d'asservissement. Il travaille sur des prototypes dont j'ai parlé à ton époux et celui-ci a été vivement intéressé. A ce propos, je voulais te prévenir que Lester Handfort considère son labo comme un sanctuaire ultra-sacré et il ne faudra pas te formaliser si je m'isole avec lui dans son antre, tout à l'heure à notre arrivée.

- Rassure-toi, *querido*, ne comprenant strictement rien à ce que fait ton ami, tu imagines à quel point je le bénirai de ne pas m'infliger la corvée de devoir m'ennuyer à mourir dans son labo, pendant que vous papoterez tous les deux !

- Lester possède une magnifique résidence au bord du Hollywood Lake, avec une plage privée. Laura, son épouse et toi pourrez vous y baigner pendant que nous... papoterons, comme tu dis...

- J'aime mieux ça, chéri !

Lui aussi ! Il était hors de question, pour la femme qu'il aimait, de pénétrer dans l'extraordinaire laboratoire de Lester Handfort : ce qu'elle y aurait découvert l'aurait terrifiée !...

Deux jours plus tôt, la rédaction en chef de CBS, à Manhattan, avait reçu un coup de fil émanant d'une vieille dame à la voix chevrotante, un peu haut perchée :

- Monsieur le Rédacteur en chef ?

- Non, la secrétaire du staff du journal télévisé. C'est pour quoi ?

- Voilà... Vous voyez, la cathédrale St. Patrick, à deux blocks de vos studios ?

La secrétaire manifesta une légère impatience :

- Oui, madame, je vois très bien.

⁷⁵ MSL = *Mean Sea Level*, soit « au-dessus du niveau de la mer » (chiffres exprimés en « pieds »).

⁷⁶ TCA = *Terminal Control Area* : Terminal de Zone de Contrôle.

⁷⁷ Anna Bien-Aimée.

- Bon. De toute manière, c'est pas loin et ça vous dégourdira les jambes. La Cinquième Avenue est magnifique, l'été, au niveau des Rockefeller Center. Et vous...

- Ecoutez, madame, j'ai beaucoup de travail et si vous veniez au fait, cela m'arrangerait, OK ?

- Oui, oui, j'y viens, mademoiselle, j'y viens, mais je marche moins vite que vous, vu mon âge... enfin, passons. Voilà : à l'angle Sud de St. Patrick, il y a un marchand de glaces – elles sont très bonnes, cela dit en passant – qui vous remettra un petit paquet qu'il tient bien au frais. C'est fou ce que son contenu passionnera vos collègues mais aussi les téléspectateurs.

- Hé ! s'exclama la secrétaire, tout d'un coup intrigué, qu'est-ce que vous essayez de me dire ?

- Qu'il y a un petit paquet pour CBS chez le marchand de glaces, près du passage clouté, à l'angle de St. Patrick et de la Cinquantième Rue Est. Dites-lui simplement : donnez-moi le petit paquet de la vieille dame.

- Mais qui êtes-vous ?

- Moi ? Oh ! Pardon pour mon étourderie. Du fait que je suis, moi aussi, un peu pressée, je vais seulement vous donner mes initiales : Phi et Omega. Bien le bonjour, mademoiselle !

Ariellah avait raccroché en contenant son envie de rire et d'ores et déjà en imaginant la tête des journalistes lorsqu'ils découvriraient, dans ce paquet, le doigt congelé d'un Gris au long nez ! Un sachet de diapositives l'accompagnait, montrant, dans la carlingue du B-1B mystérieusement retrouvé intact avec son équipage mutilé, la silhouette fuyante de la créature accidentellement amputée par l'utilisation tardive ou prématurée d'un champ de translation...

Les diapositives reproduisaient – grâce au talent de l'illustrateur Silvio Usaï – la reconstitution face et profil de trois espèces différentes d'EBE (Entités Biologiques Extraterrestres) ou « Petit Gris ». La plus inquiétante d'aspect, velue, résultait d'une reconstitution composite à partir de divers témoignages⁷⁸.

Le soir même où le *network* affilié à CBS diffusait cette extraordinaire information *coast to coast* (de la côte Est à la côte Ouest), avec des gros plans de ce doigt étrange non humain, un appel du Phi Omega parvenait à la rédaction en chef du *Washington Post* :

- Prenez note ou enregistrez la communication car je ne répéterai pas, prévenait une voix masculine déformée par procédé électronique. La photocopie de la lettre manuscrite du feu Président Alan Nedwick vous parviendra sous peu. Je vous invite, en attendant, à récupérer sans tarder les documents contenus dans une grande enveloppe que vous trouverez dans la boîte aux lettres du hall d'entrée du *Post*. Une fiche explicative est jointe à chaque photo. A bientôt d'autres révélations en provenance de Phi Omega...

Un coursier fut immédiatement envoyé récupérer l'enveloppe grand format dont le contenu, bientôt, s'étala sur le bureau du rédacteur en chef entouré de nombreux journalistes. Les plus polis se bornèrent à s'exclamer « Oh ! Merde ! » en découvrant deux agrandissements couleurs montrant trois têtes d'hommes au cou ensanglanté déposées dans une longue boîte en carton ! La fiche du premier cliché indiquait : *De g. à dr. : Earl Waverly, Norton et Feldner, agents de la CIA et du MJ 12, assassins de l'ufologue de Cheyenne (Wyoming), Herbert Lawrence, qui ne s'est jamais drogué et n'a jamais été homosexuel. Pour le compromettre et discréditer l'ufologie, ces hommes ont également assassiné et couché près de lui un jeune drogué atteint du sida.*

Le second agrandissement montrait, de profil, le directeur de la CIA, dans le jardin de son pavillon, penché sur la boîte au contenu macabre : la tête de ses trois collaborateurs décapités ! Leur patron exprimait une grimace horrifiée, bouche ouverte, sur le point de vomir ! La note correspondante fournissait son identité, son titre et ironisait : *Phi Omega présente ses condoléances au commanditaire des meurtriers de Herbert Lawrence et du jeune drogué qui lui était totalement étranger. Condoléances aussi pour ses espérances déçues : le poste de vice-président des Etats-Unis d'Amérique ne sera pas pour lui...*

NB – *Phi Omega se doit de le déclarer publiquement : il fait un distinguo formel entre les agents patriotes de la CIA qui contribuent grandement au maintien de la sécurité du pays et les autres, ceux qui, inféodés au MJ 12, sont surnommés les MIB. Seuls ces sinistres « homme en noir » sont décrétés ennemis de la liberté, de la nation et même de la Terre. Le contenu fort éloquent de ce carton leur donnera une idée précise du sort que Phi Omega leur réserve... Malheur aussi à toute la chaîne des complicités qui donnèrent naissance au MJ 12 et ne firent rien pour s'opposer aux atrocités qui en découlèrent. De nouvelles révélations seront prochainement communiquées aux médias.*

⁷⁸ D'abord révélée dans l'émission « Ciel mon mardi » du 27 septembre 1988, cette reconstitution réalisée par Silvio Usaï illustra l'article de l'auteur : « Les EBE sont parmi nous », dans le mensuel *Le Monde Inconnu* (n° 100, décembre 1988). Voir aussi, dans *VSD* du 9 au 15 novembre 1989, l'article d'Aliette Rosseli.

Et pour la première fois, à côté des lettres grecques Phi et Omega figurait un nouveau sigle : FTL, tout aussi mystérieux...

Teddy Cowen et Ariellah sortaient de la spacieuse cabine cylindrique de la douche italienne lorsque la sonnerie du téléphone sans fil leur rappela que la journée commençait ! La jeune femme, ruisselante, décrocha le combiné de son support mural tandis que son compagnon déposait sur ses épaules un peignoir de bain.

- Ariellah Greenstein à l'appareil, bonjour...

- Patsy Omaha. Bonjour, Ariellah. Et pardon de vous sortir peut-être du lit, toi et Ted.

- Seulement de la douche, Patsy, sourit la journaliste. Je te passe Ted...

Celui-ci s'essuya les mains et prit le combiné :

- Bonjour, Pat. Je t'écoute...

De sa voix grave, chaude, la mystérieuse Patsy Omaha questionna :

- Etes-vous prêts à effectuer une mission, toi et Ariellah, avec Kenneth Fisher et Linda Buckley ? Une mission qui pourrait présenter quelques risques ?

- Un coup de main sur Fort Knox ne nous emballerait pas, mais autre chose, sans doute oui.

- As-tu entendu parler du docteur Moses Benkovitz ?

- Oui. Il serait gravement malade depuis deux ou trois ans, mais je n'en sais pas plus. Il habitait je crois au Nouveau-Mexique, à Alameda, près d'Albuquerque. C'est lui qui, le premier, fit des révélations extraordinaires sur les EBE et les mutilations animales.

- C'est cela, nous parlons bien du même homme. Il a séjourné deux ans dans un hôpital psychiatrique. L'an dernier, une ambulance est venue le chercher pour le conduire dans un cottage de North Hudson Park... où le malheureux est séquestré ! Ceci à une quinzaine de kilomètres seulement de votre appartement de Manhattan...

- Banco, Patsy, nous sommes partants.

Soupir et ton plus décontracté de l'énigmatique correspondante :

- J'en étais quasi certaine, Ted ! Vous trouverez des instructions détaillées et un plan en poste restante, à ton nom, à la GPO⁷⁹ de Fairview, près du lac. Kenneth et Linda vous attendront devant le bureau de poste. Vous aurez carte blanche pour le délivrer. Bonne chance et n'oubliez pas notre rendez-vous de samedi... Mon invitation tient plus que jamais !

Les deux couples s'étaient retrouvés avec un plaisir partagé, éprouvant une sorte de griserie à la perspective d'accomplir ensemble une mission. Cowen avait pris possession du courrier qui l'attendait, en poste restante à Fairview, petite ville à la limite Nord du North Hudson Park. Présentement, tous les quatre étudiaient le plan sur le capot de la Chrysler New Yorker de l'écrivain. Un plan annoté accompagnant, dans l'enveloppe, un feuillet d'instructions laissant une large place à l'improvisation et à l'initiative du commando.

- Le portail de l'entrée principale, n'y comptons pas, raisonna l'Australien. Il faudra inspecter le mur d'enceinte et voir si nous pourrions l'escalader... A moins que la petite porte latérale ne soit ouverte, mais il vaut mieux ne pas rêver ! Nous ne prendrons qu'une voiture, pour faciliter le repli...

Ils parvinrent facilement à garer la Chrysler sur la Bergenline Avenue qui longeait le parc et revinrent sur leurs pas pour emprunter le chemin bordé de haies conduisant au cottage... ceinturé par un heurt mur qu'ils suivirent d'un pas de promeneurs désœuvrés.

- Ted, chuchota Linda, c'est toi qui disais : « Il vaut mieux ne pas rêver ? » Regarde donc la petite porte...

Contre toute attente, celle-ci était ouverte et un homme en salopette orange, une pelle à la main, déracinait les mauvaises herbes à la base du mur ! Ariellah s'approcha, au bras de son compagnon, pour lancer avec cordialité :

- Bonjour, monsieur. Une agence immobilière nous a signalé une propriété à vendre dans le...

- C'est pas ici, répondit l'homme au regard sournois, visiblement peu désireux de parler à ces étrangers.

Ariellah retira de son sac une photographie et alla la lui montrer :

- Pourtant, cette photo montre bien ce cottage, non ?

Le jardinier jeta un coup d'œil sur la photo et s'affaissa, sonné par une manchette à la base du crâne administrée par Kenneth Fisher. Les deux couples traînèrent le corps, entrant dans le parc de la propriété pour le cacher dans le premier buisson à droite. Sans bruit, ils longèrent ce buisson et, sur la partie arrière de l'élégante bâtisse de deux étages, ils trouvèrent la porte de l'office. Ils n'eurent aucune difficulté à pénétrer dans un couloir qui, à droite, desservait

⁷⁹ *General Post Office* : Poste Principale.

effectivement une grande cuisine et se prolongeait vers le hall de l'entrée principale et la cage d'escalier.

Bruit de porte au premier étage. Des pas. Ils se plaquèrent dos au mur. Teddy Cowen, à travers les stylobates de la rampe, vit une blouse blanche, celle d'une infirmière corpulante, une vision qui n'avait rien de surprenant, chez un malade, fût-il séquestré. Ce qui l'était davantage, c'était de découvrir à sa ceinture l'étui d'un petit pistolet, sans doute un 6,35 !

Pas de quartier, précisaient les instructions de Phi Omega transmises par la voix chaude de Patsy Omaha...

L'Australien attendit que la garde-malade eût atteint la dernière marche et il pressa la détente de son automatique muni d'un silencieux. La forme corpulente s'effondra sur le tapis caoutchouté au pied de l'escalier. Ariellah la délesta de son arme et tous quatre gravirent les marches. Ils s'engagèrent sur la mezzanine : balcon de bois à gauche dominant le hall et à droite, trois portes. Ted choisit la première, l'électronicien la seconde et l'autre fut pour les jeunes femmes. L'écrivain n'eut que le temps de se plaquer contre le mur : la porte venait de s'ouvrir et une blonde sortit en hâte, appelant :

- Janet ! Janet !

L'inconnue, vêtue d'une robe légère largement échancrée, se pencha, poussa un cri en découvrant en bas, le cadavre de Janet et se retourna tout d'une pièce, suffoquée de se retrouver face à ces deux couples qui la mettaient en joue.

- Encore un cri, chuchota Linda, et nous t'envoyons rejoindre Janet. Combien d'occupants, dans cette maison, hormis le docteur Moses Benkovitz ?

L'inconnue effleura d'un regard fugitif la porte la plus éloignée. Ariellah, sur la pointe des pieds, courut le long de la mezzanine, dépassa la troisième porte et alla s'immobiliser contre le mur au moment où celle-ci s'ouvrait brutalement. Un homme torse nu en jaillit, un automatique au poing, commettant l'imprudence de diriger – trop logiquement – son arme vers les deux chambres précédentes et le haut de l'escalier. Il resta une fraction de seconde interdit en découvrant ces deux hommes et cette femme qui menaçaient sa complice. Laquelle ouvrit la bouche pour le mettre en garde mais Ariellah avait déjà tiré une balle dans la nuque de l'homme au torse nu !

- Combien d'occupants ! répéta calmement Linda en pressant imperceptiblement l'index sur la détente de son 7,65.

- Trois... Seulement trois, bredouilla la blonde.

- OK. Alors, retourne dans la pièce de laquelle tu es sortie, conseilla l'écrivain.

Elle obéit et il la suivit de près, pénétrant dans une chambre où un vieil homme était assis dans un fauteuil, face à la fenêtre donnant sur les frondaisons du parc. Il portait un pyjama, des pantoufles et tourna un visage exprimant toute la tristesse du monde vers la porte. Ses yeux ternes s'allumèrent soudain en voyant ces gens armés poussant devant eux la blonde.

L'Australien eut du mal à reconnaître en ce vieillard aux traits tirés, mal rasé, le docteur Moses Benkovitz, cet ufologue peu connu du public mais qui avait apporté une contribution capitale à l'ufologie.

- Docteur Benkovitz ?

Les yeux embués de larmes, il prit appui sur les accoudoirs du fauteuil et se leva avec effort, jambes tremblantes, mal assuré dans la position droite. Ariellah se hâta vers lui, le soutint, aidé par Linda.

D'une voix cassée, le docteur Benkovitz bredouilla :

- Qui... que vous... soyez, que Dieu vous... bénisse ! Je désespérais de jamais recouvrer la... liberté ! Je... Excu... sez-moi de ba... de ba... fouiller... Depuis je ne... sais plus... combien de... temps ces... maudits agents... du MJ... 12 m'abreuvent de... tranquillisants... Et peu à peu... je... perds la... mémoire...

- Tout cela est fini, docteur Benkovitz, le rassura l'écrivain. Qui est cette femme blonde ? fit-il en désignant du menton leur prisonnière.

- Je ne l'ai... jamais su... Les autres lui... obéissaient...

- Ton nom ? questionna l'électronicien.

- Eva... Olson.

- Bien. Tu vas rester gentiment tranquille pendant que ces dames (il souriait à sa compagne et à la journaliste) vont te lier les poignets dans le dos. Un geste suspect et tu voltiges par-dessus la mezzanine. OK ?

Angoissée, elle opina, se tourna face au mur, mains au dos, sachant parfaitement que ces gens ne plaisaient pas pour avoir, de sang-froid, abattu son amant et Janet !

La sonnerie du téléphone, dans la pièce voisine, la fit sursauter. Teddy Cowen s'y rendit, l'index sur la détente. S'assurant que cette chambre ne constituait pas un piège, il décrocha le combiné posé sur la table de nuit, à la tête du lit et fit simplement « Allô »... Ses amis, poussant la blonde sans ménagements, le rejoignirent et il enfonça la touche chorus.

Une voix féminine, grave et veloutée à la fois, s'informa :

- Teddy Cowen ?

Celui-ci tiqua, répondit par l'affirmative et sa correspondante enchaîna :

- Patsy Omaha. Je vois que tout s'est bien passé puisque c'est toi qui as décroché ! Compliments de Phi Omega ! Vous venez, tous quatre, de prouver que vous êtes tout à fait dignes d'être des nôtres. Attachez votre prisonnière au radiateur et bâillonnez-la. Nous allons nous charger d'évacuer nous-mêmes sans retard le docteur Benkovitz vers une clinique amie où il sera soigné, désintoxiqué des drogues abrutissantes que ces criminels lui ont administrées depuis près de trois années. Quant à la prisonnière, nous la ferons parler.

Ted, Ariellah, Linda et Ken, merci d'avoir fidèlement suivi nos instructions. Rentrez chez vous et à samedi, comme convenu. Docteur Benkovitz, je vous demande de patienter quelques instants encore. Vous êtes sauvé...

Les deux couples serrèrent cordialement la main du vieil homme qui les remercia, ému aux larmes et les vit s'en aller avec anxiété, malgré les paroles rassurantes de l'inconnue qui avait téléphoné. Dans son coin, la blonde Eva Olson, les poignets attachés au radiateur par une robuste corde en nylon, bâillonnée avec du sparadrap, n'osait plus regarder en face le malheureux et détournait les yeux, fixant la porte avec angoisse...

En partant, l'électronicien n'avait pas négligé de récupérer le Colt 11,43 ayant appartenu à l'homme abattu par Ariellah.

- Sage précaution, Ken, approuva l'Australien. Fouillons rapidement la maison ; d'autres prises de guerre nous attendent sans doute. Ne négligeons pas l'argent qui nous permettra de constituer une caisse noire pour les frais de missions, l'équipement et, peut-être aussi, pour dépanner quelqu'un dans le besoin, un jour ou l'autre...

Occupée à effacer leurs empreintes digitales sur les poignées de portes (Linda l'imitant sur l'appareil téléphonique), Ariellah déclara :

- Rien désormais n'est plus comme avant. Nous devons nous considérer en état d'alerte rouge, sinon en guerre ouverte contre les EBE, le MJ 12 et ses ramifications tentaculaires. Dépouiller l'ennemi devient un acte patriotique, soit au profit du groupe – il aura besoin de financement – soit en faveur de Phi Omega.

L'électronicien ne déçut pas son attente :

- L'idée ne m'a pas effleuré une seconde que nous puissions nous partager le butin à des fins personnelles.

Ils empruntèrent l'escalier, et sortirent dans le parc tandis que Kenneth Fisher interrogeait l'écrivain :

- Pourquoi le MJ 12 séquestre-t-il ce vieil homme ?

- Je connais peu de détails de ses découvertes ufologiques et préfère attendre les explications que Patsy ne manquera pas de nous fournir. En revanche, je puis t'assurer que Benkovitz n'est pas un vieillard : il a la cinquantaine, mais ce sont les drogues abrutissantes de ses geôliers qui l'ont mis dans cet état !

Ce samedi-là, l'heure du rendez-vous à Long Island approchait. Les deux couples, ainsi que le fils de Linda, se tenaient derrière la grande maison de l'antiquaire, à la sortie Est de Coram. L'enfant à l'épiderme gris dévorait des yeux le paysage. Il n'avait jamais vu la campagne, la nature qu'à la télévision ! C'était pour lui une fête de pouvoir caresser l'herbe, de voir les sauterelles bondir et les papillons voler. Il aurait aimé gagner les buissons proches, au pied de la colline, mais sa mère le lui avait interdit.

L'écrivain et ses amis, de temps à autre, se rendaient à l'angle de la maison. Ils jetaient un coup d'œil vers la route, espérant y voir arriver une voiture qui tournerait sur le *drive* et monterait vers le parking privé. Sans succès. Sur la route 25, venant de New York City et s'étirant vers l'extrême pointe Nord-Est de Long Island, de nombreux véhicules roulaient dans les deux sens, mais aucun ne s'engageait sur le chemin du magasin d'antiquités.

Pour la dixième fois, Teddy Cowen soupira d'impatience puis, bizarrement, sa vue se brouilla et un vertige le fit tituber. Alarmé, il constata que sa compagne, Kenneth, Linda et son fils subissaient le même malaise. Une agression avec une arme inconnue ? Maladroitement, il s'efforça de dégainer l'automatique 22 LR, à balles explosives mais les forces lui manquèrent. Une main agrippa son bras, hâtant sa chute.

Avant de perdre connaissance, l'angoisse le saisit : n'étaient-ils pas tombés dans un piège diabolique tendu par les agents du Majestic 12 ?...

En ouvrant les yeux, il découvrit, penchée sur lui une ravissante femme de couleur... Pas une inconnue... Maura Kimball... Cette lectrice – dépassant le mètre quatre-vingts ! – venue se faire dédicacer son nouveau roman à la *Science Fiction Shop*, le mois dernier... Spirituelle, cultivée, une plastique de rêve...

- Maura Kimball...

Elle se borna à lui sourire. Il réalisait qu'il était assis dans un fauteuil confortable. Occupant d'autres sièges, Ariellah, Kenneth Fisher, Linda et son enfant reprenaient graduellement leurs sens. Un vaste living à l'ameublement rustique, avec une cheminée monumentale où brûlaient d'énormes bûches qui crépitaient, expulsant parfois des gerbes d'étincelles. A droite, une large baie révélait un magnifique paysage de montagnes.

L'Australien sourit à sa compagne, à leurs amis, nota l'heure – trois heures quinze – et s'approcha de la baie vitrée. Devant le chalet, une esplanade légèrement en pente sur une centaine de mètres. Une robuste rambarde de métal la séparait du vide. Un précipice, sans doute ; le flanc d'une vallée avec en face une montagne boisée. A droite, au loin, prolongeant cette vallée, des gorges et des lacs s'étendaient à perte de vue, environnés de forêts denses de conifères.

Teddy Cowen rompit le silence :

- Je vous présente Maura Kimball, l'une de mes lectrices... dont je me demande si elle ne serait pas aussi... Patsy Omaha ! Notre amie anonyme de l'organisation secrète Phi Omega !

- Correct, sourit-elle. Nous avons bavardé une minute, lors de ta séance de dédicace et tu as dû garder en mémoire certaines inflexions de ma voix.

- Correct, fit-il à son tour, amusé. Où sommes-nous ? Dans les rocheuses ? Au Canada ?

- A environ cinq cents kilomètres seulement de New York City, dans les Monts Adirondack, près des lacs Saranac et de la frontière canadienne. Le site est un enchantement. Venez...

Ils la suivirent au-dehors, prenant place sur des chaises de jardin, autour de deux tables de bois laqué blanc, en humant à pleins poumons l'air frais chargé de senteurs balsamiques. Leur hôtesse se baissa, un genou à terre et prit le petit métis par les épaules pour le taquiner :

- Je parie que tu n'aimes ni le chocolat au lait chaud, ni les gâteaux, Jeffrey...

Embarrassé, l'enfant jeta un furtif regard à sa mère avant de répondre de sa voix haut perchée :

- Si... Si vous n'avez que du chocolat et des gâteaux, je... je m'en contenterai...

Tous éclatèrent de rire. La jeune femme noire embrassa le gamin et le prit par la main :

- Dans ce cas, viens, tu vas m'aider, OK ?

Il inclina la tête et s'éloigna avec elle tandis que sa mère s'étonnait :

- C'est curieux que Patsy n'ait manifesté aucune surprise en voyant mon fils... qui à l'évidence présente un ensemble de caractéristiques non humaines.

- Il n'y a à cela qu'une explication, avança l'écrivain. Patsy a déjà vu des Petits Gris...

Il ôta sa veste et la mit sur les épaules de sa compagne, imité par Fisher : Ariellah et Linda, effectivement, commençaient à frissonner.

- A Long Island, la température était étouffante mais à cette altitude, nous n'aurions pas transpiré avec une petite laine !

- En voilà ! annonça le gamin, les bras chargés de gilets et de pull-overs qu'ils enfilèrent avec plaisir. La dame a dit que vous auriez froid et elle prépare du chocolat chaud pour tout le monde... Je retourne l'aider à la cuisine...

L'enfant métis s'en retourna en courant, heureux de pouvoir enfin échapper à la claustration à laquelle sa différence l'avait jusqu'ici contraint.

- Viens, Linda. Donnons un coup de main à Patsy.

Leurs compagnons, eux, firent d'abord le tour complet du chalet, édifié sur une clairière sensiblement en pente, au pied d'une montagne plantée de sapins. Devant la construction assez imposante – le living à lui seul, au rez-de-chaussée, mesurait bien quinze mètres sur huit – la clairière défrichée, aplanie s'étirait sur une centaine de mètres, jusqu'à un vertigineux précipice d'au moins cinq cents mètres.

Ted et Kenneth, accoudés à la rambarde de métal, admiraient le sublime paysage de l'immense vallée semée de lacs dont les eaux limpides et bleutées tranchaient sur le vert sombre des forêts. Les sommets de plusieurs montagnes, à l'horizon, dressaient leur cône blanc. A l'est, le soleil émergeait des pics neigeux et en s'élevant, ses rayons faisaient miroiter la surface des lacs.

L'électronicien regarda sa montre, intrigué :

- J'ai quatre heures moins dix, mais au soleil, il doit être dans les onze heures du matin ! Il y a quelque chose qui cloche, non ?

- Il y a même plusieurs choses qui clochent, Ken. Regarde en bas, sur l'autre rive du ruisseau, au fond de cette gorge escarpée...

Fisher suivit ce conseil et ses mains serrèrent davantage la rambarde de métal. Il paraissait pétrifié, en articulant d'une voix sourde :

- Ce n'est pas possible !

- Non seulement c'est possible mais c'est là, sous nos yeux ! Un mammoth qui, comparé aux buissons de la berge, doit mesurer plus de trois mètres cinquante au garrot, avec des défenses géantes recourbées et sa masse formidable couverte de très longs poils roux ! Cette aimable bestiole a disparu voici huit à dix mille ans ! Et cela m'étonnerait que l'espèce ait pu survivre dans les Adirondack, cette région envahie l'été par les touristes et l'hiver par les randonneurs et les skieurs ! Si nous avions des jumelles, nous pourrions je pense, entre ici et l'horizon, découvrir d'autres animaux disparus vers la même époque : le paresseux géant, le mastodonte, le tapir, le castor géant ou bien le smilodon, ce monstrueux tigre à dents en sabre !

Nous pourrions voir aussi des Paléo-Indiens ou plus correctement, des Paléo-Amérindiens contemporains de cette faune qui allait s'éteindre vers la fin de l'ère glaciaire. Ce qui explique, ajouta-t-il d'un air dégagé, qu'en faisant le tour du chalet, nous n'ayons vu nulle part de route... C'est donc un hélico, j'imagine, qui nous a transportés jusqu'ici...

L'électronicien accusa le coup, déglutit et compléta :

- Un hélico rudement perfectionné, alors, car outre sa vitesse, il nous a aussi fait faire un bond de dix mille ans dans le passé !

Un tintamarre et des rires leur firent tourner la tête : les femmes disposaient sur les tables des bols, la grosse bouilloire de lait fumant tandis que l'enfant tapait comme un sourd sur le fond d'une casserole avec une cuillère en criant :

- A table ! A table ! Le chocolat va refroidir !

Ils obéirent volontiers, rejoignirent leurs compagnes et leur hôtesse pour grignoter les gâteaux secs et se réchauffer avec cette boisson onctueuse.

Teddy Cowen complimenta Patsy :

- Voilà bien longtemps que je n'avais pas goûté un chocolat aussi savoureux...

L'électronicien abonda :

- Moi aus... Oooooooooohhh !

Le mot s'était mué en cette exclamation de stupeur tandis qu'il ouvrait des yeux ahuris. Les autres suivirent son regard et virent, émergeant du fond de la vallée, un engin discoïdal d'une trentaine de mètres de diamètre pour huit mètres de haut à son axe, coiffé d'un dôme aux hublots rectangulaires. Avec une majestueuse lenteur et sans le moindre bruit, sa masse rayonnant une faible luminescence vert émeraude se posa sur l'esplanade, atterrissant sur des étauçons télescopiques dotés de patins.

Terrorisé, l'enfant métis s'était blotti dans les bras de sa mère tandis que l'écrivain et Fisher esquissaient le geste de dégainer leur automatique de son holster.

- N'ayez aucune inquiétude, fit Patsy Omaha en se levant pour retourner dans le chalet, suivie par Ariellah.

Les deux hommes, la jeune antiquaire et l'enfant ne pouvaient détacher leur regard de ce vaisseau dégageant une impression de puissance extraordinaire, bien qu'immobilisé et toujours silencieux. De temps à autre, une silhouette floue, indistincte, passait derrière l'un des hublots, ajoutant au mystère qui entourait cette nef en métal brillant. Un peu mal à l'aise, les spectateurs éprouvaient la curieuse sensation d'être observés. Un léger bruit se fit entendre, accompagné d'un ronronnement très faible. Sous le vaisseau s'abaissa, avec une extrême lenteur, une passerelle métallique qui s'étira graduellement jusqu'au sol, s'arrêta avec un dé clic et un chuintement pneumatique : à sa partie haute, une écoutille coulissait.

Teddy Cowen appela, sans se retourner :

- Ariellah ! Patsy ! Dépêchez-vous ! « Ils » vont se montrer...

- Elles ne vous entendront pas, si elles sont à la cuisine.

- Voyons, Ken, ça m'étonnerait qu'elles soient allées faire la vaisselle juste au moment où ce fantastique astronef se pose là, devant le chalet !... Ca n'a pas de sens ! (Et d'appeler d'une voix forte :) Ariellah, Patsy ! Vous venez ou quoi ?

- Nous arrivons...

Ils crurent avoir mal entendu : cette réponse ne venait pas de l'intérieur du chalet mais... du vaisseau !

Effectivement, les deux jeunes femmes apparaissaient vers le haut de la passerelle, franchissaient l'écouille, complètement métamorphosées, revêtues d'une combinaison moulante en tissu métallisé vieil or qui épousait leurs corps de déesses ! Chaussées de courtes bottes fauve, la taille prise par un large ceinturon, une arme volumineuse dans sa gaine, sur leurs hanches, elles arboraient sur la poitrine un delta fluorescent vert pâle au milieu duquel scintillait une étoile d'or stylisée sur un triangle noir la pointe dirigée vers le bas. A leurs poignets étincelait un épais bracelet de métal pourpre.

Leurs pas résonnaient sur le plan incliné.

Teddy Cowen, à l'exemple de ses amis, demeurait bouche bée, fasciné par la tenue spatiale des deux très belles jeunes femmes, la Noire dépassant d'une bonne dizaine de centimètres la brune journaliste dont les longs cheveux croulaient sur les épaules de son justaucorps à reflets cuivrés. Toutes deux s'arrêtèrent devant la terrasse du chalet et portèrent leur poing droit sur le cœur. Ariellah parla la première :

- Le commandant Omaha appartient aux FTL : les Forces Terriennes Libres, désignation véritable de l'organisation clandestine Phi Omega. Une telle organisation ne saurait doter ses membres d'un uniforme. Celui que nous portons est l'uniforme des Forces Spatiales Dankorannes : ce nom vient de Dankor, la quatrième planète du soleil Hiliraon...

La Noire enchaîna :

- Nous, Terriens, l'appelons l'Etoile Polaire. A mon tour de vous présenter celle que vous connaissez sous le nom d'Ariellah : il s'agit en fait du commandant Aringa Griint-Louhark, du Service d'Action Psychologique des Forces spatiales Dankorannes, en poste sur notre planète depuis l'année 1947.

Ariellah-Aringa a vu le jour sur ce monde lointain de Dankor. Tout comme nous, les Dankorans appartiennent au *genus homo*, au genre humain, ou humanoïdes, l'un des archétypes de la Galaxie. Incidemment, ces sœurs et frères du cosmos, nous les appelons plus simplement les Polariens.

L'électronicien, la bouche ouverte, muet, tourna la tête vers le chalet, revint aux jeunes femmes en bégayant, tout en agitant le pouce par-dessus son épaule droite :

- Vous... Vous êtes entrées dans... dans le chalet et... et... et... vous ressortez dududu... du vaisseau ?

- Pourquoi ne demandes-tu pas l'explication à Teddy ? suggéra la journaliste en justaucorps de spationaute.

Fisher dévisagea l'écrivain, incrédule :

- Quoi ? Alors, toi aussi tu as vu le jour sur... ?

- Non, dit-il en riant, je suis vraiment né en Australie, de parents tout ce qu'il y a de plus terriens... et je suis beaucoup plus vieux que je n'en ai l'air... même si j'ai l'apparence d'un homme approchant à peine la trentaine ! Cette anomalie, Ariellah l'éclaircira un peu plus tard. Le romancier de science-fiction que je suis expliquerait le tour de passe-passe auquel nous avons assisté de la façon suivante : ce chalet est une base de repli des agents Dankorans – ou Polariens – édiflée sur notre ligne de Temps, environ dix millénaires plus tôt. Ce qui colle bien avec le mammoth aperçu tout à l'heure se désaltérant dans le ruisseau. A cette époque, sur la Terre, point de route mais seulement des sentiers, sauf pour ce nid d'aigle accroché au flanc rocheux de la montagne, inaccessible, sinon par les airs.

Quelque part dans ce relais-transtemporel, les Polariens ont installé une... machine à télétransfert qui leur permet, le cas échéant, de repartir vers leur planète ou de regagner un astronef en vol.

- A peu de variantes près, tout ce que tu as « imaginé » reflète une réalité technique fort courante sur dankor, chéri, confirma la jeune femme qui, à l'instar de Patsy, avait repris place parmi les Terriens installés sur la terrasse. Une technologie qui nous permet aussi d'ouvrir des brèches dans l'espace-temps. Souviens-toi de notre randonnée avec le 4X4 de Brad Corliss, quand nous avons accompagné le vieil Indien Apache Quivira. Mes frères, à bord du vaisseau, ont ouvert devant nous une brèche temporelle et, pendant quelques minutes, nous avons vu ce pueblo tel qu'il était au dix-septième siècle ou au début du dix-huitième. Une démonstration pour tester vos réactions... qui ont été jugées positives.

D'une poche latérale de son large ceinturon, Ariellah retira la *muñeca*, la figurine apache offerte par Quivira :

- La veille ou l'avant-veille du jour où nous avons rencontré ce vieillard, des agents polariens ont dématérialisé cette statuette, y ont introduit un microgénérateur de champ protecteur et

l'ont remise en place dans le balluchon de Quivira... suggestionné pour m'en faire cadeau. Tout cela était donc préparé, orchestré et j'ai dû – tu me pardonneras, chéri – jouer la surprise, l'admiration devant cette pièce archéologique et ethnographique, au demeurant de grande valeur.

Pendant la nuit de veille, sur la tour, avec Brad Corliss et Mancaniello, à l'approche du faux hélicoptère-dzorl – dzorl, c'est le nom de l'espèce à laquelle appartiennent les EBE –, j'ai actionné le générateur de champ et nous avons été enveloppés, protégés, en même temps qu'un signal était envoyé au vaisseau, lequel a instantanément repéré le faux hélico et l'a abattu.

- Sans que nous-mêmes ayons pu voir ce vaisseau ? s'étonna l'électronicien.

- Oui, Ken. Un procédé technique permet d'abaisser l'indice de réfraction de ces astronefs au voisinage de zéro. Ils deviennent alors invisibles tout en absorbant les ondes radar au lieu de les renvoyer comme le ferait un avion ordinaire. Pour un rationaliste, cela équivaldrait à de la magie... donc à une impossibilité absolue. Témoin d'une banale opération de télétransfert, ses structures mentales n'y résisteraient pas ; il sombrerait dans la folie ou ferait un infarctus ! Les scientifiques terriens ont toujours été pour nous un sujet d'ébahissement... et de commisération ! Elle se pencha vers son compagnon, effleura ses lèvres d'un baiser :

- Comme tu l'as compris, ton rajeunissement n'est pas dû à un coup de baguette magique. En Australie, nous t'avons enlevé, soumis à un traitement biorégénérateur – ceci nous a pris une semaine – et redéposé à ton bivouac, profondément endormi, là où les deux policiers de la route devaient te découvrir. Ils étaient à la recherche de l'épave d'un avion aperçu en flamme par des témoins, dix jours plus tôt. En fait d'avion, il s'agissait du vaisseau que je pilotais... accompagnée d'une équipe chargée de t'enlever afin de te soumettre à cette régénération... Car tu faisais partie de nos plans : ayant vécu trois mois avec toi, je m'étais portée garante de ton devenir, sachant ce que tu pourrais accomplir, beaucoup plus tard, à mes côtés. Et tout ce que nous avons fait ensemble, depuis un mois, m'a donné raison.

Le sac d'opales taillées qui allait aiguiller ta vie vers un autre destin, c'est nous encore. Mais là s'arrête notre influence : ton talent d'écrivain, c'est évidemment à toi que tu le dois ; ton courage aussi est le tien et c'est en suivant vraiment ton libre arbitre que tu as décidé d'entrer en lutte contre les Dzorls et le Majestic 12...

L'Australien prit sa main et, très cérémonieusement, y déposa un baiser :

- Merci, commandant Griint-Louhark, de m'avoir accordé une seconde vie, d'avoir changé fondamentalement mon existence... et merci surtout à toi, *honey*, d'en faire partie !

Leur attention fut attirée par un bruit de pas sur la passerelle de métal du cosmonef. Arborant le collant d'uniforme de coloris vieil or, un Polarien herculéen, souriant à leur groupe, s'avançait jusqu'aux tables et sièges de la terrasse.

Ariellah fit les présentations :

- Voici le colonel Hoor-Nlako, chef du service d'Action Psychologique/Secteur Terre, sous les ordres duquel je sers depuis... bien longtemps, sourit-elle, évasive.

L'officier supérieur polarien salua le groupe, le poing droit sur le cœur et, dans un anglais parfait, il déclara :

- Je suis heureux de vous témoigner ma vive sympathie pour le rôle que vous jouez dans la clandestinité. A vous principalement, fit-il à l'intention de l'Australien, qui, en la matière, faites figure de vétéran avec déjà un mois de service.

Celui-ci désigna de la main sa compagne :

- J'étais il est vrai à bonne école, colonel !

De nouveau, des pas résonnèrent sur la passerelle et ils virent s'approcher deux hommes, cette fois en civil, deux Terriens, l'un âgé mais svelte et droit, les cheveux blancs : Harold Blackwood, l'autre plus jeune, que tous reconnurent sans effort pour aussitôt rejeter cette impression ! Non, cet homme au cheveux roux assez longs, au visage sympathique semé de taches de rousseur, au sourire qui accentuait le pli gauche de la commissure de ses lèvres... ne pouvait pas être le feu Président des Etats-Unis d'Amérique ! Comment Alan Nedwick, suicidé quatre semaines plus tôt, bel et bien mort et enterré, pourrait-il être vivant ?

- Même si vous croyez aux fantômes, je n'en suis pas un !

Cette voix, indubitablement, c'était celle – familière – du Président que le pays avait pleuré, que le monde entier croyait décédé et inhumé à Arlington, ainsi que toutes les chaînes de télévision l'avaient montré, lors de ses obsèques nationales auxquelles le plupart des chefs d'Etat avaient assisté !

- Si je suis bien vivant, c'est à mon vieil ami Harold Blackwood, ex-directeur de la CIA que je le dois. Harold qui eut une idée de génie et l'a réalisée avec l'aide de Maura, sa pupille,

devenue le commandant Patsy Omaha de Phi Omega, ou des FTL, les Forces Terriennes Libres de la côte Est, organisation clandestine dont vous faites partie, mes amis, ce dont je vous félicite chaleureusement.

Ils opinèrent d'un mouvement de tête, se sentant un peu dépassés, médusés par cette résurrection et la tournure prise par les événements !

La belle jeune fille noire proposa :

- Voulez-vous nous faire l'honneur d'entrer dans le chalet, monsieur le Président ou bien... ?

- Je vais m'asseoir tout au contraire avec vous, sur cette terrasse, à humer l'air frais et parfumé de cette époque révolue... depuis dix millénaires, commandant Omaha. Et pour peu que vous insistiez, j'accepterais volontiers un bol de chocolat !

Tandis que Patsy et Ariellah se hâtaient vers la cuisine afin de faire chauffer le lait, le Président, cachant l'inconvenance d'une curiosité trop ouverte, adressa un sourire à l'enfant métis qui, un peu craintif, bredouilla une excuse et s'éclipsa sous prétexte d'aider à préparer le chocolat !

- Nos charmantes hôtesse n'ignorent rien des révélations que je vais vous faire, aussi ne m'en voudront-elles pas de n'avoir point attendu leur retour parmi nous pour commencer mon récit... qui suivra un ordre chronologique résumé à l'essentiel. Voici le point de départ de la dramatique situation actuelle. En 1947 et 1948, onze crashes, de ce que l'on appelait alors les soucoupes volantes, furent enregistrés au Nouveau-Mexique ; à Aztec et Roswell notamment. Parmi les épaves furent découverts les cadavres de deux espèces extraterrestres de petite taille que l'on devait plus tard surnommer les Petits Gris, les Gris au grand musée ou simplement les Gris, puis les EBE. L'affaire fut étouffée et le secrétaire à la Défense, James Forrestal, fut l'instigateur de la première commission d'enquête. Celle-ci promettait de faire toute la lumière sur les mystérieux disques volants que divers témoins affirmaient avoir observés. Les commissions se succédèrent, sans rien révéler, pour l'excellente raison que leur but véritable était, bien au contraire, de cacher par tous les moyens la vérité.

Une vérité passionnante au début, extraordinaire, fantastique mais peu après les crashes de disques volants, toujours au Nouveau-Mexique, d'autres astronefs se présentèrent, non pas à la dérive et prêts à s'écraser mais en procédure d'approche. Ils se posèrent et, pour la première fois, les Gris prirent officiellement contact avec les Terriens. Ils restèrent deux jours complets dans une base de l'Air Force et le Président Harry Truman, alors en exercice, créa spécialement le Projet Sign, composé de scientifiques du plus haut niveau, pour étudier l'offre des Gris, qui ne parlaient pas notre langue mais qui, télépathes, purent se faire comprendre d'un colonel de l'Air Force, lui-même télépathe⁸⁰.

Schématiquement, ces extraterrestres souhaitaient s'installer discrètement sous certaines de nos bases, y creuser des quartiers souterrains et procéder à des recherches scientifiques sur notre planète et ses habitants, sans interférer avec notre civilisation. Nous devions les aider à agrandir ces installations souterraines qui deviendraient de grandes bases opérationnelles cogérées par eux et par la CIA. En contrepartie, pour nous dédommager, ils nous feraient bénéficier de perfectionnements technologiques importants et ils tinrent parole. Du moins au début, en nous permettant d'accéder aux domaines si riches des supraconducteurs et à celui de l'antigravitation, que nous possédons mais qui resta strictement secret et d'un usage fort limité... pour ne pas nuire à l'industrie polluante du pétrole !

Plus tard, à son tour, le général Eisenhower, élu Président des *States*, entérina d'autres accords avec les EBE, réduisant encore notre marge de manœuvre avec eux et l'engrenage allait s'intensifier. Vinrent l'époque des mutilations animales du Middle West puis les enlèvements croissants de personnes des deux sexes ; on parle de cent mille raptés en quelques années, toutes ne revenant pas dans leurs foyers. L'on découvrit aussi, dans les zones désertiques, des corps de ces disparus affreusement mutilés, exactement comme le bétail !

Une opération de délivrance, tentée à la base-leader de Dulce, se solda par un échec sanglant. Non seulement les captifs et captives ne furent pas libérés mais une soixantaine d'hommes du commando périrent, foudroyés par les armes rayonnantes des Gris ! Les kidnappings continuèrent, ainsi que les inséminations artificielles de jeunes femmes, les EBE rêvant de créer une race de mutants ou de métis *terro-dzors* capables de vivre sur leur monde d'origine et sur la Terre. Cette espèce est en effet menacée d'extinction en raison de graves carences enzymatiques et nous, les mammifères supérieurs aussi bien que le bétail, possédons cette enzyme dont ils ont un besoin vital... Ces mutilations, ces prélèvements de

⁸⁰ Un film (noir et blanc) et cet événement historique existe, tenu secret par le Majestic 12.

muqueuses humaines et animales servent à leurs recherches et notre sang, très probablement... à leur alimentation⁸¹ !

Cette épouvantable vérité fut cachée à tout prix par l'organisme le plus secret de l'histoire de la Terre : le MJ 12 ou Majestic 12 qui constitue en fait le gouvernement invisible de notre planète. Le Président Truman puis le Président Eisenhower se réjouissent, en leur temps, des accords passés avec les Gris, sans se rendre compte qu'ils avaient vendu notre civilisation à ces créatures diaboliques, froides, calculatrices, dépourvues de sentiments comparables aux nôtres, formant une sorte d'entité globale régie par un mégacerveau bio-cybernétique ! Combien regretteront-ils, plus tard, de s'être frotté les mains après ces accords en se disant : « Nous venons de traiter une sacrée bonne affaire avec ces nains gris ! Grâce à leur appui, notre technologie va faire un bond spectaculaire. Les Ruskoffs n'auront qu'à bien se tenir ! »

Ils étaient bien naïfs et incapables d'imaginer que ces êtres retors avaient fait la même proposition aux Russes... qui eux aussi se frottaient les mains en se gargarisant : « Si les Américains nous asticotent un peu trop, avec les nouveaux progrès technologiques dus à la généreuse coopération de nos « camarades cosmiques », les Gris, nous les mettrons au pas ! » Le Président soupira :

- Je ne garantis pas la fidélité des termes employés, bien sûr, mais c'est ainsi que les choses se passèrent... et que les Russes tombèrent dans le même piège ! Après l'engouement du début, aux *States*, le secrétaire à la Défense James Forrestal eut peur, faisant montre de clairvoyance et préconisant de restreindre considérablement les activités des EBE. Cette espèce, dont il percevait confusément les menaces futures, l'inquiétait ; il manifesta son intention de tout révéler au Congrès. On l'invita fermement à prendre du repos, ce qu'il fit... et en 1949, on le suicida ou plus exactement, le tout-puissant MJ 12 le fit assassiner en le défenestrant de la maison de repos où il était en traitement⁸². Communiqué officiel : le secrétaire à la Défense souffrait d'une dépression nerveuse ! Il ne parlerait plus. Le syndrome de Forrestal venait de faire son apparition. Pour ceux qui en savaient trop et entendaient tout révéler, ce « syndrome » équivalait à une mort sans phrase !

Les cadavres allaient se multiplier parmi ceux qui détenaient des preuves irréfutables et avaient décidé de parler : Wilbert Smith, ingénieur en chef de la Division Electronique du ministère des Transports au Canada, décède le 27 décembre 1962. Edward J. Ruppelt, directeur du *Project Blue Book* – un projet bidon jeté en pâture au public pour lui faire croire qu'en haut lieu Washington voulait percer le mystère des UFO's – ,s'étant aperçu qu'une autorité secrète menait le monde en bateau et cachait la vérité sur l'origine extraterrestre des disques volants, publie, en 1959, le livre *Face aux soucoupes volantes*... et meurt moins d'un an plus tard ! L'ufologue anglais Waveney Girvan meurt d'un cancer galopant le 22 octobre 1964... et ses dossiers disparaissent ! Idem pour le professeur, astronome, Morris K. Jessup que l'on a « suicidé » le 20 avril 1959⁸³. Le docteur Olavo Fontes, de la Faculté de médecine brésilienne, spécialiste des extraterrestres au plan physique, meurt d'un cancer – naturellement – galopant !

Le journaliste et écrivain Frank Edwards mourut d'une crise cardiaque... très facilement déclenchable à distance par un faisceau d'ultra ou d'infrasons ! Quant au général français Charles Ailleret, décidé à faire la lumière sur les OVNI, son avion s'écrasa en 1968 dans l'océan Indien⁸⁴ ! L'un de mes prédécesseurs, le Président Kennedy, ayant appris l'existence et la nature réelle de l'organisation criminelle du MJ 12, lui intima l'ordre de cesser immédiatement tout « commerce » avec les EBE et de les chasser des USA et de la Terre ! « Si dans un délai d'un an rien n'a été fait, vous entendrez parler de moi ! » avait-il précisé en guise de conclusion à cet ultimatum. Pour en entendre parler, on en entendit parler ! Le Président John Fitzgerald Kennedy devait périr assassiné par un agent du Majestic 12 : le chauffeur de la limousine qui le conduisait à travers les grandes artères de Dallas, le 22 novembre 1963 ! Un film existe, prouvant cela de façon irréfutable, mais la toute-puissance du MJ 12 a essentiellement monté en épingle le scénario faisant de Lee Harvey Oswald l'assassin ; un scénario tellement boiteux qu'il impliqua des morts en cascade sans parvenir à

⁸¹ Cf. *Plan Catapulte*, 1^{re} édition en 1970 (réédition en 1987, n° 59, Col. « S-F-Jimmy Guieu » chez Plon). L'auteur ne pouvait alors se douter qu'une partie de son roman trouverait un jour dans la réalité une résonance... terrifiante ! Cette remarque vaut aussi pour le n° 23, *La Grande Epouvante* et le n° 46, *L'Age Noir de la Terre*.

⁸² Authentique.

⁸³ L'auteur, qui fut en rapport avec Jessup, peut assurer que cet homme de science courageux ne présentait aucune tendance suicidaire.

⁸⁴ Cf. *Les Soucoupes Volantes*, d'Aimé Michel, collection « Pour ou Contre », chez Berger-Levrault. La partie « contre », de Georges Lehr, risque de vous faire mourir de rire !

convaincre personne ! Et la triste farce du rapport Warren n'a fait qu'épaissir le mystère pour l'homme de la rue. Plus récemment survint le drame du pape Jean-Paul I^{er}, Albino Luciani, élu le 26 août 1978 et mort le 28 septembre de la même année, après un pontificat de... trente-trois jours ! Un bouillon d'onze heures, comme disent les Français, l'empêcha de révéler le troisième secret de Fatima concernant la terrifiante menace d'une invasion de la Terre par des « démons » venant du ciel. Le bon pape souriant, ce saint homme, fut illico embaumé – il ne fallait que l'on puisse l'autopsier ! – et enterré. Pas d'enquête sur sa mort « naturelle » : interdit formel ! Et le Conclave « fit » son successeur en vingt-quatre heures !

Le retour d'Ariellah et de Patsy Omaha avec du lait chaud pour offrir une nouvelle tournée de chocolat incita l'Australien à profiter de ce break pour poser une question :

- Ayant décidé de révéler au monde l'horrible vérité, monsieur le Président, vous saviez encourir le pire des dangers, l'assassinat par les hommes de main du MJ 12, c'est-à-dire les MIB, cette branche spéciale de la CIA sous les ordres directs – je suppose – des EBE ?

- Sous les ordres de leur dévoué représentant : le professeur Lionel Dennsmore, rectifia Nedwick. Oui, mes jours étaient comptés et c'est mon vieil ami Blackwood qui conçut un plan... machiavélique à retombées multiples ! D'abord, il lui fallut trouver, parmi les gens de la pègre, un homme qui ait ma taille, ma corpulence et des taches de rousseur ! Pour les cheveux, pas de problème, il existe des teintures de bonne qualité, sourit-il. On le trouva en la personne d'un violeur et dealer de Miami : Pete O'Casey, rouquin d'origine irlandaise, dont le visage n'offrait aucune ressemblance avec le mien. Pour ce que les hommes d'Harold allaient en faire, cela n'avait pas grande importance ! Ce qui comptait, c'était ses taches de son ! Que ses empreintes digitales diffèrent des miennes ne constituait pas un obstacle. Blackwood remédia à ce... petit détail en faisant subtiliser mon dossier aux archives de Langley. Et sur ce document, les empreintes de Pete O'Casey furent substituées aux miennes. Il devenait ainsi évident que, malgré des anomalies voulues, destinées à être mises en relief à l'autopsie, le cadavre défiguré gisant dans le bureau ovale était bien le mien !

- En effet, enchaîna l'ex-directeur de la CIA sur un geste d'invite du Président. Avant d'aller plus loin, un flash-back s'impose, pour la bonne compréhension des événements : durant le mandat du Président Eisenhower, en avril 1954, une délégation de Polariens, conduite par notre ami le colonel Hoor-Nlako, à bord de cinq vaisseaux, se posa sur Edwards Air Force Base, en Californie et y resta deux journées entières. Eisenhower, le deuxième jour, fit une visite secrète à la base et s'entretint avec ceux qui allaient devenir nos amis sincères et nos alliés. Du moins les alliés d'une poignée d'hommes dont je faisais partie, à l'époque...

Voulez-vous prendre le relais, ami ? proposa-t-il au chef du service d'Action Psychologique/Secteur Terre.

- Volontiers, Harold. L'entrevue fut courtoise mais nous sentions le Président Eisenhower tendu, inquiet, l'esprit obnubilé par les accords secrets passés avec les Gris. Nous lui proposâmes notre aide librement consentie par les humains, à la condition que ceux-ci – ou du moins toutes les nations – consentent à renoncer formellement aux guerres, aux conflits, en particulier aux armements nucléaires des deux côtés du rideau de fer et ce sous notre contrôle. Nous demandions également aux Terriens – par le truchement du représentant suprême des Etats-Unis d'Amérique – de renoncer graduellement à la doctrine matérialiste exclusive au profit d'une notion plus spiritualiste et fraternelle, avec bien évidemment une ouverture de cœur et d'esprit vers les espèces sœurs et pacifiques du cosmos, dont la nôtre.

De plus en plus embarrassé, le Président Eisenhower nous opposa un refus poli... et nous conseilla de revenir dans une trentaine d'années ! Et c'est ce que nous avons fait, en 1987, mais de manière moins ostensible. Ce contact, nous l'avons repris mais avec un homme qui connaissait tout – ou presque – des secrets du monde : Harold Blackwood, ancien directeur de la CIA et dont nous savions qu'il réprouvait le sordide marché conclu vers la fin des années quarante avec les Gris. Grâce à lui, nous pûmes rencontrer secrètement le Président Alan Nedwick ici, dans ce chalet.

- Pardonnez ma curiosité, colonel, mais comment le Président a-t-il pu se rendre ici... dans un passé vieux de dix millénaires ?

- C'est nous qui, après son accord, l'y avons conduit, monsieur Cowen, en employant un procédé technologique qui vous est – littérairement parlant – familier : la radiotransmission de la matière. En 1956, à la base Edwards, nous avons d'ailleurs fait une démonstration de ce procédé au Président Eisenhower⁸⁵. Voici guère plus de deux ans, donc, une nuit, depuis notre

⁸⁵ Ce contact extraterrestre à Edwards AFB et cette démonstration faite au Président Eisenhower furent divulgués par l'auteur en 1956 lors d'une émission « Télé-Paris » (Paris-Club)... qui ne reçut aucun écho dans la presse ! La censure veillait... Vers 1984, Lord Clancarty (plus connu sous son pseudo d'ufologue

vaisseau en état d'invisibilité au-dessus de Washington, nous avons dématérialisé Blackwood et Alan Nedwick qui allait, lui aussi, devenir notre ami. Basculant ensuite dans l'hyperespace, notre vaisseau put alors translater dans la dimension Temps et se stabiliser là où nous sommes, ici et maintenant. Nous avons trouvé en Alan un homme révolté par l'odieux marché conclu peu après le deuxième conflit mondial entre la Maison-Blanche et ces êtres de petite taille, à peau grise, originaires d'un système solaire de la constellation du Réticule, selon votre terminologie, c'est-à-dire les Dzorls.

Nos contacts avec le Président Nedwick et Harold se sont multipliés. Un noyau de résistance s'est constitué, sous la houlette de Blackwood puis de sa pupille, devenue le commandant Patsy Omaha. La plupart des liaisons étaient assurées par le commandant Griint-Louhark, que vous connaissez mieux sous son pseudo journalistique : Ariellah Greenstein. Afin d'éviter au Président Nedwick de partager le sort de Kennedy, entre autres victimes du MJ 12, Harold conçut le plan en partie ébauché tout à l'heure. Première phase : ignorant si les Dzorls soumettaient la Maison-Blanche à un espionnage systématique par téléviseur direct, le Président et son conseiller Blackwood se rencontrèrent très officiellement dans le bureau ovale, où Nedwick annonça sa décision de mettre fin à ses jours. Protestations, comédie magistrale de Blackwood et séparation pathétique des deux hommes.

Seconde phase : quelques jours plus tard, tôt le matin, Alan est dans son bureau. Griffin lui apporte une tasse de thé, ressort. A cet instant précis, par télétransfert, deux de mes officiers de bord et moi-même escortons le prisonnier, Pete O'Casey – strictement vêtu comme le président –, et nous nous matérialisons dans le bureau ovale. Nedwick achève de boire sa tasse de thé, prend sous son bras son coffret à cigares... et s'évapore, dématérialisé puis rematérialisé à bord de notre vaisseau. Nous n'avions plus qu'à tirer une balle explosive sous le menton du criminel et à laisser tomber son corps sur la moquette avant de nous dématérialiser à notre tour. Je précise incidemment que ces opérations de télétransfert s'accompagnent d'un dégagement d'ozone. Et après la découverte du drame, les gens qui envahirent la pièce notèrent la présence – inexplicable – de ce gaz et la disparition, non moins inexplicable, du coffret à cigare Pleiades... emporté par son propriétaire !

La lettre posthume du Président Nedwick trônait sur son bureau, destinée au vice-président, Edmund Marsh. Celui-ci la lut, consterné de réaliser que le secret du Majestic 12, ses crimes et les crimes des EBE dont, lui, Marsh, était complice, allaient s'étaler dans tous les médias s'il confiait cette lettre aux journalistes, comme il aurait dû le faire, ce qui l'aurait sauvé ! Il s'en garda bien, affirmant l'avoir détruite par inadvertance. Comment aurait-il pu penser que le Président Nedwick avait rédigé cette lettre ici même, filmé par une caméra-vidéo, insérée en gros plan, page après page, puis photocopiée...

Les photocopies de ce document exceptionnel ont été communiquées hier au *Washington Post* et aux chaînes de télévision. Avec les réserves d'usage, à l'heure présente, les médias l'ont divulgué ce matin et les Etats-Unis d'Amérique sont en effervescence ! La colère, l'indignation montent et Edmund Marsh, n'ayant pas osé opposer un démenti, s'est contenté de faire adresser un communiqué indigné aux médias par son porte-parole ; communiqué ironisant sur ce « faux » scandaleux, sur ces « soi-disant Petits Gris qui remplacent à présent les LGM⁸⁶ » ! Ces pseudo-nains gris auraient des bases souterraines dans les profondeurs de certains sites de l'Air Force ! Et d'ironiser : « Comment des va-et-vient incessants d'astronefs se posant ou décollant de ces bases pourraient-ils passer inaperçus ? »

Marsh, cette canaille à la solde des Dzorls, s'est bien gardé de faire savoir que la technologie des espèces évoluées du cosmos permet à leurs vaisseaux de se dématérialiser et de se rematérialiser à volonté, sans même apparaître dans le continuum espace-temps s'ils l'estiment préférable. De la sorte, si l'on observait un astronef – noyé dans son champ d'ionisation – foncer par exemple sur l'Archuleta Mesa, près de Dulce, nul ne verrait une porte géante s'ouvrir pour le laisser pénétrer dans la base puis se refermer après son entrée⁸⁷.

Brinsley Le Poer Trench) annonça son prochain ouvrage consacré à ce fantastique contact et à d'autres révélations fracassantes. Cet ouvrage tant attendu *ne fut jamais publié*. Un oubli, sans doute...

⁸⁶ *Little Green Men* = Petits Hommes Verts, expression « soufflée » aux journalistes d'Outre-Atlantique pour ridiculiser les ET en général. Belle invention des sociopsychologues du MJ 12 béatement reprise par les médias du monde entier.

⁸⁷ Une observation de ce genre eut lieu le 23 octobre 1988, à cet endroit-là. Huit témoins, dont le policier de la route Gabriel Valdez (parallèlement très familiarisé avec les mutilations animales) ont attesté les faits. Parmi eux, Jean-François Gille (Docteur ès sciences, ex-Chargé de recherches au CNRS), établi à Albuquerque, Nouveau-Mexique, au moment des faits. C'est à lui que l'on doit la traduction et la diffusion (courageuse) de la Déclaration de John Lear sur l'implantation des EBE dans des bases militaires US, et de bien d'autres documents capitaux.

Hier, furieux de ces fuites dans les médias, le professeur Lionel Dennsmore a convoqué Marsh et Morris Newbury, son âme damnée et actuel directeur de la CIA qui briguaient le poste de vice-président. Espérance déçue grâce aux chausse-trappes et peaux de... comment dites-vous, Aringa ?

- Bananes, colonel, « peaux de bananes », le renseigna Ariellah, imperturbable.

Il la gratifia d'un sourire et enchaîna :

- Grâce aux peaux de bananes généreusement distribuées par l'ami Harold et par d'autres, discrètement glissées sous les pas de Newbury par Trenholm, le chef du FBI, l'avenir du complice de Marsh est irrémédiablement compromis !

Au demeurant, cette convocation des deux forbans par le directeur du Majestic 12 au sein de la base de Dulce aggrave encore leur cas ! Les mauvaises langues disent qu'ils regagnèrent Washington avec des mines de... déterrés ; un comble, pour Newbury !

Cet humour macabre (*new bury* pouvant signifier aussi « nouvel enterré ») suscita le rire chez ceux qui écoutaient avec un intérêt soutenu le récit de l'officier supérieur polarien.

Harold Blackwood prit à son tour la parole :

- Cette mésaventure des deux larrons ajoutera à la pagaille que nous avons créée en signant Phi Omega des repréailles contre les criminels du Majestic 12, en particulier les hommes en noir. Ces mercenaires fanatisés – ou conditionnés par les Gris – sont le fer de lance du comité PI 40, dont les initiales P et I signifient Planetary Intelligence. La pagaille à laquelle je faisais allusion est destinée à déstabiliser cette institution occulte qui, jusqu'ici, se considérait comme invulnérable. Dennsmore lui-même n'était plus à l'abri puisque nous avons orchestré un attentat contre le 4X4 blindé qui le conduisait à la base de Dulce. Un attentat destiné essentiellement à lui faire peur, à modérer si possible sa collaboration avec l'ennemi. Nous savions son véhicule à l'abri du calibre des projectiles que nous avons choisis ; mais lui ne le savait pas ! De même n'a-t-il jamais su que les quatre pseudo-militaires, à bord de l'auto-mitrailleuse, étaient en fait des trafiquants de drogue assassins que nous avons condamnés... en les chargeant de cette mission qui devait assurer leur libération. Ils ont pris ce mot à la lettre alors que nous l'entendions au plan spiritualiste ! De toute manière, les voilà « libérés » de leur enveloppe charnelle !

Parmi les crimes innombrables perpétrés par les Gris, la propagation du sida n'est pas la moindre ! Car ce sont eux qui ont lancé cette abomination sur notre planète pour la purger des éléments psychobiologiquement et potentiellement instables, donc impropres à leurs expériences de laboratoire ! La Terre comptant grosso modo cinq milliards d'habitants, ce ne sont pas quelques centaines de millions de victimes du sida – car ces chiffres effarants seront très probablement atteints ! – qui gêneront leur expansion ! Parallèlement, les Dzorls infestent maintenant les troupeaux de bétail avec l'encéphalite spongiforme bovine ! Une maladie animale infectieuse... transmissible aux humains ! Enfin, ces monstres dont rien – momentanément – les imbéciles, ont fait des tests, via le MJ 12, avec l'intention de saboter les réseaux informatiques mondiaux. Pour ces êtres maléfiques, le besoin pourrait se faire sentir de perturber techniquement la civilisation. A cet effet, ils ont injecté dans certains ordinateurs une sorte de virus informatique susceptible, quand bon leur semblera, de détruire toutes les mémoires, les banques de données. Ce sabotage, temporairement à petite échelle, a également reçu le nom de *Data Crime* !

Ces envahisseurs se méfient de nos ordinateurs depuis que le docteur Moses Benkovitz, voici quelques années et par le plus grand des hasards, en travaillant sur son terminal, se trouva involontairement connecté sur une liaison très étrange. Cette liaison, lui sembla-t-il, reliait la base Air Force de Kirtland, Nouveau-Mexique, à une base souterraine cogérée par des « étrangers » – entendez des extraterrestres – et le gouvernement américain ! Benkovitz parvint à localiser cette base EBE à Dulce et à situer trois autres bases : deux toujours au Nouveau-Mexique, une dans le Nevada. Il apprit graduellement beaucoup de choses, interrogea des témoins, des personnes qui avaient été enlevées par les EBE puis remises en circulation avec, dans le corps, un implant, un mouchard qui permettait aux Gris de les localiser à volonté.

Et les ennuis commencèrent pour le Dr Benkovitz : des harcèlements téléphoniques anonymes, une surveillance de moins en moins discrète par des agents de la CIA, des menaces. Enfin, ces agents affectés au MJ 12 le kidnappèrent et le placèrent dans une maison de repos... où un traitement de dépersonnalisation commença, avec lavage de cerveau et administration de drogues qui l'auraient inmanquablement fait sombrer dans la folie si vous ne l'aviez pas délivré, fit-il à l'adresse des deux couples. Je puis vous dire que nos amis polariens ont pris en main ce malheureux et sont en train de le régénérer. Benkovitz constituera un jour

prochain un témoin à charge des plus importants en faveur de l'action que nous allons mener pour dénoncer les crimes du Majestic 12 et de ses complices à travers le monde.

Nous possédons la plupart des enregistrements de communications téléphoniques échangées entre Edmund Marsh à la Maison-Blanche et Dennsmore, ou avec Morris Newbury. Nous les produirons s'il est nécessaire d'instruire un procès contre ces canailles. Nous possédons aussi l'enregistrement d'un entretien de Dennsmore avec un évêque de la Curie Romaine, lié au MJ 12, auquel l'infirmier conseilla, avec des mots codés, de détruire tous les documents ou éléments d'information, même cryptographiés, en rapport avec l'assassinat du pape Jean-Paul I^{er}. Toute cette agitation reflète l'inquiétude qui règne dans les hautes sphères du gouvernement invisible à la solde des Gris. Il ne fait aucun doute que cette agitation se communiquera, plus discrètement, aux gouvernements des autres nations ; cela se traduira, en Europe notamment, par une aggravation de la censure à l'endroit des OVNI, des extraterrestres et à l'intimidation – ou à des tentatives d'intimidation – envers des ufologues authentiques. J'entends par-là ceux qui luttent pour faire connaître la vérité, savoir la réalité objective des vaisseaux qui hantent nos cieux et la présence, parmi eux, d'appareils appartenant à une espèce belliqueuse oeuvrant à l'asservissement de la Terre !

Cette résistance qui s'ébauche aux USA, ces actions ponctuelles énergiques des FTL, ne tarderont pas – nous y veillerons – à franchir la « mare aux harengs » pour éclore également sur l'ancien continent. En prélude, toutefois, nous favoriserons la réalisation de films de science-fiction – qui seront du moins reçus comme tels – pour informer le public et les couches sociales qui n'auraient pas encore compris que la réalité, hélas, dépasse, et de loin, la fiction la plus noire.

Sur la terrasse à colonnade de son ranch, le professeur Lionel Dennsmore, dans son fauteuil roulant, essayait sans trop de résultat de lever la tête, de scruter le ciel pour localiser l'hélicoptère qui approchait. Sa paralysie quasi totale ne lui permettait malheureusement plus qu'une rotation réduite du cou. Il actionna donc le moteur de son siège roulant et le fit s'engager sur la bande de ciment prolongeant la terrasse et ceinturant le corps principal du bâtiment.

En débouchant sur l'aile Sud-Ouest du ranch, il put apercevoir l'hélico piloté par Frank Rooney qui réduisait son altitude et allait se poser sur l'aire circulaire prévue à cet effet, projetant par effet de sol un violent brassage d'air chargé de terre et de gravillons. En prévision de ce phénomène parfaitement normal, l'infirmier avait fait pivoter son fauteuil pour tourner le dos à ce bombardement de gravier, désagréable mais sans gravité.

Harris DiMattia, le chauffeur, et Ralf Hunt, le secrétaire, arrivaient de deux directions différentes, convergeant vers l'hélicoptère, s'immobilisant à une vingtaine de mètres de l'appareil. Jambes légèrement écartées, ils dégainèrent sans émotion un pistolet rafaleur Ingram ; non pas pour accueillir leur collègue Rooney et l'épouse de leur maître, mais pour parer à toute éventualité débouchant sur un piège...

Il n'en fut rien. De l'hélico venaient de sortir uniquement Anna Dennsmore et son garde du corps. Celui-ci l'accompagna jusqu'à l'infirmier, qu'il salua d'un mouvement de tête respectueux. Le paralytique rendit maladroitement le baiser sur la joue que sa femme lui donnait (en cachant une certaine gêne due à la présence de son amant) puis il s'enquit :

- Pas trop pénible, ce voyage dans un appareil peu confortable, Anna ?

- Pas trop, non, Lionel.

- Bien. Et vous, Rooney, cette prolongation de votre séjour à Los Angeles vous a-t-elle permis d'obtenir satisfaction ?

- Pleinement, professeur. Votre matériel de laboratoire est soigneusement emballé et, si vous le souhaitez, je vais le livrer sans plus attendre à la base.

Le biochimiste eut de l'épaule droite un mouvement dérisoire pour souligner ses paroles :

- Rien ne presse. Il me faut préalablement inspecter ces appareils délicats. Avec Harris et Ralf, vous transporterez les caisses au garage et, un peu plus tard, je vous y rejoindrai. J'espère que tout sera conforme à mes desiderata.

- Je l'espère aussi, professeur, confirma Rooney. Je ne suis malheureusement pas qualifié dans les domaines de la biologie moléculaire et de l'électronique ; je n'ai donc pas pu vérifier moi-même, lors de la livraison de ces instruments, s'ils répondaient vraiment à votre attente.

- Nous verrons, Rooney, nous verrons tout à l'heure...

La belle « Coyote » s'éloigna en poussant le fauteuil de son mari, inutilement puisqu'un puissant moteur électrique le faisait rouler sur le chemin cimenté menant à la terrasse.

- Tu es un peu hautaine, Anna, et désinvolte à l'endroit du docteur Rooney qui t'a accompagnée dans cette mission. Tu aurais pu lui dire un simple « merci, docteur » ou « merci, Frank » en le quittant.

Hypocrisie masquée par la sollicitude... Une chose fort inhabituelle chez le savant infirme !

- Tu as raison, Lionel. J'étais contente de te revoir et j'ai oublié cette marque de reconnaissance pourtant élémentaire.

Hypocrisie là aussi...

- Bah, laissons cela, Anna, tu auras l'occasion de te rattraper prochainement, sans doute...

Hypocrisie à double sens, cette fois, qui, un instant, donna froid dans le dos à la jeune femme ! Elle se demanda si, réellement, son mari ne soupçonnait pas quelque chose des relations qui l'unissaient à Frank ? Mais non. Qu'allait-elle imaginer là ?... Le pauvre être avait réellement besoin de ce matériel délicat afin de poursuivre ses travaux dans son laboratoire, au cœur de cette base souterraine dont Frank lui avait appris qu'elle appartenait à des extraterrestres – quelle chose incroyable ! – dont il ignorait à peu près tout ! Et lui, Lionel, travaillait en parfaite harmonie, ainsi que d'autres savants américains, avec ces « Martiens » ou autres créatures venues nul ne savait d'où.

De pieux mensonges, distillés par Rooney avec l'accord de Dennsmore qui lui permettraient, plus tard, d'assimiler une vérité autrement épouvantable et donc moins « prosaïque »...

Le soir venu, après avoir méticuleusement examiné ses instruments de laboratoire déballés dans le garage, le professeur Dennsmore fit tout rembarquer dans l'hélico où un plan incliné amovible lui permit de prendre place à son tour, sur son fauteuil roulant qui fut solidement arrimé.

Frank prit les commandes et décolla. L'infirmier, derrière lui, dans l'étroit emplacement réservé à son fauteuil entre les caisses de matériel, se concentra, ferma les yeux. Il lança un appel télépathique à Diildo-Yarl, le compagnon de vie de Toal-Nkor, la mère porteuse probable de Kryerla engendrée à partir de la semence du savant terrien pour donner naissance à un enfant métis.

- Diildo-Yarl. Je retourne à la base avec mon collaborateur le docteur Frank Rooney et plusieurs caisses de matériel, d'instruments délicats. Voulez-vous me faire envoyer un vloral au sas principal d'accès ?

La liaison télépathique établie sans délai, la réponse mentale de Diildo-Yarl lui parvint aussitôt :

- Heureux de savoir que vous avez pu obtenir ce matériel, ami Lionel. Voilà... Je vous localise maintenant par téléviseur et donne des ordres pour qu'un vloral vous accueille. Je vois deux caisses assez volumineuses dans votre hélicoptère. Voulez-vous que je vous envoie aussi des manœuvres zolnta ?

- Vous m'obligeriez, oui, car ce matériel est assez lourd. Merci de votre aide, Diildo-Yarl. Pensez-vous que Sa Grandeur llenngaor me fera l'honneur de me recevoir, ce soir ou demain matin ?

- Je l'ignore, ami Lionel. Il faudra voir cela avec le docteur Toal-Nkor, mais j'ai entendu dire que son Illustrissime Grandeur, le Maître de la Terre, devait effectuer une visite dans la base Numéro Un-Kelda de Russie. Si c'est exact, il vous faudra attendre son retour ici.

La liaison s'interrompit, laissant le savant paralytique désappointé.

L'hélicoptère se posa au bas de la large chaussée bitumée, face à la falaise de roc creusée dans l'Archuleta Mesa qui s'étendait au nord du ranch, au-delà de la Navajo River. Au crépuscule, l'ouverture du sas transdimensionnel dessina un halo orangé. En flottant, l'une de ces navettes dégravitées – les *vloralenn* –, apparut, vint silencieusement se poser sur le côté de l'hélico dont la porte coulissait.

Quatre manœuvres Zolnta sautèrent de la navette et, revêtus de leur simple pagne rouge, marquant leur statut social inférieur, marchèrent vers la porte de l'hélico. La taille de ces métis terro-dzorl n'excédait pas un mètre quarante. La tête moins volumineuse, moins rejetée en arrière que celle des représentants de la race « supérieure », ils assumaient des tâches subalternes, indignes de leurs créateurs, qui les considéraient comme des esclaves.

Le docteur Rooney leur fit comprendre, du geste, d'avoir à attendre que le fauteuil du professeur Dennsmore ait été descendu avant de procéder au transbordement des caisses de matériel dans la navette. Ils obéirent, restant les bras ballants, l'air stupide, le museau plus réduit que ceux des maîtres, animés parfois de frémissements. Nulle trace de sentiment dans le regard atone de leurs yeux moins étirés vers les tempes. Une passivité bovine, pitoyable. Le plan incliné amovible et repliable fut adapté à l'ouverture latérale du *vloral* et le fauteuil du professeur Dennsmore le gravit, gagna l'arrière de la navette. Son garde du corps redescendit

pour superviser le transbordement du matériel. Tout se déroula sans choc ni maladresse et l'engin dégravité put redémarrer, s'engager dans les interminables couloirs et tunnels de la base des sinistres EBE.

Frank s'était installé derrière le fauteuil de l'infirmier et en tenait, machinalement, les poignées dorsales. Le véhicule franchit la grille d'un monte-charge spacieux, réservé au matériel, et l'immense cabine descendit à une vitesse vertigineuse pour stopper enfin au niveau 511, à près de neuf cents mètres de profondeur sous l'Archuleta Mesa. La grille du monte-charge s'ouvrit, livrant passage à la navette qui emprunta des tunnels rapides et s'arrêta enfin devant le laboratoire du biochimiste-généticien. La porte s'effaça, demeura ouverte sur le labo tandis que le fauteuil roulant s'y engageait, poussé par l'agent de la CIA, laissant le soin aux manœuvres métis de débarquer les caisses de matériel pour les aligner le long du mur, à droite de l'entrée.

Kryerla, accourut, heureuse de retrouver son père et son oncle Frank, qu'elle embrassa avec une joie visible.

- Ma chérie, ce soir, nous aurons beaucoup de travail pour installer dans le labo le matériel que tu vois en caisses, là-bas, derrière nous. Sois gentille de nous laisser accomplir cette corvée et de te coucher tôt. Demain, tu pourras aller te promener avec oncle Frank si tu veux...

La fillette inclina deux ou trois fois la tête, un peu déçue, et regagna la cellule de vie. Sans perte de temps, Rooney commença à déballer des caisses le matériel ramené de la base Air Force de Nellis, Nevada, et du laboratoire de son ami Lester Handford, ce spécialiste de l'électroménager, des servomécanismes et des télécommandes chez lequel, au bord du Hollywood Lake, Frank et Anna avaient passé – en amoureux – quarante-huit heures de rêve...

Le montage du délicat matériel ne fut pas achevé avant quatre heures du matin. Dans le courant de la nuit, une patrouille des services de sécurité avait fait une courte visite au laboratoire encombré de caisses et cartons ouverts, certains débordant de paillons et « haricots » plastiques pour éviter aux fragiles instruments transportés, des chocs qui les eussent abîmés. Le chef de patrouille, avec une brève excuse, quitta les lieux et poursuivit sa ronde de routine.

Peu après, le *vloral* dégravité mis à la disposition de Lionel Dennsmore revenait – sans les manœuvres – devant le laboratoire. Le garde du corps commença alors l'évacuation des emballages ouverts (vides et pourtant bizarrement pesants), qu'il entassa dans la navette. Le dernier emballage se présentait sous l'aspect d'une caisse de bois allongé, assez lourde, qu'il cala vers l'avant du *vloral*, près du poste de pilotage aux organes réduits, simplifiés.

Quatre heures trente

- Vous êtes sûr de savoir piloter correctement ce *vloral* ? Il vaudrait mieux, je pense, convoquer un Zolnta...

- Non, ne vous inquiétez pas, professeur, tout ira bien. Le trajet est simple ; à ce niveau, prendre le tunnel K. Ensuite, vous m'avez donné des instructions très claires.

L'agent de la CIA/MJ 12 eut une hésitation avant de demander :

- Pourquoi ne m'accompagnez-vous pas, pro...

- Lionel, Frank. Je vous autorise bien volontiers, aujourd'hui, à m'appeler par mon prénom. Oubliez que je suis directeur du Majestic 12 et... serrez-moi la main. Non à votre question : je reste ici.

Emu, Rooney se pencha un peu pour saisir la main tremblante que l'infirmier pouvait encore soulever à demi.

- Vous avez vérifié ? Vous êtes bien en possession des lettres et documents que je vous ai confiés ?

- N'ayez aucune crainte, Lionel. Je suivrai scrupuleusement vos consignes. Jamais je n'oublierai votre grandeur d'âme, votre générosité, envers Anna et moi. Vous nous avez pardonné, alors que vous auriez pu nous tuer en toute impunité, pour le mal que nous vous avons fait...

Le paralytique s'éclaircit la voix, les yeux humides :

- Vous perdez du temps, Frank. Dépêchez-vous...

Il regarda son poignet, ajouta :

- Remontez un peu la manche de mon veston afin que je puisse consulter le chronographe... impulsiomètre. Vérifiez une fois encore si le vôtre et le mien sont en phase synchrone.

Rooney obéit, dégagea l'instrument que le savant portait au poignet droit et il ne put s'empêcher de serrer le poignet de l'infirmier dans un ultime geste de respect et d'estime :

- Adieu, Lionel...

- Adieu, Frank. Dites à Anna que je l'aime...

Ses yeux se voilèrent et le directeur du Majestic 12, cet homme le plus puissant du monde, le plus dangereux aussi mais le plus malheureux, abusé par les EBE qui auraient aisément pu le guérir mais n'en avaient rien fait, cet homme redouté, présentait en cette minute l'aspect d'un vieillard accablé, désespéré, tandis que des larmes roulaient sur ses joues. Il vit l'image tremblotante du *vloral* s'éloigner, accélérer puis s'amenuiser, disparaître à un virage vers la gauche. La navette venait de s'engager dans le tunnel perpendiculaire qui, presque en ligne droite, s'élevait graduellement sur une dizaine de kilomètres en direction du sud.

L'agent de la CIA stoppa à l'extrémité de ce tunnel et déposa contre la paroi plusieurs caisses et caissettes, ouvertes, emplies de paillons dans lesquels il plongea sa main droite ; tâtonna, avant de regagner la navette pour, cette fois, virer sur une galerie perpendiculaire à la pente accentuée. L'engin dégravité couvrit encore cinq ou six kilomètres et s'arrêta devant la grille d'un monte-charge. La caisse allongée assez lourde fut déposée dans la cabine. Ensuite, Rooney vérifia les emballages (apparemment vides) restés dans le *vloral* et programma celui-ci pour regagner le parking du niveau inférieur à emplacement *Nurka*. En cela, il suivait scrupuleusement les plans de Dennsmore.

Cinq heures trente

Frank actionna le monte-charge qui s'éleva rapidement. Lorsque le voyant aux chiffres digitaux indiqua - 50, il exerça une pression sur le poussoir de son chronographe très spécial : l'impulsion parvint au professeur Dennsmore qui, sur ce même instrument fixé à son poignet, vit pulser une microlampe rouge. Le paralytique actionna la commande de démarrage sous l'accoudoir droit du fauteuil ; celui-ci se mit à rouler le long du couloir desservant les divers laboratoires du centre de biologie dirigé par le docteur Toal-Nkor, la mère porteuse probable de Kryerla...

Le lourd fauteuil roulant s'arrêta tout contre le mur où s'achevait la galerie, à l'extrême « bord » Ouest de la base. Dennsmore ne quittait plus des yeux le chronographe-impulsiomètre à son poignet. Quand la micro-lampe rouge s'éteignit, remplacée par une microlampe verte, il exhala un soupir de soulagement et reposa sa main sur l'accoudoir, ses doigts tâtonnant pour se poser, sans appuyer, sur trois boutons de commande. Et son attente pour amorcer la phase II de son plan commença...

Six heures

A dix-sept kilomètres de là, près du sentier menant au pueblo du vieil Apache Quivira, dans les buissons, les oiseaux, réveillés depuis l'aurore, gazouillaient avant de prendre leur envol, à la recherche de leur pitance.

Sortant de leur torpeur nocturne, deux crotales se faufilaient dans l'herbe humide de rosée, proche de ce qui restait d'un baraquement adossé à la tour de métal rouillé, pliée et effondrée. Maigres vestiges du chantier de prospection de gaz naturel abandonné et jouxtant le petit baraquement branlant qui, jadis, avait abrité le Bureau des Affaires Indiennes de cette réserve des Apaches Jicarilla.

Au fond du hangar, la cabine du monte-charge du puits de forage (réputé obstrué, son mécanisme élévateur hors d'usage) s'éleva jusqu'au niveau du sol rendu ocre foncé par la poussière de rouille. Dans la pénombre, ses grilles s'ouvrirent, livrant passage à l'agent de la CIA porteur sur son épaule droite de la caisse allongée. Un puissant projecteur, soudain, l'aveugla et une voix un peu rocailleuse claqua :

- Ne bougez plus et posez doucement ce machin à vos pieds.

Clignant des yeux, il s'exécuta, déposa son fardeau sur le sol.

- Votre nom...

- Rooney, Frank Rooney. Je suis le médecin personnel du professeur Lionel Dennsmore. Son épouse, d'ailleurs, doit m'attendre dehors, dans sa voiture.

Le MIB ne distinguait rien d'autre que le cône lumineux de cet aveuglant projecteur, mais il devinait, percevait des présences, autour de lui, imaginant volontiers un groupe d'hommes en

armes, sur le qui-vive. Puis il réprima un tressaillement en entendant les gémissements d'une femme qui ensuite cria son nom :

- Frank ! Je suis là !

Le projecteur s'abaissa, balaya le hangar et Rooney découvrit effectivement une dizaine d'hommes, des ranchers et un couple de citoyens. L'un des ranchers, grand et musculeux, libérait Anna qu'il avait jusque-là bâillonnée ; de sa main elle s'élança vers son amant et l'étreignit :

- Désolé de cet accueil inamical, docteur Rooney, fit Brad Corliss.

- A votre place, j'aurais été aussi prudent, monsieur Corliss. Oui, je vous reconnais. J'ai entendu parler de votre ranch, de votre groupe d'hommes décidés, de vos... escapades nocturnes. On m'a aussi parlé de vous, Teddy Cowen, et d'Ariellah, votre femme.

L'Australien, nullement étonné, questionna :

- Qui vous a parlé de nous... en termes élogieux, apparemment ?

- Mon chef direct, une certaine Patsy Omaha...

Nul doute que Harold Blackwood ne s'était pas trompé en affirmant à l'écrivain, une heure plus tôt, que cet agent de la CIA, ce MIB, sinistre mercenaire du MJ 12, était en fait un allié qui, depuis le début, avait habilement joué double jeu ; comme tant d'autres agents de Langley qui, affectés au Majestic 12, n'avaient pas tous trahi la cause humaine pour devenir les complices des Dzorls !

La « Coyote », déroutée, inquiète, se serrait contre lui :

- Mais qui sont ces gens, Frank ? Tu les connais donc ?

- Oui, abrégea-t-il. Je t'expliquerai beaucoup de choses, plus tard. Pour l'heure, ne restons pas ici... Corliss, ralliez votre ranch avec vos hommes mais restez dehors. Le soleil se lève... Vous pourrez réintégrer votre domicile un peu plus tard...

Il posa un regard de sympathie sur la journaliste :

- Je sais que vous êtes une amie du commandant Patsy Omaha et je suis à votre disposition si vous avez, de sa part, des consignes particulières à me transmettre...

Le commandant Aringa Griint-Louhark (dont apparemment il ne connaissait ni le grade ni le patronyme et encore moins l'origine polarienne) le renseigna :

- Nous sommes chargés de vous inviter à nous accompagner, avec madame Dennsmore.

Sans poser de question, il opina et chargea de nouveau sur son épaule la caisse oblongue :

- OK. Je vous suis... A la condition de ne pas traîner dans le secteur...

Leur petit groupe quitta le hangar en ruine et laissa derrière lui la bicoque démantelée du Bureau des Affaires Indiennes, désaffecté depuis le début des années 50... Abandon résultant d'un ordre du MJ 12 qui, lors du creusement de la base géante des EBE au nord de Dulce, leur avait suggéré ce lieu condamné pour y faire aboutir discrètement un puits d'accès ou d'évacuation dérobé. Une suggestion adoptée par l'état-major des Gris pour être étendue à toutes leurs bases à grande profondeur en construction, la majorité d'entre elles sous les réserves indiennes.

Ici, dans ces montagnes et vallées peu fréquentées, sur les terres plus basses essentiellement sillonnées par le bétail d'élevage, les ruines du poste de forage avaient jusque-là soigneusement abrité cette sortie « annexe » de la base-leader des « étrangers ». La réputation de lieu hanté faite à ce site remontait aux premiers jours de la mise en fonction, par les Dzorls, du puits d'accès ; simple consolidation et aménagement du puits de forage originel. Il avait suffi à quelques Gris au grand musée de se laisser entrevoir par des petits Indiens, ou par des enfants des éleveurs du Comté venus jouer là, pour que les histoires de revenants, de monstres et de fantômes fassent rapidement le tour des foyers de Dulce et des ranchs environnants ! Une réputation qui tenait désormais éloignés les garnements en quête d'aventures, palpitantes, certes, mais pas trop !

Six heures trente

A cinq cent mètres du hangar et des baraquements abandonnés, le groupe s'arrêta sur une aire broussailleuse mais plane que le soleil, encore bas à l'horizon, éclairait. Ariellah pressa le poussoir d'un instrument qui, à son poignet, aurait pu passer pour un chronographe. Presque sans transition, l'imposant vaisseau polarien sembla se matérialiser dans le ciel. Sur le sentier accouraient Ellen, l'épouse de Brad, ses filles, Rosy, Cora et July Dayton, dont l'époux avait connu une fin atroce sous les instruments chirurgicaux des Dzorls. Toutes les quatre, bouche

bée, levaient le nez, muettes de stupeur à l'approche de cette nef auréolée d'une luminescence vert émeraude.

L'engin se posa en silence et, sous sa face ventrale, descendit un plan incliné. A son sommet apparut une splendide femme noire en collant aux reflets cuivrés qui leva le bras droit, agita la main pour saluer ces nouveaux venus :

- Bonjour, mes amis. Bonjour, Frank. Quel plaisir de te rencontrer enfin. Bienvenue à bord, à toi et à Anna...

L'Australien et sa compagne prirent congé des Corliss et de leurs cow-boys – médusés – échangeant avec eux de solides poignées de main. La gorge nouée par l'émotion en regardant au-dessus de sa tête la formidable masse du vaisseau cosmique, le rancher souffla :

- Putain de machine ! C'est incroyable ! Et je... Nous aurons eu la chance de voir ça ! Cette nef venue des étoiles ! Ces foutus avortons de Petits Gris vont sûrement en prendre plein la gueule avant longtemps !

- Sans doute, admit Teddy Cowen, mais c'est sur nous, essentiellement sur nous qu'il faudra compter pour nous débarrasser de ces êtres cruels et barbares. Nos amis extraterrestres, à bord de ce vaisseau, s'interdiront d'anéantir les Gris, comme ils le pourraient si telle était leur intention. Momentanément, ils nous aideront de manière occulte, refusant de s'imposer parce que désireux de nous voir évoluer. Nous devons progresser spirituellement, tout en luttant farouchement sur le plan matériel, c'est-à-dire, au premier chef, en nous mobilisant contre les EBE ! L'homme en général devra donc faire l'effort d'aller vers d'autres êtres pacifiques, eux, et altruistes. Ceux-ci, autant que faire se peut, s'efforçant de ne pas interférer avec notre civilisation, nous laissant toute latitude pour organiser la résistance et la lutte contre l'occupant. Plus tard, ils établiront un contact officiel avec nos gouvernements. Du moins avec ce qu'il en restera après l'épuration des traîtres à la solde des Gris !

- Teddy, le temps presse, insista Frank Rooney en usant cette fois du prénom de l'Australien. Et de s'engager le premier sur le plan incliné du vaisseau, portant la caisse oblongue sur son épaule, souriant à Patsy Omaha tout en prenant la main de la « Coyote » qui marchait à son côté, un peu craintive, complètement dépassée par les événements.

Six heures quarante-cinq

A bord de l'astronef polarien, laissant Anna en compagnie du commandant Patsy Omaha et du colonel Hoor-Nlako, il suivit l'Australien et sa compagne jusqu'à une cabine sur le parquet de laquelle il déposa son fardeau. Frank dégagea une plaquette mobile et souleva le couvercle : Kryerla dormait en chien de fusil ! L'enfant métis ne tarderait pas à se réveiller, sa mise en état d'anabiose ayant été programmée pour qu'elle reprenne ses sens vers sept heures du matin. Doucement, l'oncle Frank souleva l'enfant, la déposa sur la couchette, tandis que Linda Buckley, son fils Jeffrey et Kenneth Fisher pénétraient dans la cabine, assez remués par ce que le journaliste leur avait confié. Jeffrey, l'enfant métis de l'antiquaire, se pencha, fasciné, sur la couchette où dormait Kryerla. Le rythme de sa respiration tendait vers la normale ; ses paupières tremblotèrent, puis elle ouvrit les yeux et eut un sursaut en découvrant près d'elle tous ces inconnus. Elle regarda avec étonnement Jeffrey et finit par répondre à son sourire lorsqu'il prononça :

- Bonjour. Je m'appelle Jeffrey Buckley. Et toi ?

- Kryerla... Kryerla Dennsmore... Où sommes-nous ?

- A bord d'un grand-grand vaisseau. Je vais t'expliquer, mais si tu as faim, on peut aller dans la cabine de mes parents. Ma tante Patsy fait un chocolat formidable. OK ?

- D'accord...

Jeffrey présenta en hâte sa nouvelle amie à sa mère, à Kenneth et au couple Teddy-Ariellah resté attentif à cette première rencontre, puis il netraîna la fillette, tous deux partant en courant dans la coursive. Insouciant, ils ne se préoccupaient guère de l'accueil que les humains, plus tard, feraient aux métis terro-dzoris, quand ceux-ci commenceraient à se multiplier. Un alarmant problème qui n'avait pas échappé à l'Australien et à sa compagne, née sous un autre soleil.

Dans le vaste poste de pilotage, le colonel Hoor-Nlako installé au commandes, le président Alan Nedwick, Harold Blacwood, sa pupille et leurs amis observaient, en vol stationnaire, l'Archuleta Mesa, le plateau élevé qui s'étirait au Nord de Dulce, au-delà de la Navajo River.

Frank Rooney consulta une nouvelle fois l'instrument qui ressemblait à une montre, à son poignet droit, avant de déclarer :

- Quelques secondes encore, colonel...

A peine venait-il d'achever que la *mesa*, le plateau rocheux, parut bondir vers le ciel en se fragmentant cependant qu'une formidable boule de feu jaillissait de l'abîme subitement ouvert dans les profondeurs de cette région désertique.

Anna avait brusquement détourné la tête. Le front appuyé contre l'épaule de Frank, elle pleurait, incapable de retenir les sanglots qui la secouaient. Harold Blackwood, l'ex-directeur de la CIA, soupira :

- A la tête du Majority 12, le professeur Dennsmore complice des EBE, était coupable de crimes contre l'humanité, mais il vient de se racheter... au moins en partie, en se sacrifiant pour détruire la base-leader des Dzorls ! Nous n'avons pas encore eu le temps de prendre connaissance des rapports qu'il vous a chargé de nous remettre, Rooney. Comment les choses se sont-elles passées ?

- Sous couvert d'une livraison de matériel de laboratoire, j'ai suivi à la lettre le plan conçu par le professeur Dennsmore. Tout d'abord, accompagné d'Anna, je me suis rendu à Nellis Air Force Base, abritant des polygones d'expérimentation d'armes nouvelles. Là, le général Oldham – qui ne porte pas les Gris dans son cœur, bien que dépendant du MJ 12 – m'a fourni une version améliorée, miniaturisée des bombes RRR, c'est-à-dire « à radiations résiduelles réduites ». D'une puissance de cinq kilotonnes, soit quatre fois inférieure à celle qui ravagea Hiroshima, cette bombe se présentait sous l'aspect d'un cylindre long de soixante-dix centimètres pour un diamètre de trente centimètres... Des dimensions réduites permettant de la caser dans le fauteuil roulant du professeur, en lieu et place des lourds accumulateurs. Un *Electret* ou « éponge à électricité » de faible volume, remplaça avantageusement les batteries de quatre-vingt ampères.

Le général Oldham me remit aussi quatre microbombes A, d'un kilotonne, pesant seulement dix-sept kilos chacune. Ces bombes, je les ai déposées à des endroits judicieusement choisis, à la limite Ouest de la base, là où une épaisseur minimum de roche séparait la base d'une poche de gaz naturel. Il y en a beaucoup, dans la région, surtout un peu plus à l'ouest. La phase un de l'opération consista, pour le professeur Dennsmore, à me donner les coordonnées d'un secteur du parking souterrain dans le plafond duquel s'ouvrait une tubulure de ventilation. J'ai programmé le *vloral* – un mobile dégravité – pour aller se garer à cet endroit précis ; à l'heure convenue, alors que j'empruntais l'élévateur pour fuir en emportant la caisse qui abritait Kryerla, j'ai télécommandé l'explosion de petits fûts de gaz sous haute pression... Un gaz anesthésiant à action rapide qui se répandit à travers la base, grâce au système de ventilation.

Le professeur Dennsmore, lui, avait programmé l'explosion de la bombe nucléaire de son fauteuil pour sept heures ; un système de liaison radio liait cette bombe aux quatre bombes de valeur moindre mais dont les effets seraient dévastateurs : détruisant la paroi de roc, la formidable poche de gaz naturel exploserait à son tour, à quelques microsecondes près de celles de la bombe A qui volatiliserait Dennsmore et la base. Ce cataclysme localisé, nous venons d'y assister depuis ce vaisseau. Plus de cinq mille Dzorls auront été pulvérisés... avec des prisonniers terriens, hélas, qu'il était absolument impossible de délivrer. Endormis par les gaz anesthésiants – comme tout ce qui vivait dans la base – ils n'auront pas vu venir la mort. Les incubateurs géants « à la chaîne » des métis terro-dzorls auront, eux aussi, été détruits, de même que les réserves de spermatozoïdes prélevés sur des humains...

Il s'interrompt, captivé comme tous ceux qui scrutaient les écrans ou regardaient à travers le dôme transparent : de l'énorme entonnoir ouvert au centre de la *mesa*, jaillissait une formidable colonne de flammes. La terrible explosion avait ouvert une faille cisillant le plateau et s'étirant vers le sud à travers les collines.

La faille, large d'au moins cinquante mètres, coupait en deux le lit de la Navajo River dont les flots de l'amont dégringolaient maintenant en cataracte au fond du précipice, à des centaines de mètres de profondeur. Cette chute allait noyer les ruines du terrier mais, à la longue, probablement aussi éteindre le gaz qui brûlait avec des grondements de réacteurs assourdissants ! Une partie de ce déluge d'eau était vaporisé au contact des flammes et fusait en longues volutes brumeuses vers le ciel...

Depuis trois heures de l'après-midi, la quasi-totalité de ce que Washington comptait de policiers et d'agents du FBI avait bouclé le quartier de la Maison-Blanche. Au sud la circulation s'était arrêtée sur Constitution Avenue, au nord sur La Fayette Street, à l'ouest sur la

17^e et à l'est sur la 15^e rue, rendant au cœur de cette zone une quiétude, un silence tout à fait inhabituels mais créant au-delà d'indescriptibles embouteillages !

Le directeur national du FBI, Leonard Trenholm, avait dirigé les opérations depuis son QG de la F Street perpendiculaire à la Maison-Blanche. Il appliquait en cela les directives confidentielles reçues en début d'après-midi sur un fax portant la signature d'Edmund Marsh et le numéro codé des directives de l'actuel Président des Etats-Unis, code dont les deux premiers chiffres étaient le 1 et le 3. Par souci de prudence, Trenholm avait évidemment appelé la présidence sur la ligne directe, pour obtenir Steve Madox, son porte-parole qui, à tout le moins, parut assez embarrassé au téléphone. Oui, il était au courant de cette directive numéro 13617 dont le Président avait laissé un duplicatum à son intention. Non, le Président serait absent jusqu'à demain matin, sans avoir indiqué à quiconque le but et le destination de son « escapade ». Non, Madox ne savait pas si le directeur de la CIA et futur vice-président Morris Newbury se trouvait avec lui. Le fait est qu'à Langley, l'on ignorait aussi la raison de l'absence du directeur... Cet ordre de mobilisation des forces de police et du FBI pour verrouiller le secteur de la Maison-Blanche intriguait fort le porte-parole. Désolé, il ne pouvait fournir aucune précision...

Leonard Trenholm avait alors appelé Harold Blackwood, l'ex-patron de la CIA, pour apprendre, par le truchement d'un répondeur automatique à la voix chaude et grave (celle de Maura Kimball, alias commandant Patsy Omaha) que « monsieur Blackwood serait absent pendant quarante-huit heures et qu'il convenait de le rappeler à partir de neuf heures le 7 juillet ».

A seize heures, les premières équipes des *networks* – NBC, ABC, CBS notamment – se présentaient au portail d'Executive Avenue, artère dessinant un fer à cheval autour de la Maison-Blanche, chaque réalisateur exhibant une convocation en bonne et due forme signée par Andrew Ryan, l'assistant du Président, délivrée pour permettre d'enregistrer un événement exceptionnel. Là aussi le téléfax laissait au porte-parole des consignes précises : les équipes des médias – presse, radio, télévision – seraient admises et regroupées sur la pelouse en bordure d'Executive Avenue et face à la Maison-Blanche.

Un cordon de policemen assurait la mise en place des journalistes, radio-reporters et chroniqueurs de la télévision, veillant au grain pour éviter les bousculades et les incidents. Un couple bardé d'appareils photographiques faillit en créer un, d'incident, puis tout rentra dans l'ordre lorsque Teddy Cowen, envoyé spécial du *Chronicle* australien et sa compagne, la journaliste *free-lance* Ariellah Greenstein, retrouvèrent leur carte professionnelle et leur convocation !

L'écrivain se fit houspiller par un cameraman qui dressait un praticable :

- Hé ! Si tu dégageais un peu vers la droite, ça m'arrangerait, OK ? A moins que tu aies une priorité !

Cela dit sur le ton de la plaisanterie.

Non, Teddy Cowen non plus que sa compagne ne bénéficiaient d'aucune priorité, même sachant ce qu'ils savaient et n'ignorant rien de ce qui allait se produire... Simplement, ils « entraient dans le rang », redevenaient anonymes, se noyaient dans la masse, pour mieux accomplir ce qu'en haut lieu, désormais, l'on attendait d'eux.

La jeune femme consulta sa montre et elle sourit à l'homme qu'elle aimait puis, tous deux portèrent leurs regards vers la grande Pennsylvania Avenue. D'un instant à l'autre – ils le savaient – après avoir fait un statique au-dessus du Capitole, à deux kilomètres et demi de là, le vaisseau polarien ne tarderait plus à « descendre » l'avenue pour apparaître enfin, au-dessus de la Treasury Place, près de l'aile Est de la Maison-Blanche... sur laquelle étaient braqués les caméras et les appareils photographiques. Sauf pour le couple de journalistes, que leurs confrères ne connaissaient pas – des provinciaux, sans doute –, qui s'obstinaient à porter leur attention vers la longue perspective de Pennsylvania Avenue.

- Ca y est ! Le voilà ! s'exclama Ariellah en déclenchant le moteur de son appareil, imitée par Teddy.

Leurs collègues, déroutés, connurent une seconde d'indécision, ne sachant pas qui arrivait ainsi ni de quel côté ! Puis ils réalisèrent que ces « provinciaux » n'étaient finalement pas si « ploucs » que cela puisque, sans erreur possible, ils avaient été les premiers à regarder dans la bonne direction pour voir arriver, dans le ciel, un engin fantastique ! Un vaisseau discoïdal d'une bonne trentaine de mètres de diamètre surmonté d'une coupole à la base ceinturée de hublots rectangulaires !

Sans le moindre grondement de réacteur, sans vrombissement d'hélices, le vaisseau se posa en douceur sur quatre étonnants d'atterrissage télescopiques. Une passerelle s'abaissa sous sa partie ventrale, s'étira jusqu'au sol tandis qu'à son sommet, au bord de l'écoutille,

apparaissaient des humanoïdes moulés dans un collant métallisé à reflets cuivrés. Dans le silence pétrifié qui s'était établi, l'on n'entendait plus que les déclics des appareils photographiques et l'infime ronronnement des caméras vidéo !

Les humanoïdes descendirent le long de la passerelle et se placèrent face à face, sur deux rangs, tandis qu'au haut du plan incliné arrivaient maintenant deux Terriens. En apparaissant ainsi en direct sur les écrans de télévision du monde entier, l'un d'eux provoquait l'incrédulité la plus totale ! Non, cela ne pouvait pas être ! Il s'agissait d'un sosie, d'un comédien incarnant le rôle du défunt Président Alan Nedwick et tout ce « cinéma » n'était pas autre chose qu'une séquence de lancement publicitaire pour un nouveau film de science-fiction ! On criait au scandale ! On s'indignait ! On protestait devant cette profanation de l'image même de cet homme que ses concitoyens, ses admirateurs des autres nations avaient pleuré, un mois plus tôt... Puis on se tut tandis qu'un haut-parleur, sous le vaisseau spatial, faisait entendre les quatre percussions ouvrant la Cinquième Symphonie de Beethoven :

Pom – Pom – Pom – Pom...

Pom – Pom – Pom – Pom...

Les percussions, en diminuendo, restèrent en léger fond sonore cependant qu'éclatait une voix anonyme :

- Ici Phi Omega... Ici Phi Omega... Les terriens parlent aux Terriens. Première émission des FTL, les Forces Terriennes Libres qui, ce jour, annoncent un événement majeur : la Troisième Guerre mondiale vient de commencer dans la clandestinité. Mais à l'inverse du précédent conflit de 1939-1945, l'ennemi, cette fois, vient de l'espace ! Pour une poignée d'hommes et de femmes courageux, récents pionniers de la résistance, c'est là, néanmoins, l'aboutissement d'une longue histoire.

Alan Nedwick, le Président des Etats-Unis d'Amérique, n'est pas mort. Son suicide fut une habile mise en scène pour lui permettre d'échapper aux tueurs du Majority 12 ou Majestic 12. Ce nom de code désigne une organisation criminelle à l'échelle planétaire, une super-mafia, un gouvernement invisible auquel appartenaient Edmund Marsh et son complice Morris Newbury. Arrêtés hier soir, ils seront jugés comme traîtres à leur patrie, la Terre. Ils avaient pour chef le professeur Lionel Dennsmore, directeur du Majestic 12, totalement à la solde des EBE, « Entités biologiques Extraterrestres » de petite taille, grises de peau, d'où leur surnom de Petits Gris ou encore, Gris au grand museau, ou au grand nez. Ces êtres, de façon insidieuse, contrôlent notre planète, installés dans des cités souterraines de certains territoires abritant en surface des bases de l'Air Force, pour ce qui est de l'Amérique du Nord.

La base-leader de Dulce, Nouveau-Mexique, a été détruite ce matin par les FTL ; plus de cinq mille EBE et leur valet, le professeur Dennsmore, ont trouvé la mort dans ce magistral coup de main de la résistance. L'infiltration de l'ennemi s'est faite lentement, de longue date, et cette sournoise invasion fut soigneusement cachée par les autorités obéissant à un consensus mondial secret. Cette histoire véritable des décennies écoulées, le Président Nedwick et son ami fidèle, le conseiller Harold Blackwood, vous la résumeront dans quelques instants, sous la protection de ce cosmonef et de son équipage extraterrestre, des humanoïdes fort heureusement pacifiques et en cela totalement étrangers aux EBE. Vous apprendrez, dans un avenir indéterminé, à connaître ces Frères du cosmos. Une aube nouvelle se lèvera un jour sur ce monde menacé et des liens fraternels uniront alors ces Hommes des Etoiles à leurs Frères de la Terre. Pour l'heure, l'ennemi est toujours là, tapi au fond de ses terriers et désormais, ce sont des émissions clandestines qui vous informeront, vous aideront à organiser la résistance...

Pardonnez cette longue introduction. Elle était cependant nécessaire avant que le Président Nedwick ne soulève enfin le voile qui recouvrait ce pan d'histoire obstinément censuré jusque-là...

Un épisode occulte de l'histoire des hommes amorcé dans une région rurale du Nouveau-Mexique, durant l'été 1947, avec la venue de ces petits êtres gris qui avaient su magistralement endormir la méfiance d'abord du Président Harry Truman, puis de son successeur, Dwight Eisenhower ! Tout Présidents qu'ils fussent, ces hommes illustres ne s'étaient même pas rendu compte qu'en offrant l'hospitalité à ces Petits Gris, en échange d'un apport de technologies nouvelles de leur part, c'est en fait la Terre qu'ils offraient sur un plateau !

La Terre que les Gris occupent aujourd'hui sans encore se montrer, dirigeant depuis leurs terriers des cinq continents le criminel gouvernement invisible du Majestic 12, tenant les rênes de la censure, continuant de berner odieusement les médias qui à leur tour – involontairement

– bernent le public, entretiennent la politique de mensonge qui, lentement, mais sûrement, mène la civilisation vers l’esclavage !

Teddy Cowen et Ariellah ressassaient tout cela, eux qui avaient eu la chance d’être dans le secret des dieux et de constituer l’un des premiers noyaux de la résistance, ultime espoir d’un monde en péril, noyauté, contrôlé, demain martyrisé, peut-être, par l’occupant et ses collabos, négateurs patentés du « phénomène OVNI et de l’existence des extraterrestres »... Des « collabos » d’autant plus dangereux que la plupart agissaient par aveuglement, par bêtise, en imbéciles heureux dans l’incapacité d’admettre l’évidence ! Des « collabos » qui péroraient, ironisaient, plastronnaient, se gargarisaient de leur crétinisme rationaliste, sûrs de leur impunité (comme l’étaient les miliciens et les nazis un demi-siècle plus tôt !), tenant le haut du pavé dans la communauté scientifique, dans les médias, dans la politique, écrasant de leur morgue hautaine ces pauvres débiles qui « croyaient aux OVNI et aux petits hommes verts... » Plus dure serait leur chute, mais ils ne le savaient pas...

Pas encore...

L’Australien et Ariellah/Aringa – née sous le soleil *Stella Polaris* – se firent attentifs, bien que n’ignorant rien du discours qu’allait prononcer le Président Alan Nedwick.

De nouveau retentirent les quatre percussions de la Cinquième de Beethoven, suivies de la voix anonyme répétant :

- Ici, Phi Oméga... Ici, Phi Oméga. Les Terriens parlent aux Terriens...

Cet indicatif émouvant rappelait aux « anciens » celui de Radio-Londres, au soir du 18 juin 1940... Cet émetteur allait véhiculer pendant quatre ans, quatre interminables années de cauchemar pour l’Europe, les paroles d’espérance et d’encouragement du général de Gaulle (un inconnu, alors !) exhortant les opprimés à s’organiser dans la clandestinité, à lutter contre la barbarie nazie, à conserver leur dignité pour revoir enfin, un jour, la lumière de la liberté qui dissiperait le *Nacht und Nebel* (Nuit et Brouillard) de la tyrannie.

Un indicatif que l’on entendrait souvent, désormais, dans l’ancien et le nouveau continent, pour regrouper les hommes de bonne volonté, sans distinction de classe, de couleur de peau ou de confession, tant il est vrai que le spectre de l’anéantissement constitue le plus sûr des liens entre les êtres...

FIN DU ROMAN.

ET MAINTENANT

TOURNEZ LA PAGE ET ACCROCHEZ VOS CEINTURES !...

ANNEXES

(Où la réalité dépasse la fiction)

POSTFACE

« Je donnerais tout Baudelaire pour une nageuse olympique ! » confiait Louis-Ferdinand Céline à son correspondant Milton Hindus (lettre du 23 août 1947). Tout comme l'auteur alors exilé du *Voyage au bout de la nuit*, nous autres, tant ufologues que simples curieux, aimerions bien nous mettre sous la dent autre chose que des rapports d'observation, des commentaires et des scénarios – mots et papiers. Quelque chose de palpable, voire de charnel, une preuve, enfin, quoi !

Or, qu'avons-nous ? Un rapport susurré et inaccessible commis par le feu GEPAN, quelques bons livres (épuisés), la dépêche (09.10.1989) de l'agence Tass, etc.

C'est le très grand mérite de Jimmy Guieu d'avoir réussi – et avec quelle force – à nous apporter une contribution décisive et des plus précoces (son ouvrage *Les Soucoupes volantes viennent d'un autre monde*, publié en 1954, fut l'un des premiers au monde sur ce sujet) à la fois comme chercheur et comme auteur de science-fiction, inlassable popularisateur du nouveau paradigme « Existence-des-soucoupes-volantes-et-présence-d'extraterrestres-sur-notre-Planète ».

« Du Shaman au savant, comment compenser la perte ? » se lamentait le préfacier français d'un des livres de Carlos Castaneda. Avec brio, Jimmy Guieu a pu jouer les deux rôles, en quelque sorte. Journaliste investigatif, et romancier – il assume les deux fonctions, ce diable d'homme ! Depuis près de quarante ans, il n'a jamais cessé de se battre. Parfois – souvent – les deux fonctions, imaginative/romancière et investigative/documentaire se heurtent, s'opposent, se contredisent. La vibrante immédiateté des situations rencontrées dans ce roman captivant ne se retrouve guère dans la vie quotidienne de l'ufologue moyen, du soucoupiste besogneux, pour ne rien dire du simple amateur. Cette différence de « pression » entre l'œuvre de fiction et l'expérience vécue laissera peut-être ce lecteur particulier sur sa faim, frustré comme on dirait dans ma classe d'âge, freudisée à blanc.

N'y a-t-il donc que des rumeurs, ou, au mieux, des cercles concentriques dans les champs de blé ?

Voire ! Le phénomène OVNI (nous n'aimons pas cette expression prétentieuse et affadissante) a exhibé certains traits, ces dernières années, qui le rendent plus inquiétant, et terriblement plus intime.

En 1977-1978, le travail d'avant-garde de Leonard (Len) Stringfield avait relancé l'intérêt des ufologues les plus attentifs sur la question des « crashes » d'OVNI (il faudrait dire en français « accidents d'OVNI »). Stringfield publia, intervint dans des congrès, poursuivit sa lutte... et fut habilement discrédité, comme cela se fait toujours.

« Il n'y a plus que les imbéciles à grande gueule pour croire aux ballons-sondes et aux canulars », constatait Jean Cocteau dans sa préface au second ouvrage-documentaire de Jimmy Guieu : *Black-out sur les Soucoupes Volantes*. Hélas ! Le professionnalisme éthiquement mal orienté des agents de désinformation renouvelle périodiquement, on pourrait presque dire continûment, ces stocks, ces foules d'imbéciles (Cocteau écrivait avant que le style bégueule ne s'impose complètement dans les polémiques). La destruction de la crédibilité d'un chercheur, appelons-le « X », s'effectue en trois phases :

1) Dans un premier temps, les services de renseignement concernés font paraître des documents, photos ou récits, dans des supports obscurs et considérés comme peu respectables, certains magazines très vulgaires et très peu fiables, et les informations en question sont signées par des individus déjà discrédités, par exemple. Le temps passe. Ces documents sombrent rapidement dans l'oubli collectif.

2) « X » fait circuler ses propres documents et informations.

3) Lorsque cette diffusion a atteint suffisamment d'autres chercheurs pour commencer à attirer l'attention de la communauté ufologique, les manipulateurs révèlent, par l'entremise d'intermédiaires, naturellement, ce qui va apparaître alors comme la source, ou les sources, du « chercheur X » : des individus ou des publications du plus bas étage. Et le tour est joué. Le public intéressé, ainsi que la plupart des chercheurs eux-mêmes, se détourne de « X », laisse tomber. « X » est grillé. Pour longtemps. Cela s'appelle l'amalgame.

Au plan de l'histoire des idées, notre lutte est une lutte de longue haleine, avec ses succès et ses revers, et surtout ses longs plateaux d'attente où, apparemment, il ne se passe rien. Il faut reconnaître qu'en tant que corps, en tant que groupe bataillant pour se tailler une place sur le marché des idées, les ufologues ne sont toujours pas « sortis des catacombes ». L'*establishment* reste inébranlé, enkysté qu'il est dans sa condescendance et sa langue de bois. Et l'*establishment* est le maître quasi absolu des médias, en Amérique aussi bien qu'en France, malheureusement.

Lorsque Jimmy Guieu, qui m'honore de son amitié, me proposa d'écrire une postface pour *EBE Alerte rouge*, j'acceptai avec joie bien que conscient des périls liés à une telle entreprise. Je revenais, en décembre 1989, d'un séjour de quatorze mois au Nouveau-Mexique, et j'avais pu constater sur place que le champ d'action du phénomène OVNI n'est pas seulement celui de l'imaginaire, encore moins de l'« imaginal » (!) cher à certains cuistres endiplômés. Le phénomène laisse dans son sillage des tragédies, des drames. J'ai pris là-bas une connaissance directe de quelques-uns d'entre eux.

Aux épaves d'OVNI accidentés étaient associés dans certains cas des corps. Les travaux de Stringfield et Incident à Roswell de Bill Moore donnent une idée de cette étape de la recherche, telle qu'elle se présentait au début des années 80. Parallèlement, des chercheurs américains et français étudiaient en détail l'épidémie de mutilations de bétail qui sévit particulièrement au cours de la décennie 1973-1983 dans l'Ouest américain. Les carcasses mutilées de vaches et de taureaux sont retrouvées dans les pâturages. Dans un film vidéo *Strange Harvest* (Etrange Récolte), Linda Howe, une journaliste américaine spécialisée dans la production de documentaires éducatifs, nous montre les ranchers, les enquêteurs, mais aussi les bêtes mutilées, les plaies aux contours réguliers, l'horreur. Un des taureaux fut mutilé alors qu'il était encore vivant, et la preuve en est qu'il a creusé avec son museau une dépression dans la terre desséchée, alors que le reste de son corps était immobilisé par un moyen inconnu durant l'opération, car rien n'était perturbé autour de la carcasse, pas de trace de lutte ou de tentative de fuite. Seule la tête a bougé, furieusement, longtemps et désespérément au cours de l'agonie, sous la torture de la vivisection !

Corps lésés, corps mutilés. Corps de bêtes, mais aussi corps d'êtres humains. Don Ecker, un policier à la retraite de l'Etat d'Idaho, a expliqué publiquement à Las Vegas, le 2 juillet 1989, qu'il avait tenu dans ses bras le corps d'un homme mutilé. Yeux, langue, organes sexuels. Mais pas de sang autour du corps, bords d'incisions nets, comme pratiquées au laser. Les détails de cette affaire excluaient toute explication conventionnelle, du genre vendetta mafieuse ou meurtre rituel.

De façon moins radicale, mais néanmoins criminelle, les enlèvements, les rapt d'êtres humains par des occupants d'OVNI se sont apparemment multipliés au cours de ces dernières années. Un grand nombre de personnes, des femmes dans la plupart des cas, ont été kidnappées, examinées « médicalement » à bord de l'OVNI. Des « implants » d'artefacts, relativement petits (1 à 3 mm), mais posant de graves dangers aux victimes si l'on tentait de les extraire chirurgicalement, ont été pratiqués. Dans un livre à paraître aux USA au printemps 1990, George Andrews expose les travaux de Barbara Bartholic, une spécialiste des cas d'enlèvement. Des dizaines de cas seront livrés au public, avec beaucoup de détails.

Au vrai, ce ne sont pas seulement les corps qui sont saisis, malmenés, envahis, violés, parfois mutilés.

Le docteur Moses Benkovitz, que nous avons laissé au chapitre IX en piteux état, quoiqu'en passe d'être évacué vers une « clinique amie », existe, je l'ai rencontré. Il s'appelle en réalité Paul Bennewitz. Je n'ai pu le voir qu'au travers d'une vitre, « obscurément ». Le malheureux essayait, sans succès, d'ouvrir sa porte et tâtonnait fébrilement autour de trois grosses serrures tout en nous parlant à travers la porte.

Détenu sur ordre à son domicile ? Techniquement, vraisemblablement pas. Paul Bennewitz est en trop mauvais état émotionnel et psychologique. Les membres de sa propre famille considéreraient sans doute comme imprudent de le laisser sortir seul. Il est assez incohérent, demandant dans la même minute que l'on reste pour l'écouter, et aussitôt après nous adjurant de le laisser en paix. L'AFOSI (Air Force of Special Investigation) a fait là un bon travail de destruction d'un individu*. Qu'un autre organisme, affublé d'un autre sigle, connu ou inconnu, soit responsable, là n'est pas la question. Il s'agit d'un crime, d'un attentat contre la personne

* Ces techniques de « déstabilisation » d'un individu ne sont pas le fait, bien entendu, d'un seul pays, ou groupe de pays. Elles sont la pratique universelle des services de renseignement. Lire, par exemple, pour notre pays, *Le Montage*, de Vladimir Volkoff et *Le Dossier 51*, de Gilles Perrault.

humaine. L' « agent spécial » Richard Doty, un ancien de l'AFOSI, l'a avoué à un de mes informateurs : « Bennewitz, nous l'avons rendu fou. »

Une expérience poignante pour moi, et pour les deux témoins qui m'accompagnaient, cette rencontre, pour incomplète et insatisfaisante qu'elle fut.

L'ufologie n'est pas le chemin du confort intellectuel. Mais – pour l'instant – il est encore possible à l'âme timide, à l'esprit qui se sent submergé par l'abondance, la complexité, la nouveauté et le caractère cruel des éléments d'information, de renoncer. Il est permis, et même recommandé par d'aucuns, d'aller se rendormir.

Je souhaite (après la lecture de ce fascinant roman) que tu en décides autrement, cher lecteur. Que tu viennes rejoindre notre communauté variée, encore désorganisée et dispersée. La communauté des ufologues. Et que ta soif d'en savoir plus devienne inextinguible. Aussi je te dis, confiant, « Que la Force soit avec toi ! ».

J.-F. Gille
Paris, le 14 décembre 1989

EN DEPIT DE CERTAINS ELEMENTS INCROYABLES EN APPARENCE, TOUT CE QUI VA SUIVRE EST VERIDIQUE ET NE DOIT STRICTEMENT RIEN A LA SCIENCE-FICTION. EN CELA, NE JAMAIS PERDRE DE VUE QUE LE MONDE ENTIER, DEPUIS PLUS DE QUARANTE ANS, A ETE CONDITIONNE POUR REAGIR PAR LE SCEPTICISME OU PAR LA NEGATION, SELON UN PROCESSUS QUE NOUS EXPOSONS PLUS LOIN.

Les événements clés de l'histoire occulte des OVNI

1939-1945 : Sur tous les fronts du second conflit mondial, les belligérants ont sans cesse observé de mystérieux « objets » volant à des vitesses vertigineuses mais sans interférer avec les combats, se contentant de tourner autour des avions, de les suivre, de survoler les

champs de bataille. Après l'armistice, il fut établi que ces « objets » n'appartenaient à aucun des pays en guerre.

24 juin 1947, USA : Kenneth Arnold, pilote civil, observe neuf objets lumineux (ou réfléchissant les rayons du soleil) effectuant un vol ondulatoire. Il les baptise soucoupes volantes et l'expression est adoptée dans le monde entier.

30 décembre 1947, USA : A l'instigation de James Forrestal, secrétaire à la Défense, une commission d'enquête est créée. D'autres lui succéderont, toutes visant en fait à déprécier (*to debunk*), à banaliser le sujet, le qualifiant d'illusions d'optique, d'hallucinations ou de canulars, mais se gardant bien d'expliquer de fréquents effets physiques dûment constatés.

La plus formidable campagne de dénigrement et de secret jamais conçue jusqu'ici s'était mise en place ; depuis lors, l'Amérique d'abord et les autres nations ont à cet égard pratiqué le mensonge systématique.

Dès le début, les autorités savaient parfaitement à quoi s'en tenir quant à l'origine extraterrestre des soucoupes volantes. Afin de garder secrètes leurs inquiétantes combines avec nos « visiteurs », lesdites autorités conçurent un plan machiavélique :

a) S'assurer la complicité d'un petit nombre de scientifiques mis au courant de la vérité et les charger de tromper leurs collègues, extérieurs au « clan », en les persuadant que ces soi-disant « objets », sans réalité objective, sont le fruit d'une psychose des nations.

b) Manipuler ces savants, ces scientifiques, à commencer par les astronomes, de sorte que ceux-ci tiennent le raisonnement suivant : « Si de tels objets existaient, ça se saurait et nous, avec nos lunettes et télescopes, serions les premiers à les voir, ce qui n'est pas le cas. »

Un raisonnement d'une telle stupidité, aussi anti-scientifique, est consternant : avec leurs instruments, les astronomes observent les zones lointaines du cosmos suivant un champ très large. Mais au niveau de l'atmosphère (là où se manifestent surtout les disques volants), le champ angulaire desdits instruments est si réduit qu'il n'existe pratiquement aucune chance de les observer, pas plus d'ailleurs qu'un vol d'étourneaux !

c) Berner la presse, la radio, la télévision par le truchement des déclarations, des communiqués, des interviews de « savants » négateurs inconditionnels et faire passer les ufologues (étudiant le phénomène OVNI) pour de doux dingues influencés par la S-F.

Convaincre à tout prix les médias que ces « objets » ne sont qu'illusions ; insister sur la compétence, la notoriété de ces « savants » afin de mieux leurrer les journalistes qui dès lors gèreront sans (trop) broncher les sornettes officielles. (Fort heureusement, certains journalistes réaliseront qu'ils sont victimes d'une manipulation et rejoindront les ufologues dès la fin des années 40 ; je songe en particulier à mon vieil ami Charles Garreau.)

d) Enfin, tourner en dérision les témoins civils et menacer de graves sanctions les personnels militaires afin de les dissuader de rendre publiques leurs éventuelles observations. (Cf. la fameuse circulaire US inter-armes JANAP 146/200-2.) Ce processus fut scrupuleusement appliqué, censurant par exemple les crashes de plusieurs soucoupes survenus au Nouveau-Mexique en 1947. Peu après, même black-out sur l'atterrissage de vaisseaux cosmiques (toujours au Nouveau-Mexique) dont les occupants prirent contact avec le QG d'une base militaire de l'Air Force, des occupants de petite taille, à peau grise, d'où leur surnom de *Short Greys* ou Petits gris. Aux USA, ils sont également parfois appelés *The Reticulans*, car ils seraient originaires d'un système solaire de la Constellation du Réticule (Dzeta I ou Dzeta II, ce qui reste à prouver, les Gris sachant aussi employer l'intox !).

Un organisme top secret fut créé ; le MJ 12 (Majestic 12), dont le patron de la CIA fut nommé membre de droit. Plusieurs bases militaires (installations souterraines) furent mises à la disposition des Gris pudiquement baptisés EBE (prononcer « I-BI ») pour *Extraterrestrial Biological Entities* ou Entités Biologiques Extraterrestres ; bases cogérées par ces dernières et la CIA. Longtemps, le black-out fut total, mais des documents filtrèrent sur l'existence du MJ 12, puis sur les crashes. (L'on subodore d'ailleurs que les EBE occupent des bases militaires en URSS et très certainement aussi en Australie... et en Europe.) En échange de cette occupation, les Américains reçurent des perfectionnements technologiques – supraconducteurs et antigravitation – les applications de cette dernière réservées à des engins volants terriens basés au Nevada (Nellis Air Force Base) et en Australie, près d'Alice Springs.

Au cours des ans, aux USA, la découverte de mutilations animales (plus de douze mille cas comprenant bœufs, vaches, veaux, chevaux) dues aux EBE, ensuite l'enlèvement de très nombreuses personnes durant vingt-quatre ou quarante-huit heures, outre l'insémination artificielle de jeunes femmes, émurent les autorités. Celles-ci réalisèrent qu'elles avaient été bernées par les « visiteurs » bénéficiant d'une technologie infiniment supérieure à la nôtre et pouvant faire d'eux, quand ils le voudraient, les maîtres de la planète. L'on a des raisons de

penser que ces êtres sont une « fin de race » souffrant d'un grave problème génétique, d'une carence (enzymes ?). Les mammifères terrestres (dont les humains) pourraient leur fournir les « éléments » qui leur font cruellement défaut. C'est en tout cas ce qu'ils tentent de nous faire croire... mais est-ce là leur véritable raison ?

Telle est l'horrible vérité que le MJ 12 s'est efforcé de cacher jusqu'aux fracassantes déclarations (autocensurées par les médias !) de John Lear (29.12.1987 et mars 1988) résumées plus loin. Pilote émérite de la CIA, John Lear fut nommé *chairman* (président) du Symposium mondial du MUFON, le Mutual UFO Network qui se tint à Las Vegas, Nevada, du 30 juin au 2 juillet 1989. Or, la CIA n'a opposé aucun démenti à ses déclarations ni renoncé à sa nomination.

Il est permis d'en conclure que ces révélations constituent des « fuites » savamment orchestrées par la CIA, les temps étant venus de divulguer officiellement et par étapes cette vérité. L'on peut aussi envisager l'existence de deux courants contradictoires au sein du binôme MJ 12/CIA : l'un voulant maintenir le statu quo (le black-out), l'autre estimant que persister dans le mensonge équivaudrait à « reculer pour plus mal sauter » !

Ce qui présupposerait la crainte d'une évolution dramatique possible de la part des EBE à notre endroit...

Des rumeurs incontrôlées font référence à deux années charnières : 1991 et 1993, à la venue de vaisseaux géants... et autres joyeusetés rappelant singulièrement le temps de l'occupation nazie en Europe ! *Wait and see...*

Aux révélations de John Lear s'ajoutent celles, tout aussi extraordinaires, de Milton William Cooper et Bill English, ayant appartenu tous deux aux Services de Renseignements de l'US Navy. Le matin du 2 juillet 1989, après le congrès du MUFON (mais sans rapport aucun avec ce dernier), se tint une réunion moins « ouverte », en ce même *Aladdin Hotel and Casino* de Las Vegas. Mon confrère et ami ufologue Jean-François Gille, demeurant alors à Albuquerque, Nouveau-Mexique, m'avait téléphoniquement renseigné sur ce *great event* auquel il avait assisté.

Il m'avait notamment précisé qu'il ne s'agissait pas d'une réunion publique. « L'entrée était extrêmement filtrée. Plusieurs personnes ont été éconduites. Les « huissiers » étaient largement « enfouraillés ». Tout cela de façon non officielle, bien sûr », soulignait J.-F. Gille.

Les deux premiers rangs de la salle où devaient plancher Milton William Cooper et Bill English (lesquels avaient reçu des menaces, des intimidations) étaient occupés par des anciens du Viêt-Nam... qui n'avaient pas jugé nécessaire de dissimuler les armes dont ils étaient porteurs, à toutes fins utiles... Voici des extraits du courrier que J.-F. Gille m'adressa d'Albuquerque, le 17 juillet 1989.

« Quels moments exaltants ! (...) Ah, ce dimanche matin à Las Vegas, ces heures de braise dans notre hôtel mammothésque (ils le sont tous, à Vegas), dans un air surconditionné mais vibrant-limite... D'un côté, les patriotes, sous-officiers intenses et droits, secrètement blessés dans leur fierté de soldats. De l'autre, les bureaucrates, foule grisâtre et ratière d'universitaires mollassons et d'ingénieurs soporifiques. Les patriotes : John Lear, King Lear, l'œil bleu, ne faisant pas son âge, franc, ouvert, sans prétention, très naturel, aimable fils de la classe dirigeante... Il ne pouvait plus parler malheureusement*.

« Bill Cooper, géant débonnaire (pas si débonnaire que ça) à la rude écorce. Même en civil, il a « Armée » inscrit tout autour de lui. En dehors de la tribune (c'est un orateur qui aurait rendu jaloux Danton), on ne l'aperçoit qu'avec sa femme, une ravissante Indochinoise. (Les choses sont tellement archétypales qu'on se croirait dans un film.) L'hôte-surprise, Bill English, brûle du feu de ceux qui ont échappé de peu à l'enfer, et l'ont vaincu. Bill English pleure au micro, tempête, hurle... tout en restant très digne... Ce n'est pas le moindre paradoxe qu'irradie ce grand maigre au visage ingrat. Il a une présence à couper le souffle. Son histoire laisse pantois, comme un direct au plexus solaire. Viêt-nam, début des années 70. La guerre américaine. Forces spéciales. Bill English en fait partie. Mission (au Cambodge, sans doute) en stérile, pas d'identifications. B-52 posé sur la jungle. Intact. Absolument intact, sauf les poutrelles

* La veille, présidant le congrès du MUFON, John Lear avait effectivement annoncé qu'il ne s'exprimerait plus sur ces sujets-dynamite qu'il avait eu le courage, le mérite de révéler au public ; cela malgré les obstructions officielles, le lâche silence de nombres d'ufologues dûment informés par le truchement de J.-F. Gille (qui sut prendre des risques) et la volonté délibérée des médias d'étouffer ces révélations ! Nous avons été récemment informés, cependant, que John Lear et quelques autres personnalités courageuses ne tarderaient pas à se manifester prochainement, apportant de nouveaux éléments, et bien décidés, cette fois, à faire triompher la vérité et à briser le mur (officiel) du silence.

de suspension des réacteurs qui sont légèrement fléchies, car les trains d'atterrissages n'étaient pas sortis (ils sont énormes sur un B-52). L'appareil n'a pas fait un atterrissage sur le ventre, il a été posé, comme par une main géante. A l'intérieur, l'équipage au complet. Sanglés dans leur siège, en combinaison de vol. Mais... ils ont tous été mutilés... Les mutilations dites classiques : yeux, langue, organes sexuels, anus. Rien à voir avec un job attribuable au Viêt-cong : il n'y a pas de sang autour des corps. Photos. Destruction de l'appareil (napalm, sans doute). Quelques années plus tard (environ trois ans), English se trouve à Londres (...) employé civil d'une agence de renseignement américaine. Le Grudge 13 (rapport secret du MJ 12) lui passe entre les mains. Dès le lendemain, on l'expédie dans un avion à destination des *States*. Les gars de la Sécurité militaire diront à son épouse qu'il est parti avec une autre femme... Détention (illégal, bien sûr), divorce (deux petites filles devront être laissées derrière), clandestinité (huit ans) !, le silence palpite... Maintenant, Bill est remarié et heureux. Ouf ! Mais la lutte est loin d'être terminée...

« Enfin, Don Ecker, a *tough cop* (un flic à la redresse, un type à qui on ne la fait pas), a tenu dans ses bras un mutilé humain, dans les montagnes de l'Idaho. Tous les cas d'homicides sont référencés, au niveau fédéral, dans un fichier électronique normalement accessible par les flics comme Don Ecker. Il avait lui-même supervisé l'enregistrement de la victime dont il s'était occupé. Or, plus de trace dans le fichier de ce genre de victimes (une dizaine d'autres cas de mutilations humaines sont connus par lui). Menaces voilées subséquentes au réitérement de la demande... Ce fut un sacré dimanche matin ! Commencé à sept heures et demie pétantes !

« D'immenses problèmes ont été aussi évoqués : la drogue, dont les revenus (chiffrés à plusieurs dizaines de milliards de dollars) serviraient à construire d'immenses complexes souterrains (c'est Alternative 02) pour quand la Terre sera devenue inhabitable en surface (dans les premières années du XXI^e siècle, selon des conclusions atteintes paraît-il dès 1957 par la crème de l'*establishment* scientifique mondial) ; le féminisme (qui serait certainement apparu, n'importe comment) a été chauffé à blanc, afin d'augmenter le nombre des avortements. La plupart des fœtus sont récupérés morts, et utilisés tels quels. Mais une minorité non négligeable sont prélevés vivants (c'est un secret de Polichinelle dans le milieu infirmier). Expériences... le Pentagone, les Gris... ? »

A quelque chose, dit-on, malheur est bon. La « Guerre des étoiles » (surnom médiatique de la *Strategic Defense Initiative*, ou IDS pour Initiative de Défense Stratégique) lancée par Ronald Reagan et l'opération analogue décrétée par Gorbatchev, seraient en effet un leurre, Washington et Moscou étant parfaitement d'accord pour, à la faveur des recherches de pointe menées dans le domaine des technologies spatiales, tenter de découvrir un système d'armes capables de s'opposer victorieusement aux menées inamicales des EBE ! Et cette menace ne date pas d'hier, si l'on s'en réfère aux déclarations du général Douglas MacArthur rapportées en octobre 1955 dans le *New York Times* :

« Le général MacArthur pense qu'une autre guerre serait un double suicide et qu'il y a assez de raisons, des deux côtés du rideau de fer, pour l'éviter... Il croit qu'à cause des développements de la science, toutes les nations de la Terre auront à s'unir pour survivre et pour former un front commun contre une attaque des habitants des autres planètes... Les politiques du futur seront cosmiques ou interplanétaires. »

Ces paroles « prophétiques » prennent aujourd'hui une étrange résonance avec l'inquiétante affaire des EBE ! Une affaire si dramatique que nombres d'ufologues, français et étrangers, informés des déclarations de John Lear, ont préféré se taire, pratiquant à leur tour l'autocensure ! En cela, ils n'ont pas compris que des courants occultes, maintenant, sont apparemment favorables à la divulgation de la vérité... Aussi « horrible » soit-elle !

Si l'on sait en outre que John Lear et Milton William Cooper ont, le 18 janvier 1989, adressé au Président G. Bush une très grave accusation de complicité dans l'affaire des EBE*, précisant qu'il a ainsi violé plusieurs articles de la Constitution et si l'on sait aussi que G. Bush a préféré ignorer cette accusation, il devient évident qu'un tel statu quo ne pourra pas s'éterniser. Malgré la censure et le black-out occulte de tous les gouvernements ; malgré la conspiration du silence ou les contre-vérités du SEpra (successeur du GEPAN) reprises en écho par ses valets, quelques-uns se disant ufologues et divinisant la sociopsychologie (les OVNI, les extraterrestres n'existent pas ; ce sont des créations mentales) ; malgré tout cela, la vérité est en marche et son explosion prochaine va faire du bruit !

Dès lors, le monde ne sera plus pareil à ce qu'il est aujourd'hui. Contraint et forcé, il devra s'ouvrir à la pensée cosmique et assimiler le black-out des autorités à un crime contre

* Voir plus loin le texte traduit de cet acte d'accusation.

l'humanité ! Et un tel crime implique bien des coupables qui, tous, ne sont pas à Washington ou à Moscou... Et quel que soit leur niveau, je préfère être dans ma peau que dans la leur. Mais le monde devra aussi espérer. En effet, les EBE ne sont pas les seuls êtres pensants « étrangers » à fréquenter notre planète. De nombreuses espèces humanoïdes, amicales elles, prennent contact fréquemment avec les Terriens. Et il n'est donc pas délirant ni « mégalomanie » de penser que les forces de lumière s'opposeront un jour à celles des ténèbres dont nous sommes menacés.

Afin de parer aux critiques et railleries de certaines catégories d'ufologues qui, par principe, ne manqueront pas de discréditer ce livre, il n'est pas superflu de souligner les points suivants :

1) Une trentaine d'espèces extraterrestres, à des degrés divers, s'intéressent à notre planète, les unes bénéfiques, d'autres loin d'être bienveillantes.

2) Les *Shorts Greys* eux-mêmes comptent plusieurs espèces. L'illustration initiale due au talent de Silvio Usai montrait une créature velue particulièrement patibulaire. Il s'agissait là d'une reconstitution compositée qui ne prétendait pas à l'exactitude d'un portrait anthropométrique ! Son aspect correspondait plutôt à la description faite notamment par Luli Oswald, au Brésil, d'une variété « agressive » (cf. *Le Monde étrange des Contactés*, épuisé, dont la réédition revue et augmentée est en préparation). Par ailleurs, de par le monde, plusieurs témoignages anciens font référence à des êtres velus de petite taille.

3) En conséquence, ce type particulier de Petit Gris ainsi représenté ne saurait être le reflet fidèle des espèces (le pluriel s'impose !) inamicales qui sévissent actuellement dans des bases militaires souterraines aux USA et ailleurs. Signalons que le type Petit Gris au grand nez (ou grand museau) a fait l'objet de croquis de la part de Milton William Cooper, d'après des photographies qu'il a pu examiner. Des créatures au faciès tellement grotesque (selon nos propres canons de l'esthétique), avec leur nez de Polichinelle ou de sorcière que leur représentation suscitera – hélas ! – des sarcasmes, fera sourire et atténuera ainsi le caractère dramatique des exactions perpétrées par ces envahisseurs... Qu'importe.

La déclaration de John Lear : quelques éléments d'information

Invité à participer au premier Congrès international d'ufologie de Rio de Janeiro (3 au 6 septembre 1988), la veille de mon départ, je reçus un dossier-dynamite des USA. Mon ami, l'ufologue Jean-François Gille (docteur ès Sciences, ex-Chargé de recherches au CNRS, vivant alors au Nouveau-Mexique et auteur de la postface à ce roman), venait de traduire en français la « Déclaration de John Lear » proclamée le 29.12.1987, révisée le 25.3.1988 et en majeure reproduite (uniquement, à ma connaissance) dans le *Sun* (Nevada) du 22 mai 1988.

Lear... Ce nom ne m'était pas inconnu. Dans mon ouvrage-documentaire *Black-out sur les Soucoupes Volantes* (première édition en 1956, seconde en 1973, épuisées), j'avais fait référence à un industriel américain du nom de William Lear. Fasciné par les recherches sur la radiotransmission de la matière (du domaine de la science-fiction, pour nous, mais d'usage courant chez nos « visiteurs »), William Lear, VIP de l'aéronautique, pouvait fort bien connaître l'existence de nos « hôtes » et de leur technologie.

Son fils, John Lear, commandant de bord dans une importante compagnie aérienne, pilote d'essai, dix-sept records mondiaux de vitesse sur le « Jet Lear », pilote lors de diverses missions pour le compte de la CIA, n'est pas ce qu'il est convenu d'appeler un plaisantin et il n'aurait pu obtenir tous ces lauriers s'il avait été sujet à des hallucinations !

Sa déclaration est à bien des égards terrifiante. Qu'on en juge à partir de ce résumé :

1) Toutes les rumeurs de crashes d'OVNI sont au-dessous de la vérité.

2) Les autorités US connaissent parfaitement l'une des espèces extraterrestres qui nous visitent pour l'excellente raison que des contacts réguliers ont eu lieu entre les Américains et ces êtres baptisés pudiquement EBE pour entités biologiques extraterrestres, expression forgée par Detlev Bronk, sixième président de l'université John Hopkins et membre dès l'origine du MJ 12.

3) Les EBE sont les fameux *Short Greys*, les sinistres Petits Gris (voir portraits-robot de ces créatures dessinés à ma demande par Silvio Usai).

4) Ces Petits Gris, avec la bénédiction des autorités américaines, ont aménagé des bases souterraines gigantesques dans certains Etats à faible densité de population. En contrepartie, ils promettent d'octroyer, en guise de loyer, somme toute, des perfectionnements technologiques

à leurs logeurs. A *good bargain* (une bonne affaire), se dirent ces derniers en se frottant les mains. Du moins au début, avant de découvrir que les EBE, retors et hypocrites, les avaient bernés, ne lâchant sans doute que des bribes (probablement les transistors, les semi-conducteurs – ce n'était déjà pas si mal ! – qui firent leur apparition vers la fin des années 40, quelque temps après les crashes de soucoupes volantes et les premiers contacts officiels secrets extraterrestres/USA).

5) Nos amis d'Outre-Atlantique ne furent pas contents du tout d'apprendre que les EBE, non seulement s'installaient à demeure dans leurs sous-sol, mais qu'ils enlevaient d'innombrables humains, les dotaient d'un implant microscopique (un « mouchard » destiné à les pister et le cas échéant à les contrôler) ou pratiquaient sur les femmes des inséminations artificielles. Accessoirement, ils mutilaient également (par dizaines de milliers) du bétail. Incidemment, ils mutilaient aussi des humains, selon les éléments dont disposerait John Lear. Les autorités ne pouvaient tolérer ce manquement à la parole donnée, les Petits Gris s'étant engagés à leur fournir la liste des personnes enlevées et soi-disant rendues à la liberté au bout de deux heures ; de préférence en bon état. Washington avait fermé les yeux jusque-là, mais trop, c'est trop !

6) Les Américains protestèrent donc, envoyèrent un commando des Forces spéciales investir la base de Dulce (Nouveau-Mexique) cogérée par la CIA et les EBE, pour délivrer un certain nombre d'humains captifs, mais ce fut l'échec et la majorité du commando périt. Pourquoi ces rapt ? « Les EBE, écrit John Lear, ont une déficience génétique qui fait que leur système digestif est atrophié et non fonctionnel. Certains spéculent qu'ils ont écopé dans un accident global ou lors de quelque guerre nucléaire, ou bien encore qu'ils sont en train de dégringoler la partie descendante d'une courbe d'évolution génétique. Afin de se sustenter, ils utilisent une enzyme ou une sécrétion hormonale extraite des tissus prélevés sur des animaux ou des humains, encore vivants ! »

Un vent de panique souffla alors sur le MJ 12 : les USA venaient de tomber dans un traquenard planétaire ! De leur côté, les Russes étaient certainement logés à la même enseigne, espérant de leurs contacts avec les EBE des perfectionnements technologiques. Air connu... Et l'Europe, et la France, sommes-nous dans le même bain ?...

Fallait-il tout avouer, débiller publiquement cette « horrible vérité » qui était en fait un abominable mensonge étalé sur plus de quarante ans ? Mensonges, les soi-disant hallucinations, mensonges, les communiqués officiels affirmant que les soucoupes volantes n'existaient pas, mensonges obligés des commissions d'enquêtes (dont le GEPAN en France), mensonges et tromperies de la part des autorités de tous les pays de la terre qui cachent la vérité, l'affreuse vérité dont elles ont été fatalement informées par les USA qui se débattent dans un bourbier épouvantable !

Un conflit entre l'Est et l'Ouest, dans ces conditions, est impensable, les deux grands unissant discrètement leurs efforts technologiques pour mettre au point une arme capable d'anéantir ou, à tous le moins, déloger et chasser les EBE solidement implantés sur la Terre, plus exactement sous la Terre !

Voilà donc, très schématisée, ce qu'est la déclaration de John Lear, que la plupart des ufologues français ont reçue fin août/début septembre et que seuls trois groupes de recherches ont rendue publique. (Et encore ne s'agissait-il là que du sommet d'un iceberg absolument fantastique sur lequel nous reviendrons un jour !)

Crainte d'un canular, du qu'en dira-t-on ou de représailles ? Nul n'oserait les blâmer tellement ces révélations sont ahurissantes. Mais il pourrait s'agir aussi d'une manœuvre de la CIA, conseillant à John Lear de « cracher le morceau », quitte à lui infliger un démenti suffisamment « embarrassé » pour ne point effacer totalement le cheminement de ses révélations dans l'esprit du public. Et puis, il se trouverait certainement un ufologue méprisant les quolibets des imbéciles pour diffuser tout cela (voilà qui est fait !) et le but inavoué serait atteint : sous couvert de déclarations non officielles, Washington lâcherait du lest et ferait un petit pas vers la confession...

Imagine-t-on l'effroyable anxiété des gens du MJ 12 qui trompent la population (et par extension le reste du monde) depuis une quarantaine d'années ? A l'évidence, ils se morfondent, n'osant pas – pas encore – crier *mea culpa* ! avouer qu'ils ont vendu leur nation à des êtres dangereux nés sous un autre soleil. Vendue non pas par trahison, certes, mais par l'échec de magouilles avec les Petits Gris, lesquels se soucient autant des Terriens que de leurs premières chaussettes... Si tant est qu'ils en portent !

Science-fiction ? Canular ? C'est assurément ce que les autorités, les journalistes « anti », les scientifiques bornés et autres négateurs patentés vont avancer pour contrer cette information.

A cet égard, je voudrais illustrer ici le type de discrédit auquel nous sommes perpétuellement en bute par une petite anecdote très révélatrice.

Le 7 novembre 1989, Christophe Dechavanne avait invité sur son plateau de l'émission *Ciel mon mardi* le docteur Bounias (Laboratoire de biochimie, Institut national de la recherche, Centre d'Avignon-Monfavet), Jean-Pierre Petit, Jacques Vallée (astrophysicien de formation, informaticien et ufologue) ; second ufologue votre serviteur. Témoins d'activités OVNI : M. et Mme. Nicolaï (atterrissage d'un engin à Trans-en-Provence, Var) et Yanou Allard-Bodson, l'une de mes amies, belge, qui vécut une singulière « rencontre » à Kongolo, Haut-Katanga, Congo belge. Enfin, invité à jouer plus ou moins les candides mais ayant adopté une attitude intelligente et pertinente, l'excellent comédien Jean-François Balmer.

En cours d'émission, Christophe Dechavanne annonce un « reportage » auprès de témoins résidant à Gonesse (Val-d'Oise). Une voix off pose une seule question. Les témoins défilent ; les réponses s'enchaînent, donnant rapidement une impression d'incohérence globale.

Il s'agissait évidemment d'un piège, d'un canular délibéré bien dans l'esprit de l'émission et de son animateur, dans le but évident de démontrer la fragilité, voire l'extravagance, de certains témoignages.

On peut bien sûr s'interroger sur l'opportunité de tels procédés ; car ridiculisées devant la France entière, ces personnes interrogées ont été la risée de leurs voisins, commerçants du quartier et connaissances ; l'un des témoins a même dû déménager pour échapper aux sarcasmes de son entourage.

Pourtant, malgré cette séquence qui a fait s'esclaffer le plateau et sûrement la majorité des téléspectateurs, ces derniers ne s'y sont pas trompés : interrogés par Minitel pour un sondage express en direct, ils ont donné plus de quatre-vingts pour cent d'avis favorables à la réalité des OVNI. Je veux ici leur rendre hommage pour n'avoir pas cédé à la pression de la peur du ridicule et avoir su résister à cette forme subtile de manipulation qui a trop souvent été utilisée, non seulement à l'encontre de l'ufologie, mais également, et d'une manière générale, à l'encontre de tout autre sujet pour peu qu'il dérange ou chargé d'émotivité.

Hélas, l'intimidation n'est pas toujours, tant s'en faut, la seule arme utilisée pour maintenir cette conspiration du silence autour de la présence des EBE sur la terre. Dès lors que ces méthodes « douces » s'avèrent inefficaces, « on » n'hésite pas à avoir recours à un arsenal beaucoup plus musclé. C'est ainsi que, depuis deux ans, nous sommes, mon épouse et moi-même, avec un petit groupe de chercheurs qui partagent nos convictions, l'objet de pressions tout à fait intolérables : lettres anonymes, harcèlement téléphonique accompagné de menaces ou d'émissions de vibrations qui vrillent le tympan et autres bruits « mécaniques » des plus pénibles, brouillage sur nos lignes de téléphone et de télécopieur, tentatives de sabotages de nos véhicules, interception et viol de nos correspondances, disparition pour le moins curieuse, pendant quatre mois, des dossiers de nos plaintes déposées au parquet... Il nous a même été clairement signifié qu'« on » n'hésiterait pas à nous compromettre dans un trafic de drogue !

L'acte d'accusation de John Lear et William Cooper

Je faisais plus haut allusion à un véritable brûlot signé par John Lear et William Cooper et, apparemment plusieurs autres personnalités. Je vous propose la traduction française de ce « samizdat », jamais publié à ce jour et qui circule pourtant depuis plus d'un an aux États-Unis et chez un certain nombre d'ufologues européens. Il a été adressé à la Maison-Blanche mais il est resté jusqu'ici sans réponse.

Je voudrais également signaler qu'à l'appui de ce document, sera très prochainement publié *Operation Majority* de William Cooper chez Louise Courteau, éditrice à Montréal (pour la France, diffusion Dervy-Livres, Paris), dans la collection « Document n° 1 », dirigée par Richard Glenn, spécialiste des extraterrestres et producteur de la célèbre émission TV québécoise « Esotérisme Expérimental ». Ce texte qui contient des éléments d'informations capitales sur

les forfeitures du MJ 12, fait suite à une première publication du même auteur (même éditeur) intitulé *Le gouvernement secret, l'origine, l'identité et le but du MJ 12.*

JOHN LEAR & WILLIAM COOPER
DRESSSENT UN ACTE D'ACCUSATION
CONTRE LE GOUVERNEMENT
DES ETATS-UNIS

(Traduction CEO/France de Florence Isnard et Alain Ranguis du texte original – présenté in fine – envoyé le 12 janvier 1989. Ce texte reprend les termes d'un rapport militaire qui fut élaboré en 1988. Il a été publié aux USA dans le Nevada Aerial research, Po Box 81407, Las Vegas, Nevada 89180-1407, livraison de mars 1989.)

« Le gouvernement des Etats-Unis d'Amérique, formé sous l'autorité de la Constitution, et dûment élu et rémunéré par le peuple des Etats-Unis, suivant les termes de la Constitution, a violé la confiance du peuple.

Il a violé les termes, conditions et lois du pays tels qu'ils sont soulignés et contenus dans la Constitution des Etats-Unis d'Amérique.

1) Le gouvernement a approuvé et conclu, sans l'avis ni le consentement du peuple ou du Congrès, un traité secret avec une nation étrangère, cela en désaccord avec les termes de la Constitution.

2) Le gouvernement, par ce traité, a donné à cette nation étrangère des terrains et des bases à l'intérieur des frontières des Etats-Unis d'Amérique.

3) Le gouvernement, par ce traité, a échangé des vies humaines et des propriétés sous la forme de bétail et de terrains, contre la technologie étrangère et il a refusé la protection légale aux citoyens des Etats-Unis d'Amérique exigible par la Constitution.

4) Par la prise des vies humaines, des propriétés et du bétail des citoyens des Etats-Unis, par de nombreux autres actes abominables et barbares, cette nation étrangère a prouvé qu'elle est la mortelle ennemie du peuple, de la Nation et de l'humanité.

5) Par son approbation et son association aux crimes soulignés dans les paragraphes 1, 2, 3 et 4 ci-dessus, le gouvernement est en violation de l'article II, section 2, de l'article III, section 3 ainsi que d'autres articles de la Constitution ; en tant que tel, il est déclaré coupable et inculpé de meurtre et de trahison envers le peuple et la Constitution des Etats-Unis d'Amérique.

6) Par sa complicité avec la nation étrangère dans l'accomplissement de ses crimes envers le peuple, la Nation et l'humanité, le gouvernement, avec pleine connaissance et consentement, assassina, incarcéra, relogea de force, usa de la technique du lavage de cerveau, drogua, tortura et sous d'autres rapports interféra illégalement dans la vie des patriotes qui tentèrent de dénoncer ces meurtres et traîtrises.

7) Dans le but de produire ou de révéler les agissements du gouvernement responsable de ces actes criminels et de trahison envers la justice; le Président, le Vice-Président, le directeur de la CIA, le directeur de l'Agence Nationale de Sécurité (NSA), certains membres du Cabinet présidentiel, ces personnes désignées par les termes MAJI (*Majestic Agency for Joint Intelligence*), *Majestic Twelve* ou MJ 12, Majesty, l'actuel et tous les précédents conseillers de la Sécurité Nationale auprès du Président des USA, ainsi que ceux qui ont pris part à la conjuration entre le gouvernement et les étrangers, sont par la présente inculpés de meurtres et de trahison.

8) Dans le but de préserver la Constitution et le gouvernement des Etats-Unis d'Amérique, de sauvegarder et protéger la race humaine, et pour aucune autre raison, par l'autorité de la Constitution des USA, nous portons accusation envers les personnes susnommées qui avaient la pleine connaissance de ces choses auxquelles elles avaient participées activement. Elles sont en violation de l'article II section 2, de l'article III, section 3, ainsi que d'autres articles de la Constitution des Etats-Unis d'Amérique. Le gouvernement et les personnes nommées individuellement dans le paragraphe 7, sont déclarés coupables de meurtres et de trahison

9) Dans le but de préserver la Constitution et le gouvernement des USA, nous demandons que le plein pardon soit accordé en échange d'une totale révélation. Nous demandons à la Branche Judiciaire du gouvernement d'honorer cette requête pour tous les coupables qui s'exprimeraient en dévoilant le tout avant le 28 mars 1989. Nous demandons aussi de ne pas gracier ceux qui persisteraient dans le meurtre et la trahison ainsi que dans la dissimulation qui recouvre ceci.

10) Nous, par ces présentes, au nom de la Constitution et du peuple, ordonnons au gouvernement des Etats-Unis, de rompre immédiatement ce traité illicite et traître. Nous ordonnons au gouvernement de cesser toute action de complicité et de dissimulation avec la nation étrangère, celle-ci existant déjà à l'intérieur de nos frontières. Nous ordonnons au gouvernement de stopper toutes les opérations, projets, groupements et autres relations impliquant cette nation étrangère. Nous chargeons le gouvernement d'ordonner à la nation étrangère et à tous ses membres de quitter sur le champ les Etats-Unis d'Amérique et la Terre, maintenant et pour toujours, avant le 1^{er} juin 1989, le gouvernement devant se charger de faire respecter cet ordre.

11) Si le gouvernement et la Branche Judiciaire choisissaient d'ignorer ces charges, nous faisons le serment sur la Constitution, de n'avoir de cesse que toute la lumière ne soit apportée sur ces crimes et qu'ils soient exposés au peuple américain. Nous faisons le serment, sur la Constitution, que toutes les parties coupables seront livrées à la justice. Nous jurons, au nom de l'humanité et de la Constitution des Etats-Unis d'Amérique, de lutter jusqu'à la mort afin que cela s'accomplisse, et nous en faisons le serment au nom de tous les vrais patriotes qui l'ont fait avant nous.

12) Nous avons la ferme conviction, nous savons et avons les preuves, que ces crimes et accusations sont vrais et se sont produits. C'est encore vrai maintenant et cela arrive encore maintenant. Ils furent perpétrés avec la complicité des personnes que nous avons accusées. Cela, nous le jurons.

13) Sains de corps et d'esprit, avec la pleine conscience des implications et conséquences de ces accusations, dans le seul intérêt de sauvegarder l'humanité, de préserver la Constitution des Etats-Unis d'Amérique, de préserver le gouvernement des Etats-Unis d'Amérique et étant patriotes, en ayant juré de préserver et de protéger la Constitution des Etats-Unis d'Amérique, nous signons ce document en pleine connaissance de cause et en respect de notre serment.

William Cooper
John Lear

Nous avons été avisés que plusieurs autres personnes avaient également signé ce document, lequel fut établi en janvier 1989 ».

(Voir ci-après, pages 198 et suivantes, le texte original, en fac-similé, de cet acte d'accusation.)

Ce qui précède représente une partie, ... seulement une partie de ce que la conjuration du silence orchestrée par tout le pays vous a caché. Mais l'actualité récente contient d'autres éléments qui, d'entrée de jeu, pourraient vous paraître étrangers à cette conjuration. Ces éléments, énumérons-en quelques uns :

En premier lieu, l'accélération des rencontres au sommet, soit informelles (comme celles qui se sont déroulées lors des fêtes du Bicentenaire de la Révolution française) soit, au contraire, entourées d'un protocole hypersophistiqué et lourdement médiatisées (entretien de Malte entre Gorbatchev et Bush, suivi Mitterrand-Gorbatchev aux Antilles). Ce rapprochement inattendu des diplomaties américaines et soviétiques et la surenchère étonnante dans la politique de désarmement qui l'a accompagnée, tout cela était-il prévisible il y a quelques mois ? Quel politologue, même le plus avisé, aurait pu prédire une telle évolution ?

Presque parallèlement à ce ballet diplomatique, on a assisté à un emballement de l'actualité avec l'ouverture des frontières chez les signataires du Pacte de Varsovie, ouverture inaugurée par la chute du Mur de Berlin sous l'œil bienveillant des Vopos qui, la veille encore, tiraient sur ceux qui, ne connaissant pas leur bonheur, voulaient fuir le « paradis rouge ». Ces volte-faces sont d'ailleurs une des caractéristiques de ces événements en cascade. Dernier retournement spectaculaire et non des moindres : Gorbatchev ne vient-il pas de déclarer, contrairement à ce qu'il avait assuré peu de temps auparavant, qu'il ne s'opposerait pas à la réunification de l'Allemagne ?

Cette libération du joug communiste des républiques d'Europe de l'Est n'a évidemment pu se faire sans la neutralité, sinon la complicité du Kremlin. Mais quels sont donc les enjeux véritables de cette politique de désengagement de Moscou alors même qu'elle met en danger la stabilité de l'Union Soviétique en proie, on l'a vu dans les républiques baltes et en Azerbaïdjan, à de fortes poussées nationalistes et même sécessionnistes ?

Certes, me dira-t-on, c'est la faillite économique du communisme qui a rendu inéluctable l'ouverture du Rideau de Fer, mais outre que la perestroïka à l'œuvre en URSS depuis

l'avènement de Gorbatchev n'a apporté aucune solution à ces problèmes économiques, pourquoi une telle précipitation, pourquoi une telle hâte ? Pourquoi Gorbatchev donne-t-il si souvent l'impression d'être « agi » par une urgence qui le dépasse ?

Il y a également une autre série de questions, tout aussi troublantes, qui se posent autour de l'émergence d'un pouvoir d'autant plus dangereux qu'il est occulte : celui de la drogue et de l'argent de la drogue. Certes, la lutte contre le cartel de Medellin et les toutes-puissantes organisations qui règnent un peu partout dans le monde se poursuit. Avec même quelques succès ici et là, entre les attentats et autres actes terroristes financés par les gros bonnets connus de Bogota aussi bien que de Washington. Mais est-il crédible que Noriega ait pu narguer si longtemps que la justice américaine sans de formidables appuis jusque dans les plus hautes sphères des milieux politiques et des services secrets, la CIA notamment ? Cette CIA dont « Tronche d'Ananas » (c'est son surnom quasi officiel) a été l'honorable correspondant pendant plus de vingt ans et dont Georges Bush a été directeur au début du mandat présidentiel de Jimmy Carter et jusqu'en 1978...

Mais avant ? Pour y voir plus clair, replongeons-nous dans l'extraordinaire document publié par Milton William Cooper, *Le Gouvernement Secret (op. cit.)*, qui nous rappelle ceci : dans les années 50 l'importante firme pétrolière Zapata Oil (Texas) expérimentait la technique nouvelle des forages en mer à partir de plates-formes off-shore. Pour leur approvisionnement et les mouvements de personnels, ces plates-formes étaient desservies par des navettes... A la faveur de ces va-et-vient réguliers, ces navettes auraient transporté d'énormes quantités de drogue récupérées en mer et livrées sur la côte... en toute impunité parce que les agences fédérales, et notamment la CIA, avaient reçu l'ordre de fermer les yeux. Il fallait bien financer le creusement, l'aménagement des bases souterraines à grande profondeur destinées aux EBE ! Une bricole ayant exigé des milliards de milliards de narcodollars des décennies durant ! Ce fabuleux trafic de la drogue aurait donc reçu un développement adéquat sous couvert des activités pétrolières de la Zapata Oil *dont George Bush a été un certain temps président-directeur général...*

Dans son livre, Milton William Cooper ajoute même ces quelques mots qui ont de quoi surprendre les personnes non informées : « Ce stratagème dépassa si bien les prévisions qu'il est ensuite devenu pratique courante dans le monde entier, quoiqu'il existe maintenant beaucoup d'autres méthodes pour introduire des drogues illégales dans un pays. Il faudra donc toujours se souvenir de George Bush comme ayant fait partie des promoteurs de la vente de stupéfiants à nos enfants. »

Est-il concevable que George Bush se soit directement rendu complice d'un tel trafic ? A-t-il été manipulé, abusé ? Dans l'état actuel des renseignements dont nous disposons, il est difficile de répondre à une telle question. Une chose est sûre cependant : George Bush a inauguré son mandat présidentiel par une véritable déclaration de guerre aux trafiquants de drogue. C'est donc qu'il avait une connaissance approfondie du dossier et de l'ampleur de la menace qui pèse sur la planète.

On oublie aussi trop souvent que l'un des enjeux de la guerre du Liban tourne autour du contrôle de l'énorme trafic de drogue dont le pays est une des plaques tournantes en même temps qu'un grand producteur de pavot et de cannabis, cultivés dans la plaine de Bekaa. Les gigantesques profits dégagés par ce trafic qui alimente les caisses du terrorisme au Proche-Orient, sont une des clés qui permet de comprendre la « syrianisation » actuelle du Liban.

Et si tout cela était lié ?

Si tous ces éléments n'étaient que les pièces d'un immense puzzle à l'échelle planétaire ?

Si derrière les parrains de la drogue se cachaient les agents du MJ 12, eux-mêmes à la solde des EBE ?

Si, tout à coup, prenant conscience de l'émergence de ce formidable contre-pouvoir que constituent la maîtrise des circuits de la drogue et des narcodollars qui est en train de leur échapper, les deux Grands tentaient un ultime coup de poker pour reprendre l'initiative ? Négligeant temporairement leurs rivalités, s'ils avaient décidé de jouer la carte de l'union, le temps peut-être d'achever la mise au point de l'arme absolue qui permettrait de déloger les Gris de leurs terriers ? Ces Gris dont ils auraient enfin compris les véritables objectifs : asservir l'espèce humaine !

Et si... ?

Ce que vous venez de lire ne constitue que le sommet de l'iceberg...

Si les forces noires nous en laissent le loisir, nous découvrirons progressivement sa partie immergée, composée d'éléments-chocs voilés par le MJ 12 et ses complices, que l'on retrouvera, imbriquée dans la trame d'un prochain roman-vérité... Et ces péripéties de Teddy Cowen et Ariellah Greenstein – le commandant Aringa Griint-Louhark – auront pour titre :

« L'ENTITE NOIRE D'ANDAMOOKA »

N.B. Les personnes désireuses d'apporter leur témoignage ou intéressées par les activités de Jimmy Guieu (recherches ufologiques et conférences), pourront lui écrire à l'IMSA c/o Bernard Gauthier, Président/IMSACOR Méditerranée, 135, bd de Ste-Marguerite, 13009 Marseille ou encore c/o René Boyer, « Club des Amis des Chevaliers de Lumière », 3, faubourg de la Fontaine, 28320 Gallardon.

P.S. Tel riche industriel achète un milliard de centimes et plus un joueur de foot ou de rugby, mais ne donnerait pas le dixième de cela pour permettre à l'IMSA et au CEOF d'entreprendre d'extraordinaires recherches ufologiques (avec reportage vidéo) en Amérique latine et ailleurs. Si le contraire se produisait, je présenterai mes excuses les plus plates au généreux donateur... après réception de son chèque !

BIBLIOGRAPHIE

Ouvrages en anglais (que les anglophones devront lire absolument) !

Extraterrestrials among us, Georges C. Andrews, The Llewellyn New Times, PO Box 64383-010, Saint Paul, MN 55164, 0383, USA.

Extraterrestrials, Friends and Foes, même auteur, même éditeur.

An Alien Harvest, Linda Moulton-Howe (auto-publié par l'auteur), 3208 East Freemont Drive, Littleton, Colorado, 80122 USA.

Date with the gods, Charles A. Silva, Living Waters Publishing & Distributing, Inc., 8916 Gale Road, Pontiac, Michigan, 48054, USA.

UFO crash at Aztec (A well kept secret), William S. Steinman & Wendelle C. Stevens, UFO Photo Archives, PO Box 17206, Tucson, Arizona 85710, USA. (La genèse du "grand secret", des magouilles, des mensonges, des mensonges criminels des autorités pour cacher les accidents d'OVNI et les premiers contacts avec les EBE.)

The Evidence for alien abductions, John Rimmer, The Aquarian Press, Willingborough, Northamptonshire, England.

Sky crash, a cosmic conspiracy, Brenda Butler, Dot Street & Jenny Randles. Neville Spearman Limited, The Priory Gate, Friars Street, Sudbury, Suffolk, England.

Project Identification, Harley D. Rutledge, Ph. D. (1981), Prentice Hall Inc., Englewood Cliffs, New Jersey, USA.

UFO Contact from undersea, (1982) Dr. Virgilio Sanchez-Ocejo & Col. Wendelle C. Stevens, Wendelle S. Stevens Publisher, 3224 South Winona Circle, Tucson, Arizona 85630, USA.

Alternative 3 (1978, Reprint 1979), Leslie Watkins (from the TV Film by David Ambrose & Christopher Miles), Sphere Books Limited 30/32 Gray's Inn Road, England, WC1X 8JL. Le film documentaire qui donna naissance à cet ouvrage réalisé par mon ami Christopher Miles ne fut, à ma connaissance, jamais diffusé en France, non plus que nombre d'autres films américains. Il est hautement regrettable que le public français (sans doute considéré comme immature) soit privé de tels documents.

Revue américaine d'ufologie :

Nevada aerial research, PO Box 81407, Las Vegas, Nevada 89180, USA.

UFO (A forum on extraordinary theories and phenomena), Vicky Cooper & Sherie Stark, California UFO, 1800 S. Robertson Blvd, Box 355, Los Angeles, Calif. 90035, USA. (Excellente revue bimensuelle.)

The Pegasus, Ufinet News and Informations, PO Box 0123 Alamogordo, New Mexico, 88311-0123, USA. (Propose également des vidéocassettes.)

Revue anglaise :

Flying Saucer Review, 21 Cecil Court, Charing Cross Road, London WC2, England.

Ouvrages en français (récents ou anciens mais indispensables) :

Autres dimensions (1989) Jacques Vallée, éditions Robert Laffont. Excellente étude sur les traditions, légendes et témoignages liés au « Petit Peuple » (Le Peuple « Fée » de Magonia) vivant dans un autre plan de réalité que nous appelons Univers Parallèles. C'est d'ailleurs ma conviction que nos « visiteurs » ont parfois pour origine l'espace (autres systèmes solaires et l'on peut parler d'extraterrestres) mais que des espèces venues d'autres dimensions ne se privent pas, depuis des temps immémoriaux, de passer de leur continuum spatio-temporel dans le nôtre.

the Alien Nation and all of its members to leave the United States and this earth immediately, now and for all time by June 1, 1989 and we charge the government to enforce this order.

(11) Should the government and the Judicial Branch choose to ignore these charges we hereby swear upon the Constitution that we will not rest until these crimes are brought to light and exposed to the American people. We swear on the Constitution that all guilty parties shall be brought to justice. We swear that we will fight to the death in order to accomplish these ends in the name of humanity, the Constitution of the United States of America, and in the name of all true patriots who have gone before us we do so swear.

(12) We firmly believe and know and have evidence that these crimes and charges are true and have occurred and is now true and is now occurring and were perpetrated, aided and abetted by those so charged. This we do swear.

(13) Being of sound mind and body and with full knowledge of the implications and consequences of these charges and having only the interest in saving humanity, preserving the Constitution of these United States, preserving the government of these United States, and, being patriots, having sworn to preserve and protect the Constitution of these United States of America do affix our signature to this document in full affirmation of our dedication and commitment to our sworn duty.

We have been advised that several more people also signed the document, which was issued in Jan: 89

TABLOID SHORTS...Lighter side:

Weekly World News, Feb 28:

SPACE ALIEN NEWSPAPER STUNS WORLD SCIENTISTS

A Bolivian scientist translated a mathematical language found on a thin white circular piece of metal found on a ranch near La Paz, Bolivia. Dr Jorge Romero Canelas, one of South America's foremost linguists, said that the coding printed within grooves, like the grooves on a record album. The reader must start in the middle and read clockwise to the outer rim. The mathematical code was said to be easy to translate. The contents of the metal disk were described as general events relating to twenty-two planets. Among the headlines were stories of disasters, murder, a poisoning, a crash, and an article about a race of subterranean beings which were surfacing for the first time into the sun. They had eye protection but neglected their skin....and got sunburn.

Editorial Note: There are many thoughts regarding the veracity of tabloid stories. The thoughts that have appeared recently are:

- (1) There was an Oprah Winfrey show during the last six months that featured tabloid editors, etc. I was determined that a high percentage of their stories are factual.
- (2) Jean Sider from France writes that his sources say that none of the tabloid stories are true.

It seems to me, after analysing tabloid stories along with everything else that they serve the function of injecting material into the social consciousness that promotes thought and change which is not so bad. It also appears to function as a sort of "relief valve". Their story about Dulce is true. Watch upcoming issues of W

Communion (1989) Whitley Strieber, éditions « J'ai lu », sous une couverture n'ayant aucun rapport avec le sujet, contrairement à l'édition américaine où la couverture originale (légèrement en relief), montre l'une des entités avec lesquelles l'auteur fut confronté.

Le Mystère de Roswell (1981), Charles Berlitz & William L. Moore, éditions France-Empire. Les premiers crashes connus ; ce par quoi tout a commencé, en particulier l'affaire des cadavres d'extraterrestres (et d'ET vivants) récupérés dans les épaves d'astronefs au Nouveau-Mexique, en 1947. Suite à quoi s'abattit le secret officiel et naquit le MJ12 avec son cortège de crimes.

La Conspiration cosmique (1987), Stan Deyo, trad. Par Bernard Milot. Louise Courteau éditrice, Montréal, Québec, Canada. Un ouvrage-dynamite, scientifique (à l'exception d'une partie spiritualiste/apocalyptique sur laquelle on peut ne pas être d'accord) ; il s'agit là de révélations capitales sur le black-out des autorités US sur l'antigravitation et autres « secrets du monde »... (Distribué en France par Devry-Livres.)

OVNI : interventions captures (1984 et supplément en 1985), Geneviève Vanquelef, 12, avenue du Vallespir, 66700 Argelès-sur-Mer.

Georges, Béatrice et les soucoupes volantes (1988), du même auteur, sous le pseudo de « Philémon ».

OVNI premier bilan (1983), Philippe Schneyder, éditions du Rocher. Excellent ouvrage collectif auxquels collaborèrent notamment : Jean-François Gille, Jean-Charles Fumoux (« Preuves scientifiques OVNI : l'Isocélie », même éditeur), l'ingénieur Alexandre Laugier, outre de brillants ufologues étrangers.

OVNI en Ardennes, Jean-Michel Ligeron, chez l'auteur, 3, rue Grenet, 08090 Aiglemont.

Ces OVNI qui font peur (ultra top secret) (1990), Jean Sider, préface du professeur Rémy Chauvin. Editions Axis Mundi, Paris.

Remarquable par la profusion de ses documents accablants contre les mensonges et forfaitures des officiels américains, cet ouvrage aurait été plus passionnant encore si Jean Sider n'avait pas pris ses distances avec les déclarations (capitales) de John Lear, Milton William Cooper et Bil English. A propos de leurs divulgations, Jean Sider a le tort de parler de « folles rumeurs ». Il est fort à craindre qu'avant longtemps, des événements dramatiques lui fassent regretter d'avoir été si pusillanime !

Reuves et bulletins :

IMSA-Contact (non exclusivement consacré aux OVNI), Bernard Gauthier, 135, bd de Sainte-Marguerite, 13009 Marseille.

Contact OVNI, publié par le CEOF (Centre d'Etudes OVNI/France), président René Voarino, BP 21, 13170 La Gavotte.

Tau Ceti, publié par le groupe du même nom. Président Marcel Puesch, 11590 Cuxac-d'Aude.

(A ma connaissance, ce sont là les seuls groupes de recherches ayant eu le courage, après étude des informations relatives au MJ 12 et aux EBE, de se prononcer, de dénoncer l'étouffoir criminel du gouvernement invisible et l'occupation de nombreuses bases militaires dans le monde par les Gris.)

LEM (L'étrange et le Mystérieux dans le Monde... et ailleurs), revue du « Club des Amis des Chevaliers de Lumière », chez Didier Rigal, place Joseph Piette, 91230 Montgeron. Le premier numéro de cette revue documentaire (pour laquelle « rien de ce qui est étrange n'est étranger ») est paru en janvier 1990.

Crashes réalité (Groupement pour la levée du secret sur les crashes d'OVNI dans le monde.) Olivier Rieffel, 2, rue du 2-décembre 1870, 94360 Bry-sur-Marne.

Le Monde Inconnu, excellent mensuel principalement axé sur l'ésotérisme et la Tradition. Dans son numéro 100 de décembre 1988, ce magazine eut le courage de publier mon article sur la Déclaration de John Lear et sur les EBE... Ce qui, pour une « première » européenne, n'était pas évident.

La bibliographie qui précède ne prétend pas être exhaustive mais donnera au lecteur une idée saine de l'extraordinaire « Affaire des OVNI » qui nous concerne TOUS.

Aux médias qui souhaiteraient vraiment être tenus informés de façon valable sur ce qui se passe aux USA en particulier (et demain ailleurs) dans le domaine des OVNI et des EBE, je

conseillerai de s'abonner à l'ATP (Agence Transcontinentale de Presse), 28, rue de Navarin, 75009 Paris ; téléphone 45.26.02.75. Télex 642.717 et Téléfax n°40.16.09.51. En effet, l'ATP a toujours scrupuleusement transmis ses informations à ses abonnés.